

MARCELLO MUSTO

LES DERNIÈRES ANNÉES DE KARL MARX

UNE BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE,
1881-1883

puf

[Questions
Républicaines]

Table des matières

AVANT-PROPOS À L'ÉDITION FRANÇAISE

INTRODUCTION

LES DERNIERS TRAVAUX DE MARX ET LEUR IMPORTANCE POLITIQUE POUR NOTRE TEMPS
UN CHAPITRE OUBLIÉ : LE « DERNIER MARX »

PROLOGUE. « LA LUTTE ! »

1. NOUVEAUX HORIZONS DE RECHERCHE

LE CABINET DE TRAVAIL DE MAITLAND PARK ROAD
NOUVELLES EXPLORATIONS THÉORIQUES
LES CAHIERS DE NOTES SUR L'ANTHROPOLOGIE, LES SOCIÉTÉS ANCIENNES ET LES MATHÉMATIQUES
CITOYEN DU MONDE

2. CONTROVERSES SUR LE DÉVELOPPEMENT DU CAPITALISME EN RUSSIE

LA QUESTION DE LA COMMUNE AGRAIRE
LE CAPITALISME EST-IL LE PRÉALABLE À UNE SOCIÉTÉ COMMUNISTE ?
L'AUTRE VOIE POSSIBLE
ANALYSE DU MOUVEMENT POPULISTE

3. LES TRAVAUX ET LES PEINES D'« OLD NICK »

PREMIÈRE DIFFUSION DU *CAPITAL* EN EUROPE
POURQUOI MARX N'A-T-IL PAS PU ACHEVER *LE CAPITAL* ?
LE CARROUSEL DE LA VIE
LA MORT DE SA FEMME
RETOUR À L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE

4. LE DERNIER VOYAGE DU MAURE

LE VOYAGE À ALGER. RÉFLEXIONS SUR UN MONDE ARABE
UN RÉPUBLICAIN DANS LA PRINCIPAUTÉ
« CE QU'IL Y A DE CERTAIN, C'EST QUE MOI, JE NE SUIS PAS MARXISTE »
QUITTER LA SCÈNE

CHRONOLOGIE 1881-1883

1881

1882

1883

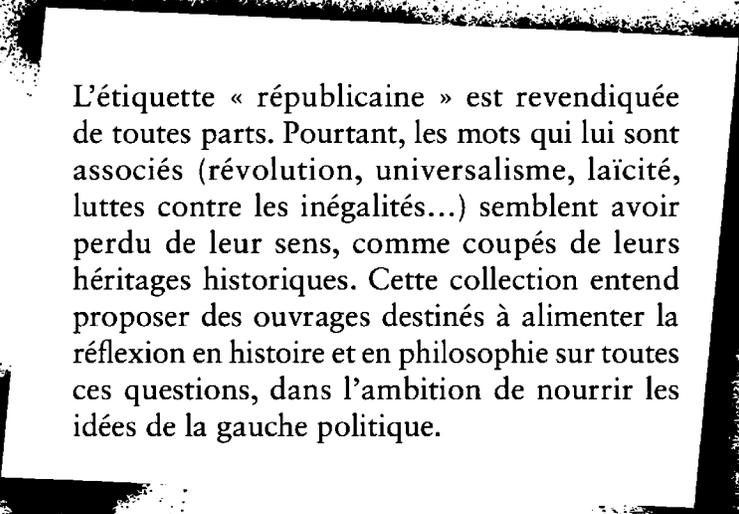
BIBLIOGRAPHIE

NOTE SUR LES SOURCES

NOTES

[Questions républicaines]

Collection dirigée par JEAN-NUMA DUCANGE



L'étiquette « républicaine » est revendiquée de toutes parts. Pourtant, les mots qui lui sont associés (révolution, universalisme, laïcité, luttes contre les inégalités...) semblent avoir perdu de leur sens, comme coupés de leurs héritages historiques. Cette collection entend proposer des ouvrages destinés à alimenter la réflexion en histoire et en philosophie sur toutes ces questions, dans l'ambition de nourrir les idées de la gauche politique.

MARCELLO MUSTO

LES DERNIÈRES
ANNÉES
DE KARL MARX

UNE BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE
1881-1883

Traduit de l'anglais par Antony Burlaud



[Questions républicaines]

*La traduction de cet ouvrage a été effectuée avec la contribution du SEPS
SEGRETARIATO EUROPEO PER LE PUBBLICAZIONI SCIENTIFICHE*



Via Val d'Aposa 7 – 40123 Bologna – Italie
seps@seps.it – www.seps.it

*L'éditeur remercie la Faculty of Liberal Arts & Professional Studies,
York University, Toronto, Canada, pour le soutien financier apporté
à la publication de cet ouvrage.*

ISBN 978-2-13-083624-7

Dépôt légal — 1^{re} édition : 2023, mars

© Presses Universitaires de France / Humensis
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À la Secrétaire, et à Brunetto,
avec une gratitude sans borne,
parce qu'avec moi ils ne se lassent pas de faire,
comme l'écrivait le Maure à Alger,
« encore bonne mine à mauvais jeu ».*

AVANT-PROPOS À L'ÉDITION FRANÇAISE

Publié pour la première fois en août 2016 par Donzelli Editore, sous le titre *L'ultimo Marx, 1881-1883. Saggio di biografia intellettuale*, ce livre a suscité un intérêt considérable chez les lecteurs de Marx. L'édition originale italienne a vite été épuisée, et a fait l'objet d'une réimpression en janvier 2017. Après une nouvelle réimpression, le livre a été proposé au public en impression à la demande.

Les premières traductions n'ont pas tardé à paraître. En 2018, à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Marx, il a été publié en cinq langues. Il a d'abord été traduit en tamoul par New Century Book House Private Limited, une maison établie de longue date à Madras. Quelques mois plus tard, Boitempo, à Sao Paulo, donnait une édition en portugais ; quelques semaines après, Sanzini publiait une édition coréenne (réimprimée en 2019), et VSA une édition allemande. Avant la fin de l'année, le livre fut également traduit en japonais et édité par Horinouchi, dans un volume de 500 pages qui contenait aussi une version japonaise de mon ouvrage *Another Marx : Early Manuscripts to the International* (Bloomsbury, 2018).

En 2019, le livre a été traduit dans trois autres langues : en arabe, grâce aux soins de la maison d'édition égyptienne Al Maraya ; en persan, chez Cheshme à Téhéran (trois réimpressions à ce jour) ; en hindi, chez Aakar Books à New Delhi.

L'édition anglaise, qui comporte plusieurs ajouts par rapport à l'édition originale italienne, a paru en 2020 à Stanford University Press. Elle fut suivie d'une édition espagnole publiée par Siglo XXI à Mexico, et une édition portugaise chez Parsifal, à Lisbonne.

L'année suivante, quatre nouvelles traductions ont vu le jour : en catalan, en hindi, en turc, et en chinois, aux prestigieuses Éditions du Peuple (déjà deux réimpressions).

En 2022, une édition indonésienne – qui, comme la japonaise, contient également *Another Marx* – a été publiée chez Marjin Kiri. D'autres traductions ont paru ou paraîtront en 2023 : en bengali, en grec, en thaï, en malayalam, et en télougou.

Traduit, moins de sept ans après sa première publication, en plus de vingt langues, le livre présenté ici aux lecteurs français a ainsi rencontré un remarquable succès international, et a fait l'objet de comptes rendus dans les journaux et revues d'un grand nombre de pays. La traduction française se fonde sur l'édition anglaise (enrichie) de 2020, entièrement revue par l'auteur.

Je tiens à remercier le directeur de la collection des Puf "Questions républicaines", Jean-Numa Ducange, pour son soutien, et le traducteur, Antony Burlaud, pour son travail.

Marcello Musto,
Toronto, janvier 2023

INTRODUCTION

Sur mille socialistes, un seul peut-être a lu un ouvrage économique de Marx ; sur mille antimarxistes, pas même un¹.

LES DERNIERS TRAVAUX DE MARX ET LEUR IMPORTANCE POLITIQUE POUR NOTRE TEMPS

Depuis maintenant plus d'une décennie, des revues et des journaux prestigieux, et disposant d'un vaste lectorat, décrivent Marx comme un théoricien visionnaire, dont les événements ne cessent de démontrer l'actualité. Nombre d'auteurs progressistes persistent à penser que ses idées restent indispensables à quiconque juge nécessaire de construire une alternative au capitalisme. Partout ou presque, il fait l'objet de cours d'université et de colloques internationaux. Ses écrits, réédités ou publiés dans de nouvelles versions, ont fait leur réapparition sur les étagères des librairies, et l'étude de son œuvre, après avoir été négligée pendant au moins vingt ans, rencontre un intérêt toujours croissant. Les années 2017 et 2018 ont encore intensifié ce « retour de Marx » grâce aux nombreuses initiatives liées au centième anniversaire de la publication du *Capital* et au bicentenaire de sa naissance qui se sont déroulées sur toute la planète².

Parmi les contributions majeures à cette réévaluation de l'œuvre de Marx, il faut mentionner la reprise, en 1998, de la publication de la *Marx-Engels-Gesamtausgabe* (MEGA²), l'édition historico-critique des œuvres complètes de Karl Marx et Friedrich Engels³. Trente-sept nouveaux volumes ont déjà paru (quarante avaient été publiés entre 1975 et 1989), et d'autres sont en préparation. Ces volumes incluent : (1) de nouvelles versions de certaines œuvres de Marx (en particulier *L'Idéologie allemande*) ; (2) tous les manuscrits préparatoires du *Capital* rédigés entre 1857 et 1881 ; (3) un recueil complet de la correspondance envoyée et reçue par Marx et Engels ; et (4) environ deux cents cahiers de notes. Ces derniers contiennent des extraits que Marx tirait de ses lectures, et les réflexions qu'elles lui inspiraient. Tout ceci constitue le laboratoire de sa théorie critique, et révèle à la fois l'itinéraire complexe qu'il suivit et les sources auxquelles il puisa pour développer ses idées.

Ces matériaux inestimables – dont beaucoup ne sont disponibles qu'en allemand, et donc réservés à de petits cercles de chercheurs – nous donnent à voir un auteur très différent de celui que de nombreux critiques, ou des disciples autoproclamés, ont présenté pendant si longtemps. Ainsi, les nouveaux acquis textuels de la MEGA² permettent d'affirmer que, de tous les classiques de la pensée politique, économique et philosophique, Marx est celui dont la figure a le plus évolué dans les premières décennies du XXI^e siècle. Car la fin du marxisme-léninisme a finalement libéré Marx des chaînes d'une idéologie qui était à des années-lumière de sa conception de la société.

Après 1917, les écrits de Marx connurent bien sûr une importante diffusion dans des zones géographiques et des classes sociales qu'elles n'avaient jusque-là pas atteintes. Mais, une fois épuisé le premier élan de la Révolution russe, l'orthodoxie soviétique imposa un monisme inflexible qui exerça des effets pervers sur la théorie marxiste. Dans les manuels élaborés à l'Institut Marx-Engels-Lénine de Moscou, ou dans les anthologies « marxistes » publiées sur différents sujets, les écrits de Marx se trouvèrent souvent démembrés et réassemblés pour produire des recueils de citations mises au service d'objectifs prédéfinis. Cette pratique avait été inaugurée par les sociaux-démocrates allemands à la fin du XIX^e siècle⁴. On peut dire que les écrits de Marx subirent le sort que Procuste réservait à ses ennemis : s'ils étaient trop longs, on les amputait ; s'ils étaient trop courts, on les étirait artificiellement. Il est, dans tous les cas, difficile de combiner les exigences de la vulgarisation et la nécessité d'éviter un appauvrissement théorique. Mais la réception de Marx aurait difficilement pu être pire que ce qu'elle fut dans l'Union soviétique de Staline (1878-1953), puis de Khrouchtchev (1894-1971) et de Brejnev (1906-1982).

La réduction dogmatique de la théorie fondamentalement critique de Marx produisit les paradoxes les plus improbables. Le penseur qui était le moins disposé à « prescrire des recettes [...] pour les gargotes de l'avenir⁵ » fut présenté comme le père d'un nouveau système social. Le penseur le plus scrupuleux, qui n'était jamais satisfait des résultats auxquels il aboutissait, devint la source d'un dogmatisme en béton armé. Le partisan le plus résolu de la conception matérialiste de l'histoire fut, plus qu'aucun autre auteur, arraché à son contexte historique. Lui qui insistait sur le fait que « l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes⁶ » se trouva enfermé dans une idéologie qui désignait les avant-gardes et les partis politiques comme les forces dirigeantes capables de faire naître la conscience de classe et de conduire la révolution. Celui qui soutenait qu'une journée de travail moins longue était la condition de l'épanouissement des capacités humaines fut réquisitionné pour soutenir les dogmes productivistes du stakhanovisme. Celui qui croyait fermement à l'abolition de l'État fut utilisé pour consolider les remparts de l'État. Favorable – comme peu d'autres penseurs l'ont été – au libre développement de l'individualité, il avait défendu – contre le droit bourgeois qui dissimulait les différences sociales derrière une égalité purement juridique – l'idée que « le droit, au lieu d'être égal, devrait bien plus être inégal⁷ ». Et c'est ce même Marx qui était désormais associé, à tort, à une théorie qui prétendait effacer la richesse du collectif pour le réduire à une uniformité indistincte.

Des travaux récents ont réfuté les approches qui réduisaient la conception marxienne de la société communiste à un développement toujours plus grand des forces productives. Ils ont en

particulier montré l'importance que Marx attacha à la question écologique : à plusieurs reprises, il dénonça le fait que l'expansion du mode de production capitaliste n'intensifiait pas seulement le vol du travail ouvrier, mais aussi le pillage de la nature. Marx considéra avec beaucoup d'intérêt une autre question : les migrations. Il démontra que les déplacements forcés des travailleurs générés par le capitalisme étaient une composante majeure de l'exploitation et que l'élément clé pour lutter contre ce phénomène était la solidarité de classe entre les travailleurs, sans considération de leur origine, et sans faire de distinction entre travailleurs locaux et immigrés.

Marx prit soin d'approfondir quantité d'autres questions qui, même si elles sont souvent sous-estimées, voire ignorées, par ceux qui étudient son œuvre, prennent une importance considérable dans le contexte politique présent. Parmi ces sujets, on trouve notamment la liberté individuelle dans les sphères économique et politique, l'émancipation de genre, la critique du nationalisme, le potentiel émancipateur de la technologie, et les formes de propriété collective non étatiques.

En outre, Marx entreprit des recherches de fond sur les sociétés extra-européennes et prit position sans ambiguïté contre les ravages du colonialisme. On aurait tort de laisser entendre le contraire. Marx critiqua les penseurs qui, tout en pointant les conséquences destructrices du colonialisme, utilisaient des catégories propres au contexte européen pour analyser les régions périphériques du globe. Il mit en garde, à de nombreuses reprises, contre ceux qui n'étaient pas capables de faire les distinctions nécessaires entre des phénomènes hétérogènes et, surtout après ses avancées théoriques des années 1870, il fut très réticent à transférer des catégories interprétatives d'un domaine historique ou géographique à un autre. Tout ceci est aujourd'hui absolument clair, malgré le scepticisme qui reste de mise dans certains milieux académiques.

Ainsi donc, trente ans après la chute du mur de Berlin, il est devenu possible de lire Marx et de découvrir en lui tout autre chose que le théoricien dogmatique, économiciste et eurocentriste qui nous a longtemps été présenté. Bien sûr, on peut trouver dans la masse de textes que Marx nous a légué un certain nombre de formules laissant entendre que le développement des forces productives conduira à la dissolution du mode de production capitaliste. Mais il serait erroné de lui attribuer l'idée selon laquelle le socialisme est une nécessité historique inévitable. En effet, pour Marx, la possibilité de transformer la société dépend de la classe ouvrière et de sa capacité à obtenir, par la lutte, des transformations sociales qui feront naître un système économique et politique alternatif.

Les dernières avancées des études marxistes laissent penser que l'exégèse de son œuvre pourrait devenir de plus en plus précise. Dans cette perspective, la période couverte par le présent volume (1881-1883) et les thèmes que Marx a traité pendant ces années offrent au lecteur contemporain de quoi réfléchir aux questions brûlantes de notre époque. Depuis longtemps, de nombreux marxistes ont accordé une place majeure aux écrits du jeune Marx (au premier rang desquels les *Manuscrits de 1844* et *L'Idéologie allemande*), même si le *Manifeste du Parti communiste* est resté son texte le plus lu et le plus cité. Dans ces écrits de jeunesse, cependant, on trouve beaucoup d'idées qui ont été abandonnées et dépassées dans ses œuvres plus tardives. C'est surtout dans *Le Capital*, et dans ses brouillons préparatoires, que l'on trouve les réflexions les plus précieuses pour la critique de la société bourgeoise. Ce sont les conclusions ultimes – à défaut d'être définitives – auxquelles parvint Marx. Si on les examine de

manière critique, à la lumière des changements intervenus dans le monde depuis sa mort, elles peuvent encore s'avérer très utiles pour théoriser un modèle socio-économique alternatif au capitalisme.

En 1881 et 1882, Marx fit de remarquables progrès concernant l'anthropologie, les modes de production précapitalistes, les sociétés non occidentales, la révolution socialiste et la conception matérialiste de l'histoire. Il étudia également de près les principaux événements de la politique internationale, comme en témoignent ses lettres dans lesquelles il exprime son soutien déterminé à la lutte de libération nationale irlandaise et au mouvement populiste en Russie, ainsi que sa ferme opposition à l'oppression coloniale britannique en Inde et en Égypte, et au colonialisme français en Algérie. Il n'était nullement eurocentriste, économiciste, ou obsédé par le seul conflit de classe. Marx pensait que l'étude de nouveaux conflits politiques, de nouveaux thèmes, de nouvelles aires géographiques était fondamentale pour poursuivre et développer sa critique du système capitaliste. Cela lui permit d'être ouvert aux spécificités nationales et de considérer la possibilité d'une approche du communisme différente de celle qu'il avait développée auparavant.

UN CHAPITRE OUBLIÉ : LE « DERNIER MARX »

Les idées de Marx ont changé le monde. Pourtant, malgré l'essor des théories de Marx – transformées, au ^{xx}^e siècle, pour une partie considérable de l'humanité, en idéologies dominantes et en doctrines d'État –, il n'existe pas d'édition complète de ses ouvrages et manuscrits. La principale raison de ce manque réside dans le caractère inachevé de l'œuvre de Marx. Le total des ouvrages qu'il publia est inférieur au nombre des projets qu'il abandonna en cours de route, pour ne rien dire de son colossal *Nachlass*, les notes de travail qu'il nous a laissées.

Marx a abandonné plus de manuscrits qu'il n'en a livré à l'impression⁸. L'inachèvement était une dimension essentielle de sa vie : la pauvreté parfois exténuante dans laquelle il vivait et sa santé toujours chancelante ne faisaient qu'ajouter à ses soucis quotidiens ; sa méthode rigoureuse et sa tendance à l'autocritique impitoyable rendaient plus ardues encore ses entreprises ; sa passion de la connaissance, qui ne se démentit jamais, le portait à reprendre sans cesse ses recherches. Malgré ces difficultés, les travaux qu'il mena sans relâche devaient avoir des conséquences théoriques extraordinaires sur l'avenir⁹.

Dans beaucoup de biographies de Marx, le récit des principaux événements de sa vie a été séparé de l'examen de ses réalisations théoriques¹⁰. Les études de nature académique ont pour la plupart ignoré les vicissitudes de son existence, en dépit du fait qu'elles ont exercé une influence considérable sur l'avancée de ses travaux. Rares sont les auteurs qui se sont penchés sur les différences entre ses écrits de jeunesse et ses textes de la maturité¹¹ – et, bien souvent, leur connaissance de ces derniers était insuffisante. Nombre d'autres études se sont fondées sur une distinction erronée entre « Marx le philosophe », « Marx l'économiste » et « Marx le politique ».

Presque toutes les biographies intellectuelles publiées à ce jour ont accordé une importance démesurée à l'examen des écrits de jeunesse de Marx. Longtemps, la difficulté qu'il y avait à étudier de près les recherches menées par Marx dans les dernières années de sa vie, en particulier celles du début des années 1880, a bridé notre connaissance des conclusions importantes auxquelles il était alors parvenu. C'est pourquoi les biographes furent si nombreux à ne dédier que quelques pages à son activité après la dissolution de l'Internationale, en 1872¹². Ce n'est pas un hasard si cette partie de son œuvre est généralement placée sous l'intitulé générique « La dernière décennie ». Pensant à tort que Marx avait alors renoncé à l'idée d'achever son œuvre, les biographes se gardèrent d'examiner en détail ce qu'il avait réellement fait pendant cette période. Mais, si cela se pouvait se comprendre autrefois, on a du mal à s'expliquer pourquoi les nouveaux matériaux disponibles grâce à la MEGA² et la masse des recherches consacrées au « dernier Marx » depuis les années 1970 n'ont pas significativement modifié cette tendance¹³.

Le présent livre vise à combler à manque dans la littérature consacrée à Marx. Cependant, l'auteur est bien conscient qu'il ne s'agit que d'une contribution partielle et incomplète, non seulement parce que les volumes de la MEGA² consacrés aux années 1881-1883 n'ont pas encore été publiés dans leur intégralité¹⁴, mais aussi parce que l'œuvre de Marx touche les domaines les plus divers de la connaissance humaine et qu'il est bien difficile d'en faire la synthèse. En outre, la nécessité de ne pas dépasser, avec cette monographie, un nombre raisonnable de pages, nous a empêché d'accorder le même degré d'attention à tous les écrits de Marx ; on a souvent dû condenser en quelques mots ce qui aurait exigé, au moins, un paragraphe, ou en une page ce qui, à soi seul, aurait mérité une sous-partie ou un chapitre. En particulier, la richesse et la complexité des *Cahiers de notes ethnologiques* appelleraient une analyse exhaustive, que nous réservons pour un prochain ouvrage. C'est en ayant pleinement conscience de ces limites que nous proposons ici au lecteur le résultat de nos recherches.

En 1957, Maximilien Rubel (1905-1996), l'un des interprètes de Marx les plus renommés du xx^e siècle, écrivit qu'une « biographie monumentale » de Marx restait à écrire¹⁵. Ce jugement est encore valable aujourd'hui, six décennies plus tard. Les publications de la MEGA² ont apporté un démenti à ceux qui croyaient que tout avait déjà été écrit ou dit sur la pensée de Marx. Mais il serait faux de prétendre – comme le font les exaltés qui annoncent « un Marx inconnu » chaque fois qu'un nouveau texte paraît pour la première fois – que la recherche a bouleversé et renversé tout ce que nous savions déjà de lui.

Nous avons encore tant à apprendre de Marx. Aujourd'hui, on peut le faire en étudiant non seulement ce qu'il écrivit dans ses œuvres publiées, mais aussi les questions et les doutes que renferment ses manuscrits inachevés. Ceci vaut tout particulièrement pour les matériaux datant de la fin de sa vie.

Le « dernier Marx » est aussi le Marx le plus intime : il ne dissimulait pas sa faiblesse, mais continuait néanmoins à se battre, il n'esquiva pas les doutes mais les affrontait ouvertement, et fit le choix de poursuivre ses recherches plutôt que de se réfugier dans les certitudes et de se repaître de l'adulation aveugle des premiers « marxistes ». Ce Marx-là est d'une nature très rare, radicalement subversive, très loin de l'image qui avait cours au xx^e siècle, celle d'un sphinx

de granit pointant le doigt vers l'avenir avec une assurance dogmatique. Il s'adresse à une nouvelle génération de chercheurs et de militants politiques, qui reprennent et poursuivent la lutte à laquelle il a, comme tant d'autres avant et après lui, voué toute son existence.

PROLOGUE. « LA LUTTE ! »

En août 1880, John Swinton (1829-1901), un influent journaliste américain, d'orientation progressiste, voyageait en Europe¹⁶. À cette occasion, il se rendit à Ramsgate, une petite ville côtière du Kent, située à quelques kilomètres de l'extrémité sud-est de l'Angleterre. Ce voyage avait un but : réaliser pour *The Sun* – le journal qu'il dirigeait, l'un des plus lus, à l'époque, aux États-Unis – un entretien avec l'homme qui était devenu l'un des principaux représentants du mouvement ouvrier international : Karl Marx.

Bien qu'allemand de naissance, Marx était désormais apatride, après avoir été expulsé par les gouvernements français, belge et prussien lorsque ces derniers réprimèrent les mouvements révolutionnaires qui avaient balayé leurs pays entre 1848 et 1849. Quand Marx fit une demande de naturalisation auprès des autorités britanniques en 1874, sa requête fut rejetée, un rapport de Scotland Yard l'ayant décrit comme « un célèbre agitateur allemand, défenseur des principes communistes », qui n'avait « pas été fidèle à son roi ni à son pays d'origine »¹⁷.

Pendant plus d'une décennie, Marx avait été le correspondant du *New York Daily Tribune* ; en 1867, il avait publié, sous le titre *Le Capital*, une critique majeure du mode de production capitaliste ; pendant huit ans, à compter de 1864, il avait été le principal dirigeant de l'Association internationale des travailleurs. En 1871, son nom avait figuré dans les pages des journaux les plus lus d'Europe quand, après qu'il eut pris la défense de la Commune de Paris dans *La Guerre civile en France* (1871), la presse réactionnaire le baptisa le « *Red-Terror-Doctor*¹⁸ ».

À l'été 1880, Marx se trouvait à Ramsgate avec sa famille, ses médecins lui ayant ordonné de s'« abstenir pour quelque temps de tout travail¹⁹ » et de « rétablir son système nerveux par le *far niente*²⁰ ». La santé de sa femme était encore plus mauvaise que la sienne. Jenny von Westphalen (1814-1881) souffrait d'un cancer et sa maladie s'était « brusquement aggravée » au point qu'on redoutait « une tournure fatale »²¹. C'est dans ces circonstances que Swinton, qui avait été rédacteur en chef du *New York Times* dans les années 1860, rencontra Marx et dressa de lui un portrait bienveillant, profond et juste.

Au niveau personnel, Swinton décrit Marx comme un « sexagénaire à la tête massive, de belle stature, poli et aimable, avec une masse dense de longs cheveux gris rebelles » qui ne connaissait « pas moins que Victor Hugo [...] l'art d'être grand-père²² ». Sa conversation, « si libre, si vaste, si créative, si incisive, si authentique », rappelait à Swinton la figure de Socrate, « avec ses touches sardoniques, ses traits d'humour, et sa gaieté toute sportive ». Il évoqua aussi « un homme qui n'avait aucun goût pour la montre ni désir de gloire, qui ne pratiquait pas l'esbroufe et se souciait peu des vanités du pouvoir »²³.

Mais Swinton ne se contentait pas de décrire ce Marx-là. L'interview qui parut en une du *Sun* le 6 septembre 1880 présentait surtout la face publique de Marx, « l'un des hommes les plus remarquables du moment, qui a pris une part discrète mais très influente à l'action politique révolutionnaire de ces quarante dernières années ». Swinton écrivait à son sujet :

[il est] sans hâte mais sans repos, c'est un homme à la pensée forte, ample, élevée, emplie de projets à long terme, de méthodes logiques et d'objectifs pratiques, et, plus qu'aucun autre homme en Europe, il s'est trouvé et se trouve encore derrière les tremblements de terre qui ont ébranlé les nations et renversé les trônes, et qui menacent et inquiètent aujourd'hui les têtes couronnées et les brigands bien établis²⁴.

Sa discussion avec Marx convainquit le journaliste new-yorkais qu'il avait devant lui un homme qui était « profondément ancré dans son temps », et dont la main, s'étendant « de la Neva à la Seine, de l'Oural aux Pyrénées, agissait pour préparer l'avènement » d'une ère nouvelle. Marx l'impressionna par sa faculté de « passer en revue le monde européen, pays par pays, en présentant les caractéristiques, et les évolutions, et les personnages à l'œuvre, tant à la surface que sous la surface ». Marx parla

des forces politiques et des mouvements populaires des différents pays d'Europe – le puissant courant de l'âme russe, les mouvements de l'esprit allemand, l'action de la France, l'immobilité de l'Angleterre. Il parla de la Russie avec espoir, de l'Allemagne avec philosophie, de la France avec joie, de l'Angleterre avec gravité – évoquant dédaigneusement les « réformes atomistiques » auxquelles les libéraux du parlement anglais consacrent tout leur temps²⁵.

Swinton fut aussi surpris par la connaissance qu'avait Marx des États-Unis. Il était un observateur attentif, et « ses remarques sur certaines des forces qui avaient formé et animaient la vie américaine témoignaient d'une grande perspicacité ».

La journée se passa en discussions animées. Dans l'après-midi, Marx proposa « une promenade le long du rivage jusqu'à la plage » pour retrouver sa famille, que Swinton décrit comme « un petit groupe charmant – une dizaine en tout ». À la tombée du jour, les gendres de Marx, Charles Longuet (1839-1903) et Paul Lafargue (1842-1911), vinrent tenir compagnie aux deux hommes ; les échanges portèrent « sur le monde, sur l'homme, et sur le temps, et sur les idées, tandis que nos verres s'entrechoquaient devant la mer ». Ce fut lors d'un de ces moments que le journaliste américain, tout imprégné des débats de la journée et des scènes du soir, s'aventura à demander au grand homme qu'il avait en face de lui quelle était « la loi ultime de l'existence ». Ce fut alors, durant un moment de silence, qu'il posa « au révolutionnaire et au philosophe la question fatidique : "Quelle est [la loi de l'existence] ?" ».

Swinton sentit que l'esprit de Marx « plongeait en lui-même, un moment, tandis qu'il contemplait la mer rugissante devant lui et la multitude agitée sur la plage ». Enfin, Marx répondit, d'une voix profonde et solennelle : « La lutte ! »²⁶.

NOUVEAUX HORIZONS DE RECHERCHE

LE CABINET DE TRAVAIL DE MAITLAND PARK ROAD

Quelques mois après l'interview de John Swinton, par une nuit de janvier 1881, un homme à la barbe presque blanche était assis dans son cabinet de travail du nord de Londres, lisant une pile de livres et recopiant soigneusement les passages les plus importants. Avec beaucoup de persévérance, il poursuivait le but de toute sa vie : fournir au mouvement ouvrier la base théorique nécessaire pour détruire le mode de production capitaliste.

Son physique était marqué par des décennies de travail intensif, faites de journées entières passées à lire et à écrire. Son dos et d'autres parties de son corps portaient les cicatrices des affreux furoncles apparus dans les années où il travaillait au *Capital*, et son esprit, les blessures d'une vie de peines et de difficultés, compensées de temps à autre par la satisfaction qu'il éprouvait à infliger des revers aux gros bonnets de la classe dirigeante, et à ceux qui, dans son propre camp, étaient ses rivaux politiques.

En hiver, il était souvent fatigué et affaibli. L'âge commençait à atténuer son énergie habituelle et sa femme avait de bonnes raisons de s'inquiéter au sujet de son état de santé. Mais il était encore Karl Marx. Avec toujours la même passion, il œuvrait pour la cause de l'émancipation ouvrière. Il le faisait suivant la méthode qu'il avait adoptée dès ses jeunes années, à l'université : en alliant rigueur méticuleuse et critique intransigeante.

Il avait, des années durant, passé ses journées – et une grande partie de ses nuits – assis sur un fauteuil de bois, face à un modeste bureau mesurant moins d'un mètre de long²⁷, sur lequel il y avait à peine la place pour une lampe à abat-jour vert, ses feuilles de papier manuscrites, et les quelques livres sur lesquels il travaillait. Il n'avait besoin de rien d'autre.

Son cabinet de travail était au premier étage ; une fenêtre donnait sur le jardin. L'odeur du tabac avait disparu depuis que les médecins lui avaient interdit de fumer, mais les pipes de terre qu'il avait utilisées pendant tant d'années étaient encore là, lui rappelant les nuits sans sommeil passées à disséquer les classiques de l'économie politique. D'impénétrables rangées d'étagères couvraient les murs, accueillant plus de livres et de journaux qu'on ne l'aurait cru possible. Sa bibliothèque n'était pas aussi imposante que celle des intellectuels bourgeois de même envergure – assurément plus fortunés. Dans ses années de grande pauvreté, il avait surtout utilisé les ressources de la salle de lecture du British Museum, mais il était ensuite

parvenu à rassembler près de deux mille volumes²⁸. La section la plus importante était celle des livres d'économie, mais il y avait aussi de nombreux classiques de la théorie politique, des études historiques (notamment françaises) et des œuvres philosophiques, principalement issues de la tradition germanique. Les sciences naturelles étaient aussi bien représentées.

À la variété des disciplines répondait la diversité des langues. Les livres en allemand constituaient environ un tiers du total, et les ouvrages en anglais environ un quart. Les titres français étaient légèrement moins nombreux. On trouvait aussi des ouvrages dans d'autres langues romanes, comme l'italien, mais à partir de 1869 (quand Marx commença à apprendre le russe pour étudier les changements qui se produisaient dans l'empire des tsars), les livres en alphabet cyrillique occupèrent une part significative de la bibliothèque.

Les étagères n'accueillaient pas que des textes académiques. Un correspondant anonyme du *Chicago Tribune*, qui visita le cabinet de travail en 1878, décrit ainsi leur contenu :

En règle générale, on peut juger un homme aux livres qu'il lit, et vous pourrez tirer vos propres conclusions quand je vous aurai dit qu'un regard rapide permet d'apercevoir Shakespeare, Dickens, Thackeray, Molière, Racine, Montaigne, Bacon, Goethe, Voltaire, Paine ; des livres bleus anglais, américains, français²⁹ ; des œuvres politiques et philosophiques en russe, en allemand, en espagnol, en italien, etc. etc.³⁰.

Au sujet des goûts littéraires et des vastes connaissances de Marx, Paul Lafargue laissa un témoignage semblable. Se souvenant du cabinet de travail – dont il disait : « cette pièce est devenue historique, et il faut la connaître pour pénétrer dans l'intimité de la vie intellectuelle de Marx » –, il écrivait :

Il connaissait par cœur Henri Heine et Goethe, qu'il citait souvent dans sa conversation. Il lisait les poètes de toutes les littératures européennes. Tous les ans, il relisait Eschyle dans le texte grec original. Il admirait Eschyle et Shakespeare qu'il considérait comme les deux plus grands génies dramatiques qu'ait produits l'humanité. [...] Dante et Robert Burns étaient au nombre de ses poètes favoris. [...] Il était grand lecteur de romans. Il aimait surtout ceux du dix-huitième siècle, et particulièrement le *Tom Jones* de Fielding. Les auteurs modernes qu'il lisait le plus étaient Paul de Kock, Charles Lever, Alexandre Dumas père et Walter Scott dont il considérait l'*Old Mortality* comme une œuvre magistrale. Il avait une prédilection particulière pour les récits d'aventures et les contes amusants. [...] Il plaçait Cervantès et Balzac au-dessus de tous les autres romanciers. Il voyait dans *Don Quichotte* l'épopée de la chevalerie à son déclin, dont les vertus allaient devenir, dans le monde bourgeois naissant, un objet de moquerie et de ridicule. Et il avait une telle admiration pour Balzac qu'il se proposait d'écrire un ouvrage critique sur la *Comédie humaine* dès qu'il aurait terminé son œuvre économique. [...] Marx lisait couramment toutes les langues européennes. [...] « Une langue étrangère est une arme dans les luttes de la vie », avait-il l'habitude de dire. [...] Il entreprit l'étude du russe et [...] il en savait assez au bout de six mois pour trouver plaisir à la lecture des poètes et écrivains russes qu'il aimait le plus : Pouchkine, Gogol et Tchekhov³¹.

Lafargue s'attachait aussi à la relation que Marx entretenait avec ses livres. C'étaient ses instruments de travail et non des objets de luxe.

« Ce sont mes esclaves, disait-il, et ils doivent me servir comme je l'entends. » Il les maltraitait, sans égard pour leur format, leur reliure, la beauté du papier ou de l'impression ; il cornait les pages, couvrait les marges de coups de crayon, soulignait tel ou tel passage ; il n'y faisait pas de notes mais marquait d'un point d'exclamation ou d'interrogation les endroits où l'auteur passait la mesure. Son habitude de souligner lui permettait de retrouver aisément le passage cherché³².

Il leur accordait tant d'importance qu'il se définissait un jour lui-même comme « une machine condamnée à les dévorer pour ensuite les recracher sous une forme modifiée sur le fumier de l'histoire³³ ».

La bibliothèque de Marx contenait aussi ses propres œuvres, qui furent finalement moins nombreuses que celles qu'il projeta d'écrire mais dut laisser inachevées à cause de l'intensité

de son activité intellectuelle. Il possédait des exemplaires de *La Sainte Famille* (1845), de *Misère de la théorie* (1847), et aussi du *Manifeste du Parti communiste* (1848) – qui avait été rédigé avec Engels et publié peu avant les révolutions de 1848, mais qui ne commença à circuler largement que dans les années 1870. Des textes politiques comme *Le Dix-huit brumaire de Louis Bonaparte* (1852) ou, plus polémique, *Lord Palmerston* (1853-1854) côtoyaient des brochures monographiques comme les *Révélations sur le procès des communistes de Cologne* (1853) et *l'Histoire de la diplomatie secrète au XVIII^e siècle* (1856-1857), ou des textes moins connus comme la *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859) et *Herr Vogt* (1860). Parmi les écrits dont Marx était le plus fier figurait, bien sûr, *Le Capital* qui, à cette époque, avait déjà été traduit en russe et en français, et les principales adresses et résolutions de l'Association internationale des travailleurs.

On trouvait aussi, entassés dans un coin, des exemplaires des journaux et des revues qu'il avait édités dans sa jeunesse : les *Annales franco-allemandes* ; le quotidien intitulé *Nouvelle Gazette rhénane*, dont le dernier numéro, publié en mai 1849, avant la victoire de la contre-révolution, fut entièrement imprimé à l'encre rouge ; et des exemplaires du mensuel *Nouvelle Gazette rhénane. Revue politico-économique*, édité l'année suivante. D'autres parties de la bibliothèque accueillait des dizaines de cahiers de notes et des manuscrits inachevés – même si la plupart d'entre eux étaient déposés au grenier, qui accueillait tous les projets qu'il avait entamés à différents moments de sa vie, mais n'était jamais parvenu à faire aboutir. Cette masse de textes, dont certains furent abandonnés « à la critique rongeuse des souris³⁴ », représentait un grand nombre de carnets et feuillets épars³⁵.

Ces papiers incluaient ce qui deviendrait plus tard les *Manuscrits économiques et philosophiques de 1844* (1844) et *L'Idéologie allemande* (1845-1846), deux des textes théoriques les plus lus et débattus au XX^e siècle. Marx – qui ne publia « jamais rien qu'il n'eût remanié à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la forme qui lui convenait le mieux » et qui préférait « brûler ses manuscrits que de les laisser inachevés »³⁶ – aurait sans doute été surpris, et même gêné, par la publicité dont ils bénéficièrent.

Les manuscrits les plus longs et les plus importants, toutefois, étaient ceux qui étaient liés aux brouillons du *Capital*, depuis les *Grundrisse* (les *Fondements de la critique de l'économie politique* de 1857-1858) jusqu'aux ultimes notes qu'il rédigea en 1881. L'essentiel de la correspondance de Marx et Engels, généralement désignée sous le nom d'« archives du parti », était en réalité conservé chez Engels.

Au milieu du cabinet très encombré de Marx se trouvait un sofa en cuir sur lequel il s'allongeait de temps et temps pour se reposer. Un de ses rituels habituels, quand il voulait se détendre, consistait à faire les cent pas dans la pièce. En vérité, selon Lafargue, « on peut affirmer que dans son cabinet il travaillait en marchant, ne s'asseyant que pour de courts moments, afin d'écrire ce que son cerveau avait élaboré tandis qu'il allait et venait dans la pièce ». « Même en conversant, se souvenait son gendre, il aimait marcher, s'arrêtant de temps en temps, quand la discussion s'animait ou que l'entretien prenait de l'importance. » Un autre visiteur régulier de cette époque écrivit qu'il « avait l'habitude, dès qu'une discussion l'intéressait, de marcher vivement d'un bout à l'autre de la pièce, comme s'il arpentait le pont d'une goélette³⁷. »

En face de son bureau se trouvait une autre table. Un visiteur venant là pour la première fois aurait été déconcerté par le désordre des papiers qui le recouvraient, mais quiconque connaissait Marx savait bien que le chaos n'était qu'apparent :

En réalité tout était à sa place, et il trouvait toujours sans peine le livre ou le cahier dont il avait besoin. Même au cours d'une conversation, il s'interrompait souvent pour montrer dans le livre un passage ou un chiffre qu'il venait de citer. Il ne faisait qu'un avec son cabinet de travail où livres et papiers lui obéissaient comme les membres de son corps³⁸.

La dernière pièce de mobilier importante était une vaste commode. Il y avait placé les photos des gens qui avaient une place dans son cœur, comme son camarade Wilhelm Wolff (1809-1864), auquel il avait dédié *Le Capital*. Pendant longtemps, le bureau fut aussi orné d'un buste de Jupiter et de deux morceaux de la façade de la maison de Gottfried Leibniz (1646-1716) ; il s'agissait dans les deux cas de cadeaux de son médecin, qui fut aussi pendant de longues années son ami très cher, Ludwig Kugelmann (1828-1902). Ils furent offerts à Marx à Noël 1867 pour l'un, et pour l'autre à l'occasion de son cinquante-deuxième anniversaire – quand la maison du plus grand philosophe allemand du XVIII^e siècle, à Hanovre, fut démolie.

Marx et sa famille vivaient dans une maison mitoyenne, au 41 Maitland Park Road, dans le nord de Londres. Il y avait emménagé en 1875, après avoir loué un logement plus spacieux et plus cher au n° 1 pendant les dix années précédentes³⁹. À l'époque qui nous occupe, le foyer était constitué de Marx et de sa femme Jenny, de leur plus jeune fille Eleanor (1855-1898), et de Helene Demuth (1820-1890), la gouvernante dévouée qui vivait avec eux depuis près de quarante ans. Il y avait aussi trois chiens, auxquels Marx était très attaché. Toddy, Whisky, et le troisième dont le nom ne nous est pas connu, étaient « des animaux qui n'appartenaient à aucune race particulière, [mais] n'en étaient pas moins des membres importants du foyer⁴⁰ ». Marx avait deux autres filles, Jenny Longuet (1844-1883) et Laura Lafargue (1845-1911), mais elles ne vivaient plus avec lui depuis qu'elles étaient mariées.

En 1870, après avoir quitté les affaires et abandonné sa maison de Manchester, Engels s'était installé au 122 Regent's Park Road, à moins d'un kilomètre de la résidence du camarade avec lequel il avait partagé les combats politiques et la plus loyale des amitiés depuis 1844⁴¹.

En raison de ses multiples problèmes de santé, les médecins avaient « catégoriquement interdit » à Marx « tout travail nocturne »⁴². Mais il continuait à consacrer ses journées à ses recherches, principalement pour achever *Le Capital*, dont le livre 2 était en préparation depuis la publication du livre 1 en 1867.

Marx suivait aussi avec beaucoup de sérieux tous les principaux événements politiques et économiques de l'époque, cherchant à déterminer quels nouveaux scénarios d'émancipation de la classe ouvrière ces événements rendaient possibles. Enfin, son esprit encyclopédique, aiguillonné par une insatiable curiosité, le poussait à mettre sans cesse à jour ses connaissances et à se tenir informé des dernières avancées de la science. C'est pourquoi, dans les dernières années de sa vie, Marx remplit des dizaines de carnets en y consignant commentaires et extraits de nombreux livres de mathématiques, médecine, géologie, minéralogie, agronomie, chimie et physique ; en plus des articles de journaux et des revues, il écumait les comptes rendus parlementaires, les compilations statistiques, les rapports et publications des gouvernements, tels que les *blue books*. Le temps qu'il consacrait à ces études – dans les langues les plus diverses – s'interrompait rarement. Même Engels « se plaignait de Marx, qui ne

se laissait en général que difficilement persuader de quitter son cabinet de travail⁴³ ». En dehors de ces cas exceptionnels, Marx n'interrompait son travail qu'au moment des pauses ordinaires ou pour des rendez-vous.

À la fin de l'après-midi, il lui arrivait d'enfiler un pardessus et de se diriger vers Maitland Park, tout proche, où il aimait à se promener avec l'aîné de ses petits-enfants, Jean (Johnny) Longuet (1876-1838), ou vers Hampstead Heath, à peine plus éloigné, où il passa bien des dimanches heureux avec sa famille. Une amie de la plus jeune de ses filles, l'actrice Marian Comyn (1861-1838), a laissé une brève description de cette scène à laquelle elles assistèrent souvent :

Souvent, alors qu'Eleanor et moi étions assises sur le tapis, devant la cheminée du salon, bavardant dans l'ombre, nous entendions la porte d'entrée se fermer doucement, et, immédiatement après, on voyait la silhouette du Doktor Marx, revêtu d'une cape noire et d'un feutre (qui lui donnaient, comme le remarqua sa fille, des airs de conspirateur), passer devant la fenêtre. Il ne revenait qu'à la nuit tombée⁴⁴.

Autre moment de divertissement : les réunions du Dogberry Club⁴⁵, nommé ainsi d'après un personnage de *Beaucoup de bruit pour rien*, de Shakespeare. On y lisait les œuvres du dramaturge, et l'on y dînait en compagnie d'Engels, de quelques intimes, et de camarades des filles de Marx⁴⁶. Décrivant ce qu'il ressentait au cours de ces soirées, Marx n'était pas moins mordant que quand il taillait en pièces ses adversaires théoriques : « c'est une chose bien étrange, qu'on ne puisse absolument pas vivre sans la compagnie des autres, et que, quand ils sont là, on se donne tant de mal pour s'en débarrasser⁴⁷ ».

Les difficultés du foyer Marx ne l'empêchèrent pas de rester ouvert à des visiteurs de divers pays, qui venaient discuter en tête-à-tête avec l'économiste distingué et le fameux révolutionnaire. Dans la liste des visiteurs de 1881, on trouve l'économiste Nikolaï Sieber (1844-1881), natif de Crimée, Nikolaï Kablukov (1849-1919), professeur à l'université de Moscou, le journaliste allemand et futur député au Reichs-tag Louis Viereck (1851-1921), le vieux social-démocrate Friedrich Fritzsche (1825-1905) et le populiste russe Leo Hartmann (1850-1908). Parmi ceux qui fréquentèrent Maitland Park, citons encore Carl Hirsch (1841-1900), journaliste lié au parti social-démocrate allemand ; Henry Hyndman (1842-1921), qui venait de fonder un an plus tôt, en Angleterre, la Democratic Federation ; et Karl Kautsky (1854-1838), un jeune socialiste originaire de Prague, venu à Londres pour approfondir, au contact de Marx et Engels, sa connaissance de la politique, et qui devait devenir un des théoriciens les plus influents du mouvement ouvrier.

Personne, rencontrant Marx, ne pouvait manquer d'être fasciné par sa personnalité et frappé par son apparence physique. L'homme politique écossais Mountstuart Elphinstone (1829-1906), qui fit sa connaissance au début de 1879, trouva son regard « assez dur, mais son allure générale plutôt plaisante, nullement celle d'un homme qui aurait l'habitude de dévorer les enfants au berceau – ce qui est, il faut bien le dire, l'image que la police avait de lui⁴⁸ ».

Eduard Bernstein (1850-1932), lui aussi, fut frappé par l'humanité et la modestie de Marx : « Je m'attendais à faire la connaissance d'un homme quelque peu effacé, et très irritable ; et voilà que je me trouvais en présence d'un homme aux cheveux blancs dont les yeux sombres s'accompagnaient d'un sourire amical, et dont le discours était empreint de charité⁴⁹. »

Kautsky se souvenait que « Marx était un patriarche très digne⁵⁰ », qu'il arborait « un sourire amical » et « paternel »⁵¹, et que, contrairement à Engels qui était « toujours tiré à quatre épingles », il était « indifférent aux convenances extérieures »⁵².

Marian Comyn décrivit bien son caractère :

[C'était] une personnalité extrêmement énergique, et dominante. Son visage était large, couvert de longs cheveux gris qui rejoignaient une barbe et une moustache ébouriffées. Ses yeux noirs, quoique petits, étaient vifs, perçants, sarcastiques, et l'on y voyait briller l'humour. [...] C'était un plaisir de l'écouter. Il ne critiquait jamais, participait à toutes les plaisanteries, riait quand quelque chose lui paraissait particulièrement comique, jusqu'aux larmes. Par les années, il était le plus âgé. Mais son esprit était aussi jeune que nous⁵³.

Si l'existence du foyer Marx était souvent trépidante, sa boîte aux lettres, elle, était bien garnie, grâce aux lettres de militants et d'intellectuels qui arrivaient chaque semaine des pays les plus divers. Leurs expéditeurs souhaitaient consulter le dirigeant de l'Association internationale des travailleurs sur les principaux événements politiques du moment, ou demandaient ses conseils au sujet de certaines décisions ou actions.

La vie de Marx se déployait dans le décor gris et pluvieux du climat anglais. Comme il l'écrivit à Nikolai Danielson (1844-1918) en février 1881, même si, depuis le retour de Ramsgate, « [s]on état de santé général s'était amélioré, le temps effroyable qui dur[ait] depuis des mois » lui avait valu « un rhume et une toux qui n'en finiss[ai]ent pas et qui perturb[ai]ent [s]on sommeil »⁵⁴. Plus inquiétant : l'état de Jenny avait empiré durant l'hiver et, le printemps revenant, Marx dut faire appel à un nouveau médecin, Bryan Donkin (1842-1927), en espérant qu'il pourrait soigner son épouse.

Il fit part à son ami russe Danielson d'un autre événement déprimant. Une amnistie décrétée en juillet 1880 par le gouvernement français permettait à des centaines de révolutionnaires, qui s'étaient exilés pour échapper à la répression consécutive à la Commune de Paris, de rentrer au pays. Si cette nouvelle, en soi, ne pouvait que réjouir Marx, elle avait des conséquences personnelles douloureuses. Le journaliste et communard Charles Longuet, mari de sa fille aînée Jenny depuis dix ans, s'était vu offrir un poste de directeur adjoint du journal *La Justice*, le quotidien radical fondé par Clemenceau (1841-1929), et pouvait donc retourner avec ses enfants dans la capitale française. Cette séparation suscitait chez Marx et sa femme une grande tristesse, car leurs trois petits-enfants étaient pour eux « une source inépuisable de joie⁵⁵ ».

Au cours des mois suivants, ils ne cessèrent de ressentir leur absence et Marx passa alternativement de la joie à la mélancolie. Dans ses lettres à Jenny, il demandait continuellement des nouvelles des enfants :

On s'ennuie depuis votre départ – sans toi, et sans Johnny, et sans Harrah, et sans Mr Tea⁵⁶. Parfois, je cours à la fenêtre, quand j'entends des voix d'enfants qui rappellent celles des nôtres, oubliant l'espace d'un instant que nos chers petits sont de l'autre côté de la Manche⁵⁷.

À la fin du mois d'avril, quand Jenny donna naissance à un quatrième petit-fils, Marx la félicita avec humour, notant que « ses femmes » attendaient l'arrivée de « ce nouvel habitant de la Terre » pour qu'il vienne accroître la meilleure moitié de la population. Il ajoutait : « Je préfère, pour les enfants qui naissent à ce moment de l'histoire, le sexe masculin. Ils ont devant eux la période la plus révolutionnaire que l'être humain ait jamais connue. »

Ces considérations, où les espérances politiques se mêlaient aux préjugés des hommes de sa génération, l'amenaient à exprimer deux grands regrets. Le premier, strictement personnel, était qu'il ne pouvait pas venir en aide à sa fille qui, à Paris, vivait maintenant une existence difficile, qui lui rappelait celle qu'il avait lui-même connue pendant des années. Dans une lettre, Marx transmettait à Jenny les « meilleurs vœux » de sa femme, mais il ajoutait qu'il ne pouvait pas ne pas voir que ces « meilleurs vœux » n'étaient qu'une manière d'habiller son impuissance. Le second regret, politique celui-là, tenait au fait qu'il comprenait qu'il ne connaîtrait pas les nouvelles luttes enthousiasmantes du mouvement ouvrier international : « ce qui est triste, maintenant, c'est d'être devenu si vieux qu'on ne peut plus que prévoir, et non plus voir⁵⁸ ».

Malheureusement, tous les problèmes continuèrent à empirer. Début juin, Marx informa Swinton que la maladie de sa femme prenait « un tour toujours plus fatal⁵⁹ ». Lui-même connaissait sans cesse de nouveaux problèmes de santé et devait s'astreindre à prendre des bains turcs pour soigner ses rhumatismes⁶⁰. Il avait aussi souffert d'un rhume fâcheux, mais celui-ci semblait avoir vite disparu. Sa fille aînée et ses petits-enfants lui manquaient beaucoup : « Il ne se passe pas un jour sans que je pense à toi et aux charmants petits. » Il envoya à Johnny un exemplaire de *Goupil le renard*, de Goethe (1794), et demanda si « le pauvre bonhomme a[vait] quelqu'un pour le lui lire⁶¹ ». Dans la seconde moitié de l'année, les difficultés n'allaient pas cesser.

NOUVELLES EXPLORATIONS THÉORIQUES

En septembre 1879, Marx se procura et lut avec beaucoup d'intérêt, en russe, le livre *La Propriété communale. Causes, formes et conséquences de son déclin* (1879), de Maxim Kovalevsky (1851-1919), qu'il présentait comme l'un de ses « amis scientifiques⁶² ». Les extraits qu'il en tira provenaient principalement des parties du livre consacrées à la propriété de la terre dans les pays sous domination étrangère. Il résuma dans ses carnets les différentes manières dont les Espagnols en Amérique latine, les Anglais en Inde, et les Français en Algérie, avaient réglé le droit de propriété⁶³.

Les premières réflexions de Marx portèrent sur les civilisations précolombiennes. Il nota qu'avec le début des empires aztèque et inca, « la population rurale continua, comme avant, à posséder la terre en commun, mais dut en même temps soustraire une part de son revenu pour payer un tribut à ses maîtres ». Selon Kovalevsky, ce processus avait jeté « les bases du développement du *latifundia*, au détriment de ceux qui possédaient la terre en commun. L'arrivée des Espagnols ne fit qu'accélérer la dissolution de la propriété commune »⁶⁴. Les terribles conséquences de leur impérialisme colonial étaient condamnées à la fois par Kovalevsky, qui évoquait « la première politique d'extermination des Peaux-Rouges », et par Marx, qui ajoutait, de sa propre main, que, « après que [les Espagnols] eurent pillé l'or qu'ils avaient trouvé, les Indiens [furent] condamnés à travailler dans les mines »⁶⁵. À la fin de cette série d'extraits, Marx indiquait que « la survivance (dans une large mesure) de la commune rurale » était en partie due au fait que, « contrairement à ce qui existait dans les Indes

britanniques, aucune législation coloniale ne permettait aux membres des tribus de vendre les terres qu'ils possédaient »⁶⁶.

Plus de la moitié des extraits que Marx tira de Kovalevsky concernaient l'Inde sous domination britannique. Il s'attacha tout particulièrement aux passages du livre qui reconstituaient les formes de propriété commune du sol dans l'Inde contemporaine et chez les rajahs hindous. S'appuyant sur le livre de Kovalevsky, il nota que la dimension collective resta vivace, même après que les Britanniques eurent introduit la parcellisation : « entre ces atomes, certaines connexions continuent à exister, rappelant lointainement les groupes propriétaires de l'ancien village communal⁶⁷ ». Malgré leur commune hostilité au colonialisme britannique, Marx était critique à l'égard de certains aspects de l'analyse de Kovalevsky, qui projetait indûment sur l'Inde des paramètres qui étaient ceux du contexte européen. Dans une série de commentaires brefs mais précis, il lui reprochait de traiter comme homogènes deux phénomènes distincts. Même si « on trouvait en Inde des délégations de certaines fonctions – qui n'ont rien de proprement féodales, comme le montre l'exemple romain – et de la commendatio⁶⁸ » –, cela ne signifiait pas que s'y développait « un féodalisme au sens européen du terme ». Pour Marx, Kovalevsky ne tenait pas compte du fait que le servage, un élément essentiel du féodalisme, n'existait pas en Inde⁶⁹. De plus, dans la mesure où « la loi indienne ne prévoyait pas la division du pouvoir politique entre les fils, une source majeure du féodalisme européen manquait⁷⁰ ». En conclusion, Marx était très sceptique quant à la possibilité de transférer des catégories interprétatives entre des contextes historiques et géographiques complètement différents⁷¹. Les idées très profondes qu'il retira de la lecture de Kovalevsky furent plus tard réinvesties dans l'étude d'autres ouvrages sur l'histoire indienne.

Enfin, au sujet de l'Algérie, Marx ne manqua pas de souligner l'importance de la propriété communale avant l'arrivée des colons français et avant les changements que ceux-ci introduisirent dans le pays. Il recopia ce passage de Kovalevsky : « la formation d'une propriété privée est (aux yeux du bourgeois français) une condition nécessaire de tout progrès dans la sphère politique et sociale ». La persistance de la propriété communale « en tant que forme qui entretient les tendances communistes dans les esprits est dangereuse tant pour la colonie que pour la métropole⁷² ». Il tira aussi de *La Propriété communale* les idées suivantes :

La distribution des propriétés tribales est encouragée, voire prescrite, d'abord comme un moyen d'affaiblir les tribus soumises, qui sont toujours sujettes à la révolte ; ensuite, comme la seule manière de transférer la propriété foncière des mains des indigènes aux mains des colons. La même politique a été appliquée par les Français sous tous les régimes. [...] Le but est toujours le même : la destruction de la propriété collective indigène, et sa transformation en un objet qu'on peut librement vendre et acheter – ce moyen permettant de faciliter le passage final dans les mains des colons français⁷³.

Au sujet de la loi présentée par le républicain de gauche Jules Warnier (1826-1899) et votée en 1873, Marx reprit à son compte l'analyse de Kovalevsky, qui considérait que sa seule finalité était « l'expropriation des populations indigènes par les colons et les spéculateurs européens⁷⁴ ». Le gouvernement poussait l'audace jusqu'à pratiquer « un vol pur et simple », en transformant en « propriété gouvernementale »⁷⁵ toutes les terres non cultivées possédées et utilisées, en commun, par les indigènes. Ce processus était conçu de manière à produire un

autre résultat important : éliminer tout risque de résistance des populations locales. Reprenant encore une fois les mots de Kovalevsky, Marx notait :

La création de la propriété privée et l'établissement de colons européens au milieu des tribus arabes allaient devenir le moyen le plus puissant d'accélérer le processus de dissolution des unions entre tribus. [...] l'expropriation des Arabes prévue par la loi avait deux objectifs : 1) fournir aux Français autant de terre que possible ; et 2) arracher les Arabes aux liens naturels qui les relient à la terre, pour briser la dernière force des unions entre tribus, et, ce faisant, étouffer tout danger de rébellion⁷⁶.

Marx indiquait que ce « type d'individualisation de la propriété foncière » n'avait pas seulement assuré de copieux bénéfices aux envahisseurs, mais qu'il avait aussi servi « un objectif politique [...] : détruire les fondements de cette société »⁷⁷.

La sélection d'extraits opérée par Marx ainsi que les commentaires rares mais sans ambiguïté qui accompagnaient ces extraits et qui condamnaient les politiques coloniales européennes montrent bien qu'il se refusait à penser que les sociétés indienne ou algérienne étaient destinées à suivre le même processus de développement que les sociétés européennes⁷⁸. Alors que Kovalevsky pensait que la propriété foncière allait suivre partout le modèle européen, comme sous l'effet d'une loi de nature, et qu'on allait passer partout d'une possession commune à un accaparement privé, Marx s'attachait à l'idée que la propriété pouvait, dans certains cas, résister et se maintenir, et qu'elle n'allait certainement pas disparaître par la grâce de quelque nécessité historique⁷⁹.

Après avoir étudié, dans l'ouvrage de Kovalevsky, les formes de la propriété foncière en Inde, Marx rédigea, entre l'automne 1879 et l'été 1880, une série de *Notes sur l'histoire indienne (664-1858)*. Ce compendium, couvrant plus de mille ans d'histoire, résumait un certain nombre de livres, parmi lesquels *l'Histoire analytique de l'Inde* (1870) de Robert Sewell (1845-1925) et *l'Histoire de l'Inde* (1841) de Mountstuart Elphinstone.

Marx divisa ses notes en quatre périodes. Le premier ensemble était composé d'une chronologie assez sommaire, allant de la conquête musulmane, qui débuta avec la première incursion arabe de 664, aux commencements du ^{xvi}^e siècle. Un deuxième ensemble couvrait l'empire moghol, fondé en 1526 par Zahir ud-Din Muhammad, qui dura jusqu'en 1761 ; il contenait aussi un aperçu des invasions étrangères en Inde, et quatre pages résumant l'activité des marchands européens entre 1497 et 1702. Marx reprit dans le livre de Sewell quelques détails particuliers sur Murshid Quli Khan (1660-1727), premier nabab du Bengale et architecte d'un nouveau système fiscal. Marx le décrivait comme « un système d'extorsion et d'oppression sans scrupule, qui produisit, grâce aux taxes pesant sur le Bengale, un important surplus à destination à Delhi⁸⁰ ». Selon Quli Khan, c'est ce revenu qui permettait à l'empire moghol de se maintenir à flot.

Le troisième ensemble de notes, le plus considérable, couvrait la période allant de 1725 à 1822 et concernait la présence de la Compagnie (britannique) des Indes orientales. Marx ne se contenta pas, ici, de consigner les principaux événements, les dates, les noms, mais suivit plus en détail le cours des événements historiques, en particulier ceux ayant trait à la domination britannique en Inde. Le quatrième et dernier ensemble de note était consacré à la révolte des Cipayes en 1857 et la chute de la Compagnie des Indes orientales dans l'année qui suivit.

Dans ses *Notes sur l'histoire indienne (664-1858)*, Marx n'accorda que très peu de place à ses réflexions personnelles, mais ses annotations marginales donnent de bonnes indications sur sa vision des choses. Les envahisseurs étaient souvent désignés par des expressions comme « les chiens britanniques⁸¹ », « les usurpateurs⁸² », « les hypocrites Anglais » ou « les intrus anglais »⁸³. Au contraire, les luttes de résistance des Indiens donnaient lieu de sa part à des manifestations de solidarité⁸⁴. Ce n'est pas un hasard si Marx remplaça systématiquement le terme « mutins », employé par Sewell, par « insurgés »⁸⁵. Il n'y avait guère de doute sur sa condamnation du colonialisme européen, qui était sans ambiguïté.

Enfin, Marx s'intéressa à l'Australie, en s'attachant tout particulièrement à l'organisation sociale des communautés aborigènes. Grâce à un texte intitulé « Aperçu de l'Australie centrale » (1879), de l'ethnologue Richard Bennett, il acquit les connaissances fondamentales lui permettant de répondre à ceux qui prétendaient que la société aborigène n'avait ni loi ni culture. Il lut aussi, dans *The Victorian Review*, d'autres articles sur l'état de l'économie du pays, notamment « L'avenir commercial de l'Australie » et « L'avenir du nord-est de l'Australie » (1880).

À partir de l'automne 1879, Marx s'engagea dans une étude approfondie des sciences naturelles. Malgré sa santé chancelante, une curiosité intellectuelle jamais rassasiée le poussait à mettre à jour ses connaissances dans certains domaines qui avaient connu des évolutions majeures dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Relevant le défi, Marx tira de volumineuses compilations d'extraits de livres récents tels que *La Théorie moderne de la chimie et ses conséquences pour la chimie statique* (1872) de Lothar Meyer (1830-1895), la quatrième édition du *Bref manuel de chimie d'après les nouvelles conceptions de la science* (1873), et les deux volumes du *Traité de chimie* (1877-1879), deux titres cosignés par Henry Roscoe (1833-1915) et Carl Schorlemmer (1834-1892) – ce dernier étant un ami de longue date d'Engels à Manchester. Marx lut aussi le *Manuel de chimie des composés carbonés* (1874) de Schorlemmer, et recopia quelques passages du *Manuel de chimie physiologique* (1868) de Wilhelm Kühne (1837-1900). Il utilisa ces textes pour tracer quantité de schémas et établir des tableaux synoptiques dans les domaines de la chimie organique comme de la chimie inorganique⁸⁶, en s'attachant particulièrement aux métaux, aux composés du carbone, et à la théorie moléculaire.

À la même époque, Marx étudia des ouvrages de physique, de médecine et de géologie, dont il tira des extraits, comme à son habitude. Parmi ces textes figurent : *Physique. Une présentation synthétique à la lumière des découvertes récentes* (1858) du mathématicien Benjamin Witzschel (1822-1882), *Principaux aspects de la physiologie humaine* (1863) du physiologiste Ludimar Hermann (1838-1914), *Fondements de la physiologie humaine* (1868) de l'anthropologue et physiologiste Johannes Ranke (1836-1916), et de nouvelles synthèses des travaux de Jukes, qu'il avait déjà étudiés en 1878.

En 1880, Marx étudia également le *Manuel d'économie politique* (1876) d'Adolph Wagner (1835-1917), un professeur d'économie politique de l'université de Berlin, défenseur d'un socialisme d'État. Comme à son habitude, Marx compila des extraits tirés des principales parties du livre, et les assortit de tout un lot de commentaires critiques. Dans ses « Notes marginales sur le *Manuel d'économie politique* d'Adolph Wagner » (1880), il nota que même dans l'improbable société de ceux qu'il désignait ironiquement comme les « socialistes de la chaire »

(*Kathedersozialisten*), les contradictions essentielles du socialisme resteraient quasiment inchangées. Car « là où l'État est lui-même un producteur capitaliste, comme quand il exploite des mines ou des forêts, etc., sa production est une "marchandise", et possède donc les caractères propres à toute autre marchandise⁸⁷ ».

Un autre objectif de ces notes était de démontrer que Wagner n'avait pas compris la distinction entre valeur et valeur d'échange. Il était donc incapable de différencier la théorie de Marx de celle de David Ricardo (1772-1823), qui ne s'était « intéressé au travail que comme mesure de la valeur⁸⁸ ». Selon Wagner, valeur d'usage et valeur d'échange devaient être « déduites du concept de valeur⁸⁹ » tandis que pour Marx elles devaient être analysées à partir d'« un objet concret, la marchandise⁹⁰ ».

Wagner avait affirmé que la théorie de la valeur de Marx était la « pierre angulaire de son système socialiste⁹¹ ». Marx contesta ce point et répliqua que Wagner « devait commencer par prouver » le principe qu'il posait, à savoir qu'« il n'existait pas de processus social de production [...] dans les nombreuses collectivités qui existaient avant l'apparition des capitalistes privés (communautés de l'Inde ancienne, groupes familiaux du monde slave méridional...) »⁹² ». Marx soulignait que « dans les communautés primitives, où les moyens de subsistance sont produits collectivement et distribués entre les membres de la communauté, le produit commun vient satisfaire directement les besoins vitaux de chaque membre de la communauté, de chaque producteur ». Dans de tels cas, « le caractère social du produit, de la valeur d'usage, réside dans son caractère communal (commun)... »⁹³.

Marx s'opposait encore à d'autres thèses de Wagner, par exemple l'idée selon laquelle « le profit est un élément constitutif de la valeur, et non, comme le pensent les socialistes, une ponction ou un « vol » du travailleur ». Marx, pour sa part, faisait remarquer qu'il avait « amplement démontré » que le capitaliste « ne se contente pas de « ponctionner » ou de « voler » mais impose la production de plus-value ». Il s'agissait en fait d'un autre mécanisme, dans lequel le capitaliste, payant au travailleur « la valeur réelle de sa force de travail », s'arroge le bénéfice de la plus-value qu'il a créée. C'était un « droit » du capitaliste « dans ce mode de production »⁹⁴, qui n'enfreignait pas « la loi correspondant à ce mode de production »⁹⁵. En tout cas, cela ne signifiait nullement – contrairement à ce que postulait Wagner – que « le profit » était « l'élément constitutif de la valeur »⁹⁶.

Plus loin, Marx citait la déclaration paradoxale de Wagner, pour qui « Aristote se trompait quand il considérait que l'économie fondée sur l'esclavage n'était pas transitoire » alors que « Marx se trompe en considérant que [l'économie capitaliste] est transitoire »⁹⁷. Pour l'économiste bavarois, « l'organisation actuelle de l'économie et la base légale sur laquelle elle s'appuie » – « la propriété privée du sol et du capital » etc. – constituaient, fondamentalement, « une institution immuable⁹⁸ ». Pour Marx, au contraire, il s'agissait d'un mode de production historique, qui pouvait par conséquent être remplacé par une forme radicalement différente d'organisation économique et politique : une société sans classe.

LES CAHIERS DE NOTES SUR L'ANTHROPOLOGIE, LES SOCIÉTÉS ANCIENNES ET LES MATHÉMATIQUES

Marx continua à travailler quand les circonstances le permettaient. Même à la fin de sa vie, il ne se contenta pas – contrairement à ce qu'ont prétendu certains biographes, selon lesquels sa curiosité intellectuelle et son acuité théorique auraient faibli dans ses dernières années – de prolonger ses recherches déjà entamées ; il s'engagea également dans de nouveaux domaines⁹⁹.

En février 1881, Marx écrivit à Danielson qu'il avait « un effroyable et bien coupable retard dans sa correspondance ». La raison en était qu'il s'était plongé dans de nouvelles études, bien déterminé à se tailler un chemin à travers « la masse de *blue books* qu'on [lui avait] envoyé de divers pays, notamment des États-Unis¹⁰⁰ ».

Entre décembre 1880 et juin 1881, le centre d'intérêt de Marx se déplaça vers une nouvelle discipline : l'anthropologie. Il commença par *La Société archaïque*, un ouvrage de l'anthropologue américain Lewis Morgan (1818-1881), que l'ethnologue Kovalevsky avait rapporté d'un voyage en Amérique du Nord et envoyé à Marx, deux ans après sa publication.

Ce qui frappa le plus Marx était la manière dont Morgan traitait les facteurs de production et la technologie comme des conditions du progrès social. Cela l'amena à rédiger une bonne centaine de pages de notes denses. Cela constitua la majeure partie de ses *Cahiers de notes ethnologiques*¹⁰¹ (1880-1881). Ces derniers contiennent aussi des extraits d'autres ouvrages – *Java, ou comment administrer une colonie* (1861) de James Money (1818-1890), juriste et spécialiste de l'Indonésie ; *Le Village aryen en Inde et à Ceylan* (1880) de John Phear (1825-1905), président de la Cour suprême de Ceylan ; et les *Conférences sur l'histoire des institutions archaïques* (1875) de l'historien Henry Maine (1822-1888), représentant une autre centaine de pages¹⁰². Les jugements formulés par Marx, qui établit des comparaisons entre ces auteurs, laissent penser qu'il a compilé tous ces matériaux dans une très courte période de temps, pour être sûr de bien les maîtriser.

Au cours de ses recherches précédentes, Marx avait déjà étudié de près, et longuement commenté, les formations socio-économiques du passé – dans la première partie de *L'Idéologie allemande*, dans une longue section des *Grundrisse* intitulée « Formes antérieures à la production capitaliste », et dans le livre 1 du *Capital*. En 1879, sa lecture du livre de Kovalevsky sur *La Propriété communale* le ramena encore directement à ce sujet. Mais ce n'est qu'avec les *Cahiers de notes ethnologiques* qu'il s'engagea dans une étude plus générale, en s'appuyant sur les travaux les plus récents.

Le but de cette nouvelle recherche était pour Marx d'élargir sa connaissance des périodes historiques, des aires géographiques et des thématiques qu'il jugeait essentielles à la poursuite de sa critique de l'économie politique. Cela lui permit également de récolter des informations sur les caractéristiques et les institutions sociales du passé lointain, en se familiarisant avec un matériau dont il ne disposait pas quand il écrivait ses manuscrits des années 1850 et 1860. Enfin, cela lui fit connaître les dernières théories avancées par les plus éminents universitaires contemporains.

Marx se consacra à ces études anthropologiques souvent chronophages au moment même où il s'efforçait d'achever le livre 2 du *Capital*. L'objectif théorico-politique précis qui sous-tendait ces recherches était de reconstruire, aussi exactement que possible, la manière dont les différents modes de production s'étaient succédé au fil du temps, en s'attachant tout particulièrement à la naissance du capitalisme. Il pensait que cela permettrait d'ancrer plus solidement dans l'histoire sa théorie d'une possible transformation communiste de la société¹⁰³.

Dans les *Cahiers de notes ethnologiques*, il rassembla donc des compilations d'extraits et d'intéressantes notes au sujet de la préhistoire, du développement des liens familiaux, de la condition des femmes, de l'origine des rapports de propriété, des pratiques communautaires dans les sociétés précapitalistes, de la formation et de la nature du pouvoir d'État, du rôle de l'individu et de questions plus modernes, comme les connotations racistes de certaines approches anthropologiques ou les effets du colonialisme.

Sur le thème de la préhistoire et du développement des liens familiaux, Marx tira de l'ouvrage de Morgan bon nombre d'informations et d'idées de grande valeur. Hyndman s'en souvenait : « Quand Lewis Morgan démontra dans son livre *La Société archaïque*, à la grande satisfaction de Marx, que c'était la *gens*¹⁰⁴ et non la famille qui constituait l'unité sociale du système tribal, et des sociétés archaïques en général, Marx abandonna immédiatement ses opinions antérieures sur la question¹⁰⁵. »

Ce sont les recherches de Morgan sur la structure sociale des peuples primitifs qui lui permirent d'aller au-delà des limites des interprétations traditionnelles de la parenté, notamment celles qu'avait présentées l'historien allemand Barthold Niebuhr (1786-1831) dans son *Histoire de Rome* (1811-1812). Contredisant toutes les hypothèses formulées avant lui, Morgan montra qu'on avait fait une grave erreur en suggérant que la *gens* « était postérieure à la famille monogame » et qu'elle était constituée d'un « agrégat de familles »¹⁰⁶. Ses recherches sur les sociétés préhistoriques et antiques l'amènèrent à la conclusion que la société patriarcale ne devait pas être vue comme l'unité de base à l'origine de la société, mais comme une forme d'organisation sociale plus récente qu'on ne l'avait généralement cru. C'était une organisation « trop faible pour affronter les difficultés de la vie¹⁰⁷ ». On avait plus de raisons de supposer l'existence d'une forme comparable à celle qui existe chez les indigènes d'Amérique, la famille sindiasmienne qui pratiquait un « communisme de vie¹⁰⁸ ».

D'autre part, Marx ne cessa de polémiquer contre Maine, qui dans ses *Conférences sur l'histoire des institutions archaïques* (1875), avait conçu « la famille privée » comme « la base sur laquelle s'est développé le clan ». Le mépris qu'inspirait à Marx cette manière de renverser le cours du temps en transposant les normes de l'ère victorienne à la préhistoire le conduisit à écrire le commentaire suivant : « Ce crétin d'Anglais ne part pas de la *gens*, mais du Patriarce, qui est ensuite devenu le Chef – quelles sottises¹⁰⁹ ! » Ses sarcasmes allèrent *crescendo* : « Maine est incapable de se sortir la famille privée anglaise de l'esprit¹¹⁰. » Marx n'épargna pas non plus Spear, au sujet duquel il écrivit : « l'imbécile fonde tout sur les familles privées¹¹¹ ».

Morgan donnait à Marx matière à réflexion, avec ses remarques sur les concepts de famille. Dans son « sens original », le mot famille – qui a la même racine que *famulus*, le serviteur – «

n'avait pas de rapport avec les époux ou avec leurs enfants, mais désignait l'ensemble d'esclaves et de serviteurs qui travaillaient pour eux, et étaient soumis à l'autorité du *pater familias*¹¹² ». Sur ce sujet, Marx nota :

La famille moderne contient en germe non seulement l'esclavage mais aussi le servage, dans la mesure où elle comporte d'emblée une relation impliquant des services agricoles. Elle contient en elle-même, en miniature, tous les antagonismes qui vont ensuite se développer plus largement dans la société et dans l'État. [...] La famille monogame présupposait, pour avoir une existence séparée des autres, l'existence d'une classe domestique qui était partout directement composée d'esclaves¹¹³.

Développant, ailleurs dans ses notes, sa propre pensée, il écrivit que « la propriété des maisons, des terres et des troupeaux » était liée à « la famille monogame »¹¹⁴. En réalité, comme le suggérait le *Manifeste du Parti communiste*, c'était le début de l'histoire en tant qu'« histoire des luttes de classe »¹¹⁵.

Dans *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* (1884) – un livre que son auteur décrivait comme « l'exécution d'un testament » et rien de plus qu'une manière de « suppléer faiblement » ce que son « ami disparu », s'il avait vécu plus longtemps, aurait écrit¹¹⁶ –, Engels prolongea l'analyse ébauchée par Marx dans ses *Cahiers de notes ethnologiques*. La monogamie, expliquait-il, représentait

l'assujettissement d'un sexe par l'autre, comme la proclamation d'un conflit des deux sexes, inconnu jusque-là dans toute la préhistoire. Dans un vieux manuscrit inédit, composé par Marx et moi-même en 1846, je trouve ces lignes : « La première division du travail est celle entre l'homme et la femme pour la procréation. » Et je puis ajouter maintenant : la première opposition de classe qui se manifeste dans l'histoire coïncide avec le développement de l'antagonisme entre l'homme et la femme dans le mariage conjugal, et la première oppression de classe, avec l'oppression du sexe féminin par le sexe masculin. [...] Le mariage conjugal est la forme-cellule de la société civilisée, forme sur laquelle nous pouvons déjà étudier la nature des antagonismes et des contradictions qui s'y développent pleinement¹¹⁷.

La thèse d'Engels établissait, entre conflit économique et oppression de genre, une relation excessivement schématique qui n'était pas présente dans les notes – fragmentaires, et très complexes – de Marx¹¹⁸.

Marx aussi accorda une grande attention aux considérations de Morgan sur la parité entre les sexes. Pour l'ethnologue, les sociétés anciennes antérieures aux Grecs étaient plus « progressistes » dans la manière dont elles traitaient les femmes et les autorisaient à se comporter. Marx recopia les parties du livre de Morgan qui montraient comment, chez les Grecs, « le passage d'une filiation matrilineaire à une filiation patrilineaire eut un effet néfaste sur la position et les droits de l'épouse et de la femme ». À vrai dire, le jugement de Morgan sur le modèle social grec était très négatif. « Les Grecs restèrent des barbares dans leur traitement des femmes, même au plus haut degré de leur civilisation ; leur éducation [était] superficielle, [...] leur infériorité était inculquée comme un principe, jusqu'à ce que les femmes elles-mêmes finissent par l'admettre comme un fait. » En outre, il y avait « chez les mâles un principe d'égoïsme concerté, qui tendait à diminuer la valeur accordée aux femmes, et que l'on aurait peine à retrouver chez les sauvages ». Pensant au contraste entre cette réalité et les mythes du monde classique, Marx ajouta une observation pleine de finesse : « La condition des déesses sur l'Olympe est là pour rappeler la position passée des femmes, qui autrefois étaient plus libres et plus influentes. Junon avide de pouvoir, la déesse de la sagesse surgie de la tête de

Zeus »¹¹⁹. Pour Marx, le souvenir des divinités du passé, qui étaient libres, fournissait un exemple pour une possible émancipation dans le présent¹²⁰.

Des divers auteurs qu'il étudia, Marx tira maintes observations importantes concernant le rôle des femmes dans les sociétés antiques. Par exemple, au sujet de l'ouvrage *Le Droit maternel* (1861), de l'anthropologue suisse Johann Bachofen (1815-1887), il nota : « Les femmes représentaient le grand pouvoir dans la *gens* et partout ailleurs. Elles n'hésitaient pas, quand la situation le requérait, à "retirer les cornes" – c'était la désignation technique – de la tête du chef, et à le renvoyer parmi les soldats. C'était aussi toujours à elles que revenait la désignation des chefs¹²¹. »

La lecture de Morgan offrit aussi à Marx un point d'entrée dans une autre question importante : l'origine des rapports de propriété. Car le célèbre anthropologue établissait une relation de causalité entre les différents types de structures de parenté et les formes socio-économiques. Dans cette perspective, le facteur qui, dans l'histoire de l'Occident, expliquait l'essor du système descriptif – qui décrivait les liens du sang et spécifiait les rapports de parenté de chacun (par exemple, fils du frère pour neveu, frère du père pour oncle, fils du frère du père pour cousin, etc.) – et le déclin du système classificatoire – qui regroupait des parents dans des catégories sans spécifier leur degré de proximité avec ego (par exemple : mon propre frère et les fils du frère de mon père sont tous, au même degré, mes frères) – était le développement de la propriété et de l'État¹²².

Le livre de Morgan était divisé en quatre parties : (1) développement de l'intelligence grâce aux inventions et aux découvertes ; (2) développement de l'idée de gouvernement ; (3) développement de l'idée de famille ; et (4) développement de l'idée de propriété. Marx modifia l'ordre de la manière suivante : (1) inventions ; (2) famille ; (3) propriété ; et (4) gouvernement, de manière à mieux faire apparaître le lien qui unissait les deux derniers éléments.

Selon le livre de Morgan, même si « les droits de la richesse, du rang et du statut officiel » avaient prévalu pendant des siècles sur « la justice et l'intelligence », tout démontrait que les « classes privilégiées » exerçaient une influence « écrasante » sur la société¹²³. Marx recopia presque intégralement une des dernières pages de *La Société archaïque*, sur les distorsions que la propriété pouvait produire ; elle contenait des concepts qui le marquèrent profondément :

Depuis l'apparition de la civilisation, la croissance de la propriété a été si considérable, ses formes si diverses, ses usages si étendus, et sa gestion dans l'intérêt des propriétaires si intelligente, que c'est devenu, pour le peuple, une puissance incontrôlable. L'esprit humain est abasourdi par sa propre création. Le temps viendra, cependant, où l'intelligence humaine reprendra le contrôle de la propriété et définira les rapports entre l'État et la propriété qu'il protège, ainsi que les obligations et les limites aux droits des propriétaires. Les intérêts de la société priment les intérêts individuels, et il faut établir entre les deux des relations justes et harmonieuses¹²⁴.

Morgan se refusait à penser que la « destinée finale de l'humanité » se résumait à la quête des richesses. Il formulait une ferme mise en garde :

La dissolution de la société est le terme d'une trajectoire où la propriété constitue le seul but et la seule fin ; une telle trajectoire comprend des éléments autodestructeurs. La démocratie dans le gouvernement, la fraternité dans la société, l'égalité des droits et des privilèges, et l'éducation universelle : voici le haut degré de société vers lequel tendent résolument l'intelligence et la connaissance. Cela (un plus haut degré de société)¹²⁵ sera la renaissance, sous une forme plus haute, de la liberté, de l'égalité et de la fraternité des *gentes* antiques¹²⁶.

La « civilisation » bourgeoise était donc elle-même un stade transitoire. Elle était apparue à la fin de deux longues périodes, « l'État sauvage » et « l'État barbare » (des expressions courantes à l'époque), qui suivirent l'abolition des formes communales d'organisation sociale. Ces formes implorèrent avec l'accumulation de la propriété et de la richesse, et l'émergence des classes sociales et de l'État. Mais, à un moment ou à un autre, l'histoire et la préhistoire étaient vouées à se rejoindre de nouveau¹²⁷.

Morgan jugeait que les sociétés antiques avaient été très démocratiques et solidaires. Concernant le présent, il se bornait à exprimer son optimisme concernant le progrès de l'humanité, sans évoquer la nécessité de la lutte politique¹²⁸. Marx, toutefois, n'envisageait pas de ressusciter le mythe du bon sauvage. Il ne plaçait pas ses espoirs dans un retour vers le passé mais – comme il le formula clairement en recopiant le livre de Morgan – appelait de ses vœux l'avènement d'une « forme plus élevée de société¹²⁹ » fondée sur un nouveau mode de production et de consommation. Celui-ci n'apparaîtrait pas par l'effet d'une évolution mécanique, mais seulement à l'issue d'une lutte ouvrière consciente.

Toutes les lectures anthropologiques de Marx avaient trait aux origines et aux fonctions de l'État. Les extraits tirés de Morgan résumaient le rôle de l'État dans la transition de la barbarie à la civilisation, tandis que ses notes sur Maine portaient sur l'analyse des relations entre l'individu et l'État¹³⁰. Comme tous ses grands textes théoriques sur le sujet, depuis *La Critique de la philosophie du droit de Hegel*¹³¹ (1843) jusqu'à *La Guerre civile en France* (1871)¹³², les *Cahiers de notes ethnologiques* présentaient eux aussi l'État comme un pouvoir subjuguant la société, une force empêchant la pleine émancipation de l'individu.

Dans les notes qu'il rédigea en 1881, Marx insistait sur le caractère parasitaire et transitoire de l'État :

Maine ignore le point le plus important : que l'existence apparemment suprêmement indépendante de l'État n'est qu'une apparence, et que, sous toutes ses formes il n'est qu'une excroissance de la société ; de même qu'il n'est apparu qu'à un certain stade du développement social, il disparaît à nouveau dès que la société parvient à un stade jamais encore atteint.

Marx poursuivait en critiquant la condition de l'homme dans les circonstances historiques de l'époque. La formation de la société « civilisée », avec le passage d'un régime de propriété commune à la propriété privée, produit une « individualité [...] séparée¹³³ ». Si « la vraie nature [de l'État] n'apparaît que quand on analyse son contenu », c'est-à-dire ses « intérêts », on constate que ces intérêts « sont communs à certains groupes », et donc sont des « intérêts de classe ». Pour Marx, « l'État repose sur, et présuppose, des classes ». Par conséquent, l'individualité qui existe dans ce type de société est « une individualité de classe », qui en dernière analyse est « fondée sur un présupposé économique »¹³⁴.

Dans les *Cahiers de notes ethnologiques*, Marx fit également un certain nombre de commentaires sur les accents racistes de beaucoup des travaux anthropologiques qu'il étudiait¹³⁵. Il rejetait catégoriquement ce genre d'idéologie et traitait avec causticité les auteurs qui la formulaient. Ainsi, quand Maine usait d'épithètes discriminatoires, il s'exclamait : « Encore ces absurdités ! » En outre, des formules telles que « le diable l'emporte, avec son jargon aryen !¹³⁶ » revenaient régulièrement.

En s'appuyant sur *Java, ou comment administrer une colonie*, de Money, et *Le Village aryen en Inde et à Ceylan* de Phear, Marx étudia l'effet négatif de la présence européenne en Asie. Il n'était absolument pas intéressé par les idées de Money sur la politique coloniale, mais il trouvait son livre utile pour les détails qu'il donnait sur le commerce¹³⁷. Il adopta une approche similaire du livre de Phear, se concentrant sur ce qu'il disait de l'État au Bengale, et laissant de côté ses constructions théoriques chancelantes.

Les auteurs que Marx lut et résuma dans ses *Cahiers de notes ethnologiques* avaient tous été influencés – à des degrés divers – par les conceptions évolutionnistes de l'époque, et quelques-uns étaient devenus d'ardents défenseurs de la civilisation bourgeoise, qu'ils jugeaient supérieure. Mais l'examen des *Cahiers de notes ethnologiques* montre clairement que leurs affirmations idéologiques n'exercèrent aucune influence sur Marx.

Les théories du progrès, hégémoniques au XIX^e siècle, et largement partagées par les anthropologues et ethnologues, postulaient que les événements suivaient un cours prédéterminé sous l'effet de facteurs étrangers à l'action humaine ; une suite d'étapes strictement fixée devait aboutir à une seule et unique fin : le monde capitaliste.

En l'espace de quelques années, une croyance naïve dans le progrès automatique de l'histoire s'enracina également au sein de la Deuxième Internationale. La seule différence avec la version bourgeoise de la théorie du progrès était que l'étape finale devait venir après l'effondrement nécessaire du système capitaliste : il s'agissait, bien sûr, de l'avènement du socialisme. Et l'on devait bientôt présenter cette conception comme « marxiste¹³⁸ » !

Cette analyse n'était pas seulement fragile intellectuellement ; elle avait aussi pour défaut de produire une forme de passivité fataliste, qui contribua à la stabilité de l'ordre établi, et affaiblit l'action sociale et politique du prolétariat. Rejetant cette approche que beaucoup considéraient comme « scientifique », et qui était commune aux visions bourgeoise et socialiste du progrès, Marx resta insensible aux charmes de cet historicisme orienté dans une direction unique et conserva sa propre conception, complexe, souple et composite.

Par rapport aux oracles darwiniens, la voix de Marx pouvait sembler mal assurée et hésitante¹³⁹, mais en vérité il échappa au piège du déterminisme économique dans lequel beaucoup de ses disciples et héritiers proclamés eurent tendance à tomber – une position qui était à des années-lumière des théories originelles de Marx et qui devait conduire beaucoup d'entre eux à l'une des pires déclinaisons de « marxisme ».

Dans ses manuscrits, ses cahiers de notes, ses lettres à des camarades et à des militants, tout comme dans les rares interventions publiques qu'il pouvait encore faire dans un contexte marqué par les drames familiaux et le déclin de ses forces physiques, Marx poursuivit avec persévérance son effort visant à reconstituer l'histoire complexe du passage de l'Antiquité au capitalisme. Dans les études anthropologiques qu'il lut et résuma dans ses carnets, il trouva confirmation du fait que le progrès humain avait été plus rapide quand les ressources s'étaient accrues, à compter de la naissance de l'agriculture. Il compilait les informations et les données historiques, mais il n'adopta pas le schéma inflexible qui postulait l'existence d'une suite déterminée d'étapes dans l'histoire humaine.

Marx rejetait toute idée d'un lien rigide faisant dépendre les changements sociaux des seules transformations économiques. Au contraire, il insistait sur la spécificité des conditions

historiques, les possibilités multiples qui s'offraient au fil du temps et le rôle central de l'intervention humaine pour modeler la réalité et accomplir le changement¹⁴⁰. Tels étaient les traits saillants de la réflexion théorique de Marx dans les dernières années de sa vie.

En 1881, en même temps qu'il menait ses recherches ethnologiques, Marx reprit son étude de la chimie organique et, retrouvant ses préoccupations de 1879, mit au point des tableaux sur la paraffine, le benzène et divers composés aromatiques¹⁴¹. Surtout, il reprit, dans la première moitié de l'année, l'étude des mathématiques – un défi qu'il avait déjà relevé à plusieurs reprises auparavant.

Au début de 1858, il écrivait à Engels qu'il avait fait tant d'erreurs de calcul en rédigeant les *Grundrisse* que, « de *despair* », il s'était « remis à travailler rapidement l'algèbre ». « L'arithmétique m'est toujours restée étrangère », avouait-il, « mais en faisant le détour par l'algèbre, je corrige le tir rapidement »¹⁴². À l'origine, l'intérêt de Marx pour la science des nombres était donc lié à ses études d'économie politique et à son besoin urgent de résoudre certains problèmes théoriques qu'elles posaient. Mais une fois qu'il se fut plongé dans les mathématiques, son attitude changea. En dehors de l'usage qu'il en fit dans *Le Capital*, les mathématiques devinrent pour lui un objet d'intérêt culturel en soi et prirent une place particulière parmi ses activités intellectuelles.

Dès 1860, à un moment où sa femme souffrait de la petite vérole et où ses filles avaient été éloignées de la maison pour ne pas risquer de tomber malades à leur tour, Marx – qui jouait le rôle de « garde-malade » – écrivait à Engels : « Écrire des articles [pour le *New York Daily Tribune*] est pour moi pratiquement *out of question*. La seule activité à laquelle je puisse conserver la *quietness of mind* indispensable, ce sont les mathématiques¹⁴³. » Il conserva cette habitude jusqu'à la fin de ses jours. Dans bien des lettres à Engels, il exprima le plaisir que cela lui procurait. Au printemps 1865, il écrivit que, quand il faisait une pause dans la rédaction du *Capital* – pour lequel il travaillait « comme un cheval de labour » puisque les furoncles, s'ils étaient toujours là, ne venaient pas lui « troubler la cervelle –, il s'attelait au « *differential calculus* »¹⁴⁴. Marx continua pendant les années 1870¹⁴⁵ et, à la fin de la décennie, il procéda de manière plus méthodique, rédigeant des centaines de pages qui sont aujourd'hui connues sous le nom de *Manuscrits mathématiques*¹⁴⁶.

En 1881, Marx se consacra aux théories mathématiques d'Isaac Newton (1643-1727) et de Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716) qui, indépendamment l'un de l'autre¹⁴⁷ – le premier en Angleterre, le second dans le monde allemand –, avaient inventé le calcul différentiel et le calcul intégral, les deux composantes du calcul infinitésimal. Ayant étudié ces travaux, Marx rédigea deux courts manuscrits, « Sur le concept de fonction dérivée » et « Sur le calcul différentiel », qui présentaient de manière méthodique son interprétation du calcul différentiel et illustraient la méthode qu'il avait découverte. Les deux textes étaient dédiés à Engels et, dès qu'il les eut achevés, il les lui envoya pour avoir son avis.

Les études de Marx sur l'histoire du calcul différentiel depuis ses origines furent accompagnées de diverses notes et brouillons préparatoires¹⁴⁸ et obéissaient à un objectif précis : critiquer les fondements du calcul infinitésimal¹⁴⁹. Dans ses études, il pointa notamment le fondement « mystique » du calcul différentiel développé par Newton et Leibniz,

qui ne donnèrent ni l'un ni l'autre d'explication formelle sur la manière dont il était apparu. Marx leur reprocha d'avoir présenté le calcul différentiel sans l'avoir défini¹⁵⁰.

Cet aspect négatif avait déjà été perçu par d'autres mathématiciens, comme d'Alembert (1717-1783) et Joseph-Louis Lagrange (1736-1813), dont Marx étudia les thèses avec beaucoup d'intérêt. Toutefois, les deux hommes – le premier utilisant la méthode rationaliste et la notion de limite, le second une méthode purement algébrique et le concept de fonction dérivée – n'avaient pas été capables de résoudre le problème identifié par Marx.

Marx, que ces études avaient laissé sur sa faim, décida de rechercher une définition plus formelle du calcul différentiel, qui aurait un fondement conceptuel et non « mystique ». Mais il ne connaissait pas les recherches récentes sur le sujet, sa connaissance de la littérature spécialisée s'arrêtant aux découvertes du début du XIX^e siècle. Il ne put lire les œuvres de deux mathématiciens contemporains, Augustin Cauchy (1789-1857) et Karl Weierstrass (1815-1897)¹⁵¹, qui lui auraient sans doute permis de s'approcher de l'objectif qu'il s'était fixé¹⁵².

Engels, de son côté, finit en août 1881 par « trouver le courage d'étudier à fond » les manuscrits mathématiques de Marx. Il lui écrivit pour le féliciter : « Il est enfin clair – comme l'ont longtemps affirmé de nombreux mathématiciens sans être capables de le fonder en raison – que le quotient différentiel est l'origine dont les différentiels dx et dy sont déduits. » Engels s'était si profondément plongé dans ces questions que non seulement elles avaient « tourné dans [sa] tête toute la journée » mais qu'il avait « fait un rêve où [il] donnai[t] à un gars [s]es boutons de chemises pour les différencier et où le type se barrait avec »¹⁵³.

Les discussions sur le sujet entre Marx, Engels et leur ami commun Samuel Moore (1838-1911) se poursuivirent jusqu'à la fin de l'année suivante. En novembre 1882, Marx était encore convaincu qu'il pouvait « balayer tout le développement historique de l'analyse au motif que, d'un point de vue pratique, rien n'avait fondamentalement changé dans l'usage géométrique du calcul différentiel, c'est-à-dire dans la symbolisation¹⁵⁴ ». Contrairement à ce qu'il espérait, cependant, Marx n'allait pas pouvoir continuer ses recherches à la Bibliothèque du British Museum et « revenir de manière détaillée sur les différentes méthodes ».

Dans la toute dernière période de sa vie, l'intérêt de Marx pour le calcul différentiel n'était plus directement lié à son travail sur *Le Capital*. Il se concentra plus sur les mathématiques pures que sur leur application à l'économie, alors que dans les années 1870 il avait voulu « déterminer mathématiquement [...] les lois principales des crises¹⁵⁵ ». En dépit de ce qu'affirment certains spécialistes¹⁵⁶, le déclin des forces de Marx était tel qu'il semble improbable qu'il ait envisagé de rédiger un texte présentant ses propres vues mathématiques.

Les Manuscrits mathématiques de cette période montrent bien, cependant, ce qui distinguait l'intérêt de Marx pour les mathématiques. Avant tout, il s'agissait d'un stimulus intellectuel dans sa recherche d'une méthode d'analyse. À la fin, les mathématiques devinrent presque pour lui un espace physique : parfois un espace de jeu, mais surtout un espace où il pouvait trouver refuge dans les moments de grande difficulté personnelle.

Même lorsqu'il était totalement absorbé dans d'intenses études théoriques, Marx ne cessa jamais de s'intéresser aux événements économiques et à la politique internationale de son temps. Non seulement il lisait les principaux journaux « bourgeois », mais il recevait et parcourait régulièrement la presse ouvrière allemande et française. Toujours curieux, il avait l'habitude de commencer la journée en consultant les nouvelles pour rester parfaitement au courant de ce qui se passait dans le monde. Sa correspondance avec des figures politiques et intellectuelles majeures de différents pays constituait une autre source d'information précieuse, lui fournissant, sur les sujets les plus divers, une stimulation intellectuelle et des connaissances nouvelles.

Au début de 1881, Ferdinand Domela Nieuwenhuis (1846-1919), une figure dirigeante du Sociaal-Democratische Bond des Pays-Bas, offrit à Marx l'occasion d'expliquer une fois de plus comment il concevait le passage au communisme¹⁵⁷. Dans la perspective d'un congrès socialiste qui devait se tenir plus tard dans l'année¹⁵⁸ et réunir les plus grands partis du prolétariat européen au sein d'une nouvelle Internationale, Nieuwenhuis s'adressait à Marx pour lui poser une question qu'il jugeait décisive : quelles mesures législatives de nature politique et économique devrait prendre un gouvernement révolutionnaire, une fois au pouvoir, pour assurer la victoire du socialisme ?

Comme il l'avait fait par le passé, Marx dit qu'il refusait de répondre à de telles questions par une formule générale ; à vrai dire, il jugeait qu'il s'agissait d'une « fausse question » : « Ce qu'il faudra faire immédiatement dans un moment précis, déterminé, de l'avenir, dépend naturellement entièrement des circonstances historiques données dans lesquelles il faudra agir. » Posé dans l'abstrait, il s'agissait d'un « faux problème, auquel on ne [pouvait] répondre qu'en faisant la critique de la question¹⁵⁹ ». Peu lui importait de faire des prédictions sur ce à quoi ressemblerait la société libre de l'avenir ; ce qui l'intéressait, c'étaient les conditions qui permettraient d'y parvenir. Marx répondit donc à Nieuwenhuis, de manière catégorique, qu'il était « impossible de résoudre une équation qui ne contient pas, dans ses termes mêmes, les éléments de sa solution ». Il était certain, en outre, qu'« un gouvernement socialiste n'arrive pas aux commandes d'un pays à moins que les conditions aient évolué de telle sorte qu'il puisse, avant toute autre chose, prendre les mesures nécessaires pour intimider assez la bourgeoisie pour disposer du premier desideratum : le temps d'agir dans la durée¹⁶⁰ ».

Pour Marx, il était clair que l'établissement d'un système socialiste de production et de consommation serait un processus long et complexe, qui ne se résumait pas à la prise d'un Palais. Il ajoutait qu'il n'y avait « rien de spécifiquement socialiste dans les difficultés d'un gouvernement arrivé au pouvoir par l'effet d'une victoire populaire ». La Commune de Paris – la seule véritable expérience d'un gouvernement révolutionnaire – ne pouvait nullement être considérée comme un modèle. Car c'était un cas très particulier, « le soulèvement d'une cité dans des circonstances exceptionnelles », dont la plupart des chefs politiques « n'étaient nullement socialistes, et ne pouvaient pas l'être »¹⁶¹.

Comparant la position de la classe ouvrière de son temps à celle de la bourgeoisie française avant la chute de l'Ancien Régime, Marx affirmait que la première n'était pas moins forte et favorable que la seconde :

Les revendications générales de la bourgeoisie française de 1789 étaient, *mutatis mutandis*, à peu près aussi nettement établies que le sont aujourd'hui, de manière assez uniforme dans tous les pays caractérisés par une production capitaliste, les revendications immédiates du prolétariat. Mais un Français du XVIII^e siècle avait-il, *a priori*, la moindre idée de la manière dont les besoins de la bourgeoisie française seraient satisfaits¹⁶² ?

Plus généralement, Marx n'abandonna jamais sa conviction :

L'anticipation doctrinaire et nécessairement fantasmagique du programme d'action d'une révolution à venir ne fait que distraire des luttes du présent. Le rêve d'une fin du monde imminente inspirait les chrétiens des premiers temps dans leur lutte contre l'empire romain et leur donnait l'assurance qu'ils seraient vainqueurs. La compréhension scientifique de la décomposition de l'ordre social dominant, qui s'accomplit de manière inévitable et continue sous nos yeux ; les masses qui s'agitent de plus en plus sous le fouet des vieux gouvernements fantomatiques ; le développement positif et gigantesque des moyens de production, qui s'accomplit simultanément partout – tout cela nous garantit qu'au moment où éclatera une révolution réellement prolétarienne, les conditions de son *modus operandi* immédiat (qui n'aura certes rien d'idyllique) seront données par la même occasion¹⁶³.

Terminant sa lettre par quelques remarques au sujet du futur congrès socialiste évoqué par Nieuwenhuis, Marx ne dissimulait pas son scepticisme quant à la possibilité de créer immédiatement une nouvelle organisation transnationale sur la ligne de celle dont il avait assuré la coordination pendant près de dix ans :

Ma conviction personnelle est que la conjoncture critique pour une nouvelle Association internationale des travailleurs n'est pas encore là ; je considère donc que les congrès de travailleurs, ou congrès socialistes, dès lors qu'ils ne s'attachent pas aux conditions immédiates, données, dans telle ou telle nation précise, sont non seulement inutiles, mais aussi dommageables. Ils ne produiront rien d'autre qu'une litanie rabâchée de banalités générales¹⁶⁴.

Certains correspondants de Marx lui soumièrent également la proposition faite par l'économiste américain Henry George (1839-1897) dans son livre *Progrès et Pauvreté* (1879), une œuvre vendue à des millions d'exemplaires dans un grand nombre de langues. L'idée de George, très discutée dans la presse de l'époque, était qu'une seule et unique taxe sur la valeur foncière devait remplacer tous les autres impôts existants :

Nous prenons déjà une partie minime de la rente par des impôts. Nous n'avons qu'à faire quelques changements dans nos modes de taxation pour la prendre tout entière. [...] Donc, ce que je propose [...] c'est *d'approprier la rente par des impôts*. [...] Dans la forme, la propriété de la terre restera ce qu'elle est maintenant. Aucun propriétaire ne sera dépossédé ; on n'aura besoin de formuler aucune restriction à la quantité de terre que pourra posséder chacun. Car la rente étant prise par des taxes par l'État, la terre, sous quelque nom qu'elle soit possédée, et n'importe sa division, sera réellement propriété commune, et chaque membre de la communauté aura sa part aux avantages de la propriété. Maintenant, comme la taxe de la rente, ou des valeurs foncières, doit nécessairement être augmentée en même temps que nous abolissons les autres taxes, nous pouvons donner à la proposition une forme pratique et dire : *Abolissons tous les impôts, sauf celui sur les valeurs foncières*¹⁶⁵.

Quand Friedrich Sorge (1828-1906), militant révolutionnaire allemand émigré, ainsi que John Swinton et le socialiste américain Willard Brown, lui demandèrent son opinion sur cette manière de résoudre le paradoxe de la coexistence du progrès et de la pauvreté, Marx se sentit obligé de répondre. Son « très bref » jugement sur le livre était, comme souvent, méprisant. Marx reconnaissait que George était un « écrivain de talent » et que, si le livre avait été couvert d'éloges aux États-Unis, c'était en bonne partie parce qu'il constituait « une première tentative – malheureuse – de se libérer de l'économie politique orthodoxe ». Mais, en dehors de ces deux concessions mineures, Marx éreintait les idées de l'économiste d'outre-Atlantique qui, comme théoricien, lui paraissait « complètement arriéré ». Il n'avait « rien compris à la nature de la plus-value » et se perdait en « spéculations sur la part de la plus-value devenue indépendante, sur la relation entre profit, rente, intérêt etc. ».

Marx ne contestait pas seulement les « dogmes fondamentaux¹⁶⁶ » de George ; il lui déniait aussi toute originalité. Dans leurs jeunes années, Marx et Engels eux-mêmes avaient plaidé pour l'« expropriation de la propriété foncière et affectation de la rente foncière aux dépenses de l'État¹⁶⁷ », voyant là l'une des dix mesures à prendre dans les pays industrialisés après la conquête du pouvoir par la classe ouvrière. Marx rappela à Swinton que « les plus anciens disciples de Ricardo » pensaient déjà qu'« avec l'appropriation de la rente foncière par l'État, tout rentrerait dans l'ordre »¹⁶⁸. Marx avait livré une critique de cette conception en 1847, dans *Misère de la philosophie*, quand il avait indiqué que si « des économistes, tels que Mill, Cherbuliez, Hilditch et autres, [avaient] demandé que la rente soit attribuée à l'État pour servir à l'acquittement des impôts », c'était « la franche expression de la haine que le capitaliste industriel voue au propriétaire foncier, qui lui paraît une inutilité, une superfétation dans l'ensemble de la production bourgeoise »¹⁶⁹. Cela, à l'évidence, ne pouvait pas suffire à supprimer les inégalités dans la société contemporaine.

Dans sa réponse à Sorge, Marx mentionna d'autres auteurs qui avaient avancé des idées similaires par le passé. Jean Hippolyte Colins (1783-1859), par exemple, avait essayé de faire « de ce *desideratum* des économistes bourgeois anglais radicaux une panacée socialiste » et « la solution des antagonismes inhérents au mode de production actuel ». Et l'économiste Adolph Samter (1824-1883), « un banquier prussien et ancien receveur de la loterie, une andouille », disciple de Johann Rodbertus (1805-1875), avait « délayé ce socialisme pour en faire un volume entier », intitulé *Doctrine sociale. De la satisfaction des besoins dans la société humaine* (1875).

Pour Marx, le livre de George s'inscrivait dans cette tradition de pensée, mais il était « encore moins excusable » que ses prédécesseurs. Un citoyen des États-Unis, « où la terre était, et est encore, relativement plus accessible à la masse du peuple » aurait dû expliquer comment il était possible « que l'économie capitaliste, et l'asservissement de la classe ouvrière qui l'accompagne, s'y soient développés de manière encore plus brutale et éhontée que dans n'importe quel autre pays »¹⁷⁰. Pourtant, écrivait-il :

Tous ces socialistes ont ceci de commun qu'ils laissent subsister le travail salarié et donc aussi la production capitaliste, tout en faisant miroiter [...] qu'avec la transformation de la rente foncière en impôt perçu par l'État tous les dysfonctionnements liés à la production capitaliste disparaîtront¹⁷¹.

Quelles qu'aient été ses intentions, donc, les théories de George (et des auteurs de la même trempe) n'étaient qu'« une tentative, sous un vernis socialiste, de sauver la domination capitaliste, et même en vérité de l'établir sur une base plus large que l'actuelle¹⁷² ». En conclusion, Marx s'en prenait à la « présomption et [à] l'arrogance horripilantes » de George, qui lui apparaissaient comme « la marque qui caractérise sans erreur possible ces faiseurs de panacée¹⁷³ ».

Au cours de l'année 1848, Marx continua à observer les événements mondiaux et à les commenter avec ses camarades et les membres de sa famille. Il écrivit en particulier, en février, une longue lettre à Danielson qui contenait de précieuses observations sur la situation de divers pays.

L'étude des crises économiques – toujours une priorité pour Marx – et de la Grande Dépression qui, en 1873, frappa un certain nombre de pays, en particulier l'Angleterre, stimulèrent l'intérêt du chercheur et avivèrent les espoirs du militant. Au sujet des événements

financiers qui agitaient le Royaume-Uni, il écrit : « le fait que la grande crise industrielle et commerciale que l'Angleterre vient de traverser n'ait pas débouché sur un krach boursier à Londres est un phénomène exceptionnel, qui n'est dû qu'à l'argent français¹⁷⁴ ».

Ces considérations étaient accompagnées d'une description du contexte économique général. La récession s'était manifestée partout, sous la forme d'une forte chute de la productivité et d'une spectaculaire stagnation des exportations. La Grande-Bretagne avait cessé d'être l'atelier du monde et la « prospérité victorienne » des décennies précédentes n'était plus qu'un souvenir. Marx notait en particulier ceci :

Le système ferroviaire anglais suit la même pente que le système de dettes publiques européen. Les magnats qui dominent parmi les dirigeants des différentes sociétés de chemins de fer ne se contentent pas de contracter une quantité toujours croissante de nouvelles dettes pour étendre leurs réseaux – c'est-à-dire les « territoires » où ils règnent en monarques –, mais ils étendent aussi leurs réseaux pour avoir prétexte à faire de nouveaux emprunts, qui leur permettent de payer aux détenteurs d'obligations et d'actions préférentielles, etc., les intérêts qu'ils leur doivent, et aussi, de temps en temps, de jeter aux propriétaires d'actions ordinaires, bien maltraités, un os à ronger, sous la forme de dividendes un peu augmentés. Cette plaisante méthode doit bien, un jour ou l'autre, s'achever dans une affreuse catastrophe¹⁷⁵.

Marx ne s'intéressa pas moins aux événements qui se produisaient de l'autre côté de l'Atlantique. L'un d'entre eux fut, en juillet 1877, l'émeute de San Francisco, explosion de violence dirigée contre la communauté chinoise. En novembre 1881, Marx demanda à plusieurs reprises à Sorge de lui envoyer des États-Unis « quelque chose de solide » sur « les conditions économiques en Californie ». Il avait accepté d'approfondir son analyse de la région, qu'il jugeait extrêmement importante « car nulle part ailleurs les bouleversements liés à la centralisation capitaliste ne se manifest[aient] de manière aussi éhontée, et de manière aussi rapide »¹⁷⁶. Peu après, ayant reçu les matériaux nécessaires à ses recherches, Marx recopia des extraits de l'article de George, « The Kearney Agitation in California » (1880), qui était paru dans *The Popular Science Monthly*. Aiguillonné par ce texte, dans le contexte de pauvreté toujours plus grande créée par la Grande dépression, Marx s'intéressa lui aussi à la démagogie raciste de Dennis Kearney (1847-1907) contre les travailleurs chinois et à la contre-mobilisation organisée par le Workingmen's Party des États-Unis. Prenant pour slogan « Les Chinois doivent partir¹⁷⁷ ! », Kearney avait pensé qu'il était possible de diriger la colère suscitée chez les ouvriers par la crise qui n'en finissait pas contre les immigrants, et de l'utiliser pour créer des conflits parmi les pauvres eux-mêmes. Marx recopia un commentaire de George, qui notait que « le communisme ou le socialisme (si l'on entend par là le désir fondamental d'un changement social) » avait échoué à obtenir le soutien d'une majorité d'ouvriers, car « la présence de Chinois avait obnubilé les classes laborieuses, en leur offrant ce qui leur apparaissait comme une explication suffisante de la chute des salaires ou de la difficulté à trouver un emploi »¹⁷⁸. Marx avait parfaitement conscience que les conflits entre travailleurs, en particulier après des vagues migratoires, constituaient une arme que la bourgeoisie pouvait utiliser pour distraire leur attention des vrais problèmes de la société capitaliste. Mais, même s'il était de plus en plus sensible aux difficultés et aux contradictions de la lutte de classes, il continua à placer de grands espoirs dans le potentiel révolutionnaire du mouvement ouvrier¹⁷⁹.

Marx suivit aussi attentivement la chute financière de Jay Gould (1836-1892), un magnat américain des chemins de fer, qui, grâce à de gigantesques spéculations, était devenu l'un des

hommes les plus riches de son époque – et aussi l’un des moins scrupuleux, ce qui lui valut le titre amplement mérité de « roi des barons voleurs¹⁸⁰ ». Il possédait la Erie Railroad Company, qui exploitait la ligne historique entre New York et le Nord-Est, et, en 1879, il avait pris le contrôle de trois réseaux majeurs, parmi lesquels l’Union Pacific Railroad, qui traversait plusieurs États de la côte Ouest, et le Missouri Pacific Railroad, qui desservait l’est du Mississippi. Tout cela représentait 16 000 kilomètres de chemin de fer – soit un neuvième du total des voies du pays. En 1881, il étendit encore son empire en mettant la main sur Western Union.

Passionné comme il l’était par les évolutions de la société américaine, Marx ne pouvait manquer de suivre l’ascension de Gould ou de commenter la manière dont il répondait aux attaques publiques dont il était l’objet :

Aux États-Unis, les rois des chemins de fer sont devenus la cible d’attaques, non seulement, comme c’était le cas avant, de la part des fermiers et des autres « entrepreneurs » industriels de l’Ouest, mais aussi de la part des grands représentants du commerce – de la Chambre de commerce de New York. Le roi des chemins de fer et escroc de la finance Gould, cette gigantesque pieuvre, a répliqué aux magnats du commerce new-yorkais : aujourd’hui, vous attaquez les sociétés de chemin de fer, parce que vous pensez que leur impopularité actuelle les rend plus vulnérables ; mais prenez garde ! après les chemins de fer, ce sera le tour de toute *corporation* (manière de dire société par action en dialecte yankee), puis de toute forme d’association de capitaux, et enfin du capital lui-même : vous ouvrez la voie au Communisme, dont les tendances ne cessent de se renforcer parmi le peuple¹⁸¹.

« M. Gould a le flair bon*¹⁸² », plaisanta Marx, qui espérait que cette tendance allait se renforcer aux États-Unis.

Dans la même lettre, il évoqua aussi les événements en Inde et se risqua à prédire que « de sérieuses complications, sinon un soulèvement généralisé », attendaient le gouvernement britannique. Le degré d’exploitation était devenu de plus en plus intolérable :

Ce que les Anglais perçoivent chaque année sous la forme de rentes, de dividendes pour les chemins de fer (que les Hindous n’utilisent pas), de pensions pour les militaires et les fonctionnaires de l’administration, ce qu’ils prennent au pays pour faire la guerre en Afghanistan et ailleurs etc. etc., ce qu’ils obtiennent sans la moindre contrepartie, sans parler de ce qu’ils accaparent en Inde même – je ne parle que de la valeur des marchandises que les Indiens doivent envoyer gratuitement chaque année en Angleterre –, tout cela atteint déjà un montant supérieur au revenu total des 60 millions de travailleurs indiens des campagnes et de l’industrie ! C’est un processus qui saigne le pays à blanc, et qui appelle une vengeance ! Les années de famine se suivent, dans des proportions qu’on n’imagine pas en Europe ! Il y a en ce moment une conspiration, dans laquelle s’associent Hindous et Musulmans : le gouvernement britannique est informé que quelque chose se prépare et « bouillonne », mais les imbéciles (je veux dire les gens du gouvernement), abrutis par leurs propres manières parlementaires de discourir et de penser, ne veulent absolument pas voir clair et prendre la mesure du danger qui les menace ! Berner les autres et, en les bernant, se berner soi-même : voilà, en quelques mots, toute la sagesse parlementaire. *Tant pis**¹⁸³ !

Depuis les années 1860, Marx s’était aussi intéressé de près à la cause irlandaise. On trouve certaines de ses réflexions sur le sujet dans une lettre du 11 avril adressée à sa fille Jenny Longuet, qui soutenait le mouvement fenian depuis plusieurs années. Marx était totalement opposé à l’occupation de l’Irlande et aux terribles injustices dont les Anglais s’étaient rendus coupables sur l’île. Quand Gladstone (1809-1898) – « hypocrite en chef et casuiste de la vieille école¹⁸⁴ » – apprit en 1868 sa nomination comme Premier ministre, il déclara que sa « mission » politique était de « pacifier l’Irlande¹⁸⁵ ».

Les premières mesures prises par Gladstone pour traiter le problème décisif de la propriété foncière ne furent absolument pas à la hauteur des espérances qu’il avait suscitées. Le *Landlord*

and Tenant (Ireland) Act, voté en 1870 sous forme d'un amendement à la législation existante, ne fit qu'empirer la situation. À la fin de la décennie, l'Irlande fut le théâtre de nombreuses protestations contre les terribles exactions des propriétaires terriens et la révolte gronda contre la domination britannique.

Quand les libéraux présentèrent en avril 1881 une nouvelle loi – le *Land Law (Ireland) Act* –, Marx vitupéra à nouveau contre un gouvernement qui, contrairement à ce qu'affirmaient ses partisans, n'avait pas réellement cherché à limiter le pouvoir arbitraire que les propriétaires exerçaient sur leurs locataires. En réalité, comme il l'écrivit à Jenny, « Gladstone, avec ses mesures préalables scélérates (dont la liquidation de la liberté de parole à la chambre basse), a créé les conditions adéquates pour les évictions de masse qui ont lieu actuellement en Irlande¹⁸⁶ ». Selon Marx, les réformes proposées étaient « pur bluff, dans la mesure où les Lords, qui obtiennent tout ce qu'ils veulent de Gladstone, et n'ont plus de raison de trembler devant la Land League¹⁸⁷, vont *doubtless* les rejeter, ou les émasculer tellement qu'à la fin les Irlandais eux-mêmes voteront contre¹⁸⁸ ». Marx avait tort sur un point : le Parlement approuva les mesures. Mais il avait raison de prédire qu'elles ne régleraient pas les problèmes de l'Irlande. La nouvelle législation permit seulement à quelques centaines de fermiers d'acheter leurs terres, et l'agitation reprit quelques années plus tard.

Dans une autre lettre à Jenny, envoyée quelques semaines après la première, Marx revint à la charge. Il considérait que c'était « un coup très habile », de la part de Gladstone, « à un moment où la propriété foncière en Irlande (comme en Angleterre) [était] dévalorisée par l'importation de céréales et de bétail des États-Unis », que d'offrir aux grands propriétaires la possibilité « de vendre leurs propriétés à un prix qu'elles n'ont plus en réalité »¹⁸⁹. Il demanda à Jenny de faire lire à son mari, Charles Longuet, le discours fait à Cork par Charles Parnell (1846-1891), la principale figure de l'Irish Parliamentary Party : « Il y trouvera l'essentiel de ce qu'il faut dire au sujet du nouveau *Land Act* de Gladstone¹⁹⁰. » Finalement, pour Marx :

Les vraies difficultés du problème foncier irlandais (qui ne concernent pas seulement l'Irlande) sont si grandes que la seule manière d'y apporter une solution serait d'accorder aux Irlandais l'autodétermination et ainsi de les obliger à les régler eux-mêmes. Mais John Bull est trop bête pour comprendre cela¹⁹¹.

De manière générale, on peut dire que Marx n'était pas un chaud partisan de la monarchie britannique. La mort de Benjamin Disraeli, deux fois Premier ministre, et leader du Parti conservateur pendant des années, intervint le 19 avril et donna lieu à de vraies démonstrations d'exaltation. Marx y vit « la dernière lubie londonienne » qui donnait à « John Bull la satisfaction de contempler sa propre grandeur d'âme ». En réalité, le second gouvernement Disraeli (1874-1880) avait été une suite d'épisodes négatifs : en politique étrangère, la deuxième guerre d'Afghanistan et le conflit sanglant en Afrique du Sud connu sous le nom de guerre anglo-zouloue ; en économie, la contraction de la production agricole et industrielle. Telles étaient les raisons qui expliquaient sa défaite cuisante aux élections législatives de 1880.

Réfléchissant au regain de popularité posthume de Disraeli, Marx faisait le commentaire suivant : « N'est-ce pas grandiose, d'enterrer avec tant de courbettes un mort que, juste avant qu'il ne casse sa pipe, on saluait en lui jetant des pommes trop mûres et des œufs pourris ? » Peut-être, notait-il ironiquement, cela était-il fait pour rappeler aux « classes inférieures » que « même si leurs "supérieurs naturels", engagés qu'ils sont dans la bataille pour les places et

l'argent, se crêpent le chignon, la mort fait toujours ressortir cette vérité : les dirigeants des "classes dominantes" sont toujours "des grands hommes pleins de bonté"¹⁹². »

Il détestait également le climat anglais. Le 6 juin, il se plaignit amèrement à sa fille de « la forte pluie » et du « temps effroyablement froid » qui avaient entouré les manifestations irlandaises dans la capitale anglaise. C'était « un des mauvais tours que le Père éternel, dans les cieux, réserve à son troupeau de la plèbe londonienne. Hier, il a gâché, avec sa pluie, la manifestation de Parnell à Hyde Park »¹⁹³.

Naturellement, Marx ne négligeait pas les deux principaux pays du continent : l'Allemagne et la France. Comme par le passé, il s'intéressait activement à leur sort chaque fois qu'il le pouvait, recevant des dirigeants politiques de gauche, les auteurs d'ouvrages de théorie socialiste, et tous ceux qui mettaient leur plume au service du mouvement prolétarien.

Au cours de l'année 1880, Marx fut particulièrement attentif au mouvement ouvrier français, aidant à le faire progresser de la manière qui lui semblait à la fois la plus juste et la plus susceptible de réussir. En octobre de l'année précédente, la Fédération des travailleurs socialistes de France, née de la fusion de divers courants socialistes, avait tenu un congrès à Marseille. Il avait été marqué par le conflit opposant les « possibilistes », dirigés par l'ancien anarchiste Paul Brousse (1844-1912), et un autre courant plus proche des idées de Marx, mené par Jules Guesde (1845-1922). Quand ce dernier remporta la majorité, Marx écrivit à Sorge : « enfin, le gang anticommuniste, composé d'un assemblage de groupes très hétérogènes, a été battu au congrès de Marseille¹⁹⁴ ».

Guesde qui, dans la perspective des élections à venir, devait rédiger un programme politique, se tourna vers Marx pour lui demander son aide, et Paul Lafargue organisa une rencontre entre les deux hommes à Londres, en mai 1880. Ce fut l'origine du Programme du parti ouvrier qui parut dans divers quotidiens français au printemps, et fut adopté en novembre au Havre, lors du congrès fondateur du Parti ouvrier français (POF). La contribution de Marx à cette formulation des exigences essentielles de la classe ouvrière fut décisive¹⁹⁵. Partant de l'idée que les ouvriers ne pourraient jamais être libres dans un système de production fondé sur le salariat, Marx déclarait que leur émancipation ne serait atteinte que grâce à « l'expropriation politique et économique de la classe capitaliste et le retour à la collectivité de tous les moyens de production¹⁹⁶ ». La classe ouvrière devait se battre contre toute forme de discrimination et agir de manière à mettre fin à la subordination des femmes aux hommes : « L'émancipation de la classe productive est celle de tous les êtres humains sans distinction de sexe ni de race¹⁹⁷. » La partie économique du programme insistait sur deux points fondamentaux : « interdiction légale aux patrons d'employer les ouvriers étrangers à un salaire inférieur à celui des ouvriers français », et « égalité de salaire à travail égal pour les travailleurs des deux sexes »¹⁹⁸.

Les ouvriers devaient soutenir une forme de gouvernement qui puisse assurer leur large participation aux affaires publiques. Ils devaient se battre pour la « suppression de la dette publique¹⁹⁹ », pour la « transformation de tous les impôts directs en un impôt progressif sur les revenus », et pour la fin des subventions publiques accordées aux ordres religieux. La classe ouvrière devait aussi revendiquer le droit à l'éducation publique pour tous et lutter pour l'« annulation de tous les contrats ayant aliéné la propriété publique (banques, chemins de fer,

mines, etc.) ». Il devait en même temps se mobiliser pour que « l'exploitation de tous les ateliers de l'État » soit « confiée aux ouvriers qui y travaillent ». L'organisation politique du prolétariat, incluant la constitution d'un « parti politique distinct²⁰⁰ » concurrençant les partis démocratiques et affrontant les partis bourgeois, était essentielle pour parvenir à ces objectifs.

Dans une lettre à Sorge, Marx expliqua que, « à l'exception de quelques élucubrations [...] comme le salaire minimum, fixé par la loi » – qui risquait de devenir le salaire maximum accepté par les capitalistes²⁰¹ –, la partie économique du document était entièrement faite de revendications qui avaient « émergé spontanément du mouvement ouvrier lui-même ». Pour Marx, « tirer ainsi les ouvriers français de leur verbalisme nébuleux pour les ramener sur le sol de la réalité constitu[ait] un immense progrès, qui scandalis[ait] tous les conteurs de fables françaises, lesquels viv[ai]ent précisément de ces nébulosités ». Il soulignait aussi que, pour la première fois, le programme avait été discuté par les ouvriers eux-mêmes – « preuve, à [s]es yeux, qu'il s'agi[ssait] du premier véritable mouvement ouvrier de France²⁰² ». Marx distinguait clairement cette phase de celle qui avait précédé, où « des sectes recevaient naturellement leur *mot d'ordre** de chefs de secte, tandis que la masse du prolétariat suivait des bourgeois radicaux ou pseudo-radicaux, et, le jour venu, se battaient pour eux, avant d'être, le lendemain, massacrés, déportés, etc. par les types mêmes qu'ils avaient mis au pouvoir²⁰³ ».

En mars 1880, Marx avait apporté son soutien à une autre initiative politique de la fédération des ouvriers socialistes de France. Il rédigea l'« Enquête ouvrière » (1880), un long questionnaire en 101 points publié en avril dans *La Revue socialiste*, avant d'être distribué à 25 000 exemplaires à travers toute la France. Dans une des missives qu'il envoyait à Sorge, de l'autre côté de l'Atlantique, pour le tenir au courant, il indiqua que cette revue – bien qu'elle fût dirigée par Benoît Malon (1841-1893), qui autrefois avait été proche des positions de Bakounine – était désormais obligée de « se rallier [...] au *socialisme moderne scientifique**²⁰⁴ ».

Dans la brève introduction du questionnaire, Marx écrivait que les ouvriers « seuls peuvent décrire en toute connaissance de cause les maux qu'ils endurent ; qu'eux seuls, et non des sauveurs providentiels peuvent appliquer énergiquement les remèdes aux misères que l'exploitation capitaliste leur fait subir ». Leurs réponses seraient utilisées pour exposer au grand jour « les faits et méfaits de l'exploitation capitaliste » – un état des lieux qui était « l'œuvre première qui s'impos[ait] à la démocratie socialiste pour préparer la rénovation sociale »²⁰⁵. Marx avait décrit ailleurs la signification politique d'initiatives comme l'Association internationale des travailleurs²⁰⁶, et les enquêtes consignées dans les *English Factory Inspectors' Reports*, connus sous le nom de *blue books*, jouaient un rôle essentiel, même au niveau théorique, dans la composition du livre 1 du *Capital*.

En même temps qu'il cherchait à collecter autant d'informations que possible sur les conditions de travail du prolétariat français, Marx entendait aider les ouvriers à acquérir une conscience critique du *modus operandi* capitaliste. Le questionnaire ouvrier était divisé en quatre parties. Dans la première, les ouvriers étaient invités à décrire l'usine où ils étaient employés, et en particulier à donner tous les détails possibles sur la « division du travail » et « l'effort musculaire et nerveux requis [par leur travail] et son effet général sur [leur] santé ». Il y

avait également des questions portant sur les accidents du travail et les « émanations délétères engendrant des maladies spécifiques²⁰⁷ ».

La deuxième partie demandait des détails concernant le travail des ouvriers : combien de jours et combien d'heures ils travaillaient, s'ils devaient travailler la nuit, combien on retenait sur leur salaire en cas de retard, si les lois sur le travail des enfants étaient respectées, quel enseignement était, le cas échéant, offert aux enfants et aux jeunes employés dans leur métier, et s'il était dispensé dans des locaux particuliers²⁰⁸.

La troisième partie se concentrait sur la question des salaires. Les ouvriers étaient invités à préciser s'ils étaient payés au temps ou aux pièces, à indiquer le montant des « salaires des femmes et des enfants » dans le même atelier, la durée du « crédit [fait au] maître avant de recevoir le prix du travail exécuté », et s'ils étaient payés « après une semaine, un mois, etc. ». Mais aussi quels étaient les effets du « retard dans le paiement [des] salaires »²⁰⁹, et si ces derniers étaient suffisants pour couvrir les dépenses essentielles.

La quatrième et dernière partie du questionnaire concernait les luttes de classes. Marx voulait connaître, en interrogeant les acteurs eux-mêmes, les raisons qui poussaient à la grève, savoir si « des sociétés de résistance » existaient, et comment ces dernières fonctionnaient. Y avait-il des coopératives dans le métier, et si oui, comment étaient-elles dirigées ? Y avait-il « des ateliers où les rétributions des ouvriers sont payées en partie sous le nom de salaires et en partie sous le nom de prétendues coparticipations dans les profits²¹⁰ » ? Pour Marx, un tel « partage du profit » était une nouvelle mystification que la bourgeoisie cherchait à vendre à la classe ouvrière²¹¹.

Au cours des plus de trente années qu'il passa à Londres, et des quelques voyages qu'il put faire, Marx rencontra des centaines de militants et de d'intellectuels dévoués à la cause de la classe ouvrière. Il prenait un plaisir particulier à recevoir des visites des jeunes gens, car, comme il aimait à le dire : « il faut que je prépare ceux qui, après moi, continueront la propagande communiste²¹² ».

C'est aussi en 1881 que Marx fit la connaissance de Kautsky, mais l'impression que ce dernier lui fit était loin d'être positive. S'il était « un homme honorable, dans son genre », il était fondamentalement « une médiocrité, aux vues étroites, trop sage (il n'a que 26 ans), un monsieur-je-sais-tout, travailleur, en un sens, il s'occupe beaucoup de statistiques, mais n'en tire pas grand-chose d'intéressant, appartient par nature à la race des philistins ». Marx confia avec amusement à sa fille Jenny qu'en conséquence il avait décidé de le « renvoyer autant que possible vers l'*amigo* Engels », ajoutant que ledit Engels était devenu beaucoup plus tolérant envers Kautsky quand « ce dernier eut fait la preuve de son grand talent de buveur »²¹³.

À l'été, Marx suivit de près les prodromes des élections en France. Léon Gambetta (1838-1882) allait sans doute devenir Président du Conseil, et son Union républicaine remporter la majorité des sièges à la Chambre. Deux semaines avant le vote, il fit part de ses prédictions à Engels :

Il se peut que l'extrême gauche progresse un peu en nombre, mais le résultat principal sera *probably* la victoire de Gambetta. La brièveté de la période électorale en France favorise les *faiseurs** locaux [...], ceux qui pourront offrir une place dans la machine gouvernementale, les hommes qui contrôlent le Trésor, etc. Les « Grévystes²¹⁴ » auraient pu battre Gambetta, après les *failures* de ce dernier, s'ils avaient eu l'énergie d'éjecter du cabinet ses satellites Cazot,

Constans et Farre. Comme ils ne l'ont pas fait, les chasseurs de bonnes places, les spéculateurs de la Bourse, etc. etc., se disent : *Gambetta is the man !* [...] Les grandes offensives générales lancées quotidiennement contre lui dans la presse radicale ou réactionnaire *contribute to enhance him despite all his tomfooleries*. Ajoute à cela que le paysan considère Gambetta comme le *nec plus ultra* du républicanisme possible²¹⁵.

Plus tard dans le mois, Marx écrivit à Engels au sujet du « *status du parti ouvrier** à Paris ». Prosper-Olivier Lissagaray (1838-1901), révolutionnaire et auteur d'une *Histoire de la Commune de 1871* (1876), que Marx considérait comme « absolument impartial » lui avait dit que, « même s'il n'exist[ait] qu'*en germe**, lui seul compt[ait] face aux partis bourgeois de toutes *nuances** ». Son organisation, « bien qu'encore tenue et *plus ou moins fictive** » était « encore assez disciplinée pour présenter des candidats dans tous les arrondissements – pour se faire remarquer dans les meetings, et pour gêner les gens de la *official society* ». Marx avait vérifié tout cela sur-le-champ, en lisant « des journaux parisiens de toutes tendances », et notait qu'il n'y en avait aucun « qui ne s'emporte contre cette *general nuisance – le parti ouvrier collectiviste** »²¹⁶.

Quand il était assis à son bureau, la pièce contenait le monde entier. Étudiant les changements sociaux aux États-Unis, espérant la fin de l'oppression coloniale en Inde, soutenant la cause feniane, analysant la crise économique en Grande-Bretagne, suivant les élections en France, Marx ne cessait d'observer les signes de conflit social qui apparaissaient sous toutes les latitudes, tout autour du monde. Quel que fût l'endroit où ils se manifestaient, il cherchait à les connaître et à rester en phase avec eux. Ce n'est pas sans raison qu'il disait de lui-même : « Je suis un citoyen du monde, [...] et je travaille là où je me trouve²¹⁷. » Ses dernières années ne vinrent pas démentir cette profession de foi ni modifier ce mode d'existence.

2

CONTROVERSES SUR LE DÉVELOPPEMENT DU CAPITALISME EN RUSSIE

LA QUESTION DE LA COMMUNE AGRAIRE

Dans ses écrits politiques, Marx a toujours identifié la Russie comme un des principaux obstacles à l'émancipation de la classe ouvrière à l'échelle de l'Europe. Dans les articles du *New York Daily Tribune* et dans *l'Histoire de la diplomatie secrète au XVIII^e siècle* (1856-1857), comme dans sa volumineuse correspondance, il a souligné que l'arriération sociale de la Russie, la médiocrité de son développement économique, son régime politique despotique et sa politique étrangère conservatrice faisaient du vaste empire des tsars un bastion de la contre-révolution.

Marx maintint ce jugement au fil du temps. Mais, dans ses dernières années, il commença à jeter un regard différent sur la Russie, reconnaissant dans les changements qui s'y produisaient certaines conditions d'une transformation sociale majeure. En effet, la Russie semblait plus susceptible de produire une révolution que la Grande-Bretagne, où le capitalisme avait créé le plus grand nombre – proportionnellement à la population – d'ouvriers d'usine, mais où le mouvement ouvrier, bénéficiant – grâce, notamment, à l'exploitation des colonies – d'un meilleur niveau de vie, était devenu plus faible et avait subi les effets néfastes du réformisme syndical.

En 1882, dans leur préface à la seconde édition russe du *Manifeste du Parti communiste*, Marx et Engels rappelèrent qu'« au moment de la révolution de 1848-1849, les monarches d'Europe, tout comme la bourgeoisie d'Europe, voyaient dans l'intervention russe le seul moyen de les sauver du prolétariat qui commençait tout juste à prendre conscience de sa force. Le tsar fut proclamé chef de la réaction européenne ». Ils ajoutaient toutefois, dans un esprit propagandiste : « Aujourd'hui, il est, à Gatchina²¹⁸, le prisonnier de guerre de la révolution, et la Russie est à l'avant-garde du mouvement révolutionnaire de l'Europe²¹⁹. »

Marx suivit – et salua chaleureusement – les mouvements paysans qui, en Russie, précédèrent l'abolition du servage en 1861²²⁰. À partir de 1870, ayant appris à lire le russe, il se tint au courant des événements récents en consultant des statistiques et des textes plus approfondis sur les changements socio-économiques, et en correspondant avec des savants russes de premier plan²²¹. Revenant, en 1877, sur sa propre trajectoire, Marx écrivait : « pour pouvoir juger en toute connaissance de cause le développement économique de la Russie, j'ai

appris le russe et étudié, pendant de longues années, les publications officielles et autres ayant rapport à ce sujet²²² ». Marx s'investit si profondément dans ses recherches sur la Russie qu'elles devinrent un sujet de plaisanterie avec Engels²²³.

Dans les années 1870, Marx fit une découverte décisive : l'œuvre du philosophe et écrivain socialiste russe Nikolaï Tchernychevski (1828-1889). Il se procura un grand nombre des écrits²²⁴ de cette figure majeure du populisme russe²²⁵, qui était à l'époque un mouvement de gauche, anticapitaliste. Tchernychevski devint pour Marx une référence toujours utile pour analyser les changements sociaux qui se produisaient en Russie. Marx trouvait ses ouvrages économiques « fameux²²⁶ » et, au début de 1873, il déclara qu'il connaissait déjà « une grande partie de ses ouvrages²²⁷ ». Il parla même de « publier quelque chose » sur la vie et la personnalité de Tchernychevski, « pour éveiller la sympathie à son égard en Occident »²²⁸.

La perspective de pouvoir lire Tchernychevski était l'une des principales motivations qui poussèrent Marx à apprendre le russe. Dans l'œuvre de celui qu'il désignait comme « le grand savant et critique russe²²⁹ », Marx découvrit des conceptions originales concernant la manière dont, dans certaines parties du monde, le développement économique pouvait éviter la phase du mode de production capitaliste, et les terribles conséquences sociales qu'il avait eues pour la classe ouvrière en Europe occidentale. Dans sa « Critique des préjugés philosophiques contre la propriété communale de la terre » (1859), en particulier, Tchernychevski s'était demandé si « un phénomène social donné doit passer à travers tous les moments logiques dans la vie réelle de chaque société²³⁰ ». Sa réponse avait été négative. Dans un texte qui allait devenir un des manifestes du mouvement populiste, et où les événements qui avaient suivi l'arrivée des Anglais en Nouvelle-Zélande étaient pris comme point de référence, il avait résumé son point de vue en cinq points.

1. Quand un phénomène social a atteint un haut degré de développement dans une nation, le progrès vers ce stade dans une autre nation plus arriérée peut être beaucoup plus rapide qu'il ne l'a été dans la nation avancée. (Il a fallu aux Britanniques plus de 1 500 ans pour parvenir au système du marché libre. Assurément, il n'en a pas fallu autant aux Néo-Zélandais.)
2. Cette accélération se produit grâce au contact de la nation arriérée avec la nation avancée. [...]
3. Cette accélération consiste en ceci : dans la nation arriérée, grâce à l'influence de la nation avancée, le développement de certains phénomènes sociaux saute directement du niveau le plus bas au niveau le plus élevé, en évitant les stades intermédiaires [...]
4. Dans ce processus de développement accéléré, les stades intermédiaires, évités par la nation qui était arriérée mais profite de l'expérience et de la science de la nation avancée, n'ont qu'une existence théorique, comme des moments logiques, sans vraiment devenir réalité (les Néo-Zélandais connaîtront par les livres l'existence du système protectionniste, mais celui-ci n'aura aucune application dans leur vie réelle).
5. Même si ces stades intermédiaires parviennent à une existence réelle, ils n'auront qu'une ampleur rigoureusement insignifiante, et auront encore moins d'importance pour la vie réelle²³¹.

Sur la base de ces observations, Tchernychevski avançait « deux conclusions²³² » qui permettaient de définir les exigences politiques des populistes russes et de les fonder scientifiquement :

1. Le plus haut niveau de développement coïncide, dans sa forme, avec sa source.

2. Sous l'influence du haut niveau de développement qu'un phénomène de la vie sociale a atteint parmi les peuples les plus avancés, ce phénomène peut se développer à grande vitesse chez d'autres peuples, et aller directement d'un niveau très bas à un niveau élevé, en sautant les moments logiques intermédiaires²³³.

Il faut noter que les théories de Tchernychevski se distinguaient nettement de celles de bien des penseurs slavophiles de son temps. Bien sûr, il partageait avec eux la dénonciation des effets du capitalisme et l'opposition à la prolétarianisation du travail dans les campagnes russes²³⁴. Mais il était résolument opposé aux positions de l'intelligentsia aristocratique qui souhaitait préserver les structures du passé, et il ne décrivit jamais l'*Obchtchina* – la communauté villageoise paysanne – comme une forme idyllique propre aux peuples slaves²³⁵. En effet, il ne voyait aucune raison « d'être fier de la survivance de semblables vestiges d'une antiquité primitive ». Pour Tchernychevski, la persistance de ces formes dans certains pays « témoignait seulement de la lenteur et de la faiblesse de l'évolution historique ». Dans les relations agraires, par exemple, « la préservation de la propriété communale, qui avait disparu chez les autres peuples » n'était en aucun cas un signe de supériorité, mais uniquement la preuve que les Russes avaient « moins vécu »²³⁶.

Tchernychevski était fermement convaincu que la Russie ne pourrait se développer sans tenir compte des acquis obtenus en Europe occidentale. Les traits positifs de la commune rurale devaient être préservés, mais ils ne pourraient garantir le bien-être des masses paysannes que s'ils étaient intégrés dans un contexte productif différent²³⁷. L'*Obchtchina* pouvait permettre une première forme, embryonnaire, d'émancipation sociale, mais seulement si elle devenait la matrice d'une organisation nouvelle et radicalement différente de la société. La propriété collective du sol devait être complétée par une forme collective d'exploitation et de distribution. De plus, sans les découvertes scientifiques et technologiques associées à l'essor du capitalisme, l'*Obchtchina* ne pourrait jamais devenir une expérience de coopération agricole réellement moderne²³⁸. En Russie, les progrès résultant de l'industrialisation ne devaient pas – c'était là le point essentiel – faire naître les conditions de pauvreté et d'exploitation typiques du capitalisme. C'est dans la philosophie allemande que Tchernychevski trouvait les fondements théoriques de ce passage d'une organisation archaïque de la production à une organisation post-capitaliste. Selon lui, on pouvait, grâce à Hegel et Schelling, affirmer que « dans toutes les sphères de la vie [...] le plus haut niveau de développement est, en termes de forme, analogue au principe qui est à sa source²³⁹ ».

Le « stade primitif » était caractérisé par « la propriété communale de la terre ». Dans un « deuxième stade », qui suivait l'intensification du développement productif, la terre devenait la propriété privée de ceux qui investissaient du capital dans sa culture. Dans un troisième et dernier stade, la propriété communale était « nécessaire non seulement pour le bien-être de la classe agricole, mais pour le progrès de l'agriculture elle-même ». Elle était à nouveau définie comme « une forme plus haute de la relation de l'homme avec la terre »²⁴⁰.

Bien qu'elle fût plus fondée sur la dialectique que sur des recherches et des analyses historiques concrètes, la conception de Tchernychevski avait le mérite de s'opposer à ceux qui voyaient le développement historique comme une progression linéaire inflexible vers une fin prédéterminée. Politiquement, cela signifiait qu'il serait possible d'éviter le deuxième stade, et que la propriété commune de la terre ne devrait pas nécessairement être détruite par l'essor

de la propriété privée²⁴¹. La consolidation de la propriété communale rendrait possible la naissance d'un système de collectivisme agraire capable d'offrir la justice sociale à la paysannerie et de satisfaire les besoins de toute la population.

Partant de ces bases, les populistes se fixaient un double programme : freiner l'avancée du capitalisme en Russie et utiliser le potentiel émancipateur des communes rurales existantes. Tchernychevski résumait cet objectif par une image saisissante. « L'histoire, écrivait-il, est, comme une grand-mère, entichée de ses petits-enfants les plus jeunes. À ces tard venus, elle offre la moelle, et non les os ; alors qu'en essayant de rompre les os, l'Europe s'est gravement écorché les doigts²⁴². »

En défendant ces idées, Tchernychevski s'inspirait des théories d'Alexandre Herzen (1812-1870). Dans sa « Lettre ouverte à Jules Michelet », par exemple, Herzen avait affirmé : « Votre passé à vous, Occidentaux, nous sert d'instruction, et voilà tout. Nous ne nous considérons nullement comme exécuteurs testamentaires de votre histoire²⁴³ ».

L'étude de l'œuvre de Tchernychevski apporta beaucoup à Marx. En 1881, tandis que son intérêt grandissant pour les formes communautaires archaïques l'amenait à étudier les anthropologues contemporains et à étendre ses réflexions au-delà du cas européen, un événement inattendu l'incita à approfondir son étude de la Russie.

À la mi-février 1881, il reçut une lettre brève mais dense et stimulante de Vera Zassoulitch (1848-1919), une militante populiste, qui avait tenté d'assassiner le chef de la police de Saint-Petersbourg²⁴⁴. Rédigée en français, la missive avait été expédiée le 16 février de Genève, où Vera Zassoulitch s'était réfugiée pour échapper à la police tsariste.

Grande admiratrice de Marx, qui devait selon elle être informé de la grande popularité de *Capital* en Russie, Zassoulitch voulait savoir s'il mesurait quelle influence il exerçait sur les camarades russes qui débattaient sur la « question agraire en Russie et sur notre commune rurale ». Elle soulignait que lui pouvait, « mieux quiconque » saisir l'urgence avec laquelle ce problème – dont dépendait « la vie ou la mort » du parti socialiste russe – se posait et ajoutait : « De telle ou telle autre manière de voir sur cette question dépend même la destinée personnelle de nos socialistes révolutionnaires »²⁴⁵. Zassoulitch résumait ensuite les deux différents points de vue qui étaient apparus au cours des débats :

L'une des deux : ou bien cette commune rurale, affranchie des exigences démesurées du fisc, des paiements aux seigneurs et de l'administration arbitraire, est capable de se développer dans la voie socialiste, c'est-à-dire d'organiser peu à peu sa production et sa distribution des produits sur les bases collectivistes. Dans ce cas le socialiste révolutionnaire doit sacrifier toutes ses forces à l'affranchissement de la commune et à son développement.

Si au contraire la commune est destinée à périr, il ne reste au socialiste, comme tel, que de s'adonner aux calculs plus ou moins mal fondés pour trouver dans combien de dizaines d'années la terre du paysan russe passera de ses mains dans celles de la bourgeoisie, dans combien de centaines d'années, peut-être, le capitalisme atteindra en Russie un développement semblable à celui de l'Europe occidentale. Ils devront alors faire leur propagande uniquement parmi les travailleurs des villes qui seront continuellement noyés dans la masse des paysans, laquelle à la suite de la dissolution de la commune, sera jetée sur le pavé des grandes villes à la recherche du salaire²⁴⁶.

Vera Zassoulitch indiquait que certains des protagonistes impliqués dans le débat affirmaient que « la commune rurale est une forme archaïque que l'histoire, le socialisme scientifique, en un mot tout ce qu'il y a de plus indiscutable, condamnent à périr ». Ceux qui défendaient ce

point de vue se présentaient eux-mêmes comme les disciples *par excellence* de Marx : des « marxistes ». Leur argument définitif était souvent : « Marx l'a dit. »

C'est pourquoi elle lançait un vibrant appel à Marx : vous nous rendriez « un grand service » si vous « nous exposiez votre opinion sur les destins possibles de nos communautés rurales et sur la théorie qui veut que tous les peuples du monde soient contraints, par la nécessité historique, de parcourir tous les stades de la production sociale ». La question était d'une importance tellement vitale, et Zassoulitch tellement désireuse de savoir ce qu'en pensait le plus fameux socialiste vivant qu'elle achevait sa missive en demandant une réponse « au moins sous forme d'une lettre²⁴⁷ » qui, si Marx manquait de temps pour produire un exposé plus détaillé, pourrait être traduite et publiée en Russie.

La question posée par Zassoulitch arriva au bon moment, précisément quand Marx était plongé dans l'étude des communautés précapitalistes. Le message de la révolutionnaire russe l'incita donc à analyser un cas historique bien réel, d'une grande actualité, et qui était étroitement lié à ses centres d'intérêt théoriques du moment²⁴⁸. On ne peut bien apprécier sa réponse, dans toute sa complexité, qu'en la replaçant dans le contexte de ses réflexions sur le capitalisme et la transition au socialisme.

LE CAPITALISME EST-IL LE PRÉALABLE À UNE SOCIÉTÉ COMMUNISTE ?

La conviction que l'expansion du mode de production capitaliste est le préalable nécessaire à la naissance de la société communiste se retrouve tout au long de l'œuvre de Marx. Dans le *Manifeste du Parti communiste*, lui et Engels affirmaient que toute tentative de révolution prolétarienne dans une phase de renversement de la société féodale était vouée à l'échec, en raison de « la forme rudimentaire du prolétariat lui-même » et de « l'absence des conditions matérielles de son émancipation, conditions qui sont précisément le produit de l'époque bourgeoise »²⁴⁹.

Profitant des nouvelles découvertes géographiques et de l'apparition d'un marché mondial, la bourgeoisie avait « organisé la production et la consommation de tous les pays de manière cosmopolite²⁵⁰ ». Mais, plus important, elle avait forgé « les armes qui la mettr[aient] à mort » et les êtres humains qui utiliseraient ces armes : « les ouvriers modernes, les prolétaires²⁵¹ », qui croissaient en nombre à mesure que se développait le capitalisme. Pour Marx et Engels, « le progrès de l'industrie, dont la bourgeoisie est l'agent sans volonté propre et sans résistance, substitue à l'isolement des ouvriers résultant de leur concurrence, leur union révolutionnaire par l'association²⁵² ».

Marx formula un jugement similaire, dans une optique plus politique, dans son brillant « Discours pour l'anniversaire du *People's Paper* » (1856). Rappelant que l'émergence du capitalisme s'était accompagnée de l'apparition de forces industrielles et scientifiques sans précédent, il déclara aux militants présents que « la vapeur, l'électricité et la *mule-jenny* sont des révolutionnaires encore plus dangereux que les citoyens Barbès, Raspail et Blanqui²⁵³ ».

Dans les *Grundrisse*, Marx exprima à plusieurs reprises l'idée selon laquelle le capitalisme « crée la société bourgeoise et l'appropriation universelle de la nature et des rapports sociaux eux-mêmes par les membres de la société ». Dans ce texte, il affirmait clairement que

Le capital tend à dépasser les frontières et les préjugés nationaux, tout comme le rapport religieux à la nature. Il va au-delà de la satisfaction des besoins existant et de la reproduction des vieilles façons de vivre, jusque-là cantonnées dans d'étroites limites dont on se contentait. Il détruit tout cela et le révolutionne continuellement, faisant exploser tous les cadres qui entravent le développement des forces productives, l'expansion des besoins, la diversification de la production et de l'exploitation, et les échanges entre les forces de la nature et celles de l'esprit²⁵⁴.

L'une des analyses les plus précises des effets positifs de la production capitaliste se trouve à la fin du livre 1 du *Capital*, dans la section intitulée « Tendances historiques de l'accumulation capitaliste ». Dans le passage en question, Marx liste les six conditions produites par le capitaliste – et plus particulièrement par sa centralisation²⁵⁵ – qui constituent les préalables nécessaires à la naissance d'une société communiste, à savoir : 1) le processus de coopération au travail ; 2) la contribution scientifico-technologique à la production ; 3) l'appropriation des forces de la nature par la production ; 4) la création de machines que les travailleurs ne peuvent faire fonctionner qu'en s'associant ; 5) l'économie des moyens de production ; et 6) la tendance à la création d'un marché mondial. Selon Marx :

Parallèlement à cette centralisation ou à cette expropriation d'un grand nombre de capitalistes par quelques-uns, se développent, à une échelle toujours croissante, la forme coopérative du processus de travail, l'application consciente de la science à la technique, l'exploitation méthodique de la terre, la transformation des moyens de travail en moyens de travail qui ne peuvent être employés qu'en commun, l'économie de tous les moyens de production grâce à leur utilisation comme moyens de production d'un travail social combiné, l'intrication de tous les peuples dans le réseau du marché mondial et, partant, le caractère international du régime capitaliste²⁵⁶.

Marx savait fort bien que la concentration de la production dans les mains d'un petit nombre de patrons accroissait « le poids de la misère, de l'oppression, de la servitude, de la dégénérescence, de l'exploitation » de la classe ouvrière²⁵⁷, mais il était aussi conscient que « la coopération des travailleurs salariés n'est elle-même que l'effet du capital qui les emploie²⁵⁸ ». Il était convaincu que la croissance extraordinaire des forces productives sous le capitalisme, plus forte et plus rapide que dans aucun autre mode de production antérieur, avait créé les conditions d'un dépassement des rapports socio-économiques que le capitalisme avait lui-même produits – et donc d'un passage à la société socialiste.

Dans le livre 1 du *Capital*, Marx écrivait que « le mode de production capitaliste se présente, d'une part, comme nécessité historique de la transformation du processus de travail en un processus social²⁵⁹ ». Pour lui, « la force productive sociale du travail se développe gratuitement, une fois que les travailleurs ont été placés dans des conditions déterminées, et c'est le capital qui les place dans ces conditions²⁶⁰ ». Marx comprenait que seule l'expansion du capital produirait les conditions les plus favorables au communisme :

C'est en fanatique de la valorisation de la valeur qu'il contraint sans ménagement l'humanité à la production pour la production, et donc à un développement des forces productives sociales et à la création de conditions matérielles de production qui seules peuvent constituer la base réelle d'une forme de société supérieure dont le principe fondamental est le plein et libre développement de chaque individu²⁶¹.

On trouve, dans la critique de l'économie politique de Marx, d'autres réflexions sur le rôle décisif du mode de production capitaliste comme préalable au communisme. Comme il l'écrivait dans les *Grundrisse*, si l'une des tendances du capital est de « créer du temps

disponible », il le « convertit ensuite en surtravail »²⁶². Il valorise le travail au maximum, tandis que « la quantité de travail nécessaire pour produire un objet donné est réduite au minimum ». Pour Marx, il s'agissait là d'un point absolument essentiel ; cela pouvait tourner à « l'avantage du travail émancipé », et était « la condition de son émancipation »²⁶³. Le capital était donc « utile, malgré lui, en créant les conditions permettant de dégager du temps socialement disponible, de réduire le temps de travail de toute la société à un minimum toujours décroissant, et donc de libérer pour tous le temps nécessaire à leur propre développement »²⁶⁴.

Marx ne pensait pas seulement que le capitalisme, en raison de sa faculté de développer les forces productives au maximum, était le meilleur système qui ait jamais existé. Il reconnaissait aussi que, en dépit son exploitation impitoyable des êtres humains, il comportait un certain nombre d'éléments de progrès, qui permettaient, mieux que dans les sociétés antérieures, la valorisation du potentiel des individus. Même s'il était profondément opposé au principe productiviste du capitalisme, et à l'impératif de production d'un surtravail, Marx considérait l'augmentation des capacités productives en les reliant à la croissance des facultés individuelles. Ainsi, expliquait-il, dans les *Grundrisse* :

Dans l'activité de production, ce ne sont pas seulement les conditions objectives qui changent – par exemple, les villages deviennent des villes, la nature sauvage fait place à des surfaces cultivées, etc. – mais aussi les producteurs, qui se transforment eux-mêmes, en ce qu'ils développent de nouvelles qualités, qu'ils développent par la production de nouveaux pouvoirs et de nouvelles idées, de nouvelles manières de se rapporter les uns aux autres, de nouveaux besoins, et de nouveaux discours²⁶⁵.

Ce développement, toujours plus intense et plus complexe, des forces productives générait « le plus riche développement des individus »²⁶⁶ et l'« universalité » des relations entre êtres humains²⁶⁷.

Dans le livre 1 du *Capital* aussi, Marx montra comment « l'échange des marchandises [vient] briser les limites individuelles et locales de l'échange immédiat des produits et développer le métabolisme du travail humain » et « développe tout un cercle de connexions sociales naturelles que les personnes qui négocient ne peuvent contrôler »²⁶⁸. Cela invitait à instituer la production « sous une forme adéquate au plein développement de l'homme »²⁶⁹.

Enfin, Marx pensait que certaines tendances du capitalisme étaient favorables à l'émancipation des femmes et à la modernisation des relations dans la sphère domestique. Dans son important texte intitulé « Instructions sur diverses questions aux délégués du Conseil central provisoire » (1866), rédigé dans la perspective du premier congrès de l'Association internationale des travailleurs, il écrivait que, « quoique la manière dans laquelle cette tendance est réalisée sous le joug du capital soit une abomination », « la tendance de l'industrie moderne à faire coopérer les enfants et les adolescents des deux sexes dans le grand mouvement de la production sociale [est] un progrès légitime »²⁷⁰.

Des conceptions similaires sont exprimées dans *Le Capital* :

Quelque effrayante et choquante qu'apparaisse la décomposition de l'ancienne institution familiale à l'intérieur du système capitaliste, la grande industrie n'en crée pas moins, en attribuant aux femmes, aux adolescents et aux enfants des deux sexes un rôle décisif dans des processus de production organisés socialement hors de la sphère domestique, la nouvelle base économique d'une forme supérieure de la famille et du rapport entre les sexes.²⁷¹

Marx ajoutait que, si « le mode de production capitaliste consomme la rupture du lien de parenté qui unissait initialement l'agriculture et la manufacture au stade infantile et non développé de l'une et de l'autre », elle « entasse [la population] dans de grands centres » et, ainsi, « amasse d'un côté la force motrice historique de la société »²⁷².

En somme, en s'appuyant sur la méthode dialectique utilisée dans *Le Capital* et dans ses manuscrits préparatoires, Marx maintenait l'idée que « les éléments constitutifs d'une nouvelle société » mûrissent « en même temps que les conditions matérielles et la combinaison sociale du processus de production »²⁷³. Ces « présupposés matériels » sont décisifs pour parvenir à « d'une nouvelle synthèse à un niveau supérieur »²⁷⁴ et, même si une dynamique économique ne suffira jamais à produire une révolution, qui dépend aussi d'un facteur politique, l'avènement du communisme « requiert pour la société une autre base matérielle, c'est-à-dire toute une série de conditions matérielles d'existence qui sont elles-mêmes à leur tour le produit naturel d'un long et douloureux développement historique »²⁷⁵.

Des idées semblables, témoignant de la continuité de la pensée de Marx, figurent dans des écrits brefs mais importants, de nature politique, qu'il rédigea après *Le Capital*. Dans ses « Notes sur *Étatisme et anarchie* de Bakounine » (1874), qui précisent ses divergences radicales avec le révolutionnaire russe sur la question des prérequis d'une alternative à la société capitaliste, Marx écrivait, concernant le sujet social qui mènera la lutte :

Une révolution sociale radicale est liée à certaines configurations historiques du développement économique ; ces dernières en sont la condition. Ainsi, la révolution n'est possible que là où, avec la production capitaliste, le prolétariat représente au moins une part significative de la population²⁷⁶.

Dans la *Critique du programme de Gotha* (1875), il insista à nouveau sur la nécessité de mettre en évidence – « au lieu de faire des phrases générales » – « la manière dont, dans la société capitaliste actuelle, sont finalement créées les conditions matérielles et autres qui donnent aux travailleurs la capacité de rompre avec cette malédiction historique et les y contraignent »²⁷⁷. Enfin, dans un autre de ses derniers courts textes publiés, le préambule au Programme du parti ouvrier, il souligna que l'un réquisits essentiels pour que les producteurs puissent s'approprier les moyens de production était « la forme collective dont les éléments matériels et intellectuels sont constitués par le développement même de la société capitaliste »²⁷⁸.

Dans son œuvre, Marx évita soigneusement les formulations qui pouvaient suggérer l'existence d'un modèle universel de société socialiste, qui lui aurait semblé inutile et contre-productif. C'est pourquoi, dans la « Postface à la deuxième édition » (1873) du livre 1 du *Capital*, il déclara qu'il se souciait peu de « prescrire des recettes [...] pour les gargotes de l'avenir »²⁷⁹ ; c'est aussi la raison pour laquelle, en 1879-1880, en réponse aux critiques de l'économiste allemand Adolph Wagner (1835-1917), il écrivit carrément : « Je n'ai jamais établi de "système socialiste" »²⁸⁰.

De même que Marx n'avait jamais cherché à dire à quoi le socialisme devait ressembler, il n'affirma jamais, dans ses réflexions sur le capitalisme, que la société humaine devait suivre partout la même voie, ou passer par les mêmes phases. Néanmoins, il fut contraint d'affronter la thèse, qu'on lui attribuait à tort, selon laquelle le mode de production bourgeois était partout

un passage historique obligé. C'est ce que montre clairement la controverse sur les possibilités du développement capitaliste en Russie.

Aux alentours de novembre 1877, Marx rédigea une longue « Lettre à la rédaction des *Otétchestvenniye Zapiski* » [Annales de la patrie], dans laquelle il entreprenait de répondre à un article sur l'avenir de la commune rurale (*Obchtchina*) en Russie – « Karl Marx devant le tribunal de M. Joukovski » – du critique littéraire et sociologue Nikolaï Mikhaïlovski²⁸¹. Marx retravailla sa lettre à plusieurs reprises mais elle resta sous forme de brouillon, avec des ratures, et ne fut jamais envoyée. Elle n'en comprend pas moins d'intéressantes anticipations des arguments que Marx utilisera plus tard dans sa réponse à Vera Zassoulitch.

Dans une série d'essais, Mikhaïlovski avait soulevé une question très semblable, à quelques nuances près, à celle que Zassoulitch poserait quatre ans plus tard. Pour Zassoulitch, la question centrale était celle de l'impact que de possibles changements dans la commune rurale pourraient avoir sur l'activité de propagande du mouvement socialiste. Mikhaïlovski, de son côté, entendait discuter, à un niveau plus théorique, les diverses positions concernant l'avenir de l'*Obchtchina* – depuis la thèse des économistes libéraux, pour qui la Russie devait tout simplement en finir avec l'*Obchtchina* et passer au régime capitaliste, jusqu'à l'idée selon laquelle il fallait développer l'*Obchtchina* de manière à éviter les effets négatifs du mode de production capitaliste sur les populations rurales²⁸².

Si Vera Zassoulitch s'adressa à Marx pour connaître son point de vue et recevoir ses conseils pratiques, Mikhaïlovski, éminent représentant de l'aile plus modérée, et libérale, du populisme inclinait quant à lui vers la seconde thèse, et pensait que Marx avait une préférence pour la première. Zassoulitch écrivait que « des marxistes » prétendaient que le développement du marxisme était indispensable ; Mikhaïlovski allait plus loin, en affirmant que l'auteur de cette thèse était Marx lui-même, dans *Le Capital* :

Toutes ces « mutilations de femmes et d'enfants » sont encore devant nous, et, du point de vue de la théorie historique de Marx, nous ne devrions pas protester là-contre, car ce serait agir à nos propres dépens. [...] Un disciple russe de Marx [...] doit se cantonner au rôle de spectateur. [...] S'il partage réellement les idées historico-philosophiques de Marx, il devrait se réjouir de voir les producteurs séparés des moyens de production, il devrait envisager cette séparation comme la première phase d'un processus inévitable et, en définitive, bénéfique. Il doit, en un mot, accepter le renversement des principes inhérents à son idéal. Ce heurt entre sentiments moraux et nécessité historique doit, bien sûr, se résoudre au bénéfice de cette dernière²⁸³.

Mais Mikhaïlovski était incapable d'étayer cette affirmation au moyen de citations précises et, à la place, il se contentait de reproduire la référence polémique de Marx à Herzen, qui figurait dans un appendice à la première édition allemande du *Capital* :

Si, sur le continent européen, l'influence de la production capitaliste – qui mine la race humaine en lui imposant un labeur excessif, la division du travail, la soumission de l'homme à la machine, la mutilation des enfants et des femmes, de mauvaises conditions de vie, etc. – continue à s'étendre en même temps que la concurrence entre les armées nationales, la dette des gouvernements, les impôts, le goût de la guerre élégante, etc., alors il se pourrait que la régénération de l'Europe par le knout et l'infusion forcée de sang kalmouk, prophétisée avec tant de sérieux par le demi-russe, et pur moscovite, Herzen (cet homme de lettres, soit dit en passant, n'a pas découvert le communisme « russe » en Russie mais dans les ouvrages du secrétaire d'État prussien Haxthausen), pourrait bien finir par devenir inévitable²⁸⁴.

L'abandon de cette note dans les éditions ultérieures du *Capital* ne prouve pas que Marx ait modifié son jugement sur Herzen²⁸⁵ – au contraire. Dans sa « Lettre à la rédaction des *Otétchestvenniye Zapiski* » (1877), il maintenait sa position dans les mêmes termes qu'en 1867 :

« il [Herzen] a découvert la commune russe non en Russie, mais dans le livre de Haxthausen, conseiller du gouvernement prussien, et [...] entre ses mains la commune russe ne sert que d'argument pour prouver que la vieille Europe pourrie doit être régénérée par la victoire du panslavisme²⁸⁶ ». Les idées de Marx sur le socialisme étaient toujours radicalement contraires à celles de Herzen. Dans « Révolution en Russie » (1857), Herzen avait assuré que, même si le groupe des gens prêts à agir « au nom du peuple et dans son intérêt » n'était « pas très vaste », il n'était certainement pas « inférieur, par sa conscience et son développement, aux groupes de l'Ouest. S'il [n'avait] pas l'habitude des mouvements sociaux, il [était] plus libre à l'égard des traditions, et plus neuf, plus simple, plus jeune que la société occidentale »²⁸⁷. Marx ne partageait pas cette conviction que le peuple russe était naturellement disposé au communisme. Son ouverture à l'idée d'une révolution possible en Russie ne saurait être rattachée aux positions de Herzen – ni en ce qui concerne les formes nécessaires à la prise du pouvoir politique, ni pour ce qui touche aux conditions préalables à la naissance d'une société post-capitaliste.

Dans sa lettre à la rédaction des *Otchéstvennyye Zapiski*, Marx déclara assez sèchement que sa polémique avec Herzen ne pouvait pas être utilisée pour donner une fausse image de ses opinions et ne devait pas être prise, contrairement à ce que prétendait Mikhaïlovski, pour un rejet des efforts faits par les Russes pour « trouver pour leur patrie une voie de développement différente de celle de l'Europe occidentale a suivie et suit²⁸⁸ ».

En 1875, dans un texte intitulé « Problèmes sociaux de la Russie », qu'il rédigea en réponse à la « Lettre ouverte à M. Friedrich Engels » du blanquiste Piotr Tkachev (1844-1886), Engels prit lui aussi position sur la possibilité d'une révolution en Russie²⁸⁹.

La révolution à laquelle tend le socialisme moderne, c'est, en peu de mots, la victoire du prolétariat sur la bourgeoisie, et l'organisation nouvelle de la société par la destruction de toutes les différences de classes. Pour réaliser ce bouleversement, il ne faut pas simplement le prolétariat, mais encore la bourgeoisie entre les mains de laquelle les forces sociales de production se soient développées à un niveau suffisant pour permettre la suppression définitive des différences de classe. Chez les sauvages et les demi-sauvages aussi, les différences de classe font le plus souvent défaut, et chaque peuple est passé par ce stade de développement. Mais il ne nous viendrait pas à l'esprit de le rétablir, ne serait-ce que parce que les différences de classe s'en dégagent nécessairement avec le développement des forces productives sociales.

Pour qu'aucun doute ne soit plus possible, il ajoutait :

C'est seulement à un certain niveau de développement des forces productives sociales – niveau très élevé même par rapport aux conditions de notre époque – qu'il est possible de hausser la production au point que la suppression des différences de classe constitue un progrès réel et durable et ne provoque pas un arrêt, voire un recul du procès social de production. Or c'est seulement entre les mains de la bourgeoisie que les forces productives ont atteint ce degré de développement.

La bourgeoisie représente donc, en ce sens aussi, une condition préalable, tout aussi nécessaire que le prolétariat lui-même, pour la révolution socialiste. Quiconque affirme que cette révolution est plus facilement réalisable dans un pays parce qu'il n'y existe certes pas de prolétariat, mais, de ce fait, aussi pas de bourgeoisie, ne fait que prouver qu'il ignore jusqu'à l'ABC du socialisme²⁹⁰.

Marx partageait le point de vue d'Engels²⁹¹ et les deux hommes étaient toujours en désaccord complet avec Herzen et avec tous ceux qui, comme Bakounine et Tkachev, avaient hérité de ses idées. Ils avaient commis l'erreur de décrire les paysans russes comme « les porte-drapeaux du socialisme, des communistes-nés, face aux ouvriers de l'Occident européen,

vieillissant et corrompu, qui devaient péniblement et artificiellement s'assimiler le socialisme²⁹² ».

En ce qui concerne le débat avec Mikhaïlovski, Marx entendait, avec sa lettre à la rédaction des *Otéchestvennye Zapiski*, parler « sans ambages » et formuler les conclusions auxquelles il était parvenu après des années d'études. Il entamait son texte par cette phrase, qu'il biffa ensuite dans le manuscrit : « Si la Russie continue à marcher dans le sentier suivi depuis 1861, elle perdra la plus belle chance que l'histoire ait jamais offerte à un peuple pour subir toutes les péripéties fatales du régime capitaliste²⁹³. »

La première grande mise au point de Marx concernait les aires géographiques sur lesquelles portait son analyse. Il rappelait que, dans la section du *Capital* intitulée « l'accumulation initiale²⁹⁴ », il avait cherché à décrire la manière dont la « dissolution » de la « structure économique de la société féodale » avait libéré les éléments constitutifs de la « structure économique de la société capitaliste » en « Europe de l'Ouest ». Ce processus ne se déroulait donc pas dans le monde entier, mais seulement sur le Vieux Continent.

Marx se référait à un passage de l'édition française du livre 1 du *Capital* (1872-1875) dans lequel il affirmait que la base de la séparation des producteurs et de leurs moyens de production était « l'expropriation des paysans », ajoutant qu'« elle ne s'est encore accomplie d'une manière radicale qu'en Angleterre », mais que « tous les autres pays d'Europe parcourent le même mouvement »²⁹⁵.

Tel est l'horizon spatial à l'intérieur duquel il fallait comprendre la fameuse déclaration de la préface du livre 1 du *Capital* : « Le pays plus développé industriellement ne fait que montrer ici aux pays moins développés l'image de leur propre avenir. » S'adressant à un lectorat allemand, Marx observait : « Dans toutes les autres sphères nous souffrons durement, semblables en cela à tous les pays occidentaux d'Europe continentale, non seulement du développement de la production capitaliste, mais aussi du manque de ce même développement. » Selon lui, à côté des « misères modernes », les Allemands étaient « affligés de toute une série de misères congénitales, qui sont le résultat de modes de production antiques et surannés, qui continuent de végéter, avec leur cortège de rapports politiques et sociaux complètement anachroniques »²⁹⁶. C'est à destination des Allemands qui pouvaient vivre « dans l'illusion optimiste que les choses sont loin d'aller aussi mal en Allemagne » que Marx indiqua : « *De te fabula narratur !* »²⁹⁷.

Marx adoptait également une approche fine et souple des autres pays européens car il ne concevait pas l'Europe comme un tout homogène. Dans un discours prononcé en 1867 devant la German Worker's Educational Society de Londres, et publié ensuite dans *Der Vorbote*, à Genève, il affirmait ainsi que le prolétariat allemand pourrait mener à bien une révolution car « contrairement aux travailleurs des autres pays, ils n'ont pas à traverser un long mouvement bourgeois²⁹⁸ ».

En ce qui concerne la Russie, dans sa « Lettre à la rédaction des *Otéchestvenniye Zapiski* », Marx partageait avec Mikhaïlovski l'idée qu'elle devait, « sans éprouver les tortures de ce régime, s'en approprier tous les fruits en développant ses propres données historiques ». Il accusait Mikhaïlovski de « métamorphoser l'esquisse historique [faite par Marx] de la genèse

du capitalisme dans l'Europe occidentale en une théorie historico-philosophique de la marche générale, fatalement imposée à tous les peuples, quelles que soient les circonstances historiques où ils se trouvent placés²⁹⁹ ».

Poursuivant son propos, Marx expliquait que, selon l'analyse présentée dans *Le Capital*, la tendance historique de la production capitaliste consistait en ceci qu'elle créait « elle-même les éléments d'un nouvel ordre économique, donnant en même temps le plus grand essor aux pouvoirs productifs du travail social et au développement intégral de tout producteur individuel » ; en réalité, elle reposait « de fait, déjà, sur un mode de production collectif » et ne pouvait « que se changer en propriété sociale »³⁰⁰.

Mikhaïlovski ne pouvait appliquer ce schéma historique à la Russie que d'une seule et unique manière : si la Russie tendait à devenir « une nation capitaliste, à l'instar des nations de l'Europe occidentale » – et pour Marx, c'est bien cette direction qu'elle avait prise au cours des dernières années –, elle n'y parviendrait pas « sans avoir préalablement transformé une bonne partie de ses paysans en prolétaires ; et après cela, une fois amenée au giron du régime capitaliste, elle en subira[it] les lois impitoyables, comme d'autres peuples profanes »³⁰¹.

Ce qui agaçait le plus Marx était que, selon lui, son critique avait dû « métamorphoser [s]on esquisse historique ». Il ajoutait, sarcastique : « Mais je lui demande pardon. (C'est me faire, en même temps, trop d'honneur, et trop de honte) »³⁰².

Utilisant l'exemple de l'expropriation des paysans dans la Rome antique et de leur séparation d'avec les moyens de production, il notait qu'ils étaient devenus, « non des travailleurs salariés, mais un *mob* fainéant ». Ce qui alors s'était développé n'était pas le capitalisme mais un mode de production esclavagiste. Marx en concluait que « des événements d'une analogie frappante, mais se passant dans des milieux historiques différents amenèrent ces résultats tout à fait disparates »³⁰³.

On a compris que Mikhaïlovski, qui ne connaissait pas très bien les vraies positions théoriques de Marx, les critiquait d'une manière qui semblait annoncer un des éléments cardinaux du marxisme du xx^e siècle – élément qui s'était déjà diffusé insidieusement parmi les disciples de Marx en Russie et ailleurs. La critique de cette conception par Marx était d'autant plus importante qu'elle touchait non seulement le présent mais aussi le futur³⁰⁴. Il ne la publia cependant jamais³⁰⁵, et l'idée selon laquelle Marx considérait le capitalisme comme un passage obligé pour la Russie s'imposa rapidement. Elle eut des conséquences graves sur le devenir du marxisme en Russie³⁰⁶.

L'AUTRE VOIE POSSIBLE

Pendant près de trois semaines, Marx resta plongé dans ses notes, bien conscient qu'il devait fournir une réponse à une question de grande importance théorique et faire connaître sa position sur un problème politique majeur³⁰⁷. Les fruits de son travail furent quatre brouillons – dont trois assez longs, contenant parfois des arguments contradictoires – et la réponse qu'il

finit par expédier à Zassoulitch. Tous étaient rédigés en français et commençaient de la même façon.

Pour résumer son analyse de la « métamorphose de la production féodale en production capitaliste³⁰⁸ », Marx avait choisi une citation de l'édition française du *Capital* qu'il avait déjà insérée dans une lettre de novembre 1877 (jamais envoyée) à la rédaction des *Otétchestvenniye Zapiski*. Ensuite, il répétait qu'il avait « explicitement restreint [...] cette fatalité historique » du passage du féodalisme au capitalisme aux « pays d'Europe occidentale »³⁰⁹. Après cette déclaration préalable, il développait des idées, riches et détaillées, sur l'*Obchtchina*, germe d'une future société socialiste, et examinait les possibilités concrètes que ces idées deviennent réalité.

Dans le premier – et le plus long – des quatre brouillons, Marx analysait ce qu'il voyait comme « le seul argument sérieux en faveur de la dissolution fatale de la propriété communale en Russie ». Envisageant l'histoire, Marx ne voyait qu'un changement constant : « la propriété communale a existé partout dans l'Europe occidentale, elle a partout disparu avec le progrès social ». Il se demandait donc pour quelle raison la Russie saurait « échapper au même sort³¹⁰ ». Dans sa réponse, Marx répétait qu'il ne « tiendrait[t] compte de ce raisonnement qu'en tant qu'il s'appuie sur les expériences européennes.³¹¹ ». Concernant la Russie : « Si la production capitaliste doit établir son règne en Russie, la grande majorité des paysans, c'est-à-dire le peuple russe, doit être convertie en salariés, et par conséquent expropriée par l'abolition préalable de sa propriété communale. Mais dans tous les cas le précédent occidental n'y prouverait rien du tout³¹². »

Marx n'excluait pas la possibilité que la commune rurale se désintègre et, après une longue existence, disparaisse. Mais, si cela devait se produire, ce ne serait pas en raison d'une sorte de prédestination historique³¹³. Évoquant ses disciples autodésignés, qui prétendaient que l'avènement du capitalisme était inévitable, il écrivit à Zassoulitch, avec ce goût du sarcasme qui le caractérisait : « Les “marxistes” russes dont vous me parlez me sont tout à fait inconnus. Les Russes avec lesquels j'ai des rapports personnels entretiennent, à ce que je sache, des vues tout à fait opposées³¹⁴. »

Ces références constantes à des expériences occidentales s'accompagnaient d'une observation politique de grande valeur. Alors qu'au début des années 1850, dans son article du *New York Daily Tribune* intitulé « Les résultats à venir de la domination britannique en Inde » (1853), il avait affirmé que « l'Angleterre [avait] deux missions à accomplir en Inde : l'une de destruction et l'autre de régénération – réduire à néant la vieille société asiatique, et poser les fondements matériels de la société occidentale en Asie³¹⁵ », il y avait maintenant, dans ses réflexions sur la Russie, un changement de perspective évident.

En 1853, déjà, Marx n'avait aucune illusion sur les caractères fondamentaux du capitalisme. Il savait fort bien que la bourgeoisie n'avait jamais « progressé sans traîner les individus et les peuples dans le sang et la boue, la misère et l'abaissement³¹⁶ ». Mais il était aussi convaincu que, grâce au commerce mondialisé, au développement des forces productives, à la transformation de la production en une chose capable de dominer les forces de la nature, « l'industrie et le commerce bourgeois avaient créé les conditions d'un monde nouveau³¹⁷ ».

Des lectures étroites et parfois superficielles ont pu trouver là une preuve de l'eurocentrisme ou de l'orientalisme de Marx³¹⁸, mais, en réalité, cela ne reflète guère plus que la vision partielle et naïve qu'avait du colonialisme un homme d'à peine 35 ans, chargé d'écrire un texte journalistique. Nulle part on ne trouve, dans l'œuvre de Marx, quoi que ce soit qui suggère une distinction essentialiste entre sociétés occidentales et sociétés orientales.

En 1881, après trois décennies de recherches théoriques approfondies et d'observation attentive des changements intervenus dans la politique internationale (pour ne rien dire des considérables notes contenues dans les *Cahiers de notes ethnologiques*), sa vision de la transition des formes communales au capitalisme était très différente³¹⁹. Ainsi, au sujet des « Indes orientales », il écrivait : « tout le monde, sauf Sir H. Maine et d'autres gens de même farine, n'est pas sans savoir que là-bas la suppression de la propriété commune du sol n'était qu'un acte de vandalisme anglais, poussant le peuple indigène non en avant, mais en arrière³²⁰ ». Les Britanniques avaient « seulement réussi à gêner l'agriculture indigène et à redoubler le nombre et l'intensité des famines³²¹ ».

L'*Obchtchina* n'était donc pas nécessairement vouée à subir le même destin que les formes similaires qui existaient dans les siècles antérieurs en Europe occidentale, « la transition de la société fondée sur la propriété commune à la société fondée sur la propriété privée³²² » avait été plus ou moins uniforme. À la question de savoir si cela était inévitable en Russie, Marx répondait nettement : « Point du tout. »

Au-delà de ce refus catégorique d'appliquer de manière schématique le même modèle historique à des contextes différents, Marx laissait aussi entendre pourquoi les caractéristiques distinctives de l'*Obchtchina* justifiaient qu'on s'y intéresse de près. En Europe occidentale, « l'expropriation des cultivateurs dans l'Occident [avait servi] à “transformer la propriété privée et morcelée des travailleurs” en propriété privée et concentrée des capitalistes ». Mais il fallait souligner le fait qu'en Russie, « il s'agirait au contraire de la substitution de la propriété capitaliste à la propriété communiste³²³ ».

En outre, « dans l'Europe occidentale la mort de la propriété communale et la naissance de la production capitaliste [étaient] séparées l'une d'avec l'autre par un intervalle immense, embrassant toute une série de révolutions et d'évolutions économiques successives³²⁴ ».

Avec la souplesse intellectuelle et l'absence de schématisme qui le caractérisaient, Marx envisageait la possibilité que la commune rurale change. À ses yeux, l'*Obchtchina* était susceptible de deux types d'évolution : « son élément de propriété l'emportera sur son élément collectif, ou celui-ci l'emportera sur celui-là. Tout dépend du milieu historique où elle se trouve placée³²⁵ » ; le « milieu historique » de l'époque était tel qu'on ne pouvait exclure un développement de type socialiste.

Le premier point souligné par Marx était la coexistence de la commune rurale avec des formes économiques plus avancées. Marx notait que la Russie était « contemporaine d'une culture supérieure, elle se [trouvait] liée à un marché du monde où la production capitaliste prédomine. En s'appropriant les résultats positifs de ce mode de production, elle [était] donc à même de développer et transformer la forme encore archaïque de sa commune rurale au lieu de la détruire³²⁶ ».

Pour Marx, la paysannerie pouvait donc « s'incorporer les acquêts positifs élaborés par le système capitaliste sans passer par ses fourches caudines³²⁷ ». À l'adresse de ceux qui niaient la possibilité d'un saut en avant, et voyaient dans le capitalisme un stade indispensable en Russie même, Marx demandait ironiquement si la Russie avait dû « passer par une longue période d'incubation de l'industrie mécanique pour arriver aux machines, bâtiments à vapeur, aux chemins de fer etc. ». De même, n'avait-il pas été possible d'« introduire chez eux en un clin d'œil tout le mécanisme des échanges (banques, sociétés par actions etc.) dont l'élaboration (ailleurs) a coûté des siècles à l'occident³²⁸ » ?

La Russie ne pouvait pas reproduire servilement tous les stades historiques parcourus par l'Angleterre ou les autres pays d'Europe occidentale. Logiquement, donc, même la transformation socialiste de l'*Obchtchina* pouvait se produire sans qu'il fût nécessaire de passer par le capitalisme.

Pour finir, Marx jugeait essentiel de bien apprécier le moment historique où l'on évaluait cette hypothèse. La « meilleure preuve » du fait qu'un développement socialiste de la commune rurale répondait « au courant historique de [l'] époque » était « la crise fatale subie par la production capitaliste dans les pays européens et américains où elle [avait] pris le plus grand essor ». S'appuyant sur des idées que lui avait inspirées sa lecture de l'anthropologue Lewis Morgan, il imaginait que la crise économique en cours créerait des conditions favorables à la « destruction » du capitalisme et au « retour de la société moderne à une forme supérieure du type le plus archaïque, la production et l'appropriation collective »³²⁹.

On voit clairement que Marx ne pensait pas ici au « type primitif de la production collective ou coopérative [qui était] le résultat de la faiblesse de l'individu », mais au produit de la « socialisation de la production »³³⁰. L'*Obchtchina*, comme il le notait, était « la forme la plus moderne du type archaïque » de propriété communiste, qui avait elle-même « passé par toute une série d'évolutions »³³¹.

Ce sont ces études et ces analyses, et non des schémas abstraits, qui déterminèrent le choix de Marx. Les communes rurales russes n'étaient pas fondées sur les liens du sang, mais constituaient potentiellement « le premier groupement social d'hommes libres, non resserré par les liens du sang³³² ».

Marx critiquait l'« isolation » [*sic*] des communes agricoles archaïques qui, refermées sur elles-mêmes, étaient, politiquement parlant, la forme politique la mieux accordée au régime réactionnaire tsariste : « le manque de liaison entre la vie d'une commune avec celle des autres, ce microcosme localisé [...] a fait surgir au-dessus des communes un despotisme plus ou moins central³³³ ».

Marx n'abandonna pas son jugement critique complexe sur les communes rurales en Russie, et le développement de l'individu comme la production sociale gardèrent toute leur importance dans son analyse. Il ne se convainquit pas soudainement que les communes rurales archaïques étaient un milieu plus propice à l'émancipation de l'individu que les rapports sociaux existant en régime capitaliste. L'un comme l'autre restaient très éloignés de sa conception de la société communiste.

Les brouillons de la lettre de Marx à Zassoulitch ne laissent pas entrevoir la rupture spectaculaire avec ses positions antérieures que certains chercheurs ont cru y repérer³³⁴. Marx n'élevait pas au rang de principe théorique la suggestion selon laquelle la Russie, ou un autre pays où le capitalisme était encore sous-développé, deviendrait le lieu privilégié et unique où la révolution éclaterait ; il ne pensait pas non plus que les pays dotés d'un capitalisme moins avancé étaient plus proches de l'objectif communiste. Pour lui, il ne fallait pas confondre des rébellions ou des luttes de résistance sporadique avec l'établissement d'un nouvel ordre socio-économique à base communiste. La possibilité qu'il envisagea, à un moment très particulier de l'histoire russe où apparurent des occasions propices à une transformation progressiste des communes agraires, ne doit pas être élevée au rang de modèle général. L'Algérie sous domination française, ou l'Inde britannique, par exemple, ne présentaient pas les conditions spéciales que Tchernychevski avait identifiées, et la Russie du début des années 1880 ne pouvait être comparée avec ce qui adviendrait par la suite. Le nouvel élément dans la pensée de Marx était une plus grande ouverture théorique qui lui permettait d'envisager d'autres voies vers le socialisme, qu'il n'avait jamais prises au sérieux auparavant, ou qu'il avait considérées comme hors de portée³³⁵.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, à la suite des réformes du tsar Alexandre II (1818-1881), la situation de l'*Obchtchina* avait déjà changé, et elle présentait un certain nombre d'aspects contradictoires :

émancipés des liens forts, mais étroits de la parenté naturelle, la propriété commune du sol et les rapports sociaux qui en découlent, lui garantissent une assiette solide, en même temps que la maison et la cour, domaine exclusif de la famille individuelle, la culture parcellaire et l'appropriation privée de ses fruits donnent un essor à l'individualité incompatible avec l'organisme des communautés plus primitives³³⁶.

Ce « dualisme » pouvait devenir un « germe de décomposition » et montrait que « la commune porte dans ses propres flancs ses éléments délétères »³³⁷. Mais sa survie était aussi menacée par des « influences délétères » extérieures, comme la législation soutenant « certaines branches du système capitaliste occidental », qui, « sans développer aucunement les prémisses productives de l'agriculture », avait créé une « nouvelle vermine capitaliste suçant le sang déjà si appauvri de la commune rurale »³³⁸.

Marx concluait donc que l'alternative envisagée par les populistes russes était envisageable :

Théoriquement parlant la « commune rurale » russe peut donc conserver son sol en développant sa base, la propriété commune de la terre, et en éliminant le principe de propriété privée, qu'elle implique aussi ; elle peut devenir un point de départ direct du système économique auquel tend la société moderne ; elle peut faire peau neuve sans commencer par se suicider ; elle peut s'emparer des fruits dont la production capitaliste a enrichi l'humanité, sans passer par le régime capitaliste³³⁹.

Pour se matérialiser, cependant, cette hypothèse devait « descendre de la théorie pure à la réalité russe³⁴⁰ ». Dans cette perspective, Marx chercha à évaluer « les capacités d'un développement ultérieur³⁴¹ » de l'*otbchina*. Au moment où il s'y intéressa, il dressa ce diagnostic :

Elle occupe une situation unique, sans précédent dans l'histoire. Seule en Europe elle est encore la forme organique, prédominante de la vie rurale d'un empire immense. La propriété commune du sol lui offre la base naturelle de l'appropriation collective, et son milieu historique, la contemporanéité de la production capitaliste, lui prête toutes faites les conditions matérielles du travail coopératif, organisé sur une vaste échelle. Elle peut donc s'incorporer les acquis positifs élaborés par le système capitaliste [...]. Elle peut graduellement supplanter l'agriculture parcellaire par

l'agriculture combinée à l'aide des machines [...] elle peut devenir le point de départ direct du système économique auquel tend la société moderne et faire peau neuve sans commencer par son suicide³⁴².

Ce que Marx écrit ici est donc très proche de ce que Tchernychevski avait écrit par le passé³⁴³. Cette alternative était possible, et elle était assurément mieux accordée au contexte socio-économique russe que « le fermage capitalisé à l'anglaise³⁴⁴ ». Mais elle n'avait de chance de survivre que si le travail collectif venait « supplanter dans l'agriculture proprement dite le travail parcellaire – forme de l'appropriation privée ». Pour que cela se produise, deux choses étaient nécessaires : « le besoin économique d'une telle transformation et les conditions matérielles pour l'accomplir³⁴⁵ ». Le fait que la commune agricole russe fût contemporaine du capitalisme en Europe offrait « toutes les conditions du travail collectif³⁴⁶ », tandis que la familiarité des paysans avec l'*artel*³⁴⁷ faciliterait le passage effectif au « travail coopératif³⁴⁸ ».

En ce qui concerne la séparation qui existait entre les communes, et qui favorisait le caractère despotique du régime politique en Russie, elle était « d'élimination facile³⁴⁹ ». Il suffisait de « substituer à la *volost*³⁵⁰, institut gouvernemental, une assemblée de paysans choisis par les communes elles-mêmes et servant d'organe économique et administratif de leurs intérêts³⁵¹ ».

La volonté politique et un ensemble de circonstances historiques favorables constituaient donc les conditions nécessaires pour que l'*Obchtchina* survive et connaisse une transformation radicale. En d'autres termes, malgré tous les bouleversements que le capitalisme risquait d'entraîner, la transformation socialiste d'une forme archaïque de communauté comme l'*Obchtchina* était encore possible :

Ce n'est donc plus un problème théorique : Pour sauver la commune russe, il faut une Révolution russe. [...] Si la révolution se fait en temps opportun, si elle concentre toutes ses forces, pour assurer l'essor libre de la commune rurale, celle-ci se développera bientôt comme un élément régénérateur de la société russe et comme élément de supériorité sur les pays asservis par le régime capitaliste³⁵².

Marx revint aux mêmes thématiques en 1882. En janvier, dans la préface à la seconde édition russe du *Manifeste du Parti communiste*, qu'il corédigea avec Engels, le destin de la commune russe est lié à celui des luttes prolétariennes en Europe de l'Ouest :

En Russie, à côté de la spéculation capitaliste qui se développe fiévreusement et de la propriété foncière bourgeoise en voie de formation, plus de la moitié du sol est la propriété commune des paysans. Il s'agit, dès lors, de savoir si la communauté paysanne russe, cette forme déjà décomposée de l'antique propriété commune du sol, passera directement à la forme communiste supérieure de la propriété foncière, ou bien si elle doit suivre d'abord le même processus de dissolution qu'elle a subi au cours du développement historique de l'Occident.

La seule réponse qu'on puisse faire aujourd'hui à cette question est la suivante : si la révolution russe donne le signal d'une révolution prolétarienne en Occident, et que toutes deux se complètent, la propriété commune actuelle de la Russie pourra servir de point de départ à une évolution communiste³⁵³.

La thèse fondamentale que Marx avait fréquemment formulée dans le passé était maintenue, mais désormais ses idées étaient reliées plus étroitement au contexte historique et aux divers scénarios politiques qu'il dessinait³⁵⁴. La brève préface de Marx et Engels fut publiée dans le journal de l'organisation populiste La Volonté du Peuple [Narodnaïa Volia], accompagnée d'une note triomphale indiquant que les membres de la rédaction étaient « particulièrement fiers d'attirer l'attention du lecteur sur la conclusion », dans laquelle ils

voyaient une « confirmation des positions théoriques fondamentales de La Volonté du peuple »³⁵⁵.

Quant à la réponse à Zassoulitch, à laquelle il avait travaillé si longuement, il finit par l'envoyer le 8 mars 1881. Alors même qu'il avait rédigé plusieurs longs brouillons, à l'argumentation charpentée, y consacrant beaucoup de temps et d'énergie, il décida de n'expédier qu'une version finale assez courte. Il s'excusa auprès de Vera Zassoulitch de n'avoir pas fourni la version « destinée à la publicité » qu'elle lui avait demandée³⁵⁶, ajoutant qu'il s'était déjà engagé auprès du Comité de Saint-Petersbourg de La Volonté du Peuple à intervenir sur la question – sans l'avoir réellement fait³⁵⁷.

Ses « quelques lignes » devaient dissiper les doutes que Zassoulitch pouvait avoir « sur le malentendu à l'égard de [sa] soi-disant théorie³⁵⁸ ». Marx la renvoyait au passage sur « l'expropriation des cultivateurs » dans l'édition française du livre 1 du *Capital* – celui-là même qu'il avait inséré dans son brouillon de lettre aux *Otchestvennye Zapiski* – et souligna que son analyse était « expressément restreinte aux pays de l'Europe occidentale », qui connaissaient « la transformation d'une forme de propriété privée en une autre forme de propriété privée »³⁵⁹. Dans le cas russe, « on aurait au contraire à transformer leur propriété commune en propriété privée³⁶⁰ ». D'où la conclusion de Marx :

L'analyse donnée dans *Le Capital* n'offre donc de raisons ni pour ni contre la vitalité de la commune rurale, mais l'étude spéciale que j'en ai faite, et dont j'ai cherché les matériaux dans les sources originales, m'a convaincu que cette commune est le point d'appui de la régénération sociale en Russie, mais afin qu'elle puisse fonctionner comme telle, il faudrait d'abord éliminer les influences délétères qui l'assaillent de tous les côtés et ensuite lui assurer les conditions normales d'un développement spontané³⁶¹.

La position dialectique de Marx ne le conduisait donc pas à affirmer qu'un nouveau système économique, fondé sur l'association des producteurs, naîtrait d'une succession, donnée une fois pour toutes, de stades prédéfinis. Par la même occasion, il niait que le développement du mode de production capitaliste fût une nécessité historique dans toutes les parties du monde³⁶². Dans le texte final qu'il adressa à Zassoulitch, les considérations de Marx étaient nettement plus concises, et son ton plus prudent, que dans les brouillons préliminaires. Cela indique sans doute qu'il pensait que son traitement de cette question si complexe était encore trop superficiel, et que certains doutes théoriques continuaient à le hanter. Il commençait sa lettre en disant : « Une maladie de nerfs, qui m'attaque périodiquement depuis les derniers dix ans, m'a empêché de répondre plus tôt à votre lettre du 16 février. Je regrette de ne pas pouvoir vous donner un exposé succinct et destiné à la publicité de la question que vous m'avez fait l'honneur de me proposer³⁶³. » En réalité, les multiples brouillons que nous avons conservés montrent qu'il a consacré beaucoup de temps à la question, sans y apporter une réponse qui le satisfasse³⁶⁴.

Ceux qui n'approuvaient pas ses réflexions finales cherchèrent à en minimiser la portée, les présentant comme les rêvasseries d'un vieil homme dont les facultés théoriques étaient presque épuisées³⁶⁵ ; tandis que ceux qui les approuvaient y virent le testament politique de Marx, plus important peut-être que les textes qu'il acheva et publia de son vivant. Quoi qu'il en soit, on ne peut que constater que la réponse à Vera Zassoulitch correspondait aux habitudes de travail de Marx : au cours du processus d'élaboration de ses théories, il passait

généralement beaucoup de temps à faire des recherches étendues, formulant des hypothèses qui, invariablement, soulevaient des doutes et faisaient l'objet d'une autocritique. Il arrivait alors à de nouvelles hypothèses, qui exigeaient une étude plus approfondie et suscitaient de nouveaux doutes. Les écrits de la dernière partie de la vie de Marx ne font pas exception à la règle. Ils ne doivent donc pas être considérés avec dédain, comme s'ils n'avaient qu'une valeur secondaire, ni considérés comme l'aboutissement de la pensée de Marx sur ces questions. Ce qu'ils nous permettent vraiment de saisir, c'est la conclusion essentielle à laquelle parvint Marx : les hypothèses concernant le cours possible de l'histoire ne doivent pas se fonder sur des lois abstraites mais toujours tenir compte de la diversité des contextes existants.

Les considérations solidement étayées de Marx sur l'avenir de l'*Obchtchina* sont aux antipodes de l'équation qui relie le socialisme aux forces productives – une conception, entachée d'un certain nationalisme et complaisante à l'égard du colonialisme, qui s'imposa dans la Deuxième Internationale et au sein des partis sociaux-démocrates. Elles se distinguent aussi nettement de la méthode prétendument « scientifique » d'analyse sociale qui domina, au ^{xx}^e siècle, dans le mouvement communiste.

Engels, lui aussi, fit l'erreur d'accepter passivement le cours de l'histoire. Dans un certain nombre d'écrits et de lettres des dernières années de sa vie, il adopta une position qui se trouve formulée dans une lettre de 1893 à Danielson : « le processus qui consiste à remplacer 500 000 propriétaires terriens et quelque 8 millions de paysans par une nouvelle classe de propriétaires bourgeois ne peut s'accomplir qu'au travers de souffrances et de convulsions effroyables ». Il ajoutait que « l'histoire est la plus cruelle des déesses, et c'est sur des tas de cadavres qu'elle conduit son triomphe, non seulement en temps de guerre, mais aussi dans les périodes de développement économique "pacifique". Et nous, hommes et femmes, sommes malheureusement si stupides, que nous ne pouvons trouver le courage nécessaire pour accomplir de véritables progrès, à moins d'y être poussés par des souffrances hors de toute proportion »³⁶⁶. Aux doutes de Marx se substitua la conviction que, même dans un pays comme la Russie, le capitalisme était une étape inévitable du développement économique³⁶⁷.

ANALYSE DU MOUVEMENT POPULISTE

Durant cette période, Marx saisit également l'opportunité d'exprimer son point de vue sur diverses tendances révolutionnaires russes. En ce qui concerne le mouvement populiste, il appréciait le caractère concret et pragmatique de leur activité politique et le fait que, dans leur propagande, ils ne recouraient pas à d'absurdes fioritures ultra-révolutionnaires ni à des généralisations contre-productives.

Trois positions se dessinaient, selon la manière dont les révolutionnaires concevaient la relation entre sphère politique et sphère économique. Ceux qui tenaient que toute transformation dans la seconde devait être imposée par la première avaient tendance à partager les positions néoblanquistes de Tkachev (1844-1886) ou l'approche anarchiste de Bakounine (1814-1876).

Le premier mouvement révolutionnaire russe à émerger dans les années 1870 fut Terre et Liberté (*Zemlia i Volia*). Il considérait qu'on pouvait parvenir au socialisme même là où la

société bourgeoise n'avait pas encore connu un développement important³⁶⁸. Cette organisation se scinda en 1879 en deux courants : une minorité autour de Partage noir (*Tcherny Peredel*) rejetait l'idée selon laquelle seule une révolution dans la sphère politique pouvait apporter un changement fondamental des rapports économiques. Son nom provenait de la proposition de distribuer la terre aux paysans – l'adjectif *tcherny*, noir, désignant aussi le peuple ou la plèbe. Parmi ses dirigeants figuraient Vera Zassoulitch et Georgui Plekhanov (1856-1918), l'un des premiers « marxistes » russes, qui évolua ensuite vers une vision plus gradualiste et finit par accepter l'idée que la seule possibilité était de concentrer toutes les énergies sur une tâche d'organisation, en attendant que le capitalisme se développe³⁶⁹.

La majorité issue de Terre et Liberté, regroupée au sein de La Volonté du peuple, avait une position plus nettement définie³⁷⁰. Dans un article intitulé « La Révolution politique et le problème économique » (1881), signé A. Dorochenko – pseudonyme de Nikolaï Kibaltchitch (1853-1881) – on lisait qu'il ne pouvait y avoir « des institutions politiques libres sans quelque préparation dans la sphère économique³⁷¹ ». Leur position sur la question révolutionnaire présentait le même degré de flexibilité : « Il apparaît que le premier signal de la révolution viendra de la ville et non du village. Mais une fois le succès atteint en ville, on verra des millions de paysans affamés lever le drapeau de la révolte³⁷². » En bref, les révolutionnaires qui appartenaient à La Volonté du peuple pensaient que des grands changements sociaux étaient possibles en Russie, mais qu'il fallait saisir les opportunités qui se présentaient. Le deuxième numéro du journal *La Volonté du peuple* affirmait, en guise de programme, que, si les révolutionnaires savaient « profiter de ce moment, ils seraient en mesure de donner le pouvoir au peuple et d'empêcher le Tsar de le remettre à la bourgeoisie. Mais il n'y a pas un moment à perdre. [...] Maintenant ou jamais : tel est notre dilemme³⁷³ ». Le grand intérêt de Marx pour ce qui se passait en Russie était lié, pour une part, au fait que ces développements soulevaient la question – fondamentale pour les révolutionnaires qui vinrent après lui – du poids respectif des facteurs subjectifs et des facteurs objectifs dans le processus historique.

Le jugement de Marx sur les organisations socialistes en Russie, formulé dans une lettre adressée à Friedrich Sorge à la fin de 1880, montrait qu'il ne se laissait pas influencer par les liens personnels qu'il entretenait avec leurs membres, et encore moins par les déclarations d'allégeance de ces derniers à ses propres théories. Il décrivait les forces actives en ces termes : « D'un côté, nous avons les critiques (principalement de jeunes professeurs d'université, dont certains sont des amis personnels, et aussi quelques gens de lettres), et de l'autre le comité central terroriste », c'est-à-dire l'organisation La Volonté du peuple. Marx disait à Sorge que le caractère pragmatique du second groupe, qu'il considérait avec faveur, irritait au plus haut point le premier, c'est-à-dire les militants de Partage noir. Au sujet de ces derniers, pour la plupart exilés volontaires, Marx écrivait :

Ces gens – qui pour la plupart d'entre eux (pas tous) ont quitté la Russie, contrairement aux terroristes, qui risquent leur peau – constituent le soi-disant « parti de la propagande ». (Pour faire de la propagande en Russie, ils ont filé à Genève – quel *quid pro quo* !) Ces messieurs sont opposés à toute action politico-révolutionnaire. La Russie doit, d'un *salto mortale*, se précipiter dans le millénium anarcho-communisto-athée. En attendant, eux préparent ce saut en pratiquant un doctrinarisme assommant³⁷⁴.

Dans une lettre d'avril 1881 à sa fille Jenny, il vitupéra à nouveau à l'attitude des intellectuels russes qui avait trouvé refuge en Suisse : ils n'étaient que « purs doctrinaires, anarcho-

socialistes confus » et « leur influence sur le théâtre des opérations russe [était] zéro³⁷⁵ ». Évoquant les assassins jugés à Saint-Pétersbourg, il approuvait leur position politique et leur méthode de propagande :

Ce sont des gens tout à fait remarquables, *sans pose mélodramatique**, simples, concrets, héroïques. Trompeter et agir sont deux attitudes opposées, et irréconciliables. Le comité exécutif de Pétersbourg³⁷⁶, qui agit de manière si vigoureuse, publie des manifestes d'une « modération » exquise. On est bien loin des manières de cour d'école des Most et autres criards infantiles, qui présentent le « tyrannicide » comme une « théorie » et une « panacée » [...]. Eux, au contraire, ne cessent d'expliquer aux Européens que leur *modus operandi* est un mode d'action spécifiquement russe, historiquement nécessaire, sur lequel il n'y a pas plus lieu de moraliser – pour ou contre – que sur le tremblement de terre de Chios³⁷⁷.

Ainsi, les jugements de Marx concernant la possibilité du socialisme en Russie n'étaient pas fondés uniquement sur la situation économique du pays. En 1881, son contact avec les populistes russes – comme avec les Communards une décennie plus tôt – l'avait amené à une nouvelle conviction : il était désormais mieux disposé à considérer le surgissement de l'événement révolutionnaire et les forces subjectives qui le modelaient, autant que la succession des modes de production dans l'histoire. Cela le conduisit à un internationalisme plus vrai, conçu à l'échelle globale, et non pas seulement européenne³⁷⁸.

La conception plus nettement multilinéaire que Marx développa dans ses dernières années le conduisit à examiner avec encore plus d'attention les spécificités historiques et les disparités de l'évolution politique et économique entre différents pays et différents contextes sociaux. Cette approche ne fit sans doute qu'accroître les difficultés qu'il rencontrait dans son entreprise – déjà ardue – d'achèvement des livres 2 et 3 du *Capital*.

Mais Marx n'abandonna pas la vision de la société communiste qu'il avait esquissée dans les *Grundrisse* pour tomber dans un utopisme abstrait³⁷⁹. Travaillé par le doute, hostile aux simplismes passés et aux nouveaux dogmatismes qui se dressaient et se réclamaient de lui, il jugea possible qu'une révolution éclate dans des conditions et des formes qu'il n'avait jamais envisagées auparavant. L'avenir était dans les mains de la classe ouvrière et dépendait de la capacité de ses organisations, et de ses luttes en faveur de profonds changements sociaux.

3

LES TRAVAUX ET LES PEINES D'« OLD NICK »

PREMIÈRE DIFFUSION DU CAPITAL EN EUROPE

En 1881, Marx n'était pas encore l'imposante référence du mouvement ouvrier international qu'il allait devenir au xx^e siècle. Dans les années 1840, le nombre de dirigeants politiques et d'intellectuels influencé par ses idées était resté très limité ; ce que les polices internationales et ses adversaires appelaient « le parti de Marx³⁸⁰ » n'était, en réalité, composé que d'une poignée de militants. Les choses ne s'améliorèrent pas dans la décennie suivante, où, après la défaite des révolutions de 1848, seuls un petit nombre de réfugiés, principalement en Grande-Bretagne, pouvait être considérés comme « marxien³⁸¹ ».

Le développement de l'Association internationale des travailleurs (AIT) et l'écho rencontré, dans toute l'Europe, par la Commune de Paris modifièrent la donne, en conférant à Marx une certaine notoriété et en assurant une diffusion raisonnable de ses œuvres. *Le Capital* avait commencé à circuler en Allemagne, où une nouvelle édition parut en 1873 ; en Russie, où il avait été traduit en 1872 ; en France, où il fut publié en livraisons entre 1872 et 1875. Même là, toutefois, les idées de Marx étaient en concurrence avec celles d'autres socialistes du temps et restaient souvent minoritaires.

En Allemagne, le congrès d'unification de Gotha, qui entérina la fusion du Sozialdemokratische Arbeiterpartei Deutschlands, lié à Marx, et de l'Allgemeiner Deutscher Arbeiterverein, fondé par Ferdinand Lassalle (1825-1864), adopta en 1875 un programme qui portait dans une large mesure l'empreinte de Lassalle. En France, comme en Belgique, les théories de Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865) avaient plus d'influence dans la classe ouvrière, et les groupes qui se réclamaient de Marx n'étaient pas plus importants, par leur nombre ou leurs initiatives politiques, que ceux qui s'inspiraient d'Auguste Blanqui (1805-1881). En Russie, les choses étaient spécialement compliquées car les œuvres de Marx étaient lues et interprétées dans un cadre social, économique et politique arriéré, très éloigné du modèle ouest-européen de développement capitaliste. En Grande-Bretagne, d'autre part, Marx restait quasiment inconnu³⁸² et ses écrits peinaient à trouver un public en Italie, en Espagne et en Suisse, où l'influence de Mikhaïl Bakounine était, dans les années 1870, plus grande que celle du philosophe allemand. De l'autre côté de l'Atlantique, rares étaient ceux qui avaient seulement entendu parler de Marx.

Une autre raison de cette situation était le caractère inachevé de son œuvre – à commencer par *Le Capital* lui-même. Significativement, quand Karl Kautsky demanda à Marx, en 1881, si le temps n'était pas venu de publier ses *Œuvres complètes*, Marx lui répondit, narquois : « Il faudrait déjà qu'elles soient écrites³⁸³. »

Mais si Marx ne vécut pas assez longtemps pour assister à l'essor mondial de ses idées, les dernières années de sa vie furent bien marquées par un intérêt toujours croissant pour ses théories – et en particulier pour son *opus magnum* – aux quatre coins de l'Europe. Cela provoqua des réactions diverses. Ce succès de Marx suscita parfois de « la jalousie », comme l'indiquait Engels dans une lettre à Bernstein à la fin de l'année 1881. La vie interne de la Fédération des travailleurs socialistes de France, par exemple, fut marquée par un conflit entre deux courants principaux : les « possibilistes », menés par l'ex-anarchiste Paul Brousse (1844-1912) et un groupe plus proche des idées de Marx, dirigé par Jules Guesde (1845-1912). Dans la période qui précéda la scission – qui n'était guère évitable et donna naissance à deux partis nouveaux : d'une part la Fédération des travailleurs socialistes de France, réformiste, et d'autre part le premier parti « marxiste » de France, le Parti ouvrier français (POF) –, les deux groupes rivaux s'engagèrent dans d'intenses batailles idéologiques. Marx finit par être impliqué dans ces conflits, et, en juin 1880, il rédigea avec Guesde et Paul Lafargue, le programme électoral du Parti ouvrier français, qui servit de base politique à la gauche française.

Dans ce contexte, Brousse et Benoît Malon (1841-1893), communard et publiciste socialiste, utilisèrent tous les moyens pour discréditer les théories de Marx. Évoquant la dureté des polémiques qu'ils menaient, Engels s'en prit particulièrement à Malon qui, disait-il, « s'efforce de trouver aux découvertes de Marx d'autres géniteurs (Lassalle, Schäffle, et même De Paepe !) ». Il fulminait également contre les rédacteurs de l'hebdomadaire *Le Prolétaire*, qui avaient accusé Guesde et Lafargue d'être les « marionnettes » de Marx et de vouloir « vendre les ouvriers français aux Prussiens et à Bismarck*³⁸⁴ ». Engels voyait dans l'hostilité de Malon et Brousse une marque de chauvinisme :

La masse des socialistes français vit comme une horreur le fait que la nation qui a apporté au monde les *idées françaises**, qui a le monopole des idées, que Paris, *centre des lumières**, doit maintenant recevoir ses idées socialistes toutes faites de l'Allemand Marx. Mais c'est ainsi, et Marx est tellement supérieur à nous tous par son génie, sa conscience scientifique presque excessive et sa fabuleuse érudition, que si quelqu'un voulait s'aventurer à critiquer ces découvertes, il ne pourrait que s'en mordre les doigts³⁸⁵.

Incapable de comprendre « comment on peut être envieux du génie », Engels poursuivait :

Mais ce qui irrite le plus les petits râteurs qui ne sont rien et qui voudraient être tout, c'est que Marx a conquis, par ses réalisations théoriques et pratiques, une position telle que les meilleurs éléments des mouvements ouvriers des différents pays ont une confiance totale en lui. Ils s'adressent à lui dans les moments cruciaux pour obtenir des conseils, et jugent généralement que ses conseils sont les meilleurs. Il occupe cette position en Allemagne, en France, en Russie, sans parler des pays plus petits. Ce n'est donc pas M[arx] qui impose aux gens son opinion, et encore moins ses volontés ; ce sont les gens eux-mêmes qui viennent à lui. Et c'est précisément ce qui fonde l'influence toute particulière de M[arx], qui est si importante pour le mouvement ouvrier³⁸⁶.

Contrairement à ce que prétendaient Brousse et ses disciples, Marx n'avait aucune animosité particulière à leur endroit. Engels assura que l'attitude de Marx à l'égard des Français était « la même qu'avec les autres mouvements nationaux » avec lesquels il restait « en contact permanent, pour peu que cela en vaille la peine et que l'occasion s'en présente ». Pour conclure, Engels soulignait que « toute tentative d'influencer les gens contre leur gré ne

[pouvait] qu'être dommageable et réduire à néant la vieille confiance qui [s'était] formée au temps de l'Internationale »³⁸⁷.

Indépendamment de Guesde et Lafargue, un certain nombre d'autres militants français étaient entrés en contact avec Marx. Au début de 1881, il informa son gendre qu'il avait été approché par Édouard Fortin (1854-1947), un militant et publiciste socialiste :

[Ce Fortin] m'a écrit plusieurs lettres en m'appelant « Mon cher maître ». Sa demande est très « modeste ». Comme il étudie le « Capital », il propose de faire des résumés mensuels, qu'il a l'amabilité de m'envoyer chaque mois. Je devrais chaque mois les corriger, et lui expliquer les passages qu'il pourrait avoir mal compris. Ainsi, lorsqu'il aura terminé le dernier résumé mensuel et que je le lui aurai renvoyé corrigé, il disposera d'un manuscrit prêt à être publié et, comme il le dit, il inondera la France avec des *torrents de lumière**³⁸⁸.

Accaparé par des sujets plus importants, Marx dut faire savoir à Fortin qu'il n'était pas en mesure de répondre à sa demande³⁸⁹. Mais l'échange ne fut pas tout à fait vain, puisque, plus tard, Fortin traduisit *Le Dix-huit brumaire de Louis Bonaparte* en français et le publia en 1891.

Un abrégé populaire du *Capital* – le troisième après ceux de Johann Most (1846-1906) en 1873³⁹⁰ et de Carlo Cafiero (1846-1892) en 1879³⁹¹ – parut en néerlandais en 1881³⁹². Ferdinand Domela Nieuwenhuis, à l'origine de cette publication, y ajouta la dédicace suivante : « L'auteur dédie ces pages à Karl Marx, penseur sagace et noble défenseur du droit des travailleurs, en marque de profonde estime³⁹³. » Ces lignes témoignaient d'une reconnaissance de l'œuvre de Marx qui commençait à se diffuser dans un certain nombre de pays européens.

En février 1881, dans la perspective d'une deuxième édition, Marx dit à Nieuwenhuis qu'il pensait que ce dernier avait fait du bon travail mais qu'il entendait faire quelques suggestions de son cru : « les corrections qui me semblent nécessaires concernent des détails ; l'essentiel, l'esprit du livre, est déjà bien là³⁹⁴ ». Dans la même lettre, il faisait référence à une biographie qui lui avait été consacrée par le journaliste libéral néerlandais Arnoldus Kerdijk (1846-1905), et avait parue en 1879 dans une collection intitulée *Mannen van beteekennis*. L'éditeur de la collection, Nicolas Balsem (1835-1884), avait auparavant pris contact avec Marx pour obtenir des informations et documents sur sa vie, manifestant que, s'il ne partageait pas ses idées, il reconnaissait leur importance. Marx avait « pour habitude de repousser ce genre de demande », et il fut contrarié, à la lecture du texte, de se voir accusé de « falsifier délibérément des citations ». Il indiqua à Nieuwenhuis :

Un journal hollandais [...] a proposé de m'ouvrir ses colonnes, mais je ne réponds pas, par principe, à de telles morsures de punaises. [...] Si j'avais fait l'inverse, j'aurais passé la meilleure partie de mon temps à apporter des démentis et des rectifications, de la Californie à Moscou. Quand j'étais plus jeune, il m'arrivait de frapper fort, mais l'âge apporte la sagesse nécessaire pour éviter une inutile *dissipation of force*³⁹⁵.

Marx était arrivé à cette conclusion quelques années auparavant. Dans une interview publiée en janvier 1879 dans le *Chicago Tribune*, il avait lancé cette boutade : « Si je devais démentir tout ce qui a été dit et écrit en mon nom, j'aurais besoin de toute une équipe de secrétaires³⁹⁶. » Engels approuvait pleinement cette attitude. Dans une lettre à Kautsky, rédigée peu après celle de Marx à Nieuwenhuis, il dit, au sujet des nombreuses approximations et erreurs d'interprétation commises par l'économiste allemand Albert Schäffle (1831-1903) et d'autres « socialistes de la chaire³⁹⁷ » au sujet de l'œuvre de Marx, « réfuter toutes les énormes sottises que Schäffle a consignées dans ses nombreux gros livres m'apparaît comme une perte de

temps. On ferait déjà un sacré volume rien qu'en corrigeant toutes les fausses citations du "Capital" que ces messieurs donnent entre guillemets³⁹⁸ ».

Et il concluait, péremptoire : « Ils devraient déjà apprendre à lire et à recopier, avant d'exiger que l'on réponde à leurs questions³⁹⁹. »

En dehors de ces mésinterprétations et inexactitudes, et des tentatives d'ostracisation politique qui les accompagnaient, Marx fut aussi victime de véritables actes de sabotage. Dans une lettre qu'il écrivit à Danielson en février, après avoir lu son article « Essai sur notre économie sociale post-réforme » (1880), qu'il avait trouvé « original, au meilleur sens du terme », Marx indiqua :

Si vous sortez du cadre de la pensée routinisée, vous êtes toujours certain d'être, pour commencer, « boycotté ». C'est là la seule arme défensive que les tenants de la routine, dans leur stupeur, savent manier. J'ai été « boycotté » en Allemagne pendant de très longues années, et je le suis encore en Angleterre, avec cette petite différence que, de temps en temps, on lance contre moi une ânerie si absurde que je rougirais d'y réagir publiquement⁴⁰⁰.

En Allemagne, cependant, les ventes de son *opus magnum* avaient grimpé, et en octobre 1881, quand la deuxième édition fut épuisée, l'éditeur Otto Meissner (1819-1902) demanda à Marx de faire quelques amendements et ajouts dans la perspective d'une troisième édition. Deux mois plus tard, Marx avoua à son ami Friedrich Sorge que ce travail de retouche « tomb[ait] mal⁴⁰¹ » ; peu avant, il avait écrit à sa fille Jenny qu'il voulait « consacrer tout [s]on temps, dès [qu'il s'en] sentirai[t] capable, exclusivement à finir le 2^e livre du Capital⁴⁰² ». Il dit la même chose à Danielson – « je veux terminer le Livre 2 [...] dès que possible » –, ajoutant :

Je vais proposer à mon éditeur l'arrangement suivant : je fais, pour la troisième édition, le moins de retouches et d'ajouts possibles, mais, en contrepartie, il ne tire que 1 000 exemplaires, et non 3 000, comme il en avait l'intention. Quand ces exemplaires [...] seront vendus, je modifierai le livre comme je l'aurais fait dès maintenant si les circonstances avaient été différentes⁴⁰³.

Les idées de Marx commençaient à se diffuser – plus lentement, il est vrai, que partout ailleurs – dans le pays où il vivait depuis 1849. En juin 1881, Hyndman publia un livre, *England for All* (1881) qui exposait les principes directeurs de sa Democratic Federation. Deux des huit chapitres – intitulés « Travail » et « Capital » – étaient faits de traductions, ou dans certains cas de paraphrases, du *Capital*. Pourtant, l'auteur – qui depuis la fin de 1880 était un visiteur régulier de Maitland Park Road⁴⁰⁴, et travaillait à un résumé des théories de Marx – ne mentionnait pas *Le Capital*, ni même le nom de Marx, dans *England for All*. Il se contentait de la déclaration suivante : « Pour les idées et une grande partie du contenu des chapitres II et III, je dois beaucoup à l'œuvre d'un grand penseur et écrivain original, qui sera, je l'espère, bientôt mise à la disposition de la grande masse de mes compatriotes⁴⁰⁵. »

Marx n'eut vent de la brochure de Hyndman qu'après sa publication. Il fut vexé et stupéfait car les extraits du *Capital* n'étaient « séparés par aucun guillemet du reste du texte, qui est inexact et comporte des erreurs d'interprétation⁴⁰⁶ ». Il lui écrivit donc au début de juillet :

J'avoue être abasourdi en m'apercevant que, durant votre séjour à Londres, vous avez tenu secret votre projet, qui était pourtant bien mûri et accompli, de publier, avec quelques modifications, l'article refusé par *The Nineteenth Century*, comme chapitres 2 et 3 de *England for All*, c'est-à-dire de vos commentaires sur le programme de la Fédération⁴⁰⁷.

Marx revint sur le sujet en décembre dans une lettre à Friedrich Sorge :

Le type m'a écrit des lettres remplies d'excuses ridicules, par exemple que « les Anglais n'aiment pas que des étrangers leur fassent la leçon », que mon nom « suscite tant de haine que... », etc. Ceci étant, son petit livre – dans la mesure où il

s'appuie sur *Le Capital* – constitue de la bonne propagande, même si cet homme est faiblard, et qu'il est loin d'avoir la patience nécessaire – première condition de tout apprentissage – pour explorer un sujet en profondeur⁴⁰⁸.

Après la rupture de leurs relations, Marx stigmatisa Hyndman en le classant parmi « ces charmants écrivains de la classe moyenne [...] avides de tirer *immédiatement* profit de toute nouvelle idée que leur apporte un vent favorable, que ce soit en termes d'argent, de renommée ou de capital politique⁴⁰⁹ ». La dureté du jugement de Marx n'était assurément pas due à sa déception de n'avoir pas été cité nommément. Car il restait convaincu que

citer nommément *Le Capital* ou son auteur aurait été une vraie gaffe. Les programmes des partis ne doivent paraître liés à tel auteur ou tel livre. Mais permettez-moi d'ajouter qu'ils ne sont pas non plus le lieu adéquat pour de nouveaux développements scientifiques, tels que ceux que vous avez empruntés au *Capital*, et que ces derniers n'ont absolument pas leur place dans le commentaire d'un programme avec les objectifs affichés duquel ils n'ont pas le moindre rapport. Ils auraient eu leur place dans la présentation d'un programme visant la création d'un parti ouvrier distinct et indépendant⁴¹⁰.

À côté de l'indélicatesse de Hyndman, le principal motif de la colère de Marx était son souci de voir *Le Capital* utilisé au service d'un projet politique qui était manifestement sans rapport avec les idées qu'il contenait⁴¹¹. Les différences entre les deux hommes, en effet, étaient profondes. Hyndman n'inclinait pas à penser que le pouvoir devait être conquis par l'action révolutionnaire ; sa position, qui devint celle du réformisme anglais, était que les changements ne pouvaient être obtenus que par des moyens pacifiques, et graduellement. En février 1880, il avait dit à Marx : « L'objectif que tout Anglais devrait se fixer est de déclencher les prochaines mobilisations, politiques et sociales, sans susciter de conflit dangereux, et générateur de troubles⁴¹². » À l'inverse, Marx – qui était opposé à tout modèle préconçu – répondit à Hyndman, à la fin de 1881, que son « parti consid[er]ait une révolution anglaise non pas comme nécessaire, mais – compte tenu des précédents historiques – comme possible ». L'expansion du prolétariat avait rendu « inévitable » une « évolution » de la question sociale :

Si [cette évolution] devient une révolution, ce ne sera pas seulement la faute des classes dirigeantes, mais aussi de la classe ouvrière. Chaque concession pacifique faite par les premières leur a été arrachée par une « pression extérieure ». Leur action a répondu à cette pression, et si cette dernière s'est relâchée, c'est seulement parce que la classe ouvrière ne sait pas comment employer son pouvoir et faire usage des libertés dont elle dispose légalement⁴¹³.

Il faisait suivre son jugement d'une comparaison avec la situation en Allemagne, où la classe ouvrière avait bien conscience, dès le début de son mouvement, qu'on ne peut se débarrasser d'un despotisme militaire que par une révolution. En même temps, les prolétaires comprirent qu'une telle révolution, même si elle était dans un premier temps victorieuse, se retournerait contre eux s'ils ne se dotaient pas d'une organisation, n'accumulaient pas des connaissances, ne pratiquaient pas la propagande. [...] C'est pourquoi ils transgressèrent les frontières de la légalité. L'illégalité était entièrement du côté du gouvernement qui les déclarait hors la loi. Leurs crimes n'étaient pas des actes, mais des opinions qui déplaisaient aux dirigeants⁴¹⁴.

De tels propos sont une preuve supplémentaire du fait que, pour Marx, la révolution ne se résumait pas à un renversement rapide du système, mais était un processus long et complexe⁴¹⁵.

Même si les idées de Marx donnaient lieu à de vifs débats et à de rudes polémiques, elles commençaient à avoir un impact, en Angleterre même. À la fin de 1881, Marx observait ainsi, dans une lettre à Sorge : « les Anglais ont commencé, ces derniers temps, à s'intéresser au *Capital* ». En octobre, la *Contemporary Review* avait publié un article, « The Socialism of Karl Marx and the Young Hegelians⁴¹⁶ », que Marx jugeait « très insuffisant, et plein d'erreurs »,

mais aussi révélateur d'un nouvel intérêt pour sa personne et ses idées. Il ajoutait ironiquement que cet article était « *fair* », car son auteur, John Rae (1845-1915) ne supposait pas que Marx, au cours des années où il avait développé ses « dangereuses théories » avait obéi à des « motivations malignes ». Marx ajoutait : « Je dois saluer sa magnanimité ! » Cela n'empêcha pas Marx de formuler un jugement définitif sur ce genre de publication : « la *Fairness* qui consiste, *a minima*, à se familiariser suffisamment avec l'objet que l'on critique, semble inconnue aux écrivains du philistinisme britannique⁴¹⁷ ».

Une autre revue anglaise, *Modern Thought*, traita Marx plus respectueusement et se montra disposée à reconnaître le caractère scientifique de son œuvre. Un article du journaliste et juriste Ernest Belfort Bax (1854-1926) y définissait *Le Capital* comme l'incarnation d'une « doctrine économique comparable, par son caractère révolutionnaire et sa grande importance, au système copernicien en astronomie ou à la loi de la gravitation en mécanique ».

Espérant qu'une traduction anglaise serait bientôt publiée, Bax n'affirmait pas seulement que *Le Capital* était « l'un des livres les plus importants du siècle », mais admirait aussi le style de Marx, qu'il comparait à celui d'Arthur Schopenhauer (1788-1860), pour son « charme et sa verve », son « humour » et « sa présentation aisément compréhensible des principes les plus abstraits »⁴¹⁸.

Marx fut très satisfait de cette « première publication anglaise de ce genre, qui est imprégnée d'un enthousiasme réel pour les nouvelles idées, et s'oppose avec force au philistinisme britannique ». Il nota qu'il y avait « beaucoup de choses erronées ou confuses [...] dans la présentation de [ses] idées économiques et dans les traductions (*i.e.* citation du *Capital*) ». Toutefois, il louait les efforts de l'auteur, et était heureux que « la parution de cet article, annoncée par de grandes affiches sur les murs du West End, à Londres, [ait] fait sensation »⁴¹⁹.

La diffusion élargie des idées de Marx, déjà sensible dans les années 1870, se poursuivit donc au début de la décennie suivante. Désormais, ces idées ne touchaient plus seulement un petit cercle de disciples et de militants politiques, mais commençaient à atteindre un public plus large. L'intérêt pour Marx ne concernait pas seulement ses écrits politiques – le *Manifeste du Parti communiste*, par exemple, et les résolutions de l'Association internationale des travailleurs – mais s'étendait à sa contribution la plus théorique : la critique de l'économie politique. Les théories contenues dans *Le Capital* commençaient à être discutées et évaluées dans divers pays européens. Quelques années plus tard, Engels, usant d'une expression qui deviendrait célèbre, n'hésita pas à décrire l'œuvre de son ami comme « la bible de la classe ouvrière »⁴²⁰. Il n'est pas certain que Marx, qui n'était guère porté sur les textes sacrés, aurait apprécié cette image.

POURQUOI MARX N'A-T-IL PAS PU ACHEVER LE CAPITAL ?

Entre 1877 et le début de 1881, Marx rédigea deux nouvelles versions de diverses parties du livre 2 du *Capital*. En mars 1877, il commença à établir un index assez complet des matériaux déjà réunis⁴²¹, puis se concentra presque exclusivement sur la première partie, « Les métamorphoses du capital et leur cycle »⁴²², en s'attachant à rendre mieux compte du procès

de circulation du capital. Après quoi, en dépit de sa mauvaise santé et du fait que la nécessité de mener toujours de nouvelles recherches rendait son travail très irrégulier, il continua à plancher sur divers sujets, notamment le dernier chapitre, « Accumulation et reproduction élargie ». C'est aussi de cette époque que date ce qu'on appelle le Manuscrit VIII du livre 2 du *Capital*⁴²³, dans lequel Marx, après avoir repris les textes déjà composés, rédigea de nouveaux brouillons qui lui semblaient nécessaires à la poursuite de son œuvre. Il s'aperçut aussi qu'il avait commis, et répété à de nombreuses reprises, une erreur d'interprétation, quand il avait considéré que les représentations monétaires n'étaient qu'une manière de dissimuler le contenu réel des rapports économiques⁴²⁴.

Toutefois, à l'été 1877, quand « les insomnies et le chaos nerveux de [sa] tête qui en [découlaient eurent] atteint un degré préoccupant⁴²⁵ », Marx fut contraint, une nouvelle fois, de prendre un peu de repos, à Karlsbad et en Forêt noire. Avec les années, il avait appris qu'il fallait « faire preuve de diplomatie avec son *corpus* [corps] comme avec toutes les autres choses⁴²⁶ ».

À son retour en Angleterre, alors même que sa santé ne s'était guère améliorée, Marx se replongea dans ses manuscrits. Il se plaignit à Sorge de ces « maudites *insomnies* » qui l'avaient affligé durant l'année et avaient rendu « sa plume formidablement paresseuse »⁴²⁷. En novembre 1877, Marx écrivit au jeune banquier francfortois Sigmund Schott (1852-1910) qu'il allait et venait « entre les différentes parties de l'œuvre ». Il avait « commencé *privatim* *Le Capital* exactement dans le sens inverse (en commençant par la 3^e partie, la partie historique⁴²⁸) de celui dans lequel il [était] proposé au public, à cette réserve près que le premier livre, attaqué en dernier, [avait été] tout de suite arrangé pour l'impression, tandis que les deux autres demeuraient sous une forme brute, celle que revêt toute recherche *originaliter* [à l'origine]⁴²⁹ ».

Durant cette période, Marx n'abandonna pas ses autres recherches, mais il se concentra particulièrement sur les questions bancaires et commerciales, recopiant des extraits de *l'Histoire de la banque* (1874) de l'historien italien Petro Rota (1846-1875), de *l'Histoire du commerce byzantin* (1808) et de *l'Histoire du commerce chez les Grecs* (1839) du premier recteur de l'université de Bonn, Karl Hüllman (1765-1846), et de *L'Histoire naturelle des matières premières du commerce* (1872) du juriste et statisticien John Yeats (1822-1902). À la fin de mars 1878, Marx écrivit à Schott qu'il avait trouvé « très utile⁴³⁰ » un livre de A. Saling, éditeur d'un manuel destiné aux actionnaires de la Bourse. Il lut et recopia aussi les œuvres de l'économiste russe Illarion Ignatevitch Kaufman (1848-1916), en particulier *Théorie et pratique du système bancaire* (1873-1877) ; tout en critiquant le « style "ampoulé" » du livre et son « apologie enthousiaste » du capitalisme, il concluait que l'auteur, « à son insu », aboutissait « à prouver [...] que ce [qu'il dénonçait] comme un "abus" ou un "mauvais usage" [constituait] en réalité, pour le meilleur ou pour le pire, un produit nécessaire du système de production⁴³¹ » de l'époque. Au cours de l'automne Marx continua à étendre ses connaissances dans ce domaine, en parcourant, entre autres ouvrages, *Papier monnaie, la racine du Mal* (1872) de l'économiste Charles A. Mann et les *Principes de la science bancaire* (1873) de Pietro Rota.

Tout en poursuivant ses recherches et en lisant les publications les plus récentes, Marx approfondit sa connaissance de l'évolution économique de la Russie et des États-Unis. En avril, grâce à son ami Danielson, qui avait été sollicité par Lopatine (1845-1918), il reçut « tout un carton avec les publications “russes” les plus récentes de Pétersbourg⁴³² ». Parmi les auteurs de ces ouvrages figuraient le fameux juriste et philosophe Boris Nikolaïevitch Tchitchérine (1828-1904), dont la médiocrité inspira à Marx ce commentaire : « de toute évidence les bases de l'économie politique lui sont inconnues et il s' imagine que le simple fait qu'elles paraissent sous son nom transformera les trivialités de l'école de Bastiat en vérités originales et évidentes⁴³³ ». Marx demanda donc à Danielson de lui fournir un aperçu de la politique financière russe des quinze dernières années, et de lui faire un point sur la productivité du secteur agricole.

En avril 1876, Marx avait écrit à Sorge que, pour pouvoir avancer dans le livre 2 du *Capital*, il avait besoin « de regarder par [lui]-même ce qui [avait] paru d'à peu près utilisable sur l'agriculture américaine et les rapports fonciers, ainsi que sur le crédit (la panique, l'argent, etc. et tout ce qui s'y [trouvait] lié)⁴³⁴ ». C'est aussi pour cette raison que, deux ans plus tard, il demanda au libraire londonien George Rivers de lui expédier ses catalogues de « livres américains et d'ouvrages anciens⁴³⁵ ». Peu après les avoir reçus et avoir commencé à les utiliser, Marx indiqua à Danielson :

Le champ de recherches le plus intéressant pour un économiste se trouve certainement aujourd'hui aux États-Unis [...] Des transformations – qui ont mis des siècles des siècles à se produire en Angleterre – ont été accomplies là-bas en quelques années. Il invita ensuite son ami à prêter une attention particulière à ce qui se passait dans les « nouveaux États », comme l'Ohio ou la Californie⁴³⁶.

Marx avait commencé à appliquer pour sa propre œuvre l'approche qu'il avait recommandée à Danielson. En mai 1878, Marx étudia le *Premier rapport annuel* (1877) du Ohio Bureau of Labour Statistics, et dans les mois suivants, grâce aux matériaux que Sorge lui avait envoyés des États-Unis, il s'intéressa à la Pennsylvanie et au Massachusetts. Il se peut qu'il ait prévu de suivre la dynamique du mode de production capitaliste plus largement, et à une échelle plus globale, dans les livres du *Capital* qui lui restaient à écrire. Si l'Angleterre avait été son principal terrain d'observation pour le livre 1, les États-Unis auraient pu constituer un nouveau terrain qui lui aurait permis de donner à son œuvre une nouvelle portée. On peut penser, en outre, qu'il désirait examiner plus précisément les formes prises par le mode de production capitaliste dans différents contextes et différentes périodes⁴³⁷.

Quoi qu'il en soit, entre le printemps et l'été de 1878, il se consacra plus à l'étude de la chimie, de la minéralogie et de la chimie agricole qu'à celle de l'économie politique. De la fin mars à début juin, il recopia des extraits de divers textes dont *l'Histoire naturelle des matières premières du commerce* (1872) de John Yeats, *Le Livre de la nature* (1848) du chimiste Friedrich Schoedler (1813-1884), et les *Éléments de chimie et de géologie agricoles* (1856) du chimiste et minéralogiste James Johnston (1796-1855)⁴³⁸. Entre juin et début septembre, il se colleta au *Manuel de l'étudiant en Géologie* (1857) de Joseph Jukes (1811-1869)⁴³⁹, livre dont il tira le plus grand nombre d'extraits. Ces extraits portaient sur des questions de méthodologie scientifique, sur les étapes du développement de la discipline géologique, et sur son utilité pour la production industrielle et agricole.

Ces nouvelles lumières éveillèrent chez Marx le besoin de développer ses idées concernant le profit, sujet auquel il s'était particulièrement attaché au milieu des années 1860, dans la 6^e partie du livre 3 du *Capital*, intitulée « Transformation du surprofit en rente foncière ». Aucune des notes qu'il prit sur des textes de sciences naturelles n'avait pour fonction directe de lui permettre d'éclairer vraiment la matière qu'il étudiait. Mais d'autres cahiers d'extraits, plus centrés sur les aspects théoriques, devaient servir à achever le livre 3. Engels raconta plus tard que Marx « explora la préhistoire, l'agronomie, la propriété foncière en Russie et en Amérique, la géologie, etc., en particulier pour élaborer [...] la partie sur la rente foncière du livre 3 du *Capital*⁴⁴⁰ ».

Mais, à l'été 1878, l'état de santé de Marx lui imposa de faire une nouvelle pause. Sa fille Eleanor dit au journaliste et militant allemand Carl Hirsch que Marx avait « trop travaillé dernièrement et [qu'il était] absolument forcé de ne rien faire pendant quelque temps⁴⁴¹ ».

Quand, plus tard dans le mois, il se remit au travail, Marx lut *La Réforme du système monétaire* (1869), de l'économiste allemand Adolph Samter (1824-1883). Y figuraient des formules présentées comme des citations du *Capital*, notamment la phrase « or et argent sont par nature monnaie », alors que la formule authentique de Marx affirmait qu'ils n'étaient « pas par nature monnaie ». Ce qui inspira à Marx ce commentaire acrimonieux, dans une lettre à Engels : « en Allemagne, l'art de lire semble dépérir de plus en plus dans les milieux "cultivés"⁴⁴² ».

À l'inverse, ceux qui rencontraient Marx étaient frappés par son érudition et sa culture sans borne. Un correspondant anonyme qui l'interviewa pour le *Chicago Tribune* en décembre 1878 fut étonné de sa « familiarité avec les questions américaines, notamment sur les vingt dernières années⁴⁴³ ». Les deux hommes discutèrent de nombreux sujets, et Marx, montrant une nouvelle fois que ses idées politiques n'étaient pas rigides, déclara que « beaucoup de points » du programme du parti socialiste allemand perdaient « toute signification hors d'Allemagne ». Les mouvements ouvriers en « Espagne, en Russie, en Angleterre et aux États-Unis », expliqua-t-il, avaient « des plateformes adaptées à leurs difficultés spécifiques. Seul le but à atteindre [était] le même », que Marx définissait moins comme la « suprématie du travail » (c'est la formule qu'avait suggérée l'interviewer) que comme « l'émancipation du travail »⁴⁴⁴. Quand on lui demanda ce que le socialisme avait accompli, il pointa deux aspects principaux. D'abord,

Les socialistes ont mis au jour la lutte générale universelle entre capital et travail – en un mot sa dimension cosmopolite – et ont par conséquent tenté de susciter une entente entre les travailleurs des différents pays, ce qui devint de plus en plus nécessaire à mesure que les capitalistes devenaient plus cosmopolites dans l'embauche du travail, la mise en opposition des travailleurs étrangers et des natifs, non seulement en Amérique, mais en Angleterre, en France et en Allemagne. Des relations internationales naquirent immédiatement entre les travailleurs de ces trois pays, montrant que le socialisme n'était pas seulement un problème local, mais un problème international, qui devait être résolu par l'action internationale des travailleurs⁴⁴⁵.

Marx souligna une nouvelle fois que « les classes laborieuses se [mouvaient] spontanément », sans avoir besoin que les philanthropes bourgeois ou les sectes révolutionnaires leur disent quoi faire. « Les socialistes n'inventent pas le mouvement, ils disent simplement aux travailleurs quels en seront les caractères et les fins⁴⁴⁶. »

Le journaliste américain lui demanda ensuite de confirmer les paroles qui lui étaient attribuées par le religieux évangéliste Josephus Cook (1838-1901), auteur de divers livres

populaires sur la science et le socialisme. Selon Cook, Marx avait dit qu'en 1871, à l'époque de la Commune, les révolutionnaires étaient au nombre de 3 millions tout au plus, mais que vingt ans plus tard ils seraient 50 à 100 millions ; ils se « lèveront contre le capital odieux » et « le passé disparaîtra comme un affreux cauchemar », dans une « conflagration populaire allumée en des centaines de points à la fois »⁴⁴⁷. Marx répondit qu'il n'avait « jamais écrit un seul mot » du texte paru dans *Le Figaro* ; qu'il n'avait jamais rédigé « de telles absurdités mélodramatiques », mais que s'il devait « démentir tout ce qui avait été dit et écrit en [s]on nom, [il aurait] besoin de toute une équipe de secrétaires ». Ce qui importait à Marx était la critique du capitalisme : ce système, déclara-t-il, n'était « qu'une simple phase historique, qui passera et fera place à une forme sociale plus haute »⁴⁴⁸. Contrairement à ceux qui associaient la pensée de Marx à l'idée d'un effondrement immédiat et inéluctable du capitalisme, le journaliste perçut chez l'Allemand « la ferme conviction que ses théories se réaliser[ai]ent, si ce n'est dans ce siècle, au moins au cours du prochain »⁴⁴⁹.

Marx exposa des idées similaires à l'homme politique écossais Elphinstone, qui le rencontra au début de 1879. Alors que ce dernier envisageait un scénario où l'on supposerait, comme il le disait, « que votre révolution ait eu lieu et que vous ayez votre forme républicaine de gouvernement », et suggérait, de manière provocatrice, qu'on serait « encore loin de la réalisation de vos idées propres et de celles de vos amis », Marx lui répondit calmement : « Ce ne serait qu'une étape dans l'amélioration des choses [...], une simple étape sur un long chemin »⁴⁵⁰.

En ce qui concerne l'avancement du *Capital*, Marx dit en novembre 1878 à Danielson – le traducteur du livre 1 en russe – que le livre 2 ne partirait pas à l'imprimerie « avant la fin 1879 »⁴⁵¹. En avril 1879, il écrivit qu'il avait été informé que, en raison de l'adoption des lois antisocialistes en Allemagne, il ne serait pas possible de publier de nouveaux tomes « tant que le régime actuel persistait dans sa sévérité du moment »⁴⁵². Marx, bien conscient qu'il n'était pas près d'achever l'œuvre commencée en 1867, prenait la mauvaise nouvelle avec philosophie.

D'abord, il voulait attendre que la crise industrielle en Angleterre ait atteint son apogée. Même si, comme il le prévoyait, elle devait passer « comme celles qui [l'avaient] précédée et [lancer] un nouveau "cycle industriel" avec toutes ses différentes phases de prospérité », le devenir de la crise et son observation attentive étaient « de première importance » pour « celui qui [étudiait] la production capitaliste ».

Deuxièmement, Marx écrivait que « la masse de documents [qu'il avait] reçus non seulement de Russie mais aussi des États-Unis [lui fournissait] un agréable "prétexte" pour continuer [ses] recherches au lieu de les livrer définitivement au public »⁴⁵³. Les États-Unis, bien que toujours en retard en ce qui concerne « l'ampleur de la richesse acquise », avaient déjà « dépassé l'Angleterre pour ce qui est de la rapidité du progrès économique »⁴⁵⁴. Marx était aussi particulièrement attentif au développement des *joint stock companies* et à l'impact de la construction de chemins de fer sur l'économie. Comme il le perçut bien, les chemins de fer avaient « permis et même imposé à des États où le capitalisme était limité à quelques secteurs prééminents de la société, de créer et d'élargir brusquement leur superstructure capitaliste de

façon disproportionnée par rapport à la taille du corps social continuant à assurer sous des formes traditionnelles, le gros de la production ». Ils avaient donc « accéléré la désintégration sociale et politique » dans des pays où le capitalisme était moins développé, comme ils avaient « accéléré le développement final [...] de la production capitaliste » dans des pays où il était plus avancé⁴⁵⁵. En outre, la mise en place de cette nouvelle infrastructure majeure n'avait pas seulement fourni « les moyens de communication adéquats aux moyens modernes de production mais aussi [la base...] d'immenses sociétés par actions, qui ont ensuite constitué un point de départ pour [...] les sociétés bancaires ». Le transport par rail avait donné « une impulsion jamais pressentie auparavant à la concentration du capital », mais aussi à l'« activité cosmopolite de prêt de capital », enserrant le monde entier dans ce que Marx appelait « un réseau d'escroquerie financière et d'endettement mutuel » qui était « la forme que [revêtait] la fraternité "internationale" pour les capitalistes »⁴⁵⁶.

Il fallut du temps pour comprendre ce phénomène – et c'est pourquoi, en juin 1880, Marx confirma à Nieuwenhuis, principal représentant du Sociaal-Democratische Bond des Pays-Bas, que « la II^e partie du *Capital* ne [pouvait] pas paraître en Allemagne dans les circonstances actuelles », ce qui l'arrangeait bien. Car « certains phénomènes économiques [étaient] entrés dans un nouveau stade de développement et [exigeaient] donc d'être retravaillés »⁴⁵⁷.

La troisième et dernière raison pour laquelle Marx tarda à conclure le livre 2 est que son docteur lui ordonna de « réduire considérablement [sa] "journée de travail"⁴⁵⁸ ». Marx avait déjà confié à Danielson en avril 1879 que, depuis qu'il avait dû renoncer à son voyage annuel Karlsbad⁴⁵⁹ en raison du climat politique créé en Allemagne et en Autriche par la mise en œuvre des lois antisocialistes, sa santé n'était plus aussi bonne qu'auparavant⁴⁶⁰. Marx passa en août deux semaines entre Saint-Aubin et Saint-Héliier, deux petites villes sur « l'île délicieuse⁴⁶¹ » de Jersey, à quelques miles de la côte normande. L'endroit avait été choisi par Eleanor, son compagnon de voyage habituel, qui était heureuse de cette nouvelle expérience. Père et fille reprirent la route dans la seconde moitié du mois d'août pour retrouver le reste de la famille à Ramsgate, où Jenny Longuet avait donné naissance à un autre garçon. Ils y restèrent jusqu'à la mi-septembre.

Marx vérifia si sa capacité de travail s'était améliorée, en parcourant certains des « manuscrits mathématiques » qu'il avait emportés, mais, comme il le confia à Engels, tout n'était « pas *all right* pour ce qui était de [sa] tête », et il avait dû « abandonner bien vite ce *job* prématuré »⁴⁶². Peu après, il écrivit à Sorge que sa santé avait empiré et que son « état nerveux » avait « fini par [lui] rendre tout travail intellectuel presque "infaisable" »⁴⁶³. Néanmoins, la quinzaine passée à Ramsgate – dont l'air lui réussissait « extraordinairement bien » – le remit sur pied⁴⁶⁴. Marx informa également Danielson, lui indiquant qu'après une période où il avait dû « suspendre tout travail », et avait été « dans l'incapacité de faire son sort à la nourriture mentale » que son correspondant lui avait envoyée de Saint-Pétersbourg, il se sentait mieux et prévoyait de « se mettre au travail avec énergie »⁴⁶⁵. Mais il avait bien conscience d'avoir devant lui un rude labeur. Il ne devait pas seulement reprendre certaines parties du manuscrit et en améliorer le contenu ; il avait aussi une tâche plus impérieuse encore : affronter certains des problèmes théoriques complexes qui restaient irrésolus⁴⁶⁶.

Engels parla aussi à Johann Philip Becker (1809-1886) de l'amélioration de la santé de Marx : « Marx va mieux que l'an dernier, même si ce n'est pas encore tout à fait ça. Mme Marx traîne quelque chose depuis un moment qui perturbe de temps en temps sa digestion et elle est rarement tout à fait bien. Le volume 2 progresse lentement et ne progressera sans doute pas plus vite jusqu'à ce qu'un été meilleur que le précédent permette à Marx de récupérer une bonne fois pour toutes⁴⁶⁷ ». Mais cet été annoncé ne viendrait jamais.

Des soucis et difficultés de même ordre accompagnèrent le travail de révision du livre 1 du *Capital*. En 1872 démarra la publication de l'édition française du *Capital*. Confiée à Joseph Roy, qui avait auparavant traduit certains textes de Ludwig Feuerbach (1804-1872), elle était censée paraître en plusieurs livraisons chez l'éditeur Maurice Lachâtre (1814-1900), entre 1872 et 1875. Marx admit qu'il serait bon de produire une « édition populaire à bon marché⁴⁶⁸ ». « J'applaudis à votre idée de publier la traduction [...] en livraisons périodiques », écrivait-il. « Sous cette forme, l'ouvrage sera plus accessible à la classe ouvrière et pour moi cette considération l'emporte sur toute autre. » Conscient, toutefois, que la médaille avait un revers, il pensa que « la méthode d'analyse » qu'il avait employée risquait de rendre « assez ardue la lecture des premiers chapitres » et il craignait que « le public [...] ne se rebute parce qu'il n'aura pu tout d'abord passer outre ». Il jugea qu'il ne pouvait faire quoi que ce soit à propos de ce « désavantage » si ce n'était « toutefois de prévenir et de prémunir les lecteurs soucieux de vérité ». « Il n'y a pas de route royale pour la science, écrivait-il, et ceux-là seulement ont la chance d'arriver à ses sommets lumineux qui ne craignent pas de se fatiguer à gravir ses sentiers escarpés »⁴⁶⁹.

Finalement, Marx dut passer plus de temps sur la traduction que ce qu'il avait prévu pour la correction des épreuves. Comme il l'écrivit à Danielson, Roy avait « traduit souvent trop littéralement » et l'obligeait à « réécrire des passages entiers en français pour qu'ils soient rédigés dans un style familier au public français »⁴⁷⁰.

Un peu plus tôt, sa fille Jenny avait dit à Kugelmann que son père avait été « obligé de faire d'innombrables corrections », réécrivant « non seulement des phrases complètes mais des pages entières »⁴⁷¹ – et un mois plus tard elle ajouta que la traduction était si « imparfaite » qu'il avait été « obligé de récrire la plus grande partie du premier chapitre »⁴⁷². Puis ce fut Engels qui écrivit à Kugelmann, dans une veine semblable, que la traduction française avait été « un travail d'Hercule » pour Marx et qu'il avait dû « pour ainsi dire la refaire entièrement »⁴⁷³. Une fois terminé ce rude travail, Marx lui-même nota qu'il lui avait « fait perdre tellement de temps que [il] ne collaborerai[t] à aucune traduction de quelque manière que ce soit⁴⁷⁴ ».

Qui plus est, en révisant la version française⁴⁷⁵, Marx décida d'introduire dans son texte des ajouts et des changements. Ceux-ci concernaient principalement la section sur le procès d'accumulation du capital, mais aussi certains points particuliers comme la distinction entre « concentration » et « centralisation » du capital. Dans la postface à l'édition française, il n'hésita pas à accorder à cette dernière « une valeur scientifique indépendante de l'original⁴⁷⁶ ». Ce n'est pas un hasard si, en 1877, alors qu'on envisageait une édition anglaise, Marx écrivit à Sorge que le traducteur devait absolument comparer « la deuxième édition allemande avec l'édition française où [il avait] ajouté quelques nouveautés et où bien des choses [étaient]

beaucoup mieux exposées⁴⁷⁷ ». Dans une lettre de novembre 1878, où il évaluait les aspects positifs et négatifs de l'édition française, il écrivit à Danielson que celle-ci contenait « de nombreux changements et ajouts d'importance », mais qu'il avait « dû parfois aussi “aplatir” le sujet dans l'édition française – surtout dans le premier chapitre »⁴⁷⁸. C'est pourquoi il jugea nécessaire de bien spécifier, plus tard dans le mois, que les chapitres « marchandise et monnaie » et « la transformation de monnaie en capital » devaient « uniquement être traduits depuis le texte allemand »⁴⁷⁹.

Les brouillons du livre 2 du *Capital* restèrent dans un état non définitif. Les manuscrits du livre 3, eux, ont un caractère très fragmentaire, et Marx ne parvint jamais à le reprendre de telle manière qu'ils reflètent les progrès de sa recherche⁴⁸⁰. On doit aussi avoir en tête qu'il ne put jamais mener à bien la révision du livre 1 qui devait lui permettre, grâce à des modifications et des ajouts, d'améliorer son *opus magnum*⁴⁸¹. En réalité, ni l'édition française de 1872-1875 ni l'édition allemande de 1881 ne peuvent être considérées comme la version définitive qu'il aurait voulu mettre au point.

La conscience critique avec laquelle Marx composa son *Capital* montre combien il était éloigné de l'auteur dogmatique que beaucoup de ses adversaires et disciples autoproclamés présentèrent au monde.

LE CARROUSEL DE LA VIE

Au cours des deux premières semaines de juin 1881, la santé de Jenny Marx connut une nouvelle forte dégradation. Son affaiblissement était alarmant et aucun traitement ne semblait pouvoir y remédier. Le docteur Bryan Donkin la persuada de quitter Londres et son climat, espérant qu'elle retrouverait ainsi l'équilibre nécessaire pour entreprendre le voyage qu'elle prévoyait pour aller rendre visite à sa fille Jenny et à ses petits-enfants bien-aimés, à Paris. Marx et sa femme décidèrent donc d'aller à Eastbourne, au bord de la Manche.

À ce moment, Marx n'était pas non plus en bonne santé et l'on pensait que ce séjour au bord de la mer ne lui permettrait pas seulement d'être auprès de sa femme, comme il le souhaitait, mais serait aussi bénéfique pour lui. Engels écrivit à Jenny Longuet, dans la seconde moitié du mois : « Le changement d'air sera également bénéfique au Maure⁴⁸². Il a besoin, lui aussi, de se tonifier un peu, même si sa toux nocturne n'est plus si forte, et qu'il dort mieux⁴⁸³. » Marx lui-même évoqua son calvaire dans une lettre à Sorge, lui confiant le 20 juin que « depuis 6 mois une toux persistante, un rhume, des maux de gorge et des rhumatismes ne [lui avaient] permis de sortir que rarement, et [l'avaient] tenu à l'écart de la société⁴⁸⁴ ».

Marx et sa femme partirent pour Eastbourne vers la fin du mois et y restèrent environ trois semaines. C'est Engels qui supportait le coût du voyage et payait les consultations médicales qui s'imposaient. En juillet, il tenta d'apaiser son ami : « Tu peux maintenant avoir 100 à 120 £, et il suffit de me dire si tu veux tout en une fois, et combien j'expédie là-bas, et combien je te donne ici⁴⁸⁵. »

Laura et Eleanor se relayèrent auprès de leurs parents pour leur procurer du réconfort⁴⁸⁶. Mais la santé de Jenny Marx ne s'améliorait pas. Comme elle l'écrivit à Laura : « malgré les conditions propices, je ne me sens pas mieux [...]. Imagine-toi, j'en suis venue à utiliser un fauteuil roulant, chose que moi, la marcheuse par excellence, j'aurais considérée comme au-dessous de ma dignité il y a seulement quelques mois⁴⁸⁷ ».

À son retour à Londres, le médecin trouva que Jenny allait un peu mieux et il l'autorisa à aller rendre visite à sa fille et à ses petits-enfants. Marx envoya 5 £ à sa fille pour qu'elle puisse « payer la location des draps de lit, etc. » qui, insistait-il, étaient indispensables pour les recevoir chez elle. « Le reste », ajoutait-il, serait « payé à notre arrivée »⁴⁸⁸.

Le 26 juillet, Marx et sa femme, accompagnés d'Helene Demuth, accostèrent en France et voyagèrent jusqu'à Argenteuil, en banlieue parisienne, où Jenny Marx vivait avec son mari. Immédiatement, Marx voulut voir le médecin de famille, Gustave Dourlen, qui disait pouvoir s'occuper de Jenny. Il écrivit à Engels que, dès le premier jour de leur visite, « les petits [avaient] accaparé⁴⁸⁹ » *Old Nick*. Ce nom, chargé de connotations diaboliques, était utilisé par la famille comme alternative au surnom « Maure » et, dans les dernières années de sa vie, Marx, plus amusé que ravi de cette comparaison avec le diable⁴⁹⁰, s'en servait fréquemment pour signer ses lettres à ses filles, à Engels ou à Paul Lafargue.

L'arrivée de Marx en France, même si elle n'obéissait qu'à des motifs strictement personnels, ne pouvait que susciter des soupçons. Longuet avait pensé que, dès que la nouvelle serait connue, les anarchistes attribueraient à Marx « des intentions malignes » et la volonté d'influencer les élections à venir, mais son ami Georges Clemenceau (1841-1929) lui indiqua que Marx n'avait « absolument rien à craindre de la police⁴⁹¹ ». Eleanor Marx avait également informé Carl Hirsch (1841-1900), le correspondant à Paris de la presse social-démocrate allemande, de l'arrivée de ses parents, ce qui fit dire à Marx que sa présence était déjà « un secret éventé ».

Engels, qui séjournait à Bridlington, dans le Yorkshire, fut divertit et rassuré par ce que son ami lui racontait, et il lui répondit avec sa prévenance coutumière : « J'ai pris des chèques avec moi. Si tu as besoin de quelque chose, ne te gêne pas et indique-moi la somme approximative dont tu as besoin. Ta femme ne peut et ne doit rien se refuser ; ce qu'elle désire ou ce qui selon vous peut lui faire plaisir, elle doit l'avoir. » Il parlait aussi à Marx d'un des grands plaisirs de sa vie : « ici, on peut se passer de bière allemande, la *bitter ale* du petit café sur la jetée est excellente, et mousse autant qu'une bière allemande⁴⁹² ».

De l'autre côté de la Manche, Marx ne s'amusait pas autant. Il remercia Engels pour son aide : « Je suis vraiment gêné de devoir compter autant sur ton *exchequer*, mais l'anarchie qui s'est abattue ces deux dernières années sur mon foyer et a provoqué toutes sortes de retards pèse sur moi depuis trop longtemps⁴⁹³. » Puis il donna des nouvelles de la santé de sa femme : « Ici, ce sont les mêmes hauts et bas qu'à Eastbourne, à ceci près que par moments se déclenchent des souffrances épouvantables – comme par exemple hier » – auxquelles le docteur Dourden réagit en administrant des opiacées. Marx ne dissimulait pas ses craintes : « Les “améliorations” temporaires ne dissimulent naturellement pas les progrès du mal, mais elles abusent ma

femme, et – malgré mes réserves – renforcent Jenny dans l'idée que notre séjour à Argenteuil doit durer aussi longtemps que possible⁴⁹⁴. »

Ce balancement permanent entre l'espoir et la crainte n'avait rien de bon pour sa propre santé et troublait même ses moments de repos : « C'est cette nuit que, pour la première fois, j'ai eu à nouveau un sommeil à peu près raisonnable. J'ai la tête si vide, c'est comme si une roue de moulin tournait là-dedans. » Il n'avait par conséquent pas pu se « rendre à Paris ou écrire la moindre ligne » aux camarades de la capitale pour les inviter à venir chez sa fille⁴⁹⁵. Leur première excursion dans le centre de Paris n'intervint que le 7 août, et elle procura une grande joie à Jenny. Marx, qui n'y était pas revenu depuis 1849, eut quant à lui l'impression d'une « foire perpétuelle* ».

Dans une nouvelle lettre, Marx expliqua à Engels que, revenu à Argenteuil, et craignant que l'état de son épouse ne se détériore brusquement, Marx tenta de la persuader de rentrer à Londres. Mais les sentiments maternels de Jenny l'emportèrent et elle dit vouloir rester le plus longtemps possible avec sa fille. Elle avait joué à Marx, qui parlait de rentrer dans la semaine, le tour de « donner à laver du linge qui ne sera[it] pas restitué avant le début de la semaine⁴⁹⁶ » suivante⁴⁹⁷. Marx terminait sa missive par quelques lignes sur lui-même : « Étrangement, alors que je dors sacrément peu la nuit et que mes journées sont pleines d'agitation et de soucis, tout le monde me parle de ma bonne mine – et à juste titre⁴⁹⁸. »

Pour finir, c'est un autre événement pénible qui le força à quitter la France, en grande hâte. Le 16 août, Marx reçut des nouvelles indiquant que sa troisième fille, Eleanor, était gravement malade. Il repartit immédiatement pour Londres, où sa femme et Helene Demuth le rejoignirent quelques jours plus tard. Il fut vite clair que Tussy – le surnom d'Eleanor – traversait une sérieuse dépression⁴⁹⁹. Inquiet de la voir « pâle et maigre » et de savoir qu'elle n'avait pas mangé « depuis des semaines, littéralement », Marx annonça à son autre fille Jenny que sa sœur souffrait d'« insomnies continues, tremblements des mains, tics nerveux du visage » et que tout « retard dans la prise » en charge serait « périlleux »⁵⁰⁰. Pour tenir dans cette crise, Marx avait heureusement le souvenir des belles semaines qu'il avait passées, malgré tout, à Argenteuil : « le plaisir d'être avec toi et avec les chers enfants m'a donné plus de joie que je n'aurais pu en trouver partout ailleurs⁵⁰¹ ».

À peine deux jours plus tard, des nouvelles arrivèrent d'Argenteuil : « Longuet et le petit Harry » étaient « très malades ». Marx nota que, pour le moment, la famille ne connaissait que des malheurs⁵⁰². Les peines et les tourments semblaient ne pas devoir finir.

LA MORT DE SA FEMME

Les soins à apporter à Eleanor, qui absorbèrent beaucoup des forces de Marx dans la deuxième moitié de l'été, et l'évolution de la maladie de Jenny – qui « s'approchait de la catastrophe⁵⁰³ » – empêchèrent la famille Marx d'entretenir quelque relation sociale que ce fût. Au début du mois, Marx écrivit à Minna Kautsky (1837-1912) – une ancienne actrice devenue autrice de livres à contenu social – et s'excusa de ne pas pouvoir l'inviter à Londres, la

« terrible, et, [il le craignait,] fatale maladie de [sa] femme ayant pour ainsi dire rompu tous les liens de la famille avec le monde extérieur⁵⁰⁴ ». À Kautsky, le fils de Minna, il avait écrit, le même jour, qu'il était devenu un « *garde malade**⁵⁰⁵ ».

Au cours de cette période, Marx reprit son étude des mathématiques. Plus tard, Paul Lafargue se souvint de la manière très singulière dont son beau-père abordait le sujet :

À part les poètes et les romanciers, Marx avait un moyen original de se distraire : les mathématiques, pour lesquelles il avait une prédilection toute particulière. L'algèbre lui apportait même un réconfort moral ; elle le soutint aux moments les plus douloureux de son existence mouvementée. Pendant la dernière maladie de sa femme, il lui fut impossible de s'occuper de ses travaux scientifiques ordinaires ; il ne pouvait sortir de l'état pénible où le mettaient les souffrances de sa compagne qu'en se plongeant dans les mathématiques. C'est pendant cette période de souffrances morales qu'il écrivit un ouvrage sur le calcul infinitésimal, ouvrage d'une grande valeur, assurent les mathématiciens qui le connaissent... Marx retrouvait dans les mathématiques supérieures le mouvement dialectique sous sa forme la plus logique et la plus simple. Une science, disait-il, n'est vraiment développée que quand elle peut utiliser les mathématiques⁵⁰⁶.

À la mi-octobre, la santé de Marx, écrasée sous le poids des événements familiaux, fléchit encore, une bronchite dégénérant en pleurésie sévère. Cette fois, ce fut Eleanor qui passa tout son temps au chevet de son père, essayant de l'aider à éviter la pneumonie. Elle dissuada sa sœur de quitter Argenteuil pour les rejoindre⁵⁰⁷.

C'est un Engels inquiet qui écrivit à Bernstein, le 25 octobre : « Il est au lit depuis 12 jours, à cause d'une bronchite, accompagnée de toutes sortes de complications, mais depuis dimanche tout danger est écarté. J'ai eu très peur⁵⁰⁸. » Quelques jours plus tard, il informa aussi son vieux camarade Becker : « à son âge, et dans son état de santé, une bronchite n'est pas une plaisanterie. Heureusement, le pire est passé, et pour Marx tout danger est provisoirement écarté, mais il doit encore passer l'essentiel de son temps au lit, et il est très esquiné⁵⁰⁹ ».

À la fin de novembre, Engels envoya un nouveau bulletin médical à Bernstein : « M[arx] est encore très diminué, il n'a pas le droit de quitter la chambre, ni de s'occuper de choses sérieuses, mais il reprend visiblement du poids ». Toutefois, « si un événement extérieur [avait pu] contribuer à remettre Marx sur pieds, [c'étaient] bien les élections »⁵¹⁰. Le 27 octobre 1881, les sociaux-démocrates allemands avaient obtenu plus de 300 000 voix aux élections législatives – un score unique en Europe⁵¹¹.

Jenny Marx, elle aussi, était contente du résultat, mais ce devait être une des dernières joies de son existence. Dans les semaines suivantes, sa situation se dégrada terriblement. Sa fille Eleanor rapporta plus tard que le docteur Donkin avait dit que, « pour lui procurer un peu de changement », elle et les autres personnes qui l'aidaient devaient « la soulever (dans ses draps) et la transporter de son lit à la chaise longue », et de la chaise au lit⁵¹². On donnait à Jenny de la morphine, pour l'endormir et lui épargner des douleurs trop intenses. Eleanor raconta :

Notre mère était couchée dans la grande pièce de devant, Maure dans la petite pièce de derrière. [...] Je n'oublierai jamais le matin où il se sentit assez fort pour aller dans la chambre de ma mère. Lorsqu'ils se retrouvèrent, ils furent de nouveau jeunes – elle, une jeune fille aimante, lui un jeune homme amoureux, au seuil de leur vie, et non plus un vieil homme ravagé par la maladie et une vieille femme mourante qui se quittaient pour toujours⁵¹³.

Le 2 décembre 1881, Jenny Marx, la femme qui, aux côtés de Marx, avait partagé sa passion politique, et traversé avec lui les épreuves, mourait d'un cancer du foie. C'était une perte irremplaçable. Pour la première depuis que, en 1836, à 18 ans, il était tombé amoureux d'elle,

Marx se retrouvait seul, privé de son « trésor le plus cher⁵¹⁴ », sans le « visage [qui] éveill[ait] en [lui] les souvenirs les plus marquants et les plus doux de [son] existence⁵¹⁵ ».

Pour ne pas compromettre un peu plus sa santé fragile, il ne fut pas autorisé à assister à ses obsèques : « l'interdiction du médecin » était sans appel, écrivit-il, avec tristesse, à sa fille Jenny. Il pensa à ce que sa femme avait dit à l'infirmière, peu de temps avant sa mort, à propos d'une formalité qu'on avait oubliée : « Nous ne sommes pas des gens qui vivent tellement pour l'extérieur⁵¹⁶. » Cependant, Engels – un homme dont Eleanor a dit qu'il était « d'une gentillesse et d'un dévouement indescriptibles⁵¹⁷ » – assista à l'enterrement. Dans le discours qu'il prononça sur la tombe, il rappela : « Si jamais il y eut une femme qui mit son plus grand bonheur à rendre les autres heureux, ce fut cette femme⁵¹⁸. »

Marx écrivit à sa fille Jenny que cela lui procurait un « bonheur extraordinaire » de se rappeler leur voyage estival à Paris. Sa mère avait bien profité du temps passé avec elle et les enfants, et « le fait de revivre en pensée cette période » l'avait « distraite » durant les dernières semaines de sa maladie. Il dit aussi que c'était pour lui « un réconfort » de savoir que les forces de sa femme l'avaient « abandonnée au bon moment ». La « localisation peu ordinaire » du cancer faisait que la douleur n'avait été « intolérable » que « dans les tous derniers jours [...] Même ses derniers instants [n'avaient] pas été une agonie, mais un endormissement progressif. Ses yeux [étaient] plus grands, plus beaux, plus brillants que jamais »⁵¹⁹.

Pour Marx, la peine déchirante provoquée par cette perte fut encore aggravée par des souffrances physiques. Le traitement qu'il devait subir était extrêmement douloureux, mais il l'affrontait avec stoïcisme. Il écrivit à sa fille Jenny :

Je dois toujours appliquer de la teinture d'iode sur ma poitrine et mon dos, et cette opération, à force d'être répétée, provoque des inflammations de la peau assez désagréables et douloureuses. Ladite opération, qui n'est accomplie que pour éviter une rechute pendant le processus de rétablissement (qui est acquis, hormis un peu de toux), me rend, dans cette période, un grand service. Contre les peines morales, il n'y a qu'un antidote efficace, et c'est la souffrance physique⁵²⁰

Sa santé devenait vraiment précaire, comme il l'écrivit à son ami Becker : « Je suis encore convalescent, mais sur la voie du rétablissement. Une pleurésie, combinée à une bronchite, m'ont si sérieusement atteint que pendant un moment, *i.e.* pendant plusieurs jours, les médecins se sont demandé si je m'en tirerais⁵²¹. » Il ajouta, dans une lettre à Danielson, qu'il s'était trouvé « tout près de quitter ce triste monde ». « Les médecins, continuait-il, veulent m'envoyer dans le sud de la France ou en Algérie⁵²². » Il fut obligé de garder le lit pendant un certain nombre de semaines, et dans une lettre à Sorge, il dit qu'il était confiné chez lui et allait malheureusement devoir consacrer « un certain temps aux opérations de restauration de [sa] santé⁵²³ ». Pourtant, même confronté à ces difficultés immenses, Marx trouva une nouvelle fois la force de se rétablir et de se remettre au travail.

RETOUR À L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE

Entre l'automne 1881 et l'hiver 1882, Marx consacra une grande partie de son énergie intellectuelle à des études historiques. Il travailla de manière intensive à ses *Extraits*

chronologiques, une chronologie annotée, année par année, des événements mondiaux, depuis le premier siècle avant Jésus-Christ, qui résumait leurs causes et leurs traits principaux. C'était la même méthode que celle qu'il avait adoptée pour ses *Notes sur l'histoire indienne* (664-1858), entre l'automne 1879 et l'été 1880.

Une fois de plus, il voulait vérifier que ses théories étaient fondées en les examinant la lumière des grandes évolutions politiques, militaires, économiques et technologiques du passé. Depuis un certain temps, il avait conscience que le schéma de progression linéaire qui faisait s'enchaîner « les modes de production asiatique, antique, féodal et le mode de production bourgeois moderne ⁵²⁴ », esquissé dans la préface de la *Critique de l'économie politique* (1859), était complètement inadapté si l'on voulait comprendre le mouvement de l'histoire, et qu'il convenait de se garder de toute philosophie de l'histoire. Son état de santé fragile lui interdisait d'entreprendre une nouvelle plongée dans les manuscrits inachevés du *Capital*. C'est sans doute pourquoi il pensa que le temps était venu de s'intéresser à nouveau à l'histoire du monde, et en particulier à la question essentielle de la relation entre le développement du capitalisme et la naissance des États modernes ⁵²⁵. L'achèvement des deux livres manquants du *Capital* fut suspendu, Marx attendant que ses forces physiques soient revenues pour s'y atteler de nouveau.

Hors quelques sources mineures qu'il ne mentionne pas, Marx s'appuya sur deux textes principaux pour établir sa chronologie. Le premier était l'*Histoire d'Italie* (1825) de l'Italien Carlo Botta (1766-1837), qui avait originellement publié en trois volumes en français, car l'auteur avait dû fuir Turin en 1814 pour échapper aux persécutions du gouvernement savoyard, et ne regagna le Piémont qu'après la défaite de Napoléon ⁵²⁶. Le second était le livre fameux de Friedrich Schlosser (1776-1861), l'*Histoire universelle du peuple allemand* (1844-1857), qui était considéré, de son vivant, comme le plus grand historien allemand ⁵²⁷. Marx possédait ces deux livres dans sa bibliothèque personnelle – il avait probablement hérité les œuvres de Schlosser de son ami Wilhelm Wolff (1809-1864) – et il rédigea un certain nombre de commentaires dans les marges du premier des deux volumes de l'*Histoire* de Botta ⁵²⁸.

Marx remplit quatre épais cahiers avec les notes tirées de ces deux œuvres ⁵²⁹, d'une écriture encore plus petite que d'habitude, et à peine lisible. Les couvertures portent les titres qu'Engels leur donna quand il classa les papiers laissés par son ami : *Extraits chronologiques I : de 96 à 1320 environ ; II : de 1300 à 1470 ; III : de 1470 à 1580 ; IV : de 1580 à 1648* ⁵³⁰. Les notes de Marx étaient en allemand, anglais et français, et quelquefois agrémentées de brefs commentaires. La plupart de ces commentaires ne sont que de simples corrections concernant des dates ou des événements. Dans certains cas, cependant, Marx ajouta des considérations critiques sur des personnages importants ou avança sa propre interprétation de grands événements historiques, laissant apparaître son désaccord avec la foi dans la Progrès et les jugements moraux de Schlosser. Cette nouvelle immersion dans l'histoire ne se cantonnait pas à l'Europe, mais s'étendait à l'Asie, au Moyen-Orient, au monde islamique, et aux Amériques ⁵³¹.

Dans le premier cahier de ses *Extraits chronologiques*, Marx, s'appuyant principalement sur le livre de Botta, rédigea une chronologie de certains des principaux événements survenus entre 91 avant J.-C. et l'an 1370 de notre ère. Démarrant avec la Rome antique, il s'attachait

notamment à la chute de l'Empire romain, à la montée en puissance de la France, à l'importance historique de Charlemagne (742-814), à l'Empire byzantin et aux divers traits et évolutions du féodalisme.

Après la publication du livre 1 du *Capital*, Marx s'était déjà intéressé à de nombreuses reprises au Moyen Âge, et sa connaissance du sujet s'était considérablement accrue en 1868, quand, s'attachant à des questions historiques et agricoles, il avait compilé les ouvrages de divers auteurs traitant de ces thèmes. Un livre joua un rôle particulièrement important pour lui : *l'Introduction à l'histoire de la formation de la marche, des fermes, villages et cités, et des pouvoirs publics* (1854) de Georg von Maurer (1790-1872)⁵³². Marx dit à Engels qu'il avait trouvé les livres de Maurer « extrêmement importants », car ils abordaient de manière entièrement nouvelle « non seulement la préhistoire, mais aussi toute l'évolution ultérieure des villes libres d'Empire, des propriétaires fonciers jouissant de l'immunité, de la puissance publique, de la lutte entre la paysannerie libre et le servage »⁵³³. Marx annota attentivement tout ce qui pouvait l'aider à analyser le système fiscal dans différents pays et à différentes époques. Il s'intéressa aussi beaucoup au rôle tout particulier de la Sicile, aux marges du monde arabe et de l'Europe, ainsi qu'aux républiques maritimes italiennes et à leur contribution majeure au développement du capitalisme marchand. Enfin, en consultant d'autres livres qui lui permirent de s'approprier les informations fournies par Botta, Marx prit de nombreuses pages de notes sur les conquêtes islamiques en Afrique et dans l'Est, sur les croisades et sur les califats de Bagdad et Mossoul.

Dans le deuxième cahier, qui compte 145 pages et traite de la période 1308-1469, Marx continua à transcrire des informations sur les dernières croisades en Terre sainte. Mais l'essentiel des notes concernait encore les républiques maritimes italiennes, et les progrès économiques en Italie, que Marx voyait comme les débuts du capitalisme moderne⁵³⁴. S'appuyant également sur Machiavel, il résuma les principaux événements des luttes politiques internes à la république de Florence. Dans le même temps, en utilisant *l'Histoire universelle du peuple allemand* de Schlosser, il s'attacha à la situation politique et économique du monde germanique aux XIV^e siècle et XV^e siècles, et à l'histoire de l'empire mongol sous Gengis Khan, et après lui⁵³⁵.

Dans le troisième cahier, long de 141 pages, Marx se concentra sur les conflits politiques et religieux de la période 1470-1580. Il s'intéressa tout spécialement à l'affrontement entre la France et l'Espagne, aux tumultueuses luttes dynastiques de la monarchie anglaise, à la vie et à l'influence de Savonarole (1452-1498). Et, naturellement, il retraça l'histoire de la Réforme protestante, notant le soutien que lui avait apporté la classe bourgeoise émergente. Une bonne partie de ses notes concernent la figure de Martin Luther (1483-1546). Contrairement à Schlosser, il en dressa un portrait extrêmement négatif, concluant de manière acerbe : « Ce moine a bloqué tout ce qu'il y avait de progressiste dans la Réforme⁵³⁶. »

Enfin, dans le quatrième cahier, qui compte 117 pages, Marx s'intéressa principalement aux nombreux conflits religieux qui déchirèrent l'Europe entre 1580 et 1648. La partie la plus longue portait sur l'Allemagne avant le déclenchement de la Guerre de Trente ans (1618-1648) et proposait une analyse approfondie de cette période⁵³⁷. Marx s'attarda sur le rôle joué par le roi de Suède Gustave-Adolphe (1594-1632), le cardinal de Richelieu (1585-1642), et le cardinal

Mazarin (1602-1661). Une dernière partie était consacrée à l'Angleterre après la mort d'Élisabeth I^{re} (1533-1603)⁵³⁸.

En plus de ces quatre cahiers composés d'extraits de Botta et Schlosser, Marx en remplit un autre, du même type, qui était lié à la même recherche. S'appuyant sur *l'Histoire de la République de Florence* (1875) de Giorgio Capponi (1792-1876), Marx y développait les connaissances déjà acquises au sujet des années 1135-1433. Il tira également des notes de *l'Histoire du peuple anglais* (1877) de John Green (1837-1883). Son état de santé instable ne lui permit toutefois pas d'aller plus loin. Ses notes s'arrêtent à la paix de Westphalie, qui mit fin à la guerre de Trente Ans.

Quand la santé de Marx s'améliora, on jugea impératif de tout faire pour éviter « le danger d'une rechute⁵³⁹ ». Accompagné de sa fille Eleanor, il partit le 29 décembre 1881 pour Ventnor, sur l'île de Wight, où il s'était déjà rendu quelques fois auparavant, et où on lui recommandait de retourner, dans l'espoir que « le climat chaud et l'air sec [allaient] rapidement assurer son rétablissement⁵⁴⁰ ». Avant de partir, il écrivit à Jenny : « Mon cher enfant, le plus grand service que tu puisses me rendre, c'est de tenir toi-même. J'espère passer encore de beaux jours à tes côtés, et remplir dignement ma fonction de *Grandpa*⁵⁴¹. »

Il passa les deux premières semaines de 1882 à Ventnor. Pour pouvoir aller se promener sans trop de difficulté, et pour être « moins dépendant des caprices du temps », il devait porter, « *au cas de besoin** », un masque respiratoire, qui ressemblait à « une muselière »⁵⁴². Même dans ces circonstances difficiles, Marx ne se départit jamais de son ironie, et il écrivit à Laura que « la véhémence avec laquelle les journaux bourgeois d'Allemagne [avaient] annoncé soit [qu'il était] mort, soit que [sa disparition] approchait » l'avait « beaucoup amusé »⁵⁴³.

Les jours passés avec Eleanor ne furent pas paisibles. Déprimée par ses problèmes existentiels, elle était encore très perturbée, incapable de trouver le sommeil et redoutait une dégradation spectaculaire de son état nerveux. Malgré la grande affection qu'ils avaient l'un pour l'autre, il leur était difficile de communiquer : lui était sombre et anxieux, et elle lui semblait « désagréable et insatisfaite »⁵⁴⁴.

Marx parvint à se tenir au courant des principaux événements politiques du moment. Quand le chancelier allemand, dans un discours au parlement, fut obligé de reconnaître la profonde défiance des ouvriers allemands à l'égard de la politique gouvernementale⁵⁴⁵, il écrivit à Engels : « je considère comme une grande victoire, non seulement en Allemagne même, mais vis-à-vis de l'étranger *generaly*, le fait que Bismarck ait dû reconnaître devant le Reichstag que les ouvriers allemands avaient en quelque sorte sanctionné son socialisme d'État⁵⁴⁶ ».

La bronchite de Marx était devenue chronique et, après son retour à Londres, les membres de la famille eurent de longues discussions avec le docteur Donkin pour déterminer quel climat serait le plus propice à son rétablissement. L'île de Wight n'avait pas suffi ; un endroit chaud était recommandé. On écarta Gibraltar, car Marx aurait eu besoin d'un passeport pour entrer sur le territoire, et qu'un apatride comme lui n'en avait pas. L'empire bismarckien était sous la neige, et de toute façon il y était *persona non grata*. L'Italie était hors de question, puisque, comme le dit Engels, « la première condition [était] d'épargner au convalescent les chicanes de la police⁵⁴⁷ ».

Soutenu par le docteur Donkin et Paul Lafargue, le gendre de Marx, Engels convainquit le patient de se rendre à Alger, dont le climat était apprécié par les Anglais qui pouvaient se permettre de fuir les rigueurs de l'hiver⁵⁴⁸. Comme l'indiqua par la suite Eleanor, ce qui poussa Marx à entreprendre ce voyage peu commun était sa vieille obsession : achever *Le Capital* :

Son état général allait en se dégradant. S'il avait été plus égoïste, il aurait laissé les choses suivre leur cours. Mais il y avait pour lui quelque chose qui passait avant tout : son dévouement à la cause. Il envisageait d'achever son grand œuvre, et c'est pour cela qu'il accepta, une fois de plus, de faire un voyage susceptible de rétablir sa santé⁵⁴⁹.

Marx partit pour la Méditerranée le 9 février, s'arrêtant sur le chemin à Argenteuil. Sa santé ne s'améliorant pas, il décida, au bout d'une semaine à peine, de continuer seul jusqu'à Marseille, après avoir persuadé Eleanor qu'il n'était pas nécessaire qu'elle l'accompagne. Il confia à Engels : « Pour rien au monde je ne voudrais que la gamine s' imagine qu'elle doit se sacrifier sur l'autel de la famille, en devenant "l'infirmière" d'un vieil homme⁵⁵⁰. »

Après avoir traversé toute la France en train, il atteignit le grand port provençal le 17 février. Il acheta immédiatement un billet pour le premier bateau en partance pour l'Afrique⁵⁵¹ et, le lendemain, par une venteuse après-midi d'hiver, il gagna le port et fit la queue avec d'autres passagers pour monter à bord. Il avait avec lui deux valises contenant ses vêtements, des médicaments, et quelques livres. À 17 heures, le steamer *Said* partit pour Alger, où Marx aller rester soixante-douze jours. Ce fut la seule fois de sa vie qu'il résida hors d'Europe⁵⁵².

LE DERNIER VOYAGE DU MAURE

LE VOYAGE À ALGER. RÉFLEXIONS SUR UN MONDE ARABE

Après trente-quatre heures de traversée houleuse, Marx arriva à destination le 20 février. Dès le lendemain, il écrivit à Engels. Une semaine plus tard, il indiquait que son « *corpus delicti* » était arrivé « glacé jusqu'aux os ». Il trouva une chambre, idéalement située, avec vue sur le port, à l'hôtel-pension Victoria, dans le quartier de Mustapha supérieur. C'était un « panorama magnifique », qui lui permettait d'apprécier « le magnifique mélange euro-africain »⁵⁵³.

La seule personne à connaître l'identité du *gentleman* polyglotte qui venait de débarquer était Albert Fermé (1840-1904), un juge de paix disciple de Charles Fourier (1772-1837), qui s'était installé à Alger après avoir fait de la prison pour s'être opposé au Second Empire. Il fut le seul vrai compagnon de Marx sur place, lui servant de guide lors de diverses excursions et s'efforçant de satisfaire sa curiosité au sujet de ce nouveau monde.

Au fil des jours, toutefois, la santé de Marx ne s'améliora pas : il était encore gêné par sa bronchite, et une toux incontrôlable l'empêchait de dormir la nuit. Le temps inhabituellement froid, humide et pluvieux – c'était le pire hiver à Alger depuis dix ans – entraîna une nouvelle attaque de pleurésie. « La seule différence, écrivit-il à Engels, qu'il y entre ma manière de m'habiller sur l'île de Wight et mon habillement d'ici, c'est que j'ai remplacé mon manteau de rhinocéros par un manteau plus léger ». Il envisagea même de descendre 400 kilomètres plus au sud, jusqu'au village de Biskra, aux portes du désert, mais sa mauvaise condition physique le dissuada d'entreprendre un voyage si éprouvant. Il s'engagea donc dans une nouvelle phase de traitement, longue et fastidieuse, à Alger.

Le docteur Charles Stephann (1840-1906), le meilleur médecin de la ville, lui prescrivit de prendre de l'arsénite de sodium le jour et un sirop opiacé à base de codéine pour mieux dormir la nuit. Il ordonna également à Marx de réduire le plus possible ses efforts physiques, et de s'abstenir de tout « travail intellectuel véritable, excepté un peu de lecture pour [se] distraire ». Malgré cela, le 6 mars, la toux devint plus violente encore et entraîna des saignements. On interdit à Marx de sortir de l'hôtel et même d'avoir des conversations : « repos, solitude et silence » étaient désormais ses « devoirs de citoyen »⁵⁵⁴. Au moins, écrivit-il à Engels, « le docteur Stephann, comme mon cher docteur Donkin, n'oublie pas – le cognac⁵⁵⁵ ».

Le traitement le plus pénible fut le recours aux vésicatoires, une thérapie populaire à l'époque, qui consistait à provoquer la formation d'ampoules sur la peau pour libérer les toxines sous-cutanées. Marx accomplit le traitement avec l'aide d'un jeune pharmacien. Peu à peu, en appliquant de manière répétée du collodion sur sa poitrine et son dos, ce jeune homme, Maurice Casthelaz, parvint à drainer les humeurs qui encombraient ses poumons.

Sans surprise, Marx finit par regretter son choix de venir à Alger : comme il l'écrivit à Paul Lafargue, « depuis [s]on départ de Marseille », il avait fait « le temps le plus splendide » à Nice et Menton, deux autres destinations qu'il avait envisagées⁵⁵⁶. Dans la seconde moitié du mois de mars, il confia à sa fille Jenny : « après cette expédition insensée et irréfléchie, me voilà juste revenu à l'état de santé qui était le mien en quittant » Londres. Il lui dit également qu'il avait eu des doutes sur l'opportunité d'un si long voyage, mais qu'« Engels et Donkin s'étaient enflammés l'un l'autre, comme pris de fureur africaine, et [que] ni l'un ni l'autre n'avait particulièrement cherché à avoir d'informations⁵⁵⁷ » au sujet du climat cette année. Pour lui, « la chose sensée à faire aurait été de s'informer avant de s'engager dans une telle *chasse aux oies sauvages**⁵⁵⁸ ».

Le 20 mars, Marx écrivit à Lafargue qu'il avait dû interrompre temporairement le traitement, car il ne restait « plus un seul endroit sec sur [son] dos ou [sa] poitrine ». La vue de son corps lui rappelait « un champ de melons *en miniature** ». Mais, à son grand soulagement, son sommeil revenait « progressivement » : « quelqu'un qui n'a pas souffert d'insomnies ne peut pas mesurer dans quel état de bien-être on se trouve quand les nuits blanches s'éloignent »⁵⁵⁹.

En revanche, Marx avait plus de difficultés à respirer, à cause des ampoules, de la nécessité de conserver ses pansements et de l'interdiction absolue qui lui était faite de se gratter. Ayant appris qu'en France le temps avait été « magnifique » depuis son départ de Londres, et gardant à l'esprit qu'on lui avait promis un rétablissement rapide, il écrivit à Engels qu'« on ne doit jamais céder à l'exaltation, qui est trompeuse⁵⁶⁰ ! ». Il y avait du chemin à parcourir avant de retrouver « *sana mens in corpore sano*⁵⁶¹ ».

Les souffrances de Marx n'étaient pas seulement physiques. Il se sentait seul et écrivit le 16 mars à sa fille Jenny : « Rien n'est plus magique que la ville d'Alger, si ce n'est la campagne qui environne la ville ; ce seraient les Mille et Une Nuits – à condition d'être en bonne santé – si j'avais avec moi ceux qui me sont chers (et notamment mes petits-fils)⁵⁶². » Le 27 mars, il ajouta qu'il voudrait avoir avec lui « Johnny », l'aîné, pour qu'il « puisse s'émerveiller des Maures, des Arabes, des Berbères, des Turcs, des noirs, en un mot de cette Babel et des costumes [...] de ce monde oriental, mêlé aux Français "civilisés"⁵⁶³ ».

À Engels, un ami avec lequel il partageait tout, il écrivit qu'il avait « de temps en temps des accès de *profunda melancholia*, comme le grand Don Quixote ». Ses pensées le ramenaient à la perte de la compagne de sa vie : « Tu sais que peu de gens sont plus que moi ennemis du pathos démonstratif ; pourtant, ce serait mentir que de ne pas avouer que ma pensée est en grande partie occupée par le souvenir de ma femme, qui a tant compté dans le meilleur de ma vie⁵⁶⁴ ! » Une chose lui permettait d'oublier un peu les peines du deuil : le spectacle de la nature qui l'entourait. Au début d'avril, il écrivit qu'il y avait « une magnifique lueur de lune sur la baie » et qu'il ne se lassait pas « de contempler la mer depuis [s]on balcon »⁵⁶⁵.

Marx souffrait également du manque d'activités intellectuelles dignes de ce nom. Depuis le début du voyage, il savait que ce serait « une opération qui fait perdre du temps », mais il s'y était résigné quand il avait compris que « cette maladie » affectait aussi « le cerveau »⁵⁶⁶.

Il précisa à Jenny que « tout travail » était « hors de question » à Alger – même « la correction du *Capital* pour une nouvelle édition »⁵⁶⁷. Quant à la situation politique, il se contentait de lire les dépêches dans un petit journal local, *Le Petit Colon*, et le seul périodique ouvrier qui arrivait d'Europe, *L'Égalité*, au sujet duquel il fit ce commentaire sarcastique : « on ne peut pas appeler ça un journal »⁵⁶⁸.

Les lettres de Marx datées du printemps 1882 montrent qu'il était « pressé de redevenir actif et d'abandonner cette stupide vie d'invalidé »⁵⁶⁹, « une existence inutile, vide et coûteuse »⁵⁷⁰. À Lafargue, il confia même qu'il était si occupé à ne rien faire qu'il se sentait devenir stupide⁵⁷¹ – ce qui laisse penser qu'il craignait de ne plus être capable de reprendre son mode de vie habituel quand il rentrerait.

Cette suite d'événements défavorables empêcha Marx de découvrir en profondeur la réalité algérienne. Il n'eut pas le loisir d'étudier – comme Engels le prévoyait – les caractéristiques de la « propriété commune chez les Arabes »⁵⁷². En 1879, il s'était déjà intéressé à la question foncière dans l'Algérie sous domination française, à l'occasion de ses travaux sur l'ethnologie, la propriété foncière et les sociétés précapitalistes. C'est alors qu'il avait tiré du livre de Kovalevsky sur *La Propriété communale* l'idée que « l'individualisation de la propriété de la terre » rapportait des bénéfices colossaux aux envahisseurs, mais qu'elle servait aussi un « but politique » : « détruire les fondements de cette société »⁵⁷³.

Le 22 février 1882, un article dans le quotidien algérois *L'Akhbar* pointa les injustices du nouveau système. Théoriquement, tout citoyen français de l'époque pouvait acquérir une concession de 100 hectares de terre en Algérie, sans même avoir à quitter son pays, et la revendre à un indigène pour 40 000 francs. En moyenne, les colons revendaient 300 francs une parcelle qu'ils avaient achetée 20 à 30 francs⁵⁷⁴.

En raison de son état de santé, Marx n'était pas en mesure de se replonger dans ces problèmes. Et il n'eut pas connaissance de l'article de *L'Akhbar*. Mais même les circonstances les plus hostiles ne suffisaient pas à épuiser son désir de connaissances. Après avoir exploré les alentours de son hôtel, où des travaux de construction de grande envergure étaient en cours, il nota : « Bien que les ouvriers qui y travaillent soient des personnes en bonne santé, des résidents locaux, ils sont frappés par la fièvre au bout de trois jours de travail. Une partie de leur salaire est constituée de la dose quotidienne de quinine que leurs employeurs leur allouent »⁵⁷⁵.

Marx fit un certain nombre d'observations intéressantes dans les seize lettres qu'il expédia depuis la rive sud de la Méditerranée⁵⁷⁶, dont certaines laissent transparaître une vision encore teintée de colonialisme. Celles qui sortent vraiment du lot sont celles qui traitent des relations sociales chez les musulmans.

Marx était profondément frappé par l'attitude des Arabes : « Même le plus pauvre des Maures dépasse le plus grand des comédiens européens dans "*l'art de se draper*" dans son

*capot** [sic] et de garder une attitude naturelle, gracieuse et digne⁵⁷⁷ ». Relevant à quel point les classes sociales, chez eux, se mélangeaient, il écrivit à la mi-avril à sa fille Laura qu'il avait observé un groupe d'Arabes jouant aux cartes : « certains de ces Maures étaient habillés de manière prétentieuse, voire riche, d'autres en blouses, les uns de laine blanche, les autres en guenilles et lambeaux... ». Parlant d'un « vrai musulman », il fit ce commentaire :

De tels accidents, la chance ou la malchance, ne créent pas de différences entre les enfants de Mahomet. L'égalité absolue dans leurs rapports sociaux n'est pas affectée ; [...] quant à la haine contre les chrétiens et à l'espoir d'une victoire finale sur ces infidèles, leurs politiciens considèrent à juste titre que ce même sentiment et cette même pratique de l'égalité absolue (non pas de richesse ou de position, mais des personnalités) sont une garantie de conserver l'une, de ne pas renoncer à l'autre. (Néanmoins, sans un mouvement révolutionnaire, ils iront au diable)⁵⁷⁸ .

Marx s'étonna aussi la faible présence de l'État :

dans aucune ville d'Europe, qui soit en même temps le siège d'un gouvernement central, il n'y a un tel *laissez faire, laissez passer** : police réduite au strict minimum ; *sans gêne** inouï en public ; c'est à l'élément mauresque que l'on doit cela. Les musulmans ne reconnaissent en effet aucune subordination ; ils ne sont ni des « sujets » ni des « administrés » ; aucune autorité, hormis *in politicis*, c'est ce que les Européens sont incapables de comprendre⁵⁷⁹ .

Marx s'en prit avec mépris aux abus violents et aux provocations constantes des Européens, et, plus encore, à leur « arrogance sans vergogne, leur prétention, leur cruauté et leur soif de vengeance, digne de Moloch, à l'encontre des “races inférieures” ». Il souligna aussi que, dans l'histoire comparée des occupations coloniales, « les Anglais et les Hollandais surpassent les Français ». Il indiqua à Engels qu'à Alger même, son ami le juge Fermé avait régulièrement, au cours de sa carrière, été témoin d'une « forme de torture » pratiquée, « naturellement, par la police », « pour extorquer des aveux aux Arabes ».

Si, par exemple, une bande d'Arabes commet un meurtre, le plus souvent dans le but de voler, et que les vrais coupables sont arrêtés, jugés et guillotins au bout d'un certain temps, cette expiation ne suffit pas à la famille de colons qui a été lésée. Ils exigent *into the bargain* que l'on arrête au moins une dizaine d'Arabes innocents. [...] Quand un colon européen s'installe ou même séjourne pour affaires parmi les « races inférieures », il se sent en général encore plus intouchable que le beau Guillaume I^{er}⁵⁸⁰ .

Marx revint sur ce sujet dans un autre contexte quand il parla à Engels de la brutalité des autorités françaises à l'encontre d'un « pauvre voleur arabe, meurtrier de métier ». Peu avant son exécution, il fut informé qu'« il ne serait pas fusillé, mais guillotiné ! et ceci en dépit de ce qui avait été convenu ! ». Et ce n'était pas tout :

Ses parents s'attendaient à ce que les Français, comme ils le faisaient jusque-là, leur rendent le corps et la tête, et à pouvoir joindre l'un et l'autre pour enterrer « le tout ». *Quod non !* Ils ont eu beau implorer : les autorités françaises ont refusé, tout bonnement, et pour la première fois. Si le tronc va au paradis, Mahomet demandera : où as-tu perdu ta tête ? Ou : comment la tête s'est-elle séparée du corps ? Tu n'es pas digne du paradis ! Va plutôt chez ces chiens de chrétiens ! Voilà de quoi se plaint la famille⁵⁸¹ .

À côté de ces observations politiques et sociales, les lettres de Marx contenaient aussi des éléments sur les coutumes des Arabes. Dans l'une de ses missives, il rapporta à Laura une histoire qui avait grandement satisfait son goût du concret :

Un nautonnier attend, avec sa petite barque, sur un fleuve agité. Un philosophe, qui veut rejoindre l'autre rive, monte à bord. Le dialogue suivant s'engage :

Le Philosophe : Marin, connais-tu l'histoire ?

Le Nautonnier : Non !

Le Philosophe : Alors tu as perdu la moitié de ta vie !

Et le Philosophe reprend : As-tu étudié les mathématiques ?

Le Nautonier : Non !

Le Philosophe : Alors tu as perdu plus de la moitié de ta vie !

À peine le Philosophe a-t-il parlé que le vent renverse la barque et précipite les deux hommes dans l'eau.

Et voilà que le nautonier crie : Sais-tu nager ?

Le Philosophe : Non !

Le Nautonier : Alors, c'est toute ta vie qui est perdue⁵⁸².

Après plus de deux mois de souffrances, l'état de Marx s'améliora et il fut enfin en mesure de retourner sur le continent. Mais, avant cela, il avait une surprise pour Engels : « À propos : à cause du soleil, je me suis débarrassé de ma barbe de prophète et de la toison que j'avais sur la tête. Mais, comme mes filles me préfèrent avec, je me suis fait photographier avant de sacrifier ma toison sur l'autel d'un barbier algérien⁵⁸³. » Cette photographie est la dernière que nous ayons de lui. On était loin, avec cette image, du profil de granit que l'on trouva plus tard sur les places des pays du « socialisme réellement existant ». Sa moustache, comme ses idées, avait gardé les couleurs de la jeunesse – et son visage souriant, malgré les épreuves et les déceptions de la vie, apparaissait toujours aimable et simple⁵⁸⁴.

UN RÉPUBLICAIN DANS LA PRINCIPAUTÉ

Le mauvais temps continuait à empoisonner la vie de Marx. Durant ses « derniers jours en Afrique⁵⁸⁵ », sa santé fut encore durement éprouvée par l'arrivée du sirocco et la traversée vers Marseille – où il débarqua le 5 mai, le jour de son soixante-quatrième anniversaire – fut particulièrement rude. Comme il l'écrivit à Eleanor : « une violente tempête a transformé ma cabine en une caverne venteuse ». Et, une fois arrivé à destination, le navire ne pénétra pas dans le port, si bien que les passagers durent être conduits à terre par canots, passant « plusieurs heures dans un purgatoire douanier froid et plein de courants d'air, jusqu'au départ pour Nice ». Ces tribulations, plaisanta-t-il, « *détraqu[èrent] plus ou moins de nouveau [sa] machine** », et le précipitèrent « à nouveau *entre les mains d'un Esculape** » dès son arrivée à Monte-Carlo⁵⁸⁶.

L'Esculape en question était le docteur Kunemann (1828-?), un excellent docteur alsacien spécialisé dans les maladies pulmonaires⁵⁸⁷. On constata que la bronchite était devenue chronique et, au grand dam de Marx, que « la pleurésie [était] revenue⁵⁸⁸ ». Tout ce mouvement n'avait fait qu'aggraver les choses et Marx eut recours, comme à l'accoutumée, à des références littéraires pour en rire avec Engels. Il écrivit : « le Destin semble se manifester avec la même effrayante constance que dans les tragédies du docteur Müllner ». (1774-1829) – des pièces où le Destin joue en effet un rôle important dans l'existence humaine. Un nouveau recours aux vésicatoires fut nécessaire, entre le 9 et le 30 mai.

Comme il devait attendre d'aller mieux pour continuer sa route, Marx passa trois semaines à Monaco. Ses descriptions de l'atmosphère de la principauté mêlent finesse et critique sociale : par exemple, il compara Monaco à Gerolstein, le micro-État imaginé par Offenbach (1819-1880) dans son opérette *La Grande-Duchesse de Gerolstein* (1867).

Marx fréquenta un peu le salon de lecture du célèbre Casino, qui proposait une bonne sélection de journaux du monde entier. Mais il dit à Engels que ses « commensaux de *table d'hôte** », et plus généralement « le public du lieu », s'intéressaient « plus à ce qui se [passait] dans les salles de jeu du Casino ». Dans ses lettres de cette période, les observations amusées sur les gens qu'il côtoie – par exemple, « un fils de la Grande-Bretagne, bourru, aigri, renfrogné » parce qu'il a « perdu un certain nombre de ducats, alors qu'il était bien certain de s'en mettre plein les poches » – alternent avec des commentaires mordants : « Il ne parvenait pas à comprendre que la rudesse britannique ne fût pas capable de *bully* la Fortune »⁵⁸⁹.

C'est à sa fille Eleanor qu'il livra la description la plus incisive de ce monde étranger, dans une lettre écrite peu après son départ :

À la *table d'hôte**, dans les cafés, etc., on ne parle presque que des tables de roulette et de *trente et quarante**. Ici, par exemple, une jeune femme russe (femme d'un agent diplomatique russe) [...] gagne 100 f et en perd 6 000 ; là, un autre ne parvient pas à garder de quoi se payer le voyage de retour ; d'autres jouent de grandes fortunes de famille ; rares sont ceux qui repartent avec une part du butin – je veux dire peu de joueurs, et ce sont presque exclusivement – des riches. Il n'est pas question ici d'intelligence, de calcul, etc. ; on peut seulement compter [...] sur la faveur du « hasard »⁵⁹⁰.

L'excitation qui était dans l'air ne se manifestait pas seulement dans les salles de jeu ou en soirée, elle imprégnait toute la cité, et toute la journée de ceux qui la visitaient. Par exemple, il y avait, juste à côté du Casino, un kiosque :

Chaque jour, il y a dessus une affiche, non pas imprimée, mais écrite, dessinée, avec les initiales de l'auteur ; pour 600 f, il vous livre les secrets de la science, avec 1 000 f, on gagne un million aux tables de roulette et de *trente-et-quarante**. [...] La majorité des joueurs et des joueuses croient qu'il y a une science de ces jeux de hasard pur ; ces messieurs et dames, assis au Café de Paris, en face ou sur les bancs du magnifique jardin du casino, ont des tableaux (imprimés) à la main, et, la tête inclinée, ils griffonnent et calculent, ou bien l'un explique judicieusement à l'autre « quel système » il préfère ; s'il faut jouer en « séries », etc. etc. On a l'impression d'être chez les fous⁵⁹¹.

En bref, Marx comprit clairement que « la base économique de Monaco-Gerolstein est le Casino – si demain le Casino fermait, c'en serait fini de Monaco-Gerolstein – entièrement fini ! ». Sans le Casino, même Nice « ne resterait pas longtemps un centre *fashionable* ». Pourtant, le Casino n'était « qu'un enfantillage comparé à la Bourse ».

Après un dernier traitement vésicatoire, le docteur Kunemann libéra Marx et lui donna la permission de poursuivre son voyage. Mais il lui conseilla de s'arrêter « à Cannes un jour ou deux » afin de permettre aux plaies de « se cautériser », après quoi il pourrait remonter à Paris. Une fois arrivée dans la très *select* station balnéaire, Marx dressa un bilan du temps qu'il venait de passer sur la Côte d'Azur :

J'ai passé tout un mois à végéter dans ce *repaire** des oisifs élégants et des *adventurers*. La nature est splendide, mais c'est un trou barbant ; c'est « monumental », parce qu'il n'y a que des hôtels ; il n'y a ici aucune « masse » plébéienne, en dehors des *garçons d'hôtel*, de *café** etc. et des *domestiques**, qui appartiennent au lumpenprolétariat⁵⁹².

Le temps, qui restait très mauvais, pesait sur sa santé. Au cours des trois jours qu'il passa à Cannes, il y eut un « un vent fort (quoique chaud) et des nuages de poussière », dont l'évocation remplit les colonnes de « presse locale de la Riviera ». Marx réagit avec autodérision, écrivant à Engels : « La nature a aussi un certain humour philistin. »

Dans la même lettre, Marx revint sur les dernières recommandations du médecin : « manger bien et beaucoup [...], boire du bon [...], penser le moins possible ». Il ne pouvait manquer de remarquer que, « en suivant ces recommandations, [il était] en bonne voie pour devenir idiot ».

« Ce qui me console, ajoutait-il, c'est que c'est une bronchite qui a conduit le vieux Garibaldi au "repos éternel" ». Quoi qu'il en fût, il était convaincu que, « à un certain âge, il importe peu de savoir de quelle manière on est "*launched into eternity*" »⁵⁹³.

Le 7 juin, quatre mois environ après son départ de Londres, Marx était finalement en mesure de prendre le train pour rejoindre sa fille, chez elle, à Argenteuil. Il lui dit de ne pas se préoccuper de son arrivée – « Jusqu'ici, j'ai toujours constaté que rien ne me contrariait plus que de savoir que quelqu'un m'attend à la gare » – et de ne pas l'annoncer aux camarades – pas même à Lafargue. Il avait encore besoin de « tranquillité absolue⁵⁹⁴ » et, comme il le dit également à Engels, il était nécessaire qu'il ait « le moins possible de "commerce avec les humains"⁵⁹⁵ ». Le géant était épuisé et il sentait que la fin approchait. Les mots qu'il adressa à Jenny étaient semblables à ceux de n'importe quel autre mortel : « Par tranquillité, j'entends "la vie de famille", "le bruit des enfants", ce "monde microscopique" qui est plus intéressant que le monde "macroscopique"⁵⁹⁶ ».

Marx compara son existence à Argenteuil à celle d'un prisonnier bénéficiant d'une libération conditionnelle, car il devait toujours « se présenter au médecin le plus proche de [son] nouveau lieu de séjour⁵⁹⁷ ». Le médecin de la famille Longuet, Gustave Dourlens, connaissait bien Marx et lui conseilla d'essayer, « pendant quelques semaines », les « eaux sulfurées d'Enghien »⁵⁹⁸, une localité proche où il pourrait consulter un certain docteur Feugier.

Le temps toujours instable ne permit pas à Marx de commencer immédiatement une cure ; il entraîna aussi de très douloureuses « attaques de rhumatismes dans la région des hanches⁵⁹⁹ ». Ce n'est que dans les premiers jours de juillet que Marx put suivre la recommandation du médecin et profiter des bains sulfureux d'Enghien, qui lui firent beaucoup de bien. Comme il l'écrivit à Engels, il convenait de répéter régulièrement l'opération :

Dans la salle d'inhalation, l'atmosphère est sombre à cause des vapeurs de soufre ; on y reste 30 à 40 minutes ; toutes les 5 minutes, on aspire, dans des tubes (zinc), à une table, une vapeur spéciale, pulvérisée, sulfureuse ; chaque homme est enveloppé de caoutchouc de la tête aux pieds ; après cela, on marche l'un derrière l'autre autour de la table ; c'est une scène de *l'Inferno* de Dante⁶⁰⁰.

L'après-midi, après être revenu des bains et s'être reposé un peu, il allait régulièrement « se promener et baguenauder avec les enfants, avec des conséquences sur l'ouïe et sur la vue (pour ne rien dire de la pensée) telles que même le Hegel de la *Phénoménologie* n'en a pas connu ».

Malgré tous ses efforts, l'inflammation des bronches « n'a[vait] pas dit son dernier mot » et les docteurs lui recommandèrent de continuer sa cure jusqu'à la mi-août. De manière générale, son état s'était amélioré, si bien que vers le début du mois il put participer à une réunion avec certains dirigeants du mouvement ouvrier parisien, parmi lesquels José Mesa (1840-1904), Paul Lafargue, Gabriel Deville (1854-1940) et Jules Guesde. C'était la première fois depuis des mois qu'il consentait à ce genre de chose et, même si tout s'était « bien passé », il écrivit à Engels que « les discussions enflammées [le laissaient] toujours éreinté – après coup »⁶⁰¹.

Le 20 août, Marx accomplit sa « dernière promenade dans la *salle d'inhalation** ». Lors de son ultime consultation, le docteur Feugier lui annonça que « l'inflammation pleurétique restait au *statu quo* » et lui conseilla, en accord avec le docteur Dourlen, de se rendre au bord du Lac

Léman, où « les relevés climatiques [étaient] jusque-là favorables », dans l'espoir que « les dernières traces du catarrhe bronchique pourraient disparaître d'elles-mêmes »⁶⁰².

Cette fois, étant incapable d'« accomplir *alone* cet aventureux voyage », il se fit accompagner de sa fille Laura, à qui il fit remarquer – se comparant, pour plaisanter, à l'ismaélite Rashid ad-Din Sinan (1132/1135-1192), le chef de la secte des Assassins qui joua un rôle important à l'époque des Croisades – qu'il était de son « *devoir d'accompagner le vieux de la montagne* »⁶⁰³.

Avant son départ pour la Suisse, Marx reçut une lettre du correspondant à Paris de divers journaux allemands disant qu'il désirait mener un entretien avec lui, car « dans tous les cercles de la société allemande, on attendait avec anxiété des nouvelles officielles de [sa] santé ». « Naturellement, annonça Marx à Engels, je n'ai pas répondu à ce plumitif »⁶⁰⁴.

La première étape du voyage, qui s'accomplissait seulement de jour pour « éviter tout risque de rechute »⁶⁰⁵, les conduisit à Lausanne. Marx arriva avec un rhume, qu'il avait attrapé lors d'une rencontre à Paris avec Joseph Roy, le traducteur français du *Capital*. Malgré des prévisions favorables, le temps était « humide et relativement froid ». « Ma première question à l'aubergiste fut : Depuis quand pleut-il ? Réponse : Il ne pleut que depuis 2 jours. (C'est-à-dire depuis le jour de mon départ de Paris.) *C'est drôle* !* »⁶⁰⁶.

La destination finale était la petite ville de Vevey, sur la rive nord-est du Léman. Marx écrivit à Engels qu'il toussait toujours, mais que tout allait bien : « Nous vivons dans un pays de Cocagne »⁶⁰⁷. » La compagnie d'Engels lui manquait et il tenta de le convaincre de quitter Londres pour le rejoindre. Mais Engels devait s'occuper de toutes sortes de questions pratiques, pour pouvoir continuer à subvenir aux besoins de Marx : « Je serais diablement content de venir te voir, mais s'il m'arrivait quelque chose, même temporairement, tous nos arrangements financiers seraient bouleversés »⁶⁰⁸. » Marx comprit et exprima une nouvelle fois sa gratitude : « Ton souci altruiste pour ma personne est incroyable, et souvent j'en rougis intérieurement »⁶⁰⁹.

À la fin de septembre, après être rentré chez Jenny, à Argenteuil, Marx consulta à nouveau le docteur Dourlen pour lui demander l'autorisation de « traverser la Manche »⁶¹⁰. Le médecin trouva que l'état de Marx s'était « extraordinairement amélioré » et pensa qu'il pourrait « en finir avec le catarrhe ». Mais il lui recommanda de ne pas séjourner trop longtemps à Londres, « 3 semaines si le temps est très beau » ; la « *campagne de l'hiver** », comme il l'appelait, devait « commencer de bonne heure sur l'île de Wight ». À l'attention de l'ami qui l'attendait en Angleterre, Marx eut cette plaisanterie : « Si le gouvernement français [...] apprenait ma présence ici [...] il m'expédierait sans doute en voyage sans demander la permission du docteur Douless »⁶¹¹.

Malgré l'année terrible que Marx dut traverser après la mort de sa femme, il essaya, chaque fois que c'était possible, de poursuivre ses recherches. N'étant pas en mesure de reprendre le travail inachevé sur *Le Capital*, il fit de son mieux pour se tenir informé sur divers sujets scientifiques et économiques. Il prit des notes sur le livre *La Physique moderne. Les principales applications de l'électricité* (1882), d'Édouard Hospitalier (1853-1907), et s'intéressa aux «

découvertes dans le domaine de l'électricité⁶¹² », notamment aux travaux de Marcel Desprez (1843-1918). S'interrogeant sur les raisons de ces études, Engels se rappelait :

La science était pour Marx une force révolutionnaire, qui mettait l'histoire en mouvement. S'il éprouvait une grande joie devant une découverte théorique dont il était pour l'heure presque impossible d'envisager l'application pratique, il ressentait une joie plus grande encore quand la découverte impliquait des changements révolutionnaires immédiats dans l'industrie ou dans l'évolution historique en général⁶¹³.

Marx se préoccupa aussi d'écologie. En avril 1881, déjà, il avait étudié l'article « Le travail humain et la conservation de l'énergie » (1880), publié dans la *Socialist Review* par Sergueï Podolinsky (1850-1891), un socialiste ukrainien qu'il avait rencontré par l'intermédiaire de leur ami commun Piotr Lavrov (1823-1900). Podolinsky envoya le manuscrit de son article à Marx, soulignant que la « première impulsion⁶¹⁴ » de son travail était venue de sa lecture du *Capital*, et qu'il était « particulièrement impatient » de connaître l'opinion de son auteur. L'objectif de Podolinsky était de montrer que le socialisme était la forme d'organisation sociale la plus adaptée pour utiliser l'énergie solaire en vue de la satisfaction des besoins humains. Il écrivait donc à Marx qu'il se sentait tenu de « tenter d'accorder⁶¹⁵ » la théorie du surtravail de Marx et les théories physiques modernes. En réalité, comme Engels l'écrivit dans une longue lettre à Marx en décembre 1882⁶¹⁶, Podolinsky avait découvert que « le travail humain [est] capable de retenir l'énergie solaire à la surface de la Terre, et de le conserver plus longtemps que cela n'aurait été le cas sans cela ». Néanmoins, « toutes les déductions qu'il en tir[ait] [étaient] erronées »⁶¹⁷. Pour Engels, Podolinsky « s'[était] égaré [...] car il [avait] cherché à trouver dans le champ des sciences naturelles la preuve de la justesse du socialisme, confondant ainsi la physique et l'économie⁶¹⁸ ».

La correspondance entre Marx et Engels montre à quel point ils étaient attentifs aux nouvelles recherches sur les questions environnementales. Même si, à la fin de 1882, Marx n'avait pas assez de forces pour répondre à la missive particulièrement détaillée d'Engels, il commença à étudier *Principes fondamentaux de la physiologie humaine, considérée dans la perspective des soins de santé et des besoins pratiques du médecin* (1868) de Johannes Ranke (1836-1916), sans doute dans le but de pouvoir approfondir les idées de Podolinsky⁶¹⁹. Dans les extraits qu'il avait tirés en 1880 de l'article de Podolinsky – ce qui indique bien qu'il ne sous-estimait pas l'importance de ces questions –, il s'était plus spécialement attaché à la thermodynamique. Au sujet des deux principes du concept d'entropie, présenté par Rudolf Clausius (1822-1888) dans sa *Théorie mécanique de la chaleur* (1864), il avait noté : « L'énergie de l'univers est constante. L'entropie de l'univers tend vers un maximum⁶²⁰. »

Dans la dernière phase de sa vie, l'ouverture de Marx aux sciences naturelles, en particulier la zoologie et la biologie, et à l'écologie, fut sans aucun doute encouragée par son amitié avec Edwin Ray Lankester (1847-1929), professeur à Exeter College et conservateur du Grant Museum de zoologie⁶²¹. Lankester ne se contenta pas de lire *Le Capital* « avec le plus grand plaisir et le plus grand profit⁶²² » et d'entamer un échange intellectuel fécond avec Marx ; il se sentait également très proche de lui au niveau humain et l'aida à trouver de bons médecins pour affronter les terribles problèmes de santé qui ne cessaient de s'abattre sur la famille.

« CE QU'IL Y A DE CERTAIN, C'EST QUE MOI, JE NE SUIS PAS MARXISTE »

À Londres, les jours passaient vite. Le 9 octobre, Marx écrit à sa fille Laura que sa toux était « encore fatigante » et qu'il devait « en venir à bout pour être à nouveau en état de marche »⁶²³. L'arrivée de l'automne amena un temps humide et nuageux. Le docteur Donkin, qui veillait à nouveau sur Marx, lui conseilla de retourner sur l'île de Wight. Il passa d'abord toute une journée avec Engels – qui écrit à Lafargue : « Hier Marx a dîné chez moi, le soir nous avons tous soupé chez lui, nous sommes restés ensemble à boire du rhum jusqu'à une heure »⁶²⁴. » Puis, le 30 octobre, il prit le train pour Ventnor.

Toutefois, l'état de Marx ne tarda pas à se dégrader de nouveau à cause d'un rhumatisme dont la localisation était « très proche de celle de [son] *iterated pleurisy* »⁶²⁵. Cela le força à prendre contact avec un médecin local, le docteur James Williamson, qui lui prescrivit un médicament à base de « quinine, morphine et chloroforme »⁶²⁶. De plus, « pour ne plus être soumis aux caprices du vent et de la température, quand [il allait se] promener », il fut « à nouveau contraint d'emporter avec [lui] un masque respiratoire, *in case of need* ». Ainsi, après une « longue période d'obscurcissement de l'esprit »⁶²⁷, Marx se trouvait à nouveau dans l'impossibilité de se consacrer à la troisième édition allemande du *Capital*. Le 10 novembre, il écrit à sa fille Eleanor : « Avec tout ça je ne me suis pas encore vraiment mis au travail, même si je me suis occupé de choses et d'autres, qui en étaient comme la préparation »⁶²⁸.

Engels le tenait informé de la situation à Londres : « Chez toi tout va bien, mais la bière est partout mauvaise, sauf dans le West End, où l'allemande est bonne »⁶²⁹. » Mais Marx n'avait, de son côté, pas de bonnes nouvelles à apporter. Sa toux avait empiré et avait provoqué chez lui un enrouement gênant. Il était donc « condamné à ne pas quitter [sa] chambre »⁶³⁰.

Le 14 décembre, il écrit à sa fille Laura qu'il avait été « confiné à la maison depuis 15 jours en raison d'une trachéite », ajoutant qu'il vivait « une vie d'ermite ». Il ne voyait personne d'autre que le docteur Williamson⁶³¹, qui, compte tenu du temps « pluvieux, humide », lui interdisait de sortir « avant qu'il ne fasse beau »⁶³².

Néanmoins, Marx ne manquait pas de commenter, du mieux qu'il pouvait, les événements du moment et les positions des dirigeants du mouvement ouvrier français. Il était « gêné » par leur « phraséologie ultra-révolutionnaire », qu'il avait toujours considérée comme « du vent », et qu'ils « feraient mieux de laisser aux anarchistes, qui sont en fait des piliers de l'ordre existant et ne désorganisent rien »⁶³³.

De même, Marx n'épargnait pas ceux qui s'avéraient incapables de tenir une position de classe autonome, et il rappelait qu'il était absolument nécessaire, pour les ouvriers, de s'opposer aux institutions et à la rhétorique de l'État. Quand Joseph Cowen (1829-1900), député au parlement anglais et président du Cooperative Congress – Marx le considérait comme « le meilleur des parlementaires anglais » – justifia l'invasion de l'Égypte⁶³⁴ par les Britanniques, Marx exprima sa complète désapprobation dans une lettre à Eleanor.

Il s'en prenait surtout au gouvernement britannique : « Magnifique ! En effet, une "conquête" hypocrite et chrétienne plus éhontée que celle de l'Égypte – une conquête dans la

paix ! » Mais Cowen, dans un discours prononcé le 8 janvier 1883 à Newcastle, avait exprimé son admiration pour l'« exploit héroïque » des Britanniques et la « splendeur de notre parade militaire ». Comment pouvait-il ne pas ricaner « devant l'image magique de toutes ces positions fortifiées courant de l'Atlantique à l'Océan indien » et « l'idée d'un empire afro-britannique du Delta au Cap » ? C'était le « style anglais », qui se caractérisait par une « attitude responsable » quand les « intérêts nationaux » étaient en jeu. En politique étrangère, concluait Marx, Cowen était un représentant typique de ces « pauvres bourgeois anglais, qui soupirent en assumant toujours plus de "responsabilities" au service de leur mission historique, tout en protestant vainement »⁶³⁵.

Marx s'intéressa également de près à la dimension économique de ce qui se déroulait en Égypte, comme l'indiquent ses huit pages d'extraits tirés de « Finance égyptienne » (1882), un article de Michael George Mulhall (1836-1900), paru dans le numéro d'octobre de la *Contemporary Review* de Londres. Ses notes se concentraient sur deux aspects. Il décrit le chantage financier opéré par les créanciers anglo-allemands, après que le vice-roi d'Égypte, Ismail Pacha (1830-1895), eut considérablement endetté le pays. Par ailleurs, il retraça les contours du système fiscal oppressif conçu par Ismail Pacha, qui arrachait à la population des sommes très importantes, et fit preuve d'une attention et d'une solidarité toutes particulières à l'endroit des nombreux paysans égyptiens contraints à l'exode⁶³⁶ ?

Marx reprit également son étude des principaux textes traitant des changements sociaux et politiques en Russie. À l'automne 1882, comme en témoigne un de ses derniers cahiers de notes⁶³⁷, il se pencha à nouveau sur les dynamiques qui transformaient l'économie de ce pays. Le cahier contient une liste intitulée « En russe sur mes étagères », sans doute déjà partiellement établie en 1881, qui recense les publications dans cette langue que Marx possédait dans sa bibliothèque personnelle. Il y a lieu de penser qu'il souhaitait approfondir ces sujets, et qu'il l'aurait fait s'il avait eu le temps et les forces nécessaires. Marx étudia en particulier des ouvrages russes récents portant sur les nouveaux rapports socio-économiques créés par la réforme foncière et l'abolition du servage en 1861. Parmi ces titres figuraient : *La Paysannerie à l'époque de l'impératrice Catherine II* (1881) de Vassili Smevskii (1848-1916) ; *Les Artels en Russie* (1881) d'Andrei Isaev (1851-1924) ; *La Propriété commune de la terre dans la province d'Arkhangelsk* (1882) de Gerard Mineiko (1832-1888) et *Le Destin du capitalisme* (1882), un intéressant recueil d'articles que l'économiste et sociologue Vassili Vorontsov (1847-1918) avait publiés dans les *Otétchestvenniye Zapiski* depuis 1879. Vorontsov était l'un des premiers savants russes à avoir saisi l'importance de l'œuvre de Marx, et ce fut en partie grâce à sa lecture du *Capital* qu'il s'éloigna de la critique de la division du travail de Mikhaïlovski⁶³⁸. Vorontsov se pencha aussi sur une question très controversée : comment les socialistes devaient-ils considérer l'arriération économique ? Dans son livre, il avança que l'industrie russe devait utiliser « toutes les formes créées en Occident » et qu'elle « pouvait ainsi se développer très rapidement, sans passer, à la vitesse d'un escargot, par tous les stades successifs ». Optant pour la thèse du « privilège du retard historique », Vorontsov expliqua que les nations « qui étaient entrées tard dans l'arène de l'histoire » bénéficiaient de l'« expérience accumulée des autres pays » et n'avaient pas à faire des efforts acharnés pour atteindre ce à quoi les autres

étaient déjà parvenus. Ils pouvaient le faire « consciemment », non pas en « tâtonnant dans l'ombre », mais en « sachant ce qu'il fallait éviter »⁶³⁹.

En plus de ces volumes, publiés au début des années 1880, Marx étudia d'autres œuvres, comme *La Question paysanne à l'époque d'Alexandre II* (1862) d'Aleksandr Skrebitzkiï (1827-1915), et *À la périphérie et dans le capital* (1870) de Fiodor Elenev (1827-1902), qui usait du nom de plume Skaldin. Il recommença également à lire les *Lettres sans adresse (Sur l'abolition du servage en Russie)* de Tchernychevski qui, bien qu'écrites en 1862, furent publiées à Londres pour échapper à la censure russe, et seulement en 1874, sur l'initiative de Piotr Lavrov⁶⁴⁰.

À côté de ces lectures, le travail le plus important de Marx concernant la Russie fut le manuscrit « Notes sur la réforme de 1861 et le développement consécutif de la Russie » qu'il rédigea entre la fin de 1881 et octobre 1882⁶⁴¹.

Ces pages concernant les conséquences de l'abolition du servage étaient largement fondées sur des informations tirées de l'« Essai sur notre économie sociale post-réforme » de Danielson, mais Marx avait aussi consulté d'autres écrits, ainsi qu'un grand nombre de publications officielles, notamment des statistiques et des données économiques. Son texte était divisé en quatre parties, qui correspondaient aux principales questions qui l'intéressaient : I/ Préparation de la réforme ; II/ Trois périodes de travail des commissions chargées d'en rédiger le texte ; III/ *Zemstvo* ; et IV/ la Russie. Les changements à l'œuvre en Russie continuèrent à le fasciner aussi longtemps qu'il eut suffisamment d'énergie pour se consacrer à la recherche.

À cette période, certains articles publiés à Saint-Pétersbourg « montr[è]rent le grand succès rencontré par les théories [de Marx] dans ce pays », et il écrivit à sa fille Laura que « nulle part ailleurs [son] succès ne [lui] procur[ait] plus grand plaisir », puisqu'il lui donnait « la satisfaction de nuire à un pouvoir, qui, en dehors de l'Angleterre, [était] le vrai rempart de la vieille société »⁶⁴².

Même si Marx se réjouissait, ses critiques n'épargnaient personne. Après la création du Parti ouvrier français, en septembre 1882, il s'emporta auprès d'Engels contre les maris de ses deux filles aînées : « Longuet comme le dernier des proudhoniens, et Lafargue le dernier des bakouninistes ! *que le diable les importe** [sic]⁶⁴³ ! » Dans la même veine, il s'en prit une fois de plus à ceux qui prétendaient se revendiquer de ses idées, notant avec malice : « *Ce qu'il y a de certain, c'est que moi, je ne suis pas marxiste**⁶⁴⁴. »

QUITTER LA SCÈNE

Marx n'était pas en mesure de suivre de près l'évolution du mouvement ouvrier européen ni de développer son œuvre théorique. Quoiqu'il eût fait tous les efforts possibles pour être « en état de se battre » de nouveau, et quoiqu'il eût demandé à Eleanor de lui apporter quelques livres lors de sa visite à la fin de l'année – « la *Physiology* de Ranke et le méchant petit livre d'[Edward] Freeman (*History of Europe*) (1876) [...] qui me tient lieu de frise chronologique⁶⁴⁵ » –, la précarité de sa santé et son inquiétude au sujet de l'état de sa fille Jenny depuis la naissance de son dernier enfant contribuaient à rendre sa situation de plus en plus désespérée.

Le 6 janvier, il rapporta au docteur Williamson que, en se levant, il avait été pris « d'une soudaine toux spasmodique, haletant, luttant, comme [s'il] suffoquai[t] ». Il ne se faisait aucune illusion quant à la signification de cette brusque évolution. L'après-midi précédent, il avait reçu une lettre contenant de terribles nouvelles au sujet de sa fille aînée : « Je savais bien sûr que sa maladie était grave, mais je n'étais pas préparé à apprendre qu'elle traversait désormais une phase critique⁶⁴⁶. »

Il confia également à Engels qu'il avait eu l'impression qu'il était « en train d'étouffer » et que durant ces journées, une « excitation nerveuse [le] pren[ait] à la gorge »⁶⁴⁷. À Eleanor, il écrivit :

Je crois que c'était dû à la tension nerveuse : l'inquiétude pour Jennychen ! [...] Je me serais précipité à Argenteuil, mais cela ne ferait qu'ajouter à son fardeau le poids d'un hôte malade. Car rien ne garantit que ce voyage ne serait pas *punished* d'un *relapse*, auquel j'ai jusqu'ici échappé. Mais c'est dur de ne pas pouvoir être auprès de son enfant⁶⁴⁸.

Marx dut alors se résoudre à un autre « long confinement à la maison⁶⁴⁹ » La « toux quasi permanente » qui était déjà « suffisamment épuisante » venait s'ajouter « aux crises quotidiennes de vomissements », ce qui rendait la situation presque intolérable pour lui⁶⁵⁰. Mais la possibilité que sa santé s'améliore ne semblait pas complètement écartée. Il se plaignait à Eleanor que son état rendait « souvent le travail impossible », mais il disait également : « le docteur croit – il croit toujours, c'est déjà quelque chose – pouvoir me débarrasser de ces tourments (à l'aide d'un remède qu'il vient juste de me prescrire). *Qui vivra verra** ».

Toutefois, la mort de sa chère Jenny, d'un cancer du foie, le 11 janvier, doucha ses espoirs. Venant s'ajouter à la mort de sa femme, ce dernier coup frappa durement un homme déjà gravement malade et éprouvé par les difficultés de la vie. Le récit qu'en fit plus tard Eleanor constitue le seul témoignage de son état à cette période :

Nous avons reçu une lettre du Maure [...] dans laquelle il écrivait que l'état de santé de Jenny s'était finalement amélioré et que nous – moi et Helene [Demuth] – ne devons pas nous inquiéter. Nous reçûmes le télégramme annonçant la mort de Jenny à peine une heure après cette lettre. Je partis immédiatement pour Ventnor. J'avais connu bien des heures tristes, mais aucune qui fût comparable à celle-là. J'avais le sentiment d'annoncer à mon père sa condamnation à mort. Tout au long de cette effroyable journée, je cherchai comment lui annoncer la nouvelle. Mais il ne fut pas nécessaire de parler : mon visage me trahissait. Le Maure dit immédiatement : « Notre petite Jenny est morte ! » – et il voulut partir aussitôt pour Paris, pour s'occuper des enfants. Je voulais rester sur place avec lui, mais il ne toléra aucune opposition. J'avais passé tout juste une demi-heure à Ventnor, et je rentrai déjà à Londres, le cœur triste et lourd, pour repartir aussitôt pour Paris. Pour le bien des enfants, je me pliai à la volonté du Maure⁶⁵¹.

Le 13 janvier, Marx partait lui aussi précipitamment pour Londres. Avant de quitter l'île de Wight, il expliqua au docteur Williamson que la raison de son départ était « la terrible nouvelle de la mort de [sa] fille aînée ». Il ajoutait : « Un mal de tête incessant me procure un certain soulagement. La douleur physique est la seule manière "d'assommer" la douleur morale »⁶⁵². Ce furent les derniers mots qu'il coucha sur le papier.

La correspondance d'Engels permet cependant de reconstituer en détail les dernières semaines de la vie de Marx. On apprend ainsi, par une lettre à Bernstein qu'après son retour de Ventnor, Marx fut « confiné à la maison avec une bronchite – bénigne jusque-là, heureusement⁶⁵³ ». Le 8 février, Engels écrivit encore à Bernstein que lors des « trois dernières semaines », Marx était « si enrôlé qu'il [pouvait] à peine parler »⁶⁵⁴. À cette époque, Bernstein était le dirigeant de la social-démocratie allemande avec lequel Engels était le plus

régulièrement en contact, à la fois en raison de son rôle en tant que directeur du *Sozialdemokrat*, et à cause de conflits passés entre Engels et Wilhelm Liebknecht (1826-1900).

Le 16 février, Engels écrit à Laura : « Dernièrement, [Marx] a passé de très mauvaises nuits, sans sommeil, qui ont détruit son appétit intellectuel, à tel point qu'il a commencé à lire, au lieu de romans, des catalogues d'éditeurs. » Il ajouta le lendemain que c'était « quand même un bon signe » que Marx ait « abandonné les catalogues et soit revenu à Frédéric Soulié⁶⁵⁵ [1800-1847] », l'un des auteurs français les plus populaires d'avant 1848. Engels demeurait tout de même inquiet : « Le pire est que son cas est si compliqué que, alors que les problèmes les plus urgents, ceux des organes respiratoires, doivent être traités, et que de temps à autre on doive lui administrer un soporifique, d'autres choses doivent être négligées, comme par exemple l'estomac⁶⁵⁶. »

À la fin du mois, Engels envoya encore une fois des nouvelles à Bernstein : « Marx est toujours incapable de travailler, il garde la chambre et lit des romans français. Son cas a l'air d'être très compliqué⁶⁵⁷. » La semaine suivante, il écrivit à August Bebel que la santé de Marx ne « progress[ait] toujours pas comme elle [aurait dû]⁶⁵⁸ ». Enfin, le 10 mars, il écrivit à Laura après un examen du docteur Donkin : « [Il] a vu le Maure hier soir et je suis heureux de dire qu'il a fait un compte rendu de sa santé bien plus favorable qu'il y a deux semaines. Il a dit que le Maure n'était pas plus mal, et même plutôt mieux qu'alors. » Marx continuait toutefois à « s'affaiblir, à cause de ses difficultés à avaler », et on devait le « forcer à boire et à manger »⁶⁵⁹.

La situation se dégrada bientôt : le corps de Marx se mit à décliner rapidement après qu'il eut développé un abcès au poumon. Engels commença à craindre que la fin de son ami de toujours ne fût vraiment proche : « Chaque matin depuis six semaines, alors que je tournais le coin de la rue, j'étais mortellement inquiet que les rideaux puissent avoir été tirés. » Ses craintes se matérialisèrent bientôt, à 14 h 45, le 14 mars 1883⁶⁶⁰.

Le récit le plus complet et le plus émouvant de l'événement est celui qu'Engels fit à Friedrich Sorge, le camarade qui était devenu secrétaire de l'Association internationale des travailleurs après son déplacement à New York en 1872 :

Hier, à deux heures et demie de l'après-midi, la meilleure heure pour lui rendre visite, j'arrivais chez lui. Toute la maison était en larmes, la fin semblait proche. [...] Il y avait eu une petite hémorragie, puis, soudain, un effondrement général. Notre chère vieille Lenchen, qui s'était occupée de lui mieux qu'une mère s'occupe de son enfant, monta à l'étage, puis redescendit. Il était dans un demi-sommeil, j'étais invité à le rejoindre. Quand nous entrâmes, il s'était endormi, mais c'était pour ne plus jamais se réveiller. Plus de pouls, ni de respiration. En l'espace de deux minutes, il était parti tranquillement, et sans souffrance⁶⁶¹.

Malgré toute la peine qu'il ressentait à la perte de son cher ami, Engels saisit immédiatement les conséquences de la disparition de Marx :

Tous les événements qui relèvent de la nécessité de la nature comportent en eux-mêmes leur consolation. Cela vaut aussi dans le cas présent. L'art des médecins aurait peut-être pu lui assurer encore une année de vie végétative, la vie d'une créature diminuée, ne mourant pas soudainement mais petit à petit, un témoignage triomphant de l'habileté des médecins. Notre Marx ne l'aurait pas supporté. Vivre avec, devant soi, tant de travaux inachevés, avec la tentation, digne du supplice de Tantale, de les terminer, et l'incapacité de le faire, cela aurait été pour lui mille fois plus douloureux que la mort paisible qu'il a eue. « La mort n'est pas un malheur pour celui qui meurt, mais pour celui qui survit », avait-il coutume de dire, avec Épicure. Et voir cet homme au génie puissant continuer à végéter, à l'état de ruine, pour la plus grande gloire de la médecine, et sous les railleries des philistins que, quand il était en pleine possession de ses moyens, il

avait si souvent terrassés, non, il vaut mille fois mieux que les choses soient comme elles sont, il vaut mille fois mieux que nous l'enterrions après-demain, dans la tombe où repose sa femme⁶⁶².

Et après tout ce qui s'est passé, et que même les médecins ne connaissent pas aussi bien que moi, je pense que c'est ce qu'il aurait choisi⁶⁶³.

L'humanité a perdu un esprit, l'esprit le plus important qu'elle avait. Le mouvement du prolétariat continue, mais sans le point central vers lequel les Français, les Russes, les Américains, les Allemands, dans les moments décisifs, se tournaient, pour, à chaque fois, recevoir des conseils clairs, indiscutables, que seul le génie et une connaissance profonde des choses pouvaient produire. Les sommités locales et les petits talents, sans parler des imposteurs, vont avoir toute latitude. La victoire ultime reste assurée, mais les divagations, les égarements temporaires et locaux – déjà si difficiles à éviter – vont se multiplier comme jamais auparavant. Bon, il va falloir faire avec, et avancer⁶⁶⁴. À quoi servons-nous, sinon à cela ? Et nous ne nous décourageons pas⁶⁶⁵.

Et c'est précisément ce qui se produisit après la mort de Marx, alors que tant d'autres ont brandi son drapeau. De l'Amérique latine à l'Extrême-Orient, dans les locaux des syndicats des périphéries démunies ou dans les amphithéâtres des universités prestigieuses, des dizaines de millions de travailleurs et d'étudiants allaient lire ses écrits, y gagnant une compréhension de la condition des opprimés, y trouvant l'inspiration pour se jeter dans de nouveaux combats, organiser des grèves, des mouvements sociaux et des partis politiques. Ils allaient se battre pour avoir du pain et des roses, contre l'injustice et pour la liberté et, ce, faisant, ils allaient permettre aux théories de Marx de rester toujours pleinement vivantes.

Au cours de ce long processus – au cours duquel Marx a été étudié en profondeur, changé en icône, embaumé dans des manuels officiels, incompris, censuré, enterré, et, de temps à autre, redécouvert avec des yeux nouveaux – certains ont trahi le sens de ses idées, usant en son nom de doctrines et de pratiques qu'il aurait résolument combattues de son vivant. D'autres, cependant, ont enrichi ses idées, les ont remises au goût du jour et ont fait ressortir certains des problèmes et des contradictions qu'elles contenaient, mobilisant le même genre d'esprit critique qu'il avait lui-même adopté et qu'il aurait grandement apprécié.

Ceux qui s'intéressent à nouveau aux écrits de Marx aujourd'hui, ou qui se tournent vers eux pour la première fois, ne peuvent qu'être fascinés par la capacité de ses analyses socio-économiques à expliquer le monde. Ils ne peuvent également qu'être impressionnés par le message qui irradie constamment de toute son œuvre : la nécessité d'organiser le combat pour mettre fin au mode de production bourgeois et pour parvenir à émanciper les travailleurs du monde de la domination du capital.



À gauche : la photographie de Marx, prise par E. Dutertre à Alger en 1882 (IISG Amsterdam, BG A9/383)
À droite : un photomontage montrant l'aspect probable de Marx après son passage chez le barbier (créateur et origine inconnus)

CHRONOLOGIE 1881-1883

1881

Janvier-fin juin

Au cours de ces mois passés à Londres, Marx finit de prendre des notes sur les ouvrages de H. Morgan, J. Money, J. Phear et H. Maine. Les *Cahiers de notes ethnologiques* qui contiennent ces matériaux représentent environ 200 pages. Dans le même temps, il s'intéresse au calcul différentiel dans ses *Manuscrits mathématiques*. De la deuxième quinzaine de février au 8 mars, il rédige les diverses versions de sa lettre à Vera Zassoulitch sur la commune rurale russe.

Dernière semaine de juin-19 juillet

Séjourne à Eastbourne avec sa femme Jenny von Westphalen.

20-25 juillet

Retour à Londres et préparatifs du départ pour Paris.

26 juillet-16 août

Rend visite à sa fille aînée Jenny Longuet, à Argenteuil, en banlieue de Paris, en compagnie de sa femme et d'Helene Demuth.

17 août-28 décembre

Retour à Londres. S'immerge dans des études historiques approfondies et prend quantité de notes sur les ouvrages de F. Schlosser et C. Botta. Ce travail aboutit à la rédaction des *Extraits chronologiques*, une ample synthèse largement annotée de plus de 550 pages présentant les principaux événements politiques survenus entre -91 et le traité de Westphalie en 1648. Tout en s'occupant constamment de son épouse malade, il utilise son temps libre pour lire des ouvrages récents sur la Russie et reprend ses études mathématiques. À partir de la mi-octobre, le retour de la pleurésie et de la bronchite l'immobilise pour environ deux mois.

2 décembre

Mort de sa femme.

29-31 décembre

Se rend à Ventnor, sur l'île de Wight, avec sa plus jeune fille Eleanor, à la recherche d'un climat plus clément.

1882

1^{er}-15 janvier

Séjour à Ventnor.

16 janvier-8 février

Revient à Londres pour consulter des médecins et chercher le traitement le plus efficace pour ses problèmes de santé. Le 21 janvier, Marx et Engels achèvent la préface de l'édition russe du *Manifeste du Parti communiste*.

9-16 février

Départ pour l'Algérie. Accompagné d'Eleanor, il s'arrête chez sa fille Jenny à Argenteuil.

17 février

Marx continue seul le voyage. Après avoir traversé la France, il passe une nuit à Marseille.

18-19 février

Traverse la Méditerranée sur le steamer *Said*. Destination : Alger.

20 février-2 mai

Séjourne dans la capitale algérienne, où le retour de sa bronchite et une attaque de pleurésie l'obligent à se soumettre, deux mois durant, à un traitement pénible.

3-4 mai

Traversée de retour en France, après une amélioration de son état médical.

5 mai

Arrive à Marseille le jour de son 66^e anniversaire. Visite brièvement Nice.

6 mai-3 juin

Séjour à Monte-Carlo, rendu nécessaire par une nouvelle dégradation de sa santé et le besoin d'entreprendre un nouveau traitement.

4-7 juin

Brève visite de Cannes, sur le conseil de son médecin, avant le trajet de Marseille à Paris.

8 juin-22 août

Chez sa fille Jenny à Argenteuil. De début juin au 20 août, suit un traitement thermal à Enghien-les-Bains.

23 août-27 septembre

Voyage en Suisse avec sa fille Laura. Bref arrêt à Lausanne, puis quatre semaines à Vevey, sur le lac Léman. Halte à Genève sur le trajet du retour.

28 septembre-6 octobre

Retour en France. Séjourne à Paris avec sa fille Laura à Paris, puis, brièvement, chez sa fille Jenny à Argenteuil.

7 octobre

Retour en Angleterre.

8-29 octobre

Revenu à Londres pour trois semaines, il prend des notes sur des textes d'économie et d'anthropologie. Il travaille également à un manuscrit sur la Russie d'après 1861.

30 octobre-31 décembre

Nouveau séjour à Ventnor, où il essaye, avec grande difficulté, de rétablir sa santé et de se remettre au travail.

1883

1^{er}-12 janvier

Suite du séjour à Ventnor, où il apprend, le 12, la mort de sa fille Jenny.

13 janvier-13 mars

Perclus de chagrin, il rentre immédiatement à Londres. Son état se dégrade soudainement à cause d'un abcès au poumon. Le peu de force qui lui reste lui permet tout juste de consulter des catalogues de livres et de lire des romans français.

14 mars

Décède d'une insuffisance cardiaque causée par une tuberculose pulmonaire, chez lui.

BIBLIOGRAPHIE

1) TEXTES DE MARX PUBLIÉS EN FRANÇAIS

- Karl Marx, *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, Paris, Les Éditions sociales, 2018.
- Karl Marx, *Misère de la philosophie. Réponse à Philosophie de la misère de M. Proudhon*, Paris, Giard et Brière, 1908.
- Karl Marx et Friedrich Engels, *Manifeste du Parti communiste*, Paris, Messidor/Éditions sociales, 1986.
- Karl Marx, *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris, Les Éditions sociales, 2014.
- Karl Marx, [Résolutions du Congrès de Genève 1866], dans *Pour lire la Première Internationale*, éd. M. Musto, Paris, Les Éditions sociales, 2022, p. 132.
- Karl Marx, [« Sur le droit d'héritage »], dans *Pour lire la première internationale*, éd. Marcello Musto, Paris, Les Éditions sociales, 2022, p. 221-223 et 226-228.
- Karl Marx, *Le Capital*, Paris, Maurice Lachâtre et Cie, 1872.
- Karl Marx, *Le Capital. Livre I*, Paris, Les Éditions sociales, 2016.
- Karl Marx, *La Guerre civile en France*, Paris, Éditions sociales, 1963.
- *Les Manuscrits mathématiques de Marx*, Paris, Economica, 1985.
- Karl Marx, *Critique du Programme de Gotha*, Paris, Les Éditions sociales, 2008.
- « Enquête ouvrière », *La Revue socialiste*, n^o 4, avril 1880, p. 194-199.
- Karl Marx, « Lettre à la rédaction des *Otétchestvenniye Zapiski* », dans Karl Marx et Friedrich Engels, *Sur les sociétés précapitalistes*, Paris, Les Éditions sociales, 2022.
- « Programme du parti ouvrier », dans Jules Guesde, *Textes choisis, 1867-1882*, Paris, Éditions sociales, 1970, p. 117.
- « Marx à Vera Zassoulitch : les brouillons », dans *Le Dernier Marx*, Toulouse, L'Asymétrie, 2019, p. 269-286.
- Lettre à Vera Zassoulitch, 8 mars 1881, dans *Le Dernier Marx*, Toulouse, L'Asymétrie, 2019, p. 287-289.
- « Entretien avec le fondateur du socialisme moderne », *Chicago Tribune*, 5 janvier 1879, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 13, Paris, Les Éditions sociales, 2020.
- Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance, tome 4, 1853-1857*, Paris, Éditions sociales, 1976.
- Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance, tome 5, 1857-1859*, Paris, Éditions sociales, 1975.
- Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance, tome 6, 1860-1861*, Paris, Éditions sociales, 1978.
- Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance, tome 8, 1865-1867*, Paris, Éditions sociales, 1981.
- Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance, tome 9, 1867-1868*, Paris, Éditions sociales, 1982.
- Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance, tome 11, 1870-1871*, Paris, Éditions sociales, 1985.

- Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance, tome 12, 1872-1874*, Paris, Éditions sociales, 1989.
- Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance, tome 13, 1875-1880*, Paris, Les Éditions sociales, 2020.

2) TEXTES PUBLIÉS DANS LES MEW

- « Aufzeichnung einer Rede von Karl Marx auf dem Stiftungsfest des Deutschen Bildungsvereins für Arbeiter in London », *MEW*, 16, p. 524.
- Karl Marx, « Konspekt von Bakunins Buch Staatlichkeit und Anarchie », *MEW*, 18, p. 597-642.
- Karl Marx, « Randglossen zu Adolph Wagners Lehrbuch der politischen Ökonomie », *MEW*, 19, p. 355-383.
- Karl Marx, « Notizen zur Reform von 1861 und der damit verbundenen Entwicklung in Russland », *MEW*, 19, p. 407-424.
- Karl Marx, Friedrich Engels, *Briefwechsel, Feb 1875 – Sep 1880*, *MEW*, 34.
- Karl Marx, Friedrich Engels, *Briefwechsel, Jan. 1881 – Mar 1883*, *MEW*, 35.
- Karl Marx, *Grundrisse der Kritik der politischen Ökonomie*, *MEW*, 42.

3) TEXTES PUBLIÉS DANS LA MEGA²

- Karl Marx, *Das Kapital. Kritik der politischen Ökonomie, t. 1, Hambourg, 1867*, MEGA², II/5.
- Karl Marx, « Das Kapital. Zweites Buch. Der Zirkulationsprozess des Kapitals. Zu benutzende Textstellen früherer Darstellungen (Manuskript I bis IV) », MEGA², II/11, p. 525-548.
- Karl Marx, « Das Kapital. Zweites Buch. Der Zirkulationsprozess des Kapitals. Erster Abschnitt (Fragmente II) », MEGA², II/11, p. 550-697.
- Karl Marx, « Das Kapital. Zweites Buch. Der Zirkulationsprozess des Kapitals. (Manuskript VIII) », MEGA², II/11, p. 698-828.
- Karl Marx, « Mehrwertrate und Profitrate mathematisch behandelt », MEGA², II/14, p. 19-150.
- Karl Marx, « Exzerpte aus Georg Ludwig von Maurer, Einleitung zur Geschichte der Mark-, Hof-, Dorf- und Stadt- Verfassung und der öffentlichen Gewalt », MEGA², IV/18, p. 542-559, 563-577, 589-600.
- Karl Marx, « Entstehung und Überlieferung », dans *Exzerpte und Notizen : Februar 1864 bis Oktober 1868, November 1869, März, April, Juin 1870, Dezember 1872*, MEGA², IV/18, p. 1038-1144.
- Karl Marx, « Exzerpte und Notizen zur Geologie, Mineralogie und Agrikulturchemie. März bis September 1878 », MEGA², IV/26, p. 3-94.
- Karl Marx, « Exzerpte aus Werken von Lothar Meyer, Henry Enfiel Roscoe, Carl Schorlemmer, Benjamin Witzschel, Wilhelm Friedrich Kühne, Ludimar Hermann, Johannes Ranke und Joseph Beete Jukes », MEGA², IV/31, p. 21-442.
- *Die Bibliotheken von Karl Marx und Friedrich Engels*, MEGA², IV/32.

4) TEXTES PUBLIÉS DANS LES MECW

- Karl Marx, « The Future Results of British Rule in India », *MECW*, 12, 217-218.
- Karl Marx, « Speech at the Anniversary of the *People's Paper* », *MECW*, 14, p. 655.
- Karl Marx, « Declaration by Karl Marx on His Naturalisation in England », *MECW*, 25, p. 264.
- « Sir Mountstuart Elphinstone Grant Duff's Account of a Talk with Karl Marx : From a Letter to Crown Princess Victoria », *MECW*, 24, p. 580-583.

- Karl Marx, [Account of an Interview with John Swinton, Correspondent of The Sun], *MECW*, 24, p. 442-443.
- Karl Marx, Friedrich Engels, *Letters 1874-79*, *MECW*, 45.
- Karl Marx, Friedrich Engels, *Letters 1880-83*, *MECW*, 46.

5) AUTRES ÉDITIONS DE TEXTES DE MARX

- Marx, Engels, Lenin, Stalin, *Zur Deutschen Geschichte*, Berlin, Dietz, 1953.
- *The Ethnological Notebooks of Karl Marx*, éd. Lawrence Krader, Assen, Van Gorcum, 1972.
- Karl Marx und Friedrich Engels, *Über Deutschland und die deutsche Arbeiterbewegung, Bd. 1 : Von der Frühzeit bis zum 18. Jahrhundert*, Berlin, Dietz, 1973.
- Karl Marx, « Exzerpte aus M.M. Kovalevskij », dans Karl Marx, *Über Formen vorkapitalistischer Produktion. Vergleichende Studien zur Geschichte des Grundeigentums 1879-80*, Francfort, Campus, 1977, p. 21-109.
- Karl Marx, *Notes on Indian History (664-1858)*, Honolulu, University Press of the Pacific, 2001.

6) MANUSCRITS INÉDITS DE MARX

- IISG Amsterdam, *Marx-Engels Papers*, B 130, B 131, B 132, B 140, B 141, B 146, B 157, B 158, B 159, B 160, B 161, B 167, B 168
- IISG Amsterdam, *Marx-Engels Papers*, D 3701, D 3702
- RGASPI Moscou, f. 1, op. 1, d. 2940

7) ÉCRITS D'AUTRES AUTEURS

- Ajaz Ahmad, *In Theory: Classes, Nations, Literatures*, Londres, Verso, 1992.
- Sadiq Jalal Al-Azam, « Orientalism and Orientalism in Reverse », *Khamsin*, n° 8, 1980, p. 5-26.
- Alain Alcouffe, « Introduction », in Alain Alcouffe (dir.), *Les Manuscrits mathématiques de Marx*, Paris, Economica, 1985, p. 9-109.
- Kevin B. Anderson, *Marx aux antipodes : nations, ethnicité et sociétés non occidentales*, Paris/ Saint-Joseph-Du-Lac, Éditions Syllepse/M. éditeur, 2015.
- Annales de l'Assemblée nationale*, vol. VIII, Paris, 1873.
- Jacques Attali, *Karl Marx ou l'esprit du monde*, Paris, Fayard, 2005.
- Gilbert Badia, « Marx en Algérie », dans Karl Marx, *Lettres d'Alger et de la Côte d'Azur*, Paris, Le Temps des cerises, 1997.
- Pradip Baksi (dir.), *Karl Marx and Mathematics: A Collection of Texts in Three Parts*, New Dehli, Aakar Books, 2019.
- Étienne Balibar, *La philosophie de Marx*, Paris, La Découverte, 2001.
- Samuel H. Baron, « Lo sviluppo del capitalismo in Russia nel pensiero di Plechanov », dans Istituto Giangiacomo Feltrinelli (dir.), *Storia del marxismo contemporaneo*, Milan, Feltrinelli, 1974, p. 426-450.
- E. Belfort Bax, « Leaders of Modern Thought XXIII: Karl Marx », *Modern Thought*, vol. 3, n° 12, 1881, p. 349-354.
- James Camlin Beckett, *The Making of Modern Ireland 1603-1923*, Londres, Faber and Faber, 1981.
- Daniel Bensaïd, *Marx l'intempestif. Grandeurs et misères d'une aventure critique*, Paris, Fayard, 1996.
- Jay Bergman, *Vera Zasulich: A Biography*, Stanford, Stanford University Press, 1983.

- Isaïah Berlin, *Karl Marx. His Life and Environment*, Londres, Oxford University Press, 1963.
- Edward Bernstein, *My Years in Exile*, Londres, Leonard Parsons, 1921.

- James H. Billington, *Mikhailovsky and Russian Populism*, Oxford, Clarendon Press, 1958.
- Maurice Bloch, *Marxism and Anthropology. The History of a Relationship*, Londres, Routledge, 1983.
- Bruno Bongiovanni, *Le repliche della storia. Karl Marx tra la Rivoluzione francese e la critica della politica*, Turin, Bollati Boringhieri, 1989.
- Scipione Botta, *Vita privata di Carlo Botta: ragguagli domestici ed aneddotici*, Florence, G. Barbera, 1877.
- Asa Briggs et John Callow, *Marx in London: An Illustrated Guide*, Londres, Lawrence and Wishart, 2008.
- Heather Brown, *Marx on Gender and the Family: A Critical Study*, Leiden, Brill, 2012.
- Martin Buber, *Paths in Utopia*, Syracuse, Syracuse University Press, 1996.
- Paul Burkett, et John Bellamy Foster, « The Podolinsky Myth: An Obituary. Introduction to “Human Labour and Unity Force” by Sergei Podolnsky », *Historical Materialism*, vol. 16, n^o 1, 2008, p. 115-161.
- Carlo Cafiero, « *Il Capitale* » di Carlo Marx brevemente compendiato da Carlo Cafiero. Libro Primo : *Sviluppo della Produzione Capitalistica*, Milan, E. Bigmani e C, 1879.
- Alessandro Casiccia, « La concezione materialista della società antica e della società primitiva », dans Henry Morgan, *La società antica*, XVII-XXVII, Milan, Feltrinelli, 1970.
- Dipesh Chakrabarty, *Provincialiser l'Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique*, Paris, Éditions Amsterdam/Multitudes, 2020.
- Nikolai Chernyshevsky, « Kritika filosofskikh preubezhdenii protiv obshchinnogo vladeniya », dans Chernyshevsky, *Sobranie sochinenii*, vol. 4, Moscou, Ogonyok, p. 424-475.
- Nikolai Chernyshevsky, « A Critique of Philosophical Prejudices against Communal Ownership », dans Theodor Shanin (dir.), *Late Marx and the Russian Road*, Londres, Routledge, 1984, p. 182-190.
- Gregory Claeys, *Marx and Marxism*, Londres, Penguin, 2018.
- Marian Comyn, « My Recollections of Marx », *The Nineteenth Century and After*, vol. 91, 1922, p. 161-169.
- Pierre Dardot et Christian Laval, *Marx, prénom : Karl*, Paris, Gallimard, 2012.
- Luise Dornemann, *Jenny Marx. Der Lebensweg einer Sozialistin*, Berlin, Dietz Verlag, 1971.
- Roy Douglas, *Land, People and Politics. A History of the Land Question in the United States, 1878-1952*, Londres, Allison & Busby, 1976.
- Helmut Dresser, *Ärzte und Karl Marx*, Berlin, Volk und Gesundheit, 1970.
- Jean-Numa Ducange, *Jules Guesde - L'anti-Jaurès ?* Paris, Armand Colin, 2017.
- Raya Dunayevskaya, *Rosa Luxemburg, Women's Liberation and Marx's Philosophy of Revolution*, Chicago, University of Illinois Press, 1991.
- Enrique Dussel, *El último Marx (1863-1882) y la liberación latinoamericana. Un comentario a la tercera y a la cuarta redacción de « El capital »*, Mexico City, Siglo XXI, 1990.
- Henry Eaton, « Marx and the Russians », *Journal of the History of Ideas*, vol. 41, n^o 1, 1980, p. 89-112.
- Friedrich Engels, « Karl Marx's Funeral », *MECW*, 24, p. 467-471.
- Friedrich Engels, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Paris, Éditions sociales, 1972.
- Friedrich Engels, « Entwurf einer Antwort an die Redaktion der Sächsischen Arbeiter-Zeitung », *MECW*, 22, p. 68-70.
- Frederick Engels, « Marx, Heinrich Carl », *MECW*, 27, p. 341.
- Friedrich Engels, « Préface à l'édition anglaise », dans Karl Marx, *Le Capital*, Paris, Les Éditions sociales, 2016, p. 27-30.
- Frederick Engels, *Letters 1883-86*, *MECW*, 47.
- Frederick Engels, *Letters 1887-90*, *MECW*, 48.
- Frederick Engels, *Letters 1890-92*, *MECW*, 49.

- Frederick Engels, *Letters 1892-95, MECW*, 50.
- Hans Magnus Enzensberger (dir.), *Gespräche mit Marx und Engels*, Francfort, Insel, 1973.
- Edgar J. Feuchtwanger, *Gladstone*, Londres, Allen Road, 1975.
- Lewis S. Feuer, « The Friendship of Edwin Ray Lankester and Karl Marx: The Last Episode in Marx's Intellectual Evolution », *Journal of the History of Ideas*, vol. 40, n^o 4, 1979, p. 633-648.
- Philip S. Foner (dir.), *Karl Marx remembered: Comments at the Time of his Death*, San Francisco, Synthesis Publications, 1983.
- John Bellamy Foster et Paul Burkett, *Marx and the Earth: an Anti-Critique*, Leyde, Brill, 2016.
- Mary Gabriel, *Love and Capital Karl and Jenny Marx and the Birth of a Revolution*, New York, Little Brown & Company, 2011.
- Christine Ward Gailey, « Community, State and Questions of Social Evolution in Marx's "Ethnological Notebooks" », dans Jacqueline Solway (dir.), *The Politics of Egalitarianism*, New York, Berghahn Books, 2006, p. 31-52.
- René Gallissot (dir.), *Marxisme et Algérie*, Paris, Union générale d'éditions, 1976.
- Álvaro García Linera, *Forma valor y forma comunidad*, Buenos Aires, Prometeo, 2020.
- Sender Garlin, *Three American Radicals: John Swinton, Charles P. Steinmetz, and William Dean Howells*, Boulder, Westview Press, 1991.
- Henry George, « The Kearney agitation in California », *The Popular Science Monthly*, vol. 17, août 1880, p. 433-453.
- Henry George, *Progrès et pauvreté : enquête sur la cause des crises industrielles*, Paris, Guillaumin, 1887.
- Henry George, *An anthology of Henry George's Thought*, Rochester, University of Rochester Press, 1997.
- Maurice Godelier, *L'idéal et le matériel. Pensée, économies, sociétés*, Paris, Fayard, 1984.
- Maurice Godelier, *Horizon, trajets marxistes en anthropologie*, Paris, Maspero, 1977.
- Michael Gottlob, *Geschichtsschreibung zwischen Aufklärung und Historismus Johannes von Müller u. Friedrich Christoph Schlosser*, Francfort, Peter Lang, 1989.
- Jules Guesde, et Paul Lafargue, « Le programme du parti ouvrier », dans Jules Guesde, *Textes choisis, 1867-1882*, Paris, Éditions sociales, 1970.
- Irfan Habib, « Marx' Perception of India », dans Iqbal Husain, *Karl Marx on India*, New Delhi, Tulika Books, 2006, p. xix-liv.
- Alfred Rupert Hall, *Philosophers at War. The Quarrel between Newton and Leibniz*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980.
- Hans-Peter Harstick, « Einführung. Karl Marx und die zeitgenössische Verfassungsgeschichtsschreibung », dans Karl Marx, *Über Formen vorkapitalistischer Produktion*, Francfort, Campus, 1977, p. 13-48.
- Hans-Peter Harstick, Richard Sperl et Hanno Srauss, « Einführung », dans *Die Bibliotheken von Karl Marx und Friedrich Engels*, MEGA², IV/32, p. 7-102.
- George Haupt, *Aspects of International Socialism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.
- Michael Heinrich, « "Capital" after MEGA: Discontinuities, Interruptions, and New Beginnings », *Crisis & Critique*, vol. III, n^o 3, 2016, p. 92-138.
- Alexander Herzen, *The Russian People and Socialism: An Open Letter to Jules Michelet*, Londres, Weidenfeld et Nicolson, 2011.
- Alexander Herzen, « Revolution in Russia », dans Kathleen Parthe (dir.), *The Herzen Reader*, Evanston, Northwestern University Press, 2012, p. 61-65.
- Eric Hobsbawm, « Introduction », dans Karl Marx, *Pre-Capitalist Economic Formations*, Londres, Lawrence and Wishart, 1964.
- Rachel Holmes, *Eleanor Marx. A Life*, Londres, Bloomsbury, 2014.

Édouard Hospitalier, *La Physique moderne. Les principales applications de l'électricité*, Paris, G. Masson, 1882.

Peter Hudis, « Accumulation, Imperialism, and Pre-Capitalist Formations Luxemburg and Marx on the non-Western World », *Socialist Studies*, vol. 6, n^o 2, 2010, p. 7591.

Henry Hyndman, *The Record of an Adventurous Life*, New York, Macmillan, 1911.

Henry Hyndman, *England for All*, New York, Barnes & Noble Books, 1974.

Institute of Marxism-Leninism (dir.), *Reminiscences of Marx and Engels*, Moscou, Foreign Languages Publishing House, 1957.

Bruno Kaiser (dir.), *Ex libris Karl Marx und Friedrich Engels: Schicksal und Verzeichnis einer Bibliothek*, Berlin, Dietz, 1967.

Yvonne Kapp, *Eleanor. Chronique familiale des Marx*, Paris, Éditions sociales, 1980.

Benedikt Kautsky (éd.), *Friedrich Engels Briefwechsel mit Karl Kautsky*, Vienne, Danubia, 1955.

Egon Erwin Kisch, *Karl Marx in Karlsbad*, Berlin, Aufbau-Verlag, 1953.

Maury Klein, *The life and Legend of Jay Gould*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1986.

Lawrence Krader (éd.), « Introduction », dans *The Ethnological Notebooks of Karl Marx*, Assen, Van Gorcum, 1972, p. 1-85.

Lawrence Krader, *The Asiatic Mode of Production: Sources, Development and Critique in the Writings of Karl Marx*, Assen, Van Gorcum, 1975.

Michael R. Krätke, « Marx and World History », *International Review of Social History*, vol. 63, n^o 1, 2018, p. 91125.

Hans Jürgen Krysmanski, *Die letzte Reise des Karl Marx*, Francfort, Westend, 2014.

Paul Lafargue, « Frederick Engels », *The Social Democrat*, n^o 8, 1905, p. 483-488.

Dario Lanzardo, « Intervento socialista nella lotta operaia. L'inchiesta operaia di Marx », *Quaderni Rossi*, n^o 5, avril 1965, p. 1-24.

Serge Latouche, *Petit traité de la décroissance sereine*, Paris, Mille et une nuits, 2007.

Neil Lazarus, « The Fetish of "the West" in Postcolonial Theory », dans Crystal Bartolovich et Neil Lazarus (dir.), *Marxism, Modernity, and Postcolonial Studies*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.

Sven-Erik Liedman, *A world to Win. The Life and Works of Karl Marx*, Londres, Verso, 2018.

Angelika Limmroth, *Jenny Marx. Die Biografie*, Berlin, Karl Dietz, 2018.

Angelika Limmroth et Rolf Hecker, *Jenny Marx - die Briefe*, Berlin, Karl Dietz, 2014.

Kolja Lindner, « Marx's Eurocentrism: Postcolonial Studies and Marx Scholarship », *Radical Philosophy*, n^o 161, 2010, p. 27-41.

Literatura partii Narodnoi Voli, Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1905.

Lucio Lombardo Radice, « Dai manoscritti matematici di K. Marx », *Critica Marxista-Quaderni*, n^o 6, 1972, p. 273-286.

Rosa Luxemburg, *L'accumulation du capital*, Marseille/ Toulouse, Agone & Smolny, 2019.

Juan Martínez Alier et Klaus Schlüpmann, *Ecological Economics: Energy, Environment, and Society*, Oxford, Basil Blackwell, 1987.

Colin Matthew, *Gladstone 1809-1898*, Oxford, Clarendon Press, 1995.

David McLellan, *Karl Marx. His Life and Thought*, Londres, Macmillan, 1973.

Franz Mehring, *Karl Marx. Histoire de sa vie*, Paris, Bartillat, 2009.

Olga Meier (éd.), *Les Filles de Karl Marx. Lettres inédites*, Paris, Albin Michel, 1979.

Umberto Melotti, *Marx and the Third World*, Londres, Palgrave, 1977.

- Kenzo Mohri, « Marx and "Underdevelopment" », *Monthly Review*, vol. 30, n^o 11, 1979, p. 3243.
- Henry Morgan, *Ancient Society*, New York, Henry Holt, 1877.
- Daniel Moses, *The Promise of Progress. The Life and Work of Lewis Henry Morgan*, Columbia, University of Missouri Press, 2009.
- Johann Most, *Kapital und Arbeit. Ein populärer Auszug aus « Das kapital » von Marx, 1873*, MEGA², II/8, p. 735-800.
- Michael George Mulhall, « Egyptian Finance », *Contemporary Review*, vol. XLII, 1882, p. 525-535.
- Marcello Musto, « The Rediscovery of Karl Marx », *International Review of Social History*, vol. 52, n^o 3, 2007, p. 477-498.
- Marcello Musto (dir.), *Karl Marx's Grundrisse: Foundations of the Critique of Political Economy 150 Years Later*, New York, Routledge, 2008.
- Marcello Musto, « Marx is Back: The Marx-Engels-Gesamtausgabe (MEGA) Project », *Rethinking Marxism*, vol. 22 (2010), n^o 2, p. 289-290.
- Marcello Musto, « The Myth of the 'Young Marx' in the Interpretations of the Economic and Philosophic Manuscripts of 1844 », *Critique*, vol.43, n^o 2, 2015, p. 233-260.
- Marcello Musto, *Another Marx: Early Manuscripts to the International*, Londres, Bloomsbury Academic, 2018.
- Marcello Musto, *Karl Marx. Biografia intellettuale e politica, 1857-1883*, Turin, Einaudi, 2018.
- Marcello Musto, « Introduction: The Unfinished Critique of *Capital* », dans Marcello Musto (dir.), *Marx's Capital after 150 Years: Critique and Alternative to Capitalism*, London/New York, Routledge, 2019, p. 1-35.
- Marcello Musto (dir.), *The Marx Revival: Essential Concepts and New Interpretations*, Cambridge, Cambridge University Press, 2020.
- Marcello Musto (éd.), *Karl Marx's Writings on Alienation*, New York, Palgrave Macmillan, 2021.
- Marcello Musto (éd.), *Pour lire la Première Internationale*, Paris, Les Éditions sociales, 2022.
- Marcello Musto (dir.), *Marx and 'Le Capital': Evaluation, History, Reception*, Londres/New York, Routledge, 2022.
- Marcello Musto, « Les nouveaux visages de Marx après la Marx-Engels-Gesamtausgabe (MEGA²) », *Actuel Marx*, 2022/2 (n^o 72), p. 135-151.
- Marco Natalizi, *Il caso Cernysevskij*, Milano, Bruno Mondadori, 2006.
- Boris Nikolaïevski, Otto Maenchen-Helfen, *La Vie de Karl Marx. L'homme et le lutteur*, Paris, La Table ronde, 1997.
- Ferdinand Domela Nieuwenhuis, *Kapitaal en Arbeid*, La Haye, Liebers, 1881.
- Vesa Oittinen, *Marxism, Russia, Philosophy*, Londres, Palgrave, 2020.
- Teinosuke Otani, Ljudmila Vasina et Carl-Erich Vollgraf, « Eiführung », MEGA², II/11, p. 843-905.
- Robert Payne, *Marx. A Biography*, New York, Simon and Schuster, 1968.
- Norman G. O. Pereira, *The Thought and Teachings of N.G. Cernysevskij*, La Haye, Mouton, 1975.
- Selig Perlman, « The Anti-Chinese Agitation in California », dans John R. Commons, David J. Saposs, Helen L. Sumner, Edward B. Mittelman, Henry E. Hoagland, John B. Andrews, et Selig Perlman, *History of Labour in the United States*, New York, Macmillan, 1918.
- Heinz Frederick Peters, *Red Jenny. A Life with Karl Marx*, New York, St. Martin's Press, 1986.
- Richard Pipes, « Narodnichestvo: A Semantic Inquiry », *Slavic Review*, vol. 23, n^o 3, 1964, p. 441-458.
- Richard Pipes, *Struve. Liberal on the Left, 1870-1905*, Cambridge, Harvard University Press, 1970.
- Pier Paolo Poggio, *L'Obščina. Comune contadina e rivoluzione in Russia*, Milan, Jaca Book, 1978.

- Siebert S. Praver, *Karl Marx and World Literature*, Londres, Verso Books, 2011.
- John Rae, « The Socialism of Karl Marx and the Young Hegelians », *The Contemporary Review*, vol. XL, juillet-décembre 1881, p. 587-607.
- Edward J. Renehan, *Dark Genius of Wall Street. The Misunderstood Life of Jay Gould, King of the Robber Barons*, New York, Basic Books, 2006.
- Maximilien Rubel, *Karl Marx. Essai de biographie intellectuelle*, Paris, Rivière, 1957.
- Maximilien Rubel, *Marx critique du marxisme*, Paris, Payot, 1974.
- Otto Rühle, *Karl Marx*, Genève, Entremonde, 2011.
- David Ryazanov, « Neueste Mitteilungen über den literarischen Nachlaß von Karl Marx und Friedrich Engels », *Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung*, vol. 11, 1925, p. 385-400.
- David Ryazanov, « The Discovery of the Drafts », dans Teodor Shanin, *Late Marx and the Russian Road*, Londres, Routledge, 1984, p. 127-133.
- Edward W. Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil, 2015.
- Kōhei Saitō, *Karl Marx's Ecosocialism: Capitalism, Nature, and the Unfinished Critique of Political Economy*, New York, Monthly Review Press, 2017.
- Marian Sawer, *Marxism and the Question of the Asiatic Mode of Production*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1977.
- Teodor Shanin, *Late Marx and the Russian Road*, Londres, Routledge, 1984.
- Richard Shannon, *Gladstone, 1809-1865*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1984.
- Cyril Smith, *Marx at the Millenium*, Londres, Pluto Press, 1996.
- David Smith, « Accumulation and Its Discontents: Migration and Nativism in Marx's *Capital* and Late Manuscripts », dans Marcello Musto (dir.), *Rethinking Alternatives with Marx: Economy, Ecology and Migration*, Londres, Palgrave Macmillan, 2020, p. 151-216.
- David Smith (dir.), *Marx's World: Global Society and Capital Accumulation in Marx's Late Manuscripts*, New Haven, Yale University Press, 2023.
- Gianni Sofri, *Il modo di produzione asiatico. Storia di una controversia marxista*, Turin, Einaudi, 1969.
- Jonathan Sperber, *Karl Marx, homme du XIX^e siècle*, Paris, Piranha, 2017.
- Gareth Stedman Jones, *Karl Marx. Greatness and Illusion*, Cambridge, Harvard University Press, 2016.
- Stenographische Berichte über die Verhandlungen des Reichstags*, vol. 1, Berlin, 1882.
- Tomonaga Tairako, « Marx on Capitalist Globalization », *Hitotsubashi Journal of Social Studies*, vol. 35, n^o 1, 2003, p. 1116.
- Tomonaga Tairako, « A Turning Point in Marx's Theory on Pre-Capitalist Societies: Marx's Excerpt Notebooks on Maurer In MEGA IV/18 », *Hitotsubashi Journal of Social Studies*, vol. 47, n^o 1, janvier 2016, p. 1-10.
- Jean Tible, *Marx Selvagem*, São Paulo, Autonomia Literária, 2018.
- Fritjof Tichelman, *Schriften aux dem Karl-Marx-Haus*, vol. XXX: *Marx on Indonesia and India*, Trèves, Karl-Marx-Haus, 1983.
- Chūshichi Tsuzuki, *H.M. Hyndman and British Socialism*, Londres, Oxford University Press, 1961.
- Chūshichi Tsuzuki, *The Life of Eleanor Marx, 1855-1898. A Socialist Tragedy*, Oxford, Clarendon Press, 1967.
- Franco Venturi, *Roots of Revolution. A History of the Populist and Socialist Movements in Nineteenth Century Russia*, New York, Alfred A. Knopf, 1960.
- Franco Venturi, « Introduzione », dans Franco Venturi, *Il populismo russo. Herzen, Bakunin, Černyševskij*, Turin, Einaudi, 1972.
- Franco Venturi, *Les Intellectuels, le peuple et la révolution*, Paris, Gallimard, 1972.
- Marlene Vesper, *Marx in Algier*, Bonn, Pahl-Rugenstein Nachfolger, 1995.

- Carl-Erich Vollgraf, « Marx's Further Work on *Capital* after Publishing Volume I: On the Completion of Part II of the MEGA² », dans Marcel van der Linden et Gerald Hubmann (dir.), *Marx's Capital: An Unfinishable Project?*, Leyde, Brill, 2018, p. 56-79.
- Karl Vorländer, *Karl Marx. Sein Leben und sein Werk*, Leipzig, F. Meiner, 1929.
- Vasily Vorontov, *Sud'by kapitalizma v Rossii*, Saint-Pétersbourg, 1882.
- Haruki Wada, « Marx in Revolutionary Russia », dans Shanin, *Late Marx and the Russian Road*, Londres, Routledge, 1984, p. 40-76.
- Adolph Wagner, *Lehrbuch der politischen Ökonomie*, Leipzig, Winter, 1879-1899.
- Andrzej Walicki, *The Controversy over Capitalism. Studies in the Social Philosophy of the Russian Populists*, Oxford, Clarendon Press, 1969.
- Darren Webb, *Marx, Marxism and Utopia*, Aldershot, Ashgate, 2000.
- Eva Weissweiler, *Tussy Marx. Das Drama der Vatertochter*, Cologne, Kiepenheuer & Witsch, 2004.
- James D. White, *Marx and Russia. The Fate of a Doctrine*, Londres, Bloomsbury, 2018.
- Richard Wurmbbrand, *Was Karl Marx a Satanist?*, Glendale, Diane Books, 1979.
- Sofya Yanovskaya, « Preface to the 1968 Russian Edition », dans Karl Marx, *Mathematical Manuscripts*, VII-XXVI, Londres, New Park, 1983.
- Vera Zassoulitch, Lettre à Karl Marx, 16 février 1881, dans *Le Dernier Marx*, Toulouse, L'Asymétrie, 2019, p. 267-268.

NOTE SUR LES SOURCES

Pour les nombreuses citations qui parsèment le texte, on s'est efforcé de reprendre les traductions déjà existantes en français ou, à défaut, de retraduire les textes depuis la langue originale des documents cités (allemand ou anglais). Cette règle admet cependant un petit nombre d'exceptions ; quelques citations ont ainsi été traduites directement depuis la version anglaise donnée par Marcello Musto dans *The Last Years of Karl Marx*.

En dehors des textes de Marx aisément disponibles en français, on s'est appuyé essentiellement sur les *Marx-Engels-Werke* (44 volumes, Berlin, Dietz, 1956-1968), la *Marx-Engels-Gesamtausgabe* (quelque 70 volumes, Berlin, Dietz/Akademie/De Gruyter, 1975-...), et les *Collected Works* de Marx et Engels (50 volumes, Moscou/Londres/New York, Progress Publishers/Lawrence and Wishart/ International Publishers, 1975-2005). Pour ces textes, on donne en référence, après le titre, le sigle de la collection (*MEW* pour les *Marx-Engels-Werke*, *MEGA*² pour la *Marx-Engels-Gesamtausgabe*, *MECW* pour les *Collected Works*), puis le numéro du volume (précédé, dans le cas de la *MEGA*², d'un numéro de partie en chiffres romains), puis le (ou les) numéro(s) de page(s). Par exemple : Karl Marx, « Instruktionen für die Delegierten des Povisorischen Zentralrats zu den einzelnen Fragen », *MEW*, 16, p. 192.

Quelques autres éditions ont été utilisées, ainsi que des manuscrits inédits conservés à l'Institut international d'Histoire sociale (IISG) d'Amsterdam ou au Centre russe pour la conservation des archives en histoire politique et sociale (RGASPI) de Moscou.

NOTES

1. Boris Nikolaïevski, Otto Maenchen-Helfen, *La Vie de Karl Marx. L'homme et le lutteur*, Paris, La Table ronde, 1997, p. 11.
2. Parmi les livres récents qui témoignent de cette renaissance, voir Marcello Musto (dir.), *The Marx Revival : Essential Concepts and New Interpretations*, Cambridge, Cambridge University Press, 2020.
3. Voir Marcello Musto, « Marx is Back: The *Marx-Engels-Gesamtausgabe* (MEGA) Project », *Rethinking Marxism*, vol. 22 (2010), n^o 2, p. 289-290.
4. Sur l'histoire de la publication de l'œuvre de Marx et ses vicissitudes, voir Marcello Musto, « The Rediscovery of Karl Marx », *International Review of Social History*, 52/3, 2007, p. 477-498, et, plus récemment, Marcello Musto, « Les nouveaux visages de Marx après la *Marx-Engels-Gesamtausgabe* (MEGA2) », *Actuel Marx*, 2022/2 (n^o 72), p. 135-151.
5. Karl Marx, « Postface à la deuxième édition allemande », *Le Capital. Livre I*, Paris, Éditions sociales, 2016, p. 13-14.
6. Karl Marx, « Provisorische Statuten der Internationalen Arbeiter-Assoziation », *MEW*, 16, p. 14.
7. Karl Marx, *Critique du programme de Gotha*, Paris, Éditions sociales, 2008, p. 59.
8. Voir la chronologie des écrits de Marx dans Marcello Musto, *Another Marx : Early Manuscripts to the International*, Londres, Bloomsbury, 2018, p. 7-11.
9. Maximilien Rubel, *Marx, critique du marxisme*, Paris, Payot, 1974, p. 439-440.
10. L'un des exemples les plus frappants de cette division du travail est le fait que Franz Mehring ait demandé à Rosa Luxemburg d'écrire la partie consacrée aux livres 2 et 3 du *Capital* dans son livre *Karl Marx. Histoire de sa vie* (Paris, Bartillat, 2009).
11. Sur le poids excessif accordé par beaucoup d'exégètes aux écrits de jeunesse de Marx, voir Marcello Musto, « The Myth of the "Young Marx" in the Interpretation of the Economic and Philosophic Manuscripts of 1844 », *Critique*, 43/2, 2015, p. 233-260.
12. Voir, par exemple les biographies classiques de Marx par Franz Mehring, Otto Rühle ou Karl Vorländer. Même Maximilien Rubel, salué à juste titre pour son étude attentive des textes, n'est pas allé beaucoup plus loin que ses prédécesseurs dans son *Karl Marx. Essai de biographie intellectuelle*, Paris, Marcel Rivière, 1957.
13. Les biographies publiées ces dernières années montrent bien que, même depuis la relance de la MEGA², la grande majorité des chercheurs ne prennent pas en compte l'œuvre du « vieux Marx ». La plate biographie de Jonathan Sperber, *Karl Marx, homme du XIX^e siècle*, Paris, Piranha, 2017, ignore purement et simplement les derniers écrits de Marx. Le volumineux ouvrage de Gareth Stedman Jones, *Karl Marx. Greatness and Illusion*, Cambridge, MA, Harvard University Press, examine toute la période qui va de 1872 à 1883 dans un court épilogue,

alors qu'il consacre 5 chapitres (170 pages) à la jeunesse de Marx (1818-1844), période au cours de laquelle il ne publia que deux articles de revue et entama à peine l'étude de l'économie politique, et trois chapitres (150 pages) à la séquence 1845-1849. Dans le livre de Sven-Eric Liedman, *A World to Win : The Life and Works of Karl Marx*, Londres, Verso, 2018, seules deux très brèves parties sont consacrées à ce que Marx fit après la *Critique du Programme de Gotha*. L'une d'elles – une analyse superficielle du livre *La Société archaïque* de Morgan – est étrangement placée avant l'examen d'écrits comme *Herr Vogt* (publié en 1860) et de la participation de Marx à l'Association internationale des travailleurs (1864-1872). Ce choix d'un ordonnancement non chronologique empêche une bonne compréhension de l'évolution théorique de Marx au cours de la dernière période de sa vie. Ces trois biographies ont en commun de n'accorder qu'une maigre attention à la littérature secondaire. Enfin, cette tendance n'est pas absente de l'œuvre – au demeurant très intéressante – de Gregory Claeys, *Marx and Marxism*, Londres, Penguin, 2018, dans laquelle tout ce qui est intervenu entre 1872 et 1883 est condensé dans un bref chapitre, « Marx's Mature System », en dépit du fait qu'il n'y avait, chez le « dernier Marx », pas grand chose qui puisse être jugé systématique.

14. La publication prochaine du volume dirigé par David Smith, *Marx's World : Global Society and Capital Accumulation in Marx's Late Manuscripts*, à paraître chez Yale University Press en 2023, devrait constituer un jalon important.

15. Maximilien Rubel, *Karl Marx. Essai de biographie intellectuelle*, *op. cit.*, p. 3.

16. Voir le chapitre « John Swinton, Crusading Editor », dans Sender Garin, *Three American Radicals : John Swinton, Charles P. Steinmetz, and William Dean Howells*, Boulder, Westview Press, 1991, p. 1-41.

17. Voir le rapport de la police, « Declaration by Karl Marx on His Naturalisation in England », *MECW*, 25, p. 264.

18. Lettre de Karl Marx à Friedrich Sorge, 27 septembre 1877, dans Karl Marx et Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 13, 1875-1880, Paris, Éditions sociales, 2020, p. 229.

19. Lettre de Karl Marx à Ferdinand Domela Nieuwenhuis, 27 juin 1880, *ibid.*, p. 396.

20. Lettre de Karl Marx à Nikolai Danielson, 12 septembre 1880, *ibid.*, p. 410.

21. *Id.*

22. Karl Marx, [Account of an Interview with John Swinton, Correspondent of *The Sun*], 6 septembre 1880, *MECW*, 24, p. 585.

23. *ibid.*, p. 583.

24. *Id.*

25. *ibid.*, p. 584.

26. *ibid.*, p. 585.

27. Pour une description du précédent cabinet de travail de Marx, au 1, Maitland Park Road, voir Paul Lafargue, *Souvenirs personnels sur Karl Marx*, Paris, D'ores et déjà, 2012.

28. Voir Hans-Peter Harstick, Richard Sperl et Hanno Strauss, « Einführung », dans "Die Bibliotheken von Karl Marx und Friedrich Engels", *MEGA*², IV/32, p. 73. Ce volume de plus de 730 pages, qui est le fruit de soixante-quinze ans de recherche, contient un index de 1 450 livres (2 100 volumes), soit les deux tiers des livres ayant appartenu à Marx et Engels (2 100 livres, 3 200 volumes), ainsi qu'une liste de toutes les pages annotées.

29. Les livres bleus, ou *blue books*, ainsi nommés à cause de la couleur de leur reliure, étaient des rapports de commissions parlementaires sur des questions sociales et des aspects de la vie industrielle dans différents pays. Marx en fit grand usage dans son travail d'élaboration du *Capital*.

30. « Entretien avec le fondateur du socialisme moderne », *Chicago Tribune*, 5 janvier 1879, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 13, *op. cit.*, p. 473.

31. Paul Lafargue, *Souvenirs personnels sur Karl Marx*, *op. cit.*, p. 22. Sur la grande curiosité et la vaste culture littéraires de Karl Marx, voir Siebert S. Praver, *Karl Marx and World Literature*, Londres, Verso, 2011, en particulier p. 384-385.

32. Paul Lafargue, *Souvenirs personnels sur Karl Marx*, *op. cit.*, p. 21.

33. Lettre de Karl Marx à Laura et Paul Lafargue, 11 avril 1868, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 9, 1867-1868, Paris, Éditions sociales, 1982, p. 205.
34. Karl Marx, *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris, Éditions sociales, 2014, p. 64
35. Un an après la mort de Marx, le 16 février 1884, Engels écrivit à Laura Lafargue : « Nous avons enfin déblayé le vieux "grenier", nous avons trouvé toute une masse de choses à conserver, mais aussi près d'une demi-tonne de vieux journaux qu'il est impossible de trier. [...] Parmi les manuscrits il y a la première version du Capital (1861-63), et j'y trouve plusieurs centaines de pages : *Théories sur la plus-value* » (Friedrich Engels, Paul et Laura Lafargue, *Correspondance*, t. 1, 1868-1886, Paris, Éditions sociales, 1956, p. 175).
36. Paul Lafargue, *Souvenirs personnels sur Karl Marx*, *op. cit.*, p. 33.
37. Henry Hyndman, *The Record of an Adventurous Life*, Londres, Macmillan, 1911, p. 250.
38. Paul Lafargue, *Souvenirs personnels sur Karl Marx*, *op. cit.*, p. 21.
39. Voir Asa Briggs et John Callow, *Marx in London : An Illustrated Guide*, Londres, Lawrence and Wishart, 2008, p. 62-65.
40. Marian Comyn, « My Recollections of Marx », *The Nineteenth Century and After*, 91, 1922, p. 165.
41. En juillet 1870, Engels vendit ses parts dans l'entreprise Ermen & Engels, et en retira une somme suffisante pour vivre confortablement et assurer une vie décente à la famille Marx.
42. Lettre de Karl Marx à Nikolai Danielson, 19 février 1881, *MECW*, 46, p. 61.
43. Karl Kautsky, cité dans *Gespräche mit Marx und Engels*, Francfort, Insel, 1973, p. 556.
44. Marian Comyn, « My Recollections of Marx », art. cité, p. 161.
45. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 11 avril 1881, *MEW*, 35, p. 178.
46. Marian Comyn, « My Recollections of Marx », art. cité, p. 163.
47. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 11 avril 1881, *MEW*, 35, p. 178.
48. « Sir Mountstuart Elphinstone Grant Duff's Account of a Talk with Karl Marx : From a Letter to Crown Princess Victoria », 1^{er} février 1879, *MECW*, 24, p. 580.
49. Edward Bernstein, *My Years of Exile*, Londres, Leonard Parsons, 1921, p. 156.
50. Karl Kautsky dans *Gespräche mit Marx und Engels*, *op. cit.*, p. 556.
51. *Ibid.*, p. 558.
52. *Ibid.*, p. 556.
53. Marian Comyn, « My Recollections of Marx », art. cité, p. 161.
54. Lettre de Karl Marx à Nikolai Danielson, 19 février 1881, *MECW*, 46, p. 60.
55. *Ibid.*, p. 61.
56. Tels étaient les diminutifs que Marx employait pour désigner ses petits-enfants : Jean, Henri (1878-1883) et Edgar Longuet (1879-1950). Ce dernier se souvenait que son grand-père jouait avec les enfants comme s'il avait été lui-même un enfant, sans se soucier le moins du monde de l'effet que cela pouvait avoir sur son autorité (Edgar Longuet, cité dans *Gespräche mit Marx und Engels*, *op. cit.*, p. 579). August Bebel (1840-1913) se rappelait quant à lui à quel point Marx « savait jouer avec ses deux petits-fils » et avec « quel amour attachait ces derniers à leur grand-père » (*ibid.*, p. 528) ; Wilhelm Libeknecht indiqua que « pour Marx la compagnie des enfants était un besoin : elle le reposait et le rafraîchissait » (*ibid.*, p. 541). Hyndman observa pour sa part que « les enfants l'aimaient et qu'il jouait avec eux comme avec des amis » (Henry Hyndman, *The Record of an Adventurous Life*, *op. cit.*, p. 259).
57. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 11 avril 1881, *MEW*, 35, p. 177.
58. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 29 avril 1881, *MEW*, 35, p. 186.
59. Lettre de Karl Marx à John Swinton, 2 juin 1881, *MECW*, 46, p. 93.
60. Lettre de Friedrich Engels à Jenny Longuet, 31 mai 1881, *MEW*, 35, p. 188.
61. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 6 juin 1881, *MEW*, 35, p. 194.

62. Lettre de Karl Marx à Nikolai Danielson, 19 septembre 1879, *MECW*, 45, p. 409. Nous n'avons pas conservé les lettres de Marx à Kovalevsky, car un collègue de l'historien russe les détruisit pour éviter qu'elles ne soient découvertes par la police.

63. Voir Lawrence Krader, *The Asiatic Mode of Production : Sources, Development and Critique in the Writings of Karl Marx*, Assen, Van Gorcum, 1975, p. 343.

64. Karl Marx, « Exzerpte aus M.M. Kovalevskij », dans Karl Marx, *Über Formen vorkapitalistischer Produktion. Vergleichende Studien zur Geschichte des Grundeigentums 1879-80*, Francfort, Campus, 1977, p. 21-109.

65. *Ibid.*, p. 29.

66. *Ibid.* Kevin Anderson, *Marx aux antipodes*, Paris, Syllepse, 2015, a suggéré que la différence avec l'Inde était due en partie au fait que l'Inde avait été colonisée plus tardivement, par une puissance capitaliste avancée, la Grande-Bretagne, qui avait activement cherché à créer une propriété privée individuelle dans les villages.

67. Karl Marx, « Exzerpte aus M.M. Kovalevskij », art. cité, p. 82. Kevin Anderson, *Marx aux antipodes, op. cit.*, souligne l'importance, pour Marx, des formes communales indiennes, qui peuvent « servir de points de résistance au capital » (p. 323).

68. Acte par lequel un homme libre se place dans une situation de dépendance (impliquant certaines obligations) par rapport à un supérieur, en échange de sa protection et de la reconnaissance de ses droits sur une terre.

69. Voir Karl Marx, « Exzerpte aus M.M. Kovalevskij », art. cité, p. 76.

70. *Ibid.*, p. 69. Pour une analyse des positions de Kovalevsky et de certaines différences avec celles de Marx, voir le chapitre « Kovalevsky on the Village Community and Land-Ownership in the Orient », dans Lawrence Krader, *The Asiatic Mode of Production, op. cit.*, p. 190-213. Voir aussi Peter Hudis, « Accumulation, Imperialism, and Pre-Capitalist Formations : Luxemburg and Marx on the Non-Western World », *Socialist Studies*, 6/2, 2010, p. 84.

71. Selon Hans-Peter Harstick, « Einführung. Karl Marx und die zeitgenössische Verfassungsgeschichtsschreibung », dans Karl Marx, *Über Formen vorkapitalistischen Produktion, op. cit.*, Marx aurait choisi d'analyser séparément les histoires de l'Asie et de l'Europe, et aurait orienté ses attaques contre ceux qui se contentaient de transposer les concepts socioculturels de l'Europe de l'Ouest aux rapports sociaux indiens ou asiatiques.

72. Voir Karl Marx, « Exzerpte aus M.M. Kovalevskij », art. cité, p. 100.

73. *Ibid.*, p. 100-101.

74. *Ibid.*, p. 107.

75. *Ibid.*, p. 109.

76. *Ibid.*, p. 103 et 108.

77. *Ibid.*, p. 109.

78. Selon Lawrence Krader, *The Asiatic Mode of Production, op. cit.*, les notes sur Kolakovsky contiennent une réfutation par Marx de « l'application de la théorie de la société féodale à l'Inde et à l'Algérie » (p. 343).

79. James White, *Marx and Russia : The Fate of a Doctrine*, Londres, Bloomsbury, 2018, p. 37-40.

80. Karl Marx, *Notes on Indian History (664-1858)*, Honolulu, University Press of the Pacific, 2001, p. 58.

81. *Ibid.*, p. 165, 176 et 180.

82. *Ibid.*, p. 155-156, 163.

83. *Ibid.*, p. 81.

84. Selon Kevin Anderson, *Marx aux antipodes, op. cit.*, ce passage témoigne d'un changement dans les conceptions de Marx, par rapport à son point de vue de 1853 sur la passivité des Indiens face à la conquête. Il « ridiculise ou exclut de ses notes des passages de Sewall qui présentent la conquête de l'Inde par les Britanniques comme un combat héroïque contre la barbarie asiatique » (p. 329). Depuis ses articles sur la révolte des Cipayes, publiés dans le *New York Daily Tribune* en 1857, sa « sympathie » pour la résistance indienne n'avait fait « que se renforcer » (p. 332).

85. Karl Marx, *Notes on Indian History, op. cit.*, p. 163-164, 184.

86. Karl Marx, « Exzerpte aus Werken von Lothar Meyer, Henry Enfield Roscoe, Carl Schorlemmer, Benjamin Witzschel, Wilhelm Friedrich Kühne, Ludimar Hermann, Johannes Ranke und Joseph Beete Jukes », *MEGA*², IV/31, p. 21-442.
87. Karl Marx, « Randglossen zu Adolph Wagners Lehrbuch der politischen Ökonomie », *MEW*, 19, p. 370.
88. *Ibid.*, p. 358.
89. *Ibid.*, p. 361.
90. *Ibid.*, p. 362.
91. Adolph Wagner, *Lehrbuch der politischen Ökonomie*, Leipzig, Winter, 1879-1899, p. 45. Cité dans Karl Marx, « Randglossen », art. cité, p. 357.
92. Karl Marx, « Randglossen », art. cité, p. 359.
93. *Ibid.*, p. 370.
94. Adolph Wagner, *Lehrbuch der politischen Ökonomie*, *op. cit.*, p. 45-46. Cité *ibid.*, p. 359.
95. Karl Marx, « Randglossen », art. cité, p. 360.
96. Adolph Wagner, *Lehrbuch der politischen Ökonomie*, *op. cit.*, p. 45-46. Cité *ibid.*, p. 359.
97. Karl Marx, « Randglossen », art. cité, p. 359.
98. Adolph Wagner, *Lehrbuch der politischen Ökonomie*, *op. cit.*, p. 105. Cité *ibid.*, p. 380.
99. En 1918, dans sa biographie de Marx (*Karl Marx. Histoire de sa vie*, *op. cit.*), Franz Mehring (1846-1919) souligna que l'affirmation selon laquelle la dernière décennie de Marx fut une « lente agonie » était très exagérée (p. 551). Mais il écrivit aussi, à tort, qu'à compter de 1878, « il n'avait plus mis la main à son principal ouvrage » (p. 579). David Riazanov montra en 1923 que, même si Marx perdit, dans les années 1881, un part de ses facultés créatrices, il ne perdit pas son appétit intellectuel (« Neueste Mitteilungen über den literarischen Nachlass von Karl Marx und Friedrich Engels », *Archiv für die Geschichte des Sozialismus und der Arbeiterbewegung*, 11, 1925, p. 386). Quelques années plus tard, dans son *Karl Marx* (Leipzig, Meiner, 1929), Karl Vorländer affirma que Marx s'était senti, à partir de 1878, de plus en plus souvent incapable de travailler. Et Isaiah Berlin nota, comme en écho : « Il écrivait de moins en moins, son style devenait confus et obscur » (*Karl Marx. His Life and Environment*, Londres, Oxford University Press, 1963, p. 280). La dernière période des travaux de Marx fut certainement difficile, et pleine d'accidents, mais elle fut aussi très importante du point de vue théorique.
100. Lettre de Karl Marx à Nikolaï Danielson, 19 février 1881, *MECW*, 46, p. 61.
101. Ce titre (*Ethnological Notebooks/ Ethnologische Exzerptheft*) fut donné, après la mort de Marx, par Lawrence Krader (1919-1998), l'éditeur de ces manuscrits. Toutefois, le contenu des cahiers relève plutôt de l'anthropologie, d'où le titre choisi pour cette partie.
102. Les parties sur Phear et Maine ont été intégrées dans *The Ethnological Notebooks of Karl Marx*, éd. Lawrence Krader, Assen, Van Gorcum, 1972, p. 243-336. Marx ne data pas précisément ces travaux. Krader, éditeur et principal spécialiste de ces textes, affirme que Marx commença par se familiariser avec le livre de Morgan avant d'en recueillir des extraits. Voir aussi le témoignage de Kautsky au sujet de son voyage à Londres en mars-juin 1881 ; il y indique que Marx s'intéressait alors énormément à « la préhistoire et l'ethnologie » (Karl Kautsky, dans *Gespräche mit Marx und Engels*, *op. cit.*, p. 552).
103. Selon Maurice Bloch, *Marxism and Anthropology : The History of a relationship*, Londres, Routledge, 1983, Marx voulait avant tout « reconstituer une histoire et une théorie générales de la société afin d'expliquer l'avènement du capitalisme ». Mais il avait aussi un intérêt « rhétorique », lié à son besoin d'« exemples et de cas montrant que les institutions du capitalisme étaient propres à un moment de l'histoire, et par conséquent qu'elles pouvaient être remplacées ». Toutefois, cet « usage rhétorique du matériau anthropologique ne fut jamais complètement séparé de l'usage historique, et le mélange des deux devint source de nombreux problèmes » (p. 10). Pierre Dardot et Christian Laval, dans *Marx, prénom Karl* (Paris, Gallimard, 2012), ont écrit que « l'effort de Marx, dans ces dernières années, a consisté à donner un fondement historique nouveau à la perspective du communisme, au risque de menacer sérieusement un édifice théorique construit sur le socle de l'épistémè évolutionniste et progressiste du XIX^e siècle » (p. 667). Polémiquant contre ceux qui sous-estiment l'importance des derniers cahiers de notes de Marx, Heather Brown a affirmé, dans *Marx on Gender and the Family : A Critical*

Study (Leyde, Brill, 2012), qu'ils « contiennent certaines de ses tentatives les plus originales de traiter la question de l'évolution de la société humaine » (p. 147).

104. La *gens* était une unité sociale « regroupant des parents, liés entre eux par le sang, et ayant une filiation commune ». Voir Henry Morgan, *Ancient Society*, New York, Henry Holt, 1877, p. 35.

105. Henry Hyndman, *The Record of an Adventurous Life*, *op. cit.*, p. 253-254.

106. Henry Morgan, *Ancient Society*, *op. cit.*, p. 515.

107. *Ibid.*, p. 472.

108. *The Ethnological Notebooks of Karl Marx*, *op. cit.*, p. 160-161.

109. *Ibid.*, p. 292.

110. *Ibid.*, p. 309.

111. *Ibid.*, p. 324.

112. Henry Morgan, *Ancient Society*, *op. cit.*, p. 469.

113. *The Ethnological Notebooks of Karl Marx*, *op. cit.*, p. 120.

114. *Ibid.*, p. 210.

115. Karl Marx et Friedrich Engels, *Manifeste du Parti communiste*, Paris, Éditions sociales, 1986, p. 53. Dans une note de l'édition anglaise de 1888 du *Manifeste*, Engels écrit : « l'organisation interne de cette société communiste primitive a été exposée, sous sa forme typique, par Lewis Henry Morgan et sa grande découverte de la vraie nature de la *gens* et de sa relation à la tribu. Avec la dissolution des sociétés primitives, la société commence à se différencier en classe distinctes et, pour finir, antagonistes ».

116. Friedrich Engels, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Paris, Éditions sociales, 1972, p. 17.

117. *Ibid.*, p. 74. Dans cet ouvrage, Engels a publié certains des commentaires de Marx sur le livre de Morgan.

118. Voir Raya Dunayevskaya, *Rosa Luxemburg, Women's Liberation, and Marx's Philosophy of Revolution*, Chicago, University of Illinois Press, 1991 : « Marx [...] montre que les éléments de l'oppression en général, et de l'oppression des femmes en particulier, surgissent de l'intérieur même du communisme primitif, et pas seulement d'une évolution du "matriarcat". »

119. *The Ethnological Notebooks of Karl Marx*, *op. cit.*, p. 121.

120. Voir Heather Brown, *Marx on Gender and the Family*, *op. cit.* : « dans la Grèce antique [...] les femmes étaient clairement opprimées, mais, pour Marx, leur mythologie avait la faculté de montrer, par des images [...] à quel point elles pourraient être plus libres » (p. 172).

121. *The Ethnological Notebooks of Karl Marx*, *op. cit.*, p. 116. Heather Brown, dans *Marx on Gender and the Family*, *op. cit.*, a rassemblé, de manière très complète, beaucoup d'autres développements ayant retenu l'attention de Marx (p. 160 s.).

122. *Ibid.*, p. 164 et 136. Voir Maurice Godelier, *Horizon, trajets marxistes en anthropologie*, Paris, Maspéro, 1973.

123. Henry Morgan, *Ancient Society*, *op. cit.*, p. 551.

124. *Ibid.*, p. 551-552.

125. Les mots entre parenthèses ont été ajoutés par Marx. Voir *The Ethnological Notebooks of Karl Marx*, *op. cit.*, p. 139.

126. Henry Morgan, *Ancient Society*, *op. cit.*, p. 551-552.

127. Voir Maurice Godelier, *Horizon, trajets marxistes en anthropologie*, *op. cit.* Pour une critique de toute idée d'un « retour à un état d'unité originel », voir Daren Webb, *Marx, Marxism and Utopia*, Aldershot (UK), Ashgate, 2000, p. 113 *sqq.*

128. Engels croyait à tort que Morgan avait des positions politiques progressistes. Voir par exemple la lettre à Friedrich Sorge du 7 mars 1884, dans laquelle Engels écrivait que *Ancient Society* dévoilait « avec maestria le monde primitif et son communisme » et que Lewis avait « redécouvert dans la nature la théorie de l'histoire de

Marx et en [tirait] des conséquences communistes pour le présent » (*MEW*, 36, p. 124). Marx ne s'exprima jamais en ces termes. Sur la pensée de l'anthropologue américain, voir Daniel Moses, *The Promise of Progress : The Life and Work of Lewis Henry Morgan*, Columbia, University of Missouri Press, 2009.

129. *The Ethnological Notebooks of Karl Marx*, *op. cit.*, p. 139. Selon Krader : « Contrairement à Morgan, Marx dit très clairement que ce processus de reconstitution interviendra à un autre niveau que l'ancien, qu'il s'agit d'un effort humain, de l'homme et pour l'homme, que les antagonismes entre civilisations ne sont pas statiques ou passifs, mais sont constitués par des intérêts sociaux favorables ou défavorables à cette reconstitution, et que tout cela se décidera de manière active et dynamique » (Lawrence Krader, « Introduction », dans *The Ethnological Notebooks of Karl Marx*, *op. cit.*, p. 14). Comme l'a indiqué Maurice Godelier dans *L'Idéal et le Matériel*, Marx et Engels se sont « toujours élevés contre ce qu'ils appelaient l'idée d'un "El Dorado" primitif et ont insisté sans relâche sur le fait que, dans les sociétés, même les plus primitives, existent, semble-t-il, au moins trois formes d'inégalité entre les hommes et les femmes, entre les générations aînées et cadettes, et entre les autochtones et les étrangers ».

130. Voir Lawrence Krader, « Introduction », cité *supra*, p. 19.

131. Dans cette œuvre, Marx analysait l'« opposition » entre « la société civile » et « l'État » ; l'État n'est pas « dans » la société mais s'oppose à elle. « Dans la démocratie, l'État en tant que particulier n'est qu'un particulier. [...] Les Français de l'époque la plus récente ont compris cela au sens où, dans la vraie démocratie, l'État politique disparaîtrait. Voilà qui est exact dans la mesure où, à titre d'État politique, en tant que constitution, il ne vaut plus pour le tout » (Karl Marx, *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, Paris, Éditions sociales, 2018, p. 114).

132. Trente ans plus tard, la critique est plus précise et acérée : « Au fur et à mesure que le progrès de l'industrie moderne développait, élargissait, intensifiait l'antagonisme de classe entre le capital et le travail, le pouvoir d'État prenait de plus en plus le caractère d'un pouvoir public organisé aux fins d'asservissement social, d'un appareil de domination d'une classe » (Karl Marx, *La Guerre civile en France*, Paris, Éditions sociales, 1963, p. 60).

133. *The Ethnological Notebooks of Karl Marx*, *op. cit.*, p. 329. Voir Lawrence Krader, « Introduction », cité *supra*, p. 59.

134. *The Ethnological Notebooks of Karl Marx*, *op. cit.*, p. 329.

135. Voir Lawrence Krader, « Introduction », cité *supra*, p. 37 ; et Christine Ward Gailey, « Community, State, and Questions of Social Evolution in Karl Marx's Ethnological Notebooks », dans *The Politics of Egalitarianism*, New York, Berghahn Books, 2006, p. 36.

136. *The Ethnological Notebooks of Karl Marx*, *op. cit.*, p. 324.

137. Voir Fritjof Tichelman, « Marx and Indonesia : Preliminary Notes », dans *Schriften aus dem Karl-Marx Haus*, 30, *Marx on Indonesia and India*, Trèves, Karl-Marx-Haus, 1983, p. 18. Voir aussi ce qu'Engels dit de Money : « Ce serait bien que quelqu'un se donne la peine d'expliquer à partir d'un exemple ce socialisme d'État qui sévit aujourd'hui, et qui s'épanouit, en pratique, à Java. Toute la matière se trouve dans : "Java, how to manage a colony", par J. W. B. Money, Barrister at Law, Londres, 1861, 2 vol. On y voit comment comme les Hollandais, ont, en s'appuyant sur l'antique communisme communautaire, organisé la production de l'État, et assuré aux gens une très confortable existence selon leurs critères. Résultat : maintien du peuple à un niveau d'abrutissement naturel, et encaissement de 70 millions de marks par an (sans doute plus maintenant) par le trésor public hollandais » (lettre à Karl Kautsky, 16 février 1884, *MEW*, 36, p. 109).

138. Voir Marcello Musto, « The Rediscovery of Karl Marx », *op. cit.*, p. 479-480.

139. Voir Alessandro Casiccia, « La concezione materialista della societa antica e della societa primitiva », dans Henry Morgan, *La societa antica*, Milan, Feltrinelli, 1970, p. XVII.

140. Voir Christine Ward Gailey, « Community, State, and Questions of Social Evolution », art. cité, p. 35 et 44.

141. Karl Marx, « Exzerpte aus Werken von Lothar Meyer, Henry Enfield Roscoe, Carl Schorlemmer, Benjamin Witschel, Wilhelm Friedrich Kühne, Ludimar Hermann, Johannes Ranke und Joseph Beete Jukes », *MEGA*², IV/31, p. 443-463.

142. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 11 janvier 1858, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 5, 1857-1859, Paris, Éditions sociales, 1975, p. 113.

143. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 23 novembre 1860, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 6, 1860-1861, Paris, Éditions sociales, 1978, p. 233.

144. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 20 mai 1865, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 8, 1865-1867, Paris, Éditions sociales, 1981, p. 132.

145. Engels évoqua par la suite une interruption de quelques années dans le travail de Marx sur *Le Capital* : « Après 1870, nouvelle interruption, due surtout à la mauvaise santé de l'auteur. Suivant son habitude, Marx employa ce temps à l'étude ; l'agronomie, les conditions rurales américaines et principalement russes, le marché financier et le système bancaire, enfin les sciences naturelles, géologie et physiologie, et en particulier des travaux mathématiques personnels forment le contenu des nombreux cahiers d'extraits datant de cette période » (Friedrich Engels, « Préface », dans Karl Marx, *Le Capital. Livre II*, Paris, Éditions sociales, 1977, p. 11).

146. Voir Sofya Yanovskaya, « Preface to the 1968 Russian edition », dans Karl Marx, *Mathematical Manuscripts*, Londres, New Park, 1983, p. IX. Pour un aperçu de quelques-unes des interprétations les plus intéressantes des travaux de Marx sur les mathématiques, voir *Karl Marx and Mathematics : A Collection of Texts in Three Parts*, éd. Pradip Baksi, New Delhi, Aakar Bokks, 2019.

147. Une âpre dispute s'éleva entre Newton et Leibniz, chacun accusant l'autre de plagiat et prétendant avoir été « le premier ». Voir Alfred Rupert Hall, *Philosophers at War*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980, p. 234.

148. Karl Marx, *Mathematical Manuscripts*, *op. cit.*, p. 35-106.

149. Voir Lucio Lombardo Radice, « Dai manoscritti matematici di K. Marx », *Critiva Marxista-Quaderni*, 6, 1972, p. 273.

150. À la décharge de Newton et Leibniz, il faut signaler que – avec des contenus et des points de vue différents – ils n'ont créé cette méthode de calcul que comme un expédient permettant de résoudre certains problèmes de géométrie. Peu leur importait d'expliquer ses fondements, qui restèrent mystérieux et indéfinis.

151. De plus, on peut aujourd'hui trouver naïve l'idée de Marx selon laquelle le symbolisme mathématique devait refléter fidèlement les processus qui se déroulaient dans le monde réel.

152. Pour une opinion différente, voir Sofya Yanovskaya, « Préface », cité *supra*, p. XI-XIII.

153. Lettre de Friedrich Engels à Karl Marx, 18 août 1881, *MEW*, 35, p. 23-25. Dans son discours prononcé aux funérailles de Marx, Engels souligna l'importance durable de ces travaux : « Dans chaque domaine que Marx a soumis à ses recherches (et ces domaines sont très nombreux et pas un seul ne fut l'objet d'études superficielles), même dans celui des mathématiques, il a fait des découvertes originales. »

154. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 22 novembre 1882, *MEW*, 35, p. 114.

155. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 31 mai 1873, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 12, 1872-1874, Paris, Éditions sociales, 1989, p. 290. Pour des exemples d'études des années 1870 contribuant à l'avancement du livre 3 du *Capital*, voir le volumineux manuscrit de 1875 : Karl Marx, « Mehrwertrate und Profitrate mathematisch behandelt », *MEGA*², II/14, p. 19-150.

156. Voir Alain Alcouffe, « Introduction », dans *Les Manuscrits mathématiques de Marx*, Paris, Economica, 1985, p. 20-21.

157. Sur ce sujet, voir Marcello Musto, « Communism », dans M. Musto (dir.), *The Marx Revival: Key Concepts and New Critical Interpretations*, Cambridge, Cambridge University Press, 2020, p. 24-50.

158. Programmé, à l'origine, à Zurich, le congrès se tint finalement en octobre, dans la petite ville de Chur, après avoir été interdit par la police.

159. Lettre de Karl Marx à Ferdinand Domela Nieuwenhuis, 22 février 1881, *MEW*, 35, p. 160.

160. *Id.*

161. *Id.*

162. *Ibid.*, p. 160-161.

163. *Ibid.*, p. 161.

164. *Id.*

165. Henry George, *Progrès et Pauvreté*, Paris, Guillaumin, 1887, p. 385.
166. Lettre de Karl Marx à Friedrich Sorge, 20 juin 1881, *MEW*, 35, p. 199.
167. Karl Marx et Friedrich Engels, *Manifeste du Parti communiste*, *op. cit.*, p. 86.
168. Lettre de Karl Marx à John Swinton, 2 juin 1881, *MECW*, 46, p. 93. Pour Engels aussi, l'équation « État = socialisme » était totalement inacceptable. Comme il l'écrivit en mars 1881 à Bernstein : « C'est, de la part des bourgeois de Manchester, une malhonnêteté très intéressée que de caractériser comme du "socialisme" toute ingérence de l'État dans la libre concurrence : protections douanières, corporations, monopole sur le tabac, nationalisation de branches de l'industrie, sociétés de commerce maritime, manufacture royale de porcelaine... C'est ce que nous devons critiquer, et non croire. Si nous faisons comme eux et bâtissons là-dessus un développement théorique, celui-ci s'effondrera en même temps que ses prémisses, aussitôt que l'on se sera aperçu que ce prétendu socialisme n'est rien d'autre, d'une part, qu'une réaction féodale, et, d'autre part, qu'un prétexte pour extorquer de l'argent, avec l'intention secondaire de transformer le plus grand nombre possible de prolétaires en fonctionnaires et en retraités dépendant de l'État, et d'organiser, à côté de l'armée de soldats et de fonctionnaires disciplinés, une armée d'ouvriers également disciplinée. [...] un fameux socialisme ! » (*MEW*, 35, p. 170).
169. Karl Marx, *Misère de la philosophie*, Paris, Giard et Brière, 1908, p. 232-233.
170. Lettre de Karl Marx à Friedrich Sorge, 20 juin 1881, *MEW*, 35, p. 199-200.
171. *Ibid.*, p. 200.
172. *Ibid.* Voir aussi le témoignage de Hyndman : « Marx l'examina et en parla avec une sorte de mépris amical : le dernier rempart du Capitalisme, dit-il. » Si Hyndman soulignait l'impact positif de ce style journalistique sur les masses, Marx, peut-être envieux de la renommée de George, disait que « proclamer une erreur ne pouvait faire aucun bien au peuple » : « laisser subsister une erreur sans la réfuter, c'est encourager l'immoralité intellectuelle. Pour dix personnes qui iront ensuite plus loin, il y en a cent qui s'en tiendront à la position de George, et le danger est trop grand pour qu'on accepte de le courir » (Henry Hyndman, *The Record of an Adventurous Life*, *op. cit.*, p. 258-259).
173. Lettre de Karl Marx à Friedrich Sorge, 20 juin 1881, *MEW*, 35, p. 201. Les remarques de George sur Marx étaient également intéressantes. Après la mort de Marx, il déclara que, bien que n'ayant pas lu ses écrits, il ressentait « un profond respect pour un homme dont toute la vie avait été vouée à la lutte pour améliorer les conditions sociales » (*Karl Marx Remembered : Comments at the Time of his Death*, éd. Philip S. Foner, San Francisco, Synthesis Publications, 1983, p. 101). L'année suivante, toutefois, dans une lettre à Hyndman, il souligna qu'il manquait à Marx « une puissance analytique et des habitudes de pensée logique » (Henry George, *An Anthology of Henry George's Thought*, Rochester [NY], University of Rochester Press, 1997, p. 175). Dans deux lettres au chancelier du MIT, Francis Walker (1840-1897), il alla jusqu'à décrire Marx comme « le prince des imbéciles » et « un penseur superficiel » (*ibid.*, p. 78 et 177). Roy Douglas a écrit que « à la mort de Marx, en 1883, pour un seul homme qui avait entendu parler du penseur prussien, on comptait des dizaines d'Anglais ayant débattu des idées de Henry George » (Roy Douglas, *Land, People and Politics : A History of the Land Question in the United Kingdom, 1878-1952*, Londres, Allison and Busby, 1976, p. 48). Les choses allaient changer radicalement en l'espace de quelques années.
174. Lettre de Karl Marx à Nikolaï Danielson, 19 février 1881, *MECW*, 46, p. 62.
175. *Ibid.*, p. 63.
176. Lettre de Karl Marx à Friedrich Sorge, 5 novembre 1880, *MEW*, 34, p. 478.
177. Voir Selig Perlman, « The Anti-Chinese Agitation in California », dans J. R. Commons (dir.), *History of Labour in the United States*, vol. 2, New York, Macmillan, 1918, p. 254.
178. Henry George, « The Kearney Agitation in California », *The Popular Science Monthly*, 17, août 1880, p. 435. Les notes de Marx se trouvent à l'IISG d'Amsterdam (Marx-Engels Papers, B 161).
179. David Smith, « Accumulation and Its Discontents: Migration and Nativism in Marx's *Capital* and Late Manuscripts », dans Marcello Musto (dir.), *Rethinking Alternatives with Marx*, Londres, Palgrave, 2021, observe, au sujet des notes prises par Marx dans les dernières années de sa vie, que « le souvenir lumineux de la Commune de

Paris restait bien vivant [...]. Mais Marx s'apercevait bien que le camp des travailleurs n'était pas un cristal solide. Les contradictions internes s'y manifestaient de manière de plus en plus forte ».

180. Voir Edward J. Renehan, *Dark Genius of Wall Street : The Misunderstood Life of Jay Gould, King of the Robber Barons*, New York, Basic Books, 2006, et Maury Klein, *The Life and Legend of Jay Gould*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1997, p. 393.

181. Lettre de Karl Marx à Nikolai Danielson, 19 février 1881, *MECW*, 46, p. 63.

182. *Id.*

183. *Id.*

184. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 11 avril 1881, *MEW*, 35, p. 180.

185. Cette expression célèbre a été recueillie par le secrétaire de Gladstone. Voir Edgar J. Feuchtwanger, *Gladstone*, Londres, Allen Road, 1975, p. 146.

186. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 11 avril 1881, *MEW*, 35, p. 180.

187. Fondée en 1879, la Irish National Land League était une organisation politique qui défendait les intérêts des métayers irlandais.

188. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 11 avril 1881, *MEW*, 35, p. 180-181. Sur la réaction de Marx, voir aussi les lignes dans lesquelles Hyndman relate une rencontre avec lui, à cette époque : « Quand il parlait avec une féroce indignation de la politique du parti libéral, en particulier au sujet de l'Irlande, ses petits yeux profondément enfoncés s'illuminaient, ses épais sourcils se fronçaient, son nez et son visage, larges et forts, étaient manifestement animés par la passion, et il déversait des flots de condamnations vigoureuses » (Henry Hyndman, *The Record of an Adventurous Life, op. cit.*, p. 247). Sur les politiques menées par Gladstone en 1880-1881, voir Richard Shannon, *Gladstone*, vol. 2, 1865-1898, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1999, p. 248-278. Sur ses positions au sujet de l'Irlande, voir Colin Matthew, *Gladstone, 1875-1898*, Oxford, Clarendon Press, 1995, p. 183-210 ; et James Camlin Beckett, *The Making of Modern Ireland, 1603-1923*, Londres, Faber and Faber, 1981, p. 389-394.

189. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 29 avril 1881, *MEW*, 35, p. 187.

190. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 11 avril 1881, *ibid.*, p. 180.

191. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 29 avril 1881, *ibid.*, p. 187.

192. *Ibid.*

193. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 6 juin 1881, *ibid.*, p. 194.

194. Lettre de Karl Marx à Friedrich Sorge, 14 novembre 1879, *MEW*, 34, p. 422.

195. Engels témoigna dans une lettre à Bernstein : « Les considérants ont été dictés par Marx, dans mon bureau, où je me trouvais en compagnie de Lafargue. [...] C'est un chef-d'œuvre de démonstration percutante, qui explique tout aux masses en quelques mots. J'avais rarement vu quelque chose de la sorte, et même dans cette version concise, le texte m'impressionne » (lettre de Friedrich Engels à Eduard Bernstein, 25 octobre 1881, *MEW*, 35, p. 232).

196. Le texte figure dans Jules Guesde, *Textes choisis, 1867-1882*, Paris, Éditions sociales, 1970, p. 117.

197. *Id.*

198. *Ibid.*, p. 118. Sur Guesde, voir Jean-Numa Ducange, *Jules Guesde. L'anti-Jaurès*, Paris, Armand Colin, 2017.

199. *Id.*

200. *Ibid.*, p. 117.

201. En novembre 1880, dans une lettre à son mari, la fille aînée de Marx, Jenny Longuet, évoque une discussion entre son père et Guesde : « Au fait, sur la question de la fixation d'un salaire minimum, cela t'intéressera peut-être de savoir que papa a fait tout ce qu'il pouvait pour persuader Guesde de l'enlever du programme en lui expliquant qu'une telle idée, si elle était adoptée, ferait en sorte – du fait des lois économiques – que ce minimum fixé soit également un *maximum*. Mais Guesde s'y est accroché, disant que cela leur donnerait une prise sur les classes laborieuses, même si cela n'apportait rien de plus » (lettre de Jenny Longuet à Charles Longuet, 23 novembre 1880, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 13, *op. cit.*, p. 512).

202. Lettre de Karl Marx à Friedrich Sorge, 5 novembre 1880, *MEW*, 34, p. 475-476.
203. *Ibid.*, p. 476. Parmi les « élucubrations », Marx incluait la suppression de l'héritage (point 12 du Programme), une vieille revendication saint-simonienne, au sujet de laquelle il avait polémique avec Bakounine au sein de l'AIT (voir Karl Marx, [« Sur le droit d'héritage »], dans *Pour lire la première internationale*, éd. Marcello Musto, Paris, Éditions sociales, 2022, p. 221-223 et 226-228).
204. Lettre de Karl Marx à Friedrich Sorge, 5 novembre 1880, *MEW*, 34, p. 475.
205. Le questionnaire français, avec son introduction, s'appuyait sur un texte original que Marx avait rédigé pour partie en anglais et pour partie en français. Voir le texte de l'enquête dans *La Revue socialiste*, n^o 4, avril 1880, p. 194-199.
206. Voir Karl Marx, « Instruktionen für die Delegierten des Povisorischen Zentralrats zu den einzelnen Fragen », *MEW*, 16, p. 192.
207. « Enquête ouvrière », *op. cit.*
208. *Id.*
209. *Id.*
210. *Id.*
211. Voir D. Lanzardo, « Intervento socialista nella lotta operaia. L'inchiesta operaia di Marx », *Quaderni Rossi*, 5, avril 1965, p. 17. Pour Maximilien Rubel, dans *Karl Marx. Essai de biographie intellectuelle*, *op. cit.*, ce qui différenciat le questionnaire de Marx des autres questionnaires déjà diffusés en France était « son caractère de classe : les ouvriers étaient exhortés à se livrer eux-mêmes et pour leurs fins propres à une description de leur situation économique et sociale » (p. 416-417). D'après Rubel, il s'agissait d'un « véritable manuel ouvrier d'économie politique [...] par cette entreprise, Marx désirait inciter les ouvriers à devenir conscients de leur aliénation sociale » (p. 424). Voir aussi Marcello Musto (dir.), *Karl Marx's Writings on Alienation*, New York, Palgrave Macmillan, 2021.
212. Paul Lafargue, *Souvenirs sur Marx*, *op. cit.*, p. 17.
213. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 11 avril 1881, *MEW*, 35, p. 177-188. En réalité, Engels ne montra pas beaucoup d'enthousiasme pour Kautsky. Il préférait, et de loin, l'autre jeune esprit du parti allemand, Bernstein. Il écrivit à August Bebel – le dirigeant socialiste allemand pour lequel Marx et lui avaient le plus d'estime : « Bernstein a un vrai tact et comprend vite, tout le contraire de Kautsky, qui est un très brave type, mais un pédant-né et un coupeur de cheveux en quatre, entre les mains duquel les questions compliquées ne deviennent pas simples, mais les questions simples deviennent compliquées. » Engels continuait : « dans de longs articles de revue, il pourra faire d'assez bonnes choses, mais, avec la meilleure volonté du monde, il ne peut pas aller contre sa nature. *C'est plus fort que lui**. Dans un journal, un tel doctrinaire est un véritable malheur ». C'est pourquoi Engels fit tout son possible pour convaincre – il y parvint – Bernstein de prendre en charge la publication de l'hebdomadaire *Der Sozialdemokrat* (lettre de Friedrich Engels à August Bebel, 25 août 1881).
214. Les disciples de Jules Grévy (1807-1891), président de la République et figure éminente de l'opportunisme républicain.
215. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 9 août 1881, *MEW*, 35, p. 17.
216. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 18 août 1881, *MEW*, 35, p. 27-28.
217. Paul Lafargue, *Souvenirs personnels sur Karl Marx*, *op. cit.*, p. 19.
218. Nom du château où Alexandre III se réfugia après l'assassinat de son père en 1881.
219. Karl Marx et Friedrich Engels, « Préface à l'édition russe de 1882 », *Manifeste du Parti communiste*, Paris, Éditions sociales, 1986, p. 114-115.
220. En 1858, Marx écrivait à Engels : « Le mouvement pour l'émancipation des serfs en Russie me semble important, dans la mesure où il montre le début d'une histoire de politique intérieure qui est bien capable de venir se mettre au travers de la politique étrangère traditionnelle de ce pays » (lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 29 avril, 1858, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 5, *op. cit.*, p. 184). À l'époque, les serfs représentaient environ 38 % de la population russe.

221. Voir Henry Eaton, « Marx and the Russians », *Journal of the History of Ideas*, 41/1, 1980, p. 89, où l'on trouve la liste alphabétique de tous les citoyens russes qu'il rencontra.
222. Karl Marx, « Lettre à la rédaction des *Otétchestvenniye Zapiski* », dans Karl Marx et Friedrich Engels, *Sur les sociétés précapitalistes*, Paris, Éditions sociales, 2022, p. 414.
223. Selon Paul Lafargue, Engels dit à Marx qu'il aurait volontiers jeté « au feu les publications russes sur la situation de l'agriculture, qui depuis des années [l']empêch[aient] de terminer le *Capital* ! » (Paul Lafargue, *Souvenirs sur Friedrich Engels*).
224. Voir les informations contenues dans le volume *Die Bibliotheken von Karl Marx und Friedrich Engels*, MEGA², IV/32, p. 184-187. Pour une reconstitution de la découverte de l'œuvre de Tchernychevski par Marx, voir « Entstehung und Überlieferung », dans Karl Marx, *Exzerpte und Notizen : Februar 1864 bis Oktober 1868, November 1869, März, April, Juin 1870, Dezember 1872*, MEGA², IV/18, p. 1142-1144.
225. Voir Richard Pipes, « Narodnichestvo : A Semantic Inquiry », *Slavic Review*, 23/3, 1964, p. 421-458 ; Andrzej Walicki, *Controversy over Capitalism : Studies in the Social Philosophy of the Russian Populists*, Oxford, Clarendon Press, 1969, p. 27, situe la naissance du populisme en 1869, à l'époque de la publication des *Lettres historiques* (1868-1870) de Piotr Lavrov (1823-1900), de *Qu'est-ce que le progrès ?* (1869) de Nikolai Mikhaïlovski (1842-1904), et de *La Condition de la classe ouvrière en Russie* (1869) de Vasili Bervi-Flerovski (1829-1918).
226. Lettre de Karl Marx à Sigfrid Meyer, 21 janvier 1871, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 11, 1870-1871, Paris, Éditions sociales, 1985, p. 140.
227. Lettre de Karl Marx à Nikolai Danielson, 18 janvier 1873, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 12, *op. cit.*, p. 247.
228. Lettre de Karl Marx à Nikolai Danielson, 12 décembre 1872, *ibid.*, p. 227.
229. Karl Marx, « Postface à la deuxième édition allemande », *Le Capital. Livre I*, Paris, Les Éditions sociales, 2016, p. 12.
230. Nikolai Tchernychevski, « Kritika filosofskhikh preubezhdenii protiv obshchinogo vladeniya » [Critique des préjugés philosophiques contre la propriété communale], dans *Tchernychevski, Sobranie sochinenii*, vol. 4, Moscou, Ogonyok, 1974, p. 402. Une sélection d'extraits de ce texte figure dans Theodor Shanin (dir.), *Late Marx and the Russian Road*, Londres, Routledge, 1984, p. 182-190.
231. *Ibid.*, p. 404-405.
232. *Ibid.*, p. 406 ; Theodor Shanin (dir.), *Late Marx, op. cit.*, p. 182.
233. *Id.*
234. Voir Marco Natalizi, *Il caso Cernysevskij*, Milan, Bruno Mondadori, 2006, p. 55. Sur les interactions de Tchernychevski avec son milieu culturel, voir Norman G. O. Pereira, *The Thought and Teachings of N. G. Cernysevskij*, La Haye, Mouton, 1975.
235. Marx avait déjà formulé des critiques semblables au sujet des thèses de Herzen dans sa *Contribution à la critique de l'économie politique*. Dans *Les Intellectuels, le peuple et la révolution* (Paris, Gallimard, 1972), Franco Venturi souligne que Tchernychevski ne considérait pas l'*Obchtchina* comme une institution typiquement russe, caractéristique de l'esprit slave, mais comme la survivance, en Russie, de formes d'organisation sociales qui, ailleurs, avaient disparu.
236. Nikolai Tchernychevski, « Kritika », art. cité, p. 371.
237. Pour Venturi, dans *Les Intellectuels, le Peuple et la Révolution*, c'était là le thème central du propos de Tchernychevski sur la commune paysanne. L'*Obchtchina* devait être revivifiée et transformée par le socialisme occidental, et non pas comprise comme un modèle, ou comme le symbole de la mission de la Russie.
238. Andrzej Walicki, dans *Controversy over Capitalism, op. cit.*, affirme que, pour Tchernychevski, le capitalisme représentait « un grand progrès par rapport aux formes précapitalistes de sociétés » ; son « ennemi numéro 1 » n'était pas « le capitalisme mais l'arriération russe » (p. 20). Pour Marco Natalizi, *Il caso Cernysevskij, op. cit.*, Tchernychevski « était loin d'être un adversaire du progrès bourgeois en Russie. Si l'on doit user d'une étiquette, disons qu'il était un occidentaliste » (p. 3).

239. Nikolaï Tchernychevski, « Kritika », art. cité, p. 372.
240. *Ibid.*, p. 391.
241. Selon Andrzej Walicki, *Controversy over Capitalism*, *op. cit.*, p. 18, Tchernychevski voulait « enjamber les stades intermédiaires du développement, ou au moins les raccourcir considérablement. Son plaidoyer pour la Commune s'appuyait avant tout sur une conception dialectique du progrès, selon laquelle tout premier stade de développement était, par principe, semblable au troisième stade. Ainsi donc, le collectivisme communal primitif était semblable, dans sa forme, au collectivisme développé de la société socialiste ».
242. Nikolaï Tchernychevski, « Kritika », art. cité, p. 402.
243. Alexandre Herzen, *Le Peuple russe et le socialisme. Lettre à M. Jules Michelet*, Paris, Franck, 1852, p. 47. Voir aussi Andrzej Walicki, *Controversy over Capitalism*, *op. cit.*, p. 116-117.
244. Sur la vie de la révolutionnaire russe, voir Jay Bergman, *Vera Zasulich : A Biography*, Stanford, Stanford University Press, 1983.
245. Lettre de Vera Zassoulitch à Karl Marx, 16 février 1881, dans *Le Dernier Marx*, Toulouse, L'Asymétrie, 2019, p. 267-268.
246. *Id.*
247. *Ibid.* Martin Buber, dans *Utopie et Socialisme* (Paris, L'Échappée, 2016, p. 156), commente : « La décision qui doit dire de quel côté se situe la vérité historique est remise entre les mains de Marx. »
248. Andrzej Walicki, *Controversy over Capitalism*, *op. cit.*, observe justement que l'étude de *La Société archaïque* de Morgan par Marx « permet à ce dernier de jeter un regard neuf sur le populisme russe, qui était alors la tentative la plus intéressante pour trouver ce qui est nouveau dans l'ancien ».
249. Karl Marx et Friedrich Engels, *Manifeste du Parti communiste*, *op. cit.*, p. 100.
250. *Ibid.*, p. 59.
251. *Ibid.*, p. 64.
252. *Ibid.*, p. 73.
253. Karl Marx, « Speech at the Anniversary of the *People's Paper* », *MECW*, 14, p. 655.
254. Karl Marx, *Grundrisse der Kritik der politischen Ökonomie*, *MEW*, 42, p. 323. Pour un commentaire de ce texte complexe, voir Marcello Musto (dir.), *Karl Marx's Grundrisse : Foundations of the Critique of Political Economy 150 Years Later*, Londres, Routledge, 2008.
255. Karl Marx, *Le Capital. Livre I*, *op. cit.*, p. 791 s.
256. *Ibid.*, p. 735.
257. *Id.*
258. *Ibid.*, p. 326.
259. *Ibid.*, p. 329.
260. *Ibid.*, p. 327-328.
261. *Ibid.*, p. 574-575. Voir aussi la lettre de Karl Marx, datée du 7 décembre 1867, dans laquelle il fournit à Engels une synthèse des principaux arguments qu'il voudrait voir mentionnés dans un compte rendu du *Capital* que son ami prépare. Il y décrit son œuvre comme une démonstration du fait que « la société actuelle, considérée du point de vue économique, porte en elle les germes d'une forme sociale nouvelle supérieure ». Dressant un parallèle risqué entre ses propres découvertes et la théorie de l'évolution de Charles Darwin, il suggère ensuite que son livre montre « un progrès caché, même là où les rapports économiques modernes s'accompagnent de conséquences directement effrayantes » et que, « par cette conception critique qui [était] la sienne », il a « peut-être malgré lui ! sonné le glas de tout le socialisme professionnel, c'est-à-dire le glas de tout utopisme ». Enfin, entre autres phrases suggérées à Engels, il réaffirme que, « alors que M. Lassalle injurait les capitalistes et flattait les hobereaux prussiens, M. Marx démontre la *nécessité historique* de la production capitaliste » (Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 9, *op. cit.*, p. 113).
262. Karl Marx, *Grundrisse*, *op. cit.*, p. 604.
263. *Ibid.*, p. 604.

264. *Ibid.*, p. 402.
265. *Ibid.*, p. 402.
266. *Ibid.*, p. 446.
267. *Idem.*
268. Karl Marx, *Le Capital. Livre I, op. cit.*, p. 111.
269. *Ibid.*, p. 485.
270. Karl Marx, [Résolutions du Congrès de Genève 1866], dans *Pour lire la Première Internationale*, éd. M. Musto, Paris, les Éditions sociales, 2022, p. 132
271. Karl Marx, *Le Capital. Livre I, op. cit.*, p. 471-472.
272. *Ibid.*, p. 484-485.
273. *Ibid.*, p. 483.
274. *Ibid.*, p. 485.
275. *Ibid.*, p. 81.
276. Karl Marx, « Konspekt von Bakunins Buch *Staatlichkeit und Anarchie* », *MEW*, 18, p. 633.
277. Karl Marx, *Critique du programme de Gotha*, Paris, Les Éditions sociales, 2008, p. 52.
278. Karl Marx, « Einleitung zum Programm der französischen Arbeiterpartei », *MEW*, 19, p. 238.
279. Karl Marx, « Postface à la deuxième édition allemande », *Le Capital. Livre I, op. cit.*, p. 13-14.
280. Karl Marx, « Randglossen », art. cité, p. 357.
281. Voir James H. Billington, *Mikhailovski and Russian Populism*, Oxford, Clarendon Press, 1958.
282. Selon Andrzej Walicki, *Controversy over Capitalism, op. cit.*, « Mikhaïlovski ne niait pas que les guildes et les *artels* contemporains en Russie avaient limité la liberté individuelle et les possibilités de développement individuel ; toutefois, il pensait que les conséquences négatives de cette limitation avaient été moins dangereux que les résultats négatifs du développement capitaliste. [...] Mikhaïlovski concluait qu'il était absolument injustifié de prétendre que le capitalisme "avait libéré l'individu". [...] On peut dire, sans forcer le trait, que, parmi les auteurs dont les livres ont conduit Mikhaïlovski à cette position, c'est Marx qui a joué le plus grand rôle » (p. 59-60).
283. Nikolaï Mikhailovski, « Karl Marks pered sudom g. Yu. Zhukovskogo » [Karl Marx devant le tribunal de M. Yu. Joukovski], cité d'après la traduction qui figure dans Andrzej Walicki, *Controversy over Capitalism, op. cit.*, p. 146. Cet article intervenait après une série de critiques adressées à Marx par Yuri Zukhovsky, en 1877, dans le *Vestnik Evropy* [Le Messager européen], et la défense du *Capital* par Nikolaï Sieber dans les *Otétchestvenniye Zapiski*. Voir Cyril Smith, *Marx at the Millenium*, Londres, Pluto Press, 1996, p. 53-55. En 1894, dans un article rédigé pour *Russkoe Bogatsvo* [Le Patrimoine Russe], Mikhaïlovski réaffirma ce qu'il avait dit dix-sept ans plus tôt.
284. Karl Marx, « Nachtrag zu den Noten des ersten Buches », dans *Das Kapital*, MEGA², II/5, p. 625. Cette « annexe aux notes du Livre 1 » fut éliminée de l'édition de 1872, et est omise dans les traductions de l'ouvrage.
285. On trouve un exemple récent de ce point de vue dans James White, *Marx and Russia, op. cit.*, qui affirme qu'après la publication du *Capital*, « Marx changea d'attitude à l'égard des idées de Herzen, si non envers la personne de Herzen » (p. 8).
286. Karl Marx, « Lettre à la rédaction des *Otétchestvenniye Zapiski* », art. cité, p. 414.
287. Alexander Herzen, « Revolution in Russia », dans *The Herzen Reader*, Evanston, Northwestern University Press, 2012, p. 63.
288. Cité dans Karl Marx et Friedrich Engels, *Sur les sociétés pré-capitalistes, op. cit.*, p. 414.
289. Sur les idées de Tkatchev, voir Franco Venturi, *Les Intellectuels, le Peuple, la Révolution, op. cit.*
290. Friedrich Engels, « Problèmes sociaux de la Russie », dans Marx et Engels, *La Russie*, Paris, UGE, 1974, p. 240.
291. Dans un texte écrit au crayon sur la couverture de son exemplaire de la « Lettre ouverte » de Tkatchev, Marx exprima son point de vue sur le contenu du texte, et jugea qu'il était « tellement bête que Bakounine [pouvait] bien y avoir contribué ». Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, février-mars 1875, dans Karl Marx,

Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 13, *op. cit.*, p. 21. Maximilien Rubel indique que c'est Marx lui-même qui demanda à Engels de publier une réponse.

292. Friedrich Engels, « Problèmes sociaux de la Russie », art. cité, p. 247.

293. Karl Marx, « Lettre à la rédaction des *Otétchestvenniye Zapiski* », art. cité, p. 414.

294. Karl Marx, *Le Capital. Livre I, op. cit.*, p. 691.

295. Karl Marx, « Lettre à la rédaction des *Otétchestvenniye Zapiski* », art. cité, p. 415. Voir aussi Karl Marx, *Le Capital, Paris 1872-1875, MEGA²*, II/7, p. 634. Cet ajout à l'édition de 1867, que Marx introduisit dans son texte quand il révisa la traduction française de son livre, ne fut pas intégré par Engels dans la 4^e édition allemande de 1890, qui devint par la suite la base des traductions du *Capital*. Dans une note du volume « Économie I » des *Œuvres*, dans la collection « Bibliothèque de Pléiade », M. Rubel la présenta comme l'un des ajouts importants au chapitre « L'Accumulation primitive ». L'édition publiée par Engels indique que l'histoire de l'accumulation primitive « prend des colorations différentes selon les pays et parcourt les différentes phases dans un ordre de succession différent et à des époques historiques différentes. Elle n'a de forme classique qu'en Angleterre, et c'est pour cette raison que nous prendrons ce pays comme exemple » (*Le Capital. Livre I, op. cit.*, p. 694).

296. Karl Marx, « Préface à la première édition », *Le Capital. Livre I, op. cit.*, p. 5. Dans l'édition française, Marx a légèrement réduit la portée de cette phrase : « Le pays le plus développé industriellement ne fait que montrer à ceux qui le suivent sur l'échelle industrielle leur propre avenir. » Dans son livre *Provincialiser l'Europe* (Paris, Éditions Amsterdam, 2020), Dipesh Chakrabarty a mal interprété ce passage, dans lequel il a vu un exemple typique d'historicisme, qui suivrait le principe « d'abord en Europe, puis ailleurs ». Il présente ensuite les « ambiguïtés de la prose marxienne » comme caractéristiques de quelqu'un qui considérerait « l'histoire comme *salle d'attente*, comme période nécessaire à la transition vers le capitalisme, en n'importe quel lieu et à n'importe quel moment. Période à laquelle [...] le Tiers-monde se trouve bien souvent consigné ». Neil Lazarus, « The Fetish of "the West" in Postcolonial Theory », dans C. Bartolovich et N. Lazarus (dir.), *Marxism, Modernity and Postcolonial Studies*, Cambridge, Cambridge University Press, a souligné à juste titre que « toute mise en récit historique n'est pas nécessairement téléologique ou "historiciste" ».

297. Karl Marx, *Le Capital. Livre I, op. cit.*, p. 4 et 5.

298. « Aufzeichnung einer Rede von Karl Marx auf dem Stiftungsfest des Deutschen Bildungsvereins für Arbeiter in London », 28 février 1867, *MEW*, 16, p. 524.

299. Karl Marx, « Lettre à la rédaction des *Otétchestvenniye Zapiski* », art. cité, p. 414-416.

300. *Ibid.*, p. 415.

301. *Id.*

302. *Ibid.*, p. 415-416.

303. *Ibid.*, p. 416. James White, *Marx and Russia, op. cit.*, juge que les propos attribués à Mikhaïlovski constituent une « stupéfiante accusation ». « Marx, écrit-il, n'a jamais considéré le développement du capitalisme comme purement historique, ou simplement empirique. Il concevait le capitalisme comme un système universel, comme la manifestation extérieure de l'être intérieur de l'espèce. *Le Capital* ne s'en tient au développement du capitalisme sur le plan historique que parce que Marx a été incapable de découvrir les étapes logiques les plus essentielles du processus » (p. 32). La publication récente des manuscrits inachevés et des notes de travail de Marx dans la MEGA² montre, au contraire, à quel point Marx s'est lui-même résolument orienté vers la recherche empirique et l'analyse historique. Contre ce que tant d'interprètes, par le passé, ont affirmé, ces nouveaux matériaux réfutent définitivement l'affirmation selon laquelle il était principalement animé par une nouvelle philosophie de l'histoire, ou l'idée qu'il ait eu recours, de manière obsessionnelle, à la méthode dialectique.

304. Voir Pier Paolo Poggio, *L'Obscina. Comune comadina e rivoluzione in Russia*, Milan, Jaca Book, 1978, p. 148.

305. On a tenté, de diverses manières, d'expliquer pourquoi n'avait pas été publiée sa réponse à Mikhaïlovski. Quand Engels l'envoya en 1885 à la rédaction du *Severnii Vestnik*, il leur écrivit qu'elle n'avait pas encore été publiée « pour des raisons inconnues de [lui] ». Un an plus tôt, cependant, dans une lettre à Vera Zassoulitch datée du 6 mars 1884, il avait écrit que le texte avait été conçu pour la publication mais que Marx ne l'avait pas envoyé, de peur que la simple mention de son nom puisse compromettre le périodique qui aurait publié sa réponse. Il faut

noter que rien ne prouve que le journal aurait vraiment couru un danger en publiant une lettre de Karl Marx dans ses colonnes. Sans avoir fait les vérifications nécessaires pour étayer sa thèse, Haruki Wada, « Marx and Revolutionary Russia », dans *Late Marx, op. cit.*, affirmait que « la vraie raison [...] était bien plutôt que Marx, ayant relu sa lettre, s'aperçut que quelque chose n'allait pas dans sa critique de Mikhaïlovski ». James White, *Marx and Russia, op. cit.*, indique que, dans le numéro des *Otétchestvenniye Zapiski* qui suit celui contenant l'article de Mikhaïlovski, Sieber avait réaffirmé que « le processus exposé par Marx était une obligation universelle ». La conviction, ancrée chez Sieber, que « le capitalisme était un phénomène universel, que chaque société rencontre à un certain stade de son développement » est un exemple frappant de la manière dont Marx était perçu en Russie.

306. D'après James White, *Marx and Russia, op. cit.*, cette « perception avait fini par gagner une force et une résistance considérables, de sorte que, quand la lettre de Karl Marx finit par être publiée, il était devenu difficile de l'ébranler ». Sur la relation entre populisme et marxisme en Russie, voir aussi Richard Pipes, *Struve : Liberal on the Left, 1870-1905*, Cambridge, Harvard University Press, 1970 et le récent livre de Vesa Oittinen, *Marxism, Russia, Philosophy*, Londres, Palgrave, 2020, en particulier le chap. 3.

307. Voir Martin Buber, *Utopie et Socialisme, op. cit.*, p. 156 : « Les efforts de ce dernier pour donner une réponse juste sont d'une profondeur et d'une probité dignes d'admiration. Il s'était déjà occupé auparavant de ce sujet difficile. Maintenant c'est avec une intensité toute particulière qu'il se penche à nouveau sur le problème. Nous le voyons biffer une formulation d'une grande finesse et d'une grande précision pour en chercher une autre d'une précision et d'une finesse encore plus exactes. Bien que ce ne soit qu'une série de projets fragmentaires, ces esquisses me semblent cependant être la tentative la plus importante qui ait été faite pour saisir synthétiquement le thème de la commune villageoise russe. »

308. Brouillon II, reproduit dans le chapitre « Marx à Vera Zassoulitch : les brouillons », dans *Le Dernier Marx*, Toulouse, L'Asymétrie, 2019, p. 269-286.

309. *Id.*

310. Brouillon I, reproduit *ibid.*

311. Brouillon III, reproduit *ibid.*

312. Brouillon II, reproduit *ibid.*

313. Voir Teodor Shanin, « The Late Marx : Gods and Craftsmen », dans *Late Marx, op. cit.*, p. 16.

314. Brouillon II, reproduit dans le chapitre « Marx à Vera Zassoulitch : les brouillons », dans *Le Dernier Marx, op. cit.*

315. Karl Marx, « The Future Results of British Rule in India », *MECW*, 12, 217-218.

316. *Ibid.*, p. 221.

317. *Ibid.*, p. 222.

318. Voir, par exemple, Edward Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1997, p. 180. Said (1935-2003) ne prétendit pas seulement que « les analyses économiques de Marx rentrent parfaitement dans une entreprise orientaliste-type » mais insinua aussi qu'elles reposaient sur « l'antique distinction [...] entre l'Orient et l'Occident ». En réalité, la lecture de l'œuvre de Marx par Said était à la fois inéquitable et superficielle. Le premier à pointer les faiblesses de son interprétation fut Sadiq Jalal al-Azm (1934-2016) qui, dans son article « Orientalism and Orientalism in Reverse », *Khamsin*, 8, 1980, écrivait : « cette présentation des conceptions et des analyses de Marx au sujet de processus et situations historiques extrêmement complexes est une mascarade. [...] Il n'y a pas de qualité spécifique à l'Asie ou à l'Orient dans l'œuvre de Marx ». En ce qui concerne « les capacités productives, l'organisation sociale, la domination historique, la puissance militaire et le développement technologique, [...] Marx, comme n'importe qui, constatait la supériorité de l'Europe moderne sur l'Orient. Mais l'accuser [...] de faire de ce fait contingent une réalité nécessaire pour toujours est tout simplement absurde ». Dans le même esprit, Aijaz Ahmad, dans *Theory : Classes, Nations, Literatures* (Londres, Verso, 1992), a bien démontré que Said « tirait des citations de l'œuvre de Marx de leur contexte, sans trop se demander ce que le passage en question représentait, simplement pour pouvoir les intégrer dans son dossier "orientaliste" ». Contre l'idée de l'eurocentrisme supposé de Marx, voir aussi Irfan Habib, « Marx' Perception of India », dans Iqbal Husain (dir.), *Karl Marx on India*, New Delhi, Tulika, 2006, p. XIX-LIV. Sur les limites des articles journalistiques de Marx en 1853, voir Kolja Lindner, « Marx Eurocentrism : Postcolonial Studies and Marx's Scholarship », *Radical Philosophy*, 161, 2010, p. 27-41.

319. Pour Éric Hobsbawm, dans son introduction à Karl Marx, *Pre-Capitalist Economic Formations*, Londres, Lawrence & Wishart, 1964, « l'intérêt croissant de Marx pour le communalisme primitif » était lié à « sa haine et à son mépris toujours plus grands pour la société capitaliste. [...] Il est possible que Marx, qui avait auparavant salué l'impact du capitalisme occidental, dans lequel il voyait une force inhumaine mais historiquement progressiste, sur des sociétés précapitalistes stagnantes, ait été de plus en plus horrifié par son inhumanité » (p. 50).

320. Brouillon III, reproduit dans le chapitre « Marx à Vera Zassoulitch : les brouillons », dans *Le Dernier Marx*, *op. cit.*

321. *Id.*

322. *Id.*

323. Brouillon II, reproduit *ibid.*

324. *Id.*

325. Brouillon I, reproduit *ibid.*

326. Brouillon II, reproduit *ibid.*

327. Brouillon III, reproduit *ibid.*

328. Brouillon I, reproduit *ibid.*

329. *Id.*

330. *Id.*

331. Brouillon II, reproduit *ibid.*

332. Brouillon III, reproduit *ibid.*

333. Brouillon I, reproduit *ibid.*

334. Voir les interprétations de Haruki Wada, « Marx and Revolutionary Russia », art. cité, pour qui les brouillons témoignaient d'un « changement significatif depuis la publication du *Capital* en 1867 ». De même, Enrique Dussel, *El ultimo Marx (1863-1882) y la liberacion latino-americana*, Mexico City, Siglo XXI, 1990) parle d'un « changement de trajectoire » (p. 260 et 268-269) ; et Tomoniga Tairako, « Marx on Capitalist Globalization », *Hitosubashi Journal of Social Studies*, 35, 2003, a avancé que Marx avait « changé sa perspective sur la révolution mondiale conduite par la classe ouvrière » (p. 12). D'autres auteurs ont suggéré une lecture « tiers-mondiste » du dernier Marx, chez qui le sujet révolutionnaire ne serait plus les ouvriers d'usine, mais les masses paysannes de la périphérie. On trouvera des réflexions et diverses interprétations sur ces questions dans Umberto Melotti, *Marx and the Third*

World, Londres, Palgrave, 1977 ; Kenzo Mohri, « Marx and Underdevelopment », *Monthly Review*, 30/11, 1979, p. 32-43 ; et Jean Tible, *Marx Selvagem*, Saô Paulo, Autonomia Literaria, 2018.

335. Voir l'excellent ouvrage de Marian Sawer, *Marxism and the Question of the Asiatic Mode of Production*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1977, p. 67 : « Ce qui s'est passé, dans les années 1870 en particulier, n'est pas que Marx a changé d'avis sur le caractère des communautés villageoises, ou décidé qu'elles pourraient devenir en tant que telles la base du socialisme ; c'est plutôt qu'il en est venu à envisager la possibilité que ces communautés soient révolutionnées non par le capitalisme, mais par le socialisme. [...] Il semble avoir sérieusement espéré que, grâce à l'intensification de la communication sociale et la modernisation des méthodes de production, le système villageois pourrait se fondre dans une société socialiste. En 1882, cela apparaissait encore à Marx comme une alternative véritable à la désintégration complète de l'*Obchtchina* sous l'effet du capitalisme. » Voir aussi Gianni Sofri, *Il modo di produzione asiatico. Storia di una controversia marxista*, Turin, Einaudi, 1969 : « dans les dernières années de sa vie, l'étude de la situation sociale en Russie le conduisit à admettre que, sous certaines conditions, il pourrait être possible de passer à une forme plus haute de communisme, en faisant l'économie du stade capitaliste. Si l'on garde à l'esprit le fait que la Russie apparaissait à Marx comme un pays "semi-asiatique", plus avancé que l'Inde et la Chine, une évolution graduelle de la pensée de Marx sur ce sujet semble indéniable » (p. 70).

336. Brouillon III, reproduit dans le chapitre « Marx à Vera Zassoulitch : les brouillons », dans *Le Dernier Marx*, *op. cit.* Après l'émancipation de 1861, la paysannerie pouvait obtenir des terres, mais seulement en payant en échange une compensation.

337. *Id.*

338. Brouillon I, reproduit *ibid.*

339. *Id.*

340. *Id.*

341. Brouillon III, reproduit *ibid.*

342. *Id.*

343. Pour Franco Venturi, « Introduction », dans *Il Populismo russo*, Turin, Einaudi, 1972, « Marx a fini par accepter les idées de Tchernychevski ». C'est aussi le point de vue d'Andrzej Walicki, dans *Controversy over Capitalism*, *op. cit.*, p. 189 : « Le raisonnement de Marx ressemble beaucoup à la *Critique des préjugés philosophiques contre la propriété communale*, de Tchernychevski. » Si les populistes avaient pu lire les brouillons de la lettre à Zassoulitch, « ils y auraient sans doute vu une justification inestimable, et pleine d'autorité, de leurs espérances ».

344. Brouillon I, reproduit dans le chapitre « Marx à Vera Zassoulitch : les brouillons », dans *Le Dernier Marx*, *op. cit.*

345. *Id.*

346. *Id.*

347. L'*artel* était une forme d'association coopérative d'origine tatare.

348. Brouillon I, reproduit dans le chapitre « Marx à Vera Zassoulitch : les brouillons », dans *Le Dernier Marx*, *op. cit.*

349. *Id.*

350. Le *volost* était une division administrative traditionnelle de la Russie impériale.

351. Brouillon II, reproduit dans le chapitre « Marx à Vera Zassoulitch : les brouillons », dans *Le Dernier Marx*, *op. cit.*

352. *Id.*

353. Karl Marx et Friedrich Engels, « Préface à la deuxième édition russe », *Manifeste du Parti communiste*, *op. cit.*, p. 115.

354. Selon Andrzej Walicki, *Controversy over Capitalism*, *op. cit.*, le court texte de 1882 « réaffirm[ait] la thèse selon laquelle le socialisme avait plus de chance dans les pays hautement développés, mais en même temps il

présuait que le développement économique des pays arriérés pouvait être modifié en profondeur sous l'effet de la situation internationale ».

355. *Narodnaïa Volia*, 5 février 1882, republié dans *Literatura partii Narod-noi Voli*, Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, 1905, p. 558.

356. Lettre de Karl Marx à Vera Zassoulitch, 8 mars 1881, dans *Le Dernier Marx*, *op. cit.*, p. 287-289.

357. Marx fait référence à l'organisation secrète qui se sépara de Terre et liberté en 1879, et fit le choix de la lutte « terroriste ».

358. Lettre de Karl Marx à Vera Zassoulitch, 8 mars 1881, dans *Le Dernier Marx*, *op. cit.*

359. *Id.*

360. *Id.*

361. *Id.*

362. Selon Alvaro Garcia Linera, *Forma valor y forma comunidad*, Buenos Aires, Prometeo, 2010, « l'une des erreurs tragiques de marxisme du XX^e siècle a été sa propension à faire de l'histoire réelle et des événements vivants les serviteurs dévoués de l'histoire de la philosophie ». Voir aussi Étienne Balibar, *La Philosophie de Marx*, Paris, La Découverte, 2001, chap. 4, « Temps et progrès : encore une philosophie de l'histoire ? » ; et Daniel Bensaid, *Marx l'intempestif*, Paris, Fayard, en particulier le chap. 1, « Une nouvelle écriture de l'histoire ».

363. Lettre de Karl Marx à Vera Zassoulitch, 8 mars 1881, dans *Le Dernier Marx*, *op. cit.*

364. David Ryazanov, qui fut le premier à découvrir et publier les brouillons préparatoires de la lettre, affirma que Marx n'avait pas répondu à Zassoulitch comme il l'aurait voulu car sa capacité de travail était amoindrie (voir David Ryazanov, « The Discovery of the Drafts », dans *Late Marx*, *op. cit.*, p. 129). Ce point de vue est partagé par Maximilien Rubel, *Marx, critique du marxisme*, Paris, Payot, 2000, p. 104. Le point de vue développé dans Franco Venturi, « Introduzione », cité *supra*, est plus convaincant : les brouillons de la lettre à Zassoulitch montrent clairement les doutes et les hésitations de Marx au sujet de du problème central du populisme. Pier Paolo Poggio, *L'Obscina*, *op. cit.*, p. 157, avance que « Marx hésitait à prendre une position trop ferme sur une question que ses implications théoriques et politiques rendaient si explosive ». Andrzej Walicki, *Controversy over Capitalism*, *op. cit.*, p. 194, observe avec raison que, « même si le rôle possible de la commune paysanne comme principal ressort de la révolution était étrangement surévalué », les brouillons contenaient « des vues pénétrantes, qui venaient contrebattre la méthode d'interprétation du changement social en termes de processus naturel doté de lois, qui avait cours au XIX^e siècle ».

365. Zassoulitch et Plekhanov dissimulèrent la lettre de Karl Marx pour d'évidentes raisons politiques. Elle ne fut publiée qu'en 1924, plus de quarante ans après avoir été écrite.

366. Lettre de Friedrich Engels à Nikolai Danielson, 24 février 1893, *MECW*, 50, p. 112.

367. D'après Franco Venturi, « Introduzione », cité *supra*, avec la grande poussée industrielle de la fin du XIX^e siècle, les doutes de Marx semblèrent balayés, tandis que s'imposait une nouvelle vision, plus rigide, du développement bourgeois.

368. Franco Venturi, *les Intellectuels, le Peuple et la Révolution*, *op. cit.*, observe que les militants de Terre et Liberté ne partageaient pas les idées de Marx sur la classe ouvrière, même s'ils approuvaient, dans ses grandes lignes, son analyse de la société bourgeoise, et qu'ils ne croyaient pas à un socialisme qui surgirait du capitalisme une fois que celui-ci aurait atteint son point de développement ultime.

369. Voir Franco Venturi, *Les Intellectuels, le Peuple et la Révolution*, *op. cit.*, et Samuel H. Baron, « Lo sviluppo del capitalismo in Russia nel pensiero di Plechaniv », dans *Storia del marxismo contemporaneo*, Milan, Feltrinelli, 1974, p. 426-450.

370. La révolutionnaire Vera Figner (1852-1942) disait que le nom de la vieille organisation Terre et Liberté avait été divisé entre les deux mouvements nés de ses cendres : Partage noir reprit l'idée de « terre » et La Volonté du peuple celle de « liberté », car le mot russe *volia* pouvait signifier à la fois « volonté » et « liberté ». Voir Andrzej Walicki, *Controversy over Capitalism*, *op. cit.*, p. 103.

371. Cité par Franco Venturi, *Roots of Revolution*, *op. cit.*, p. 679.

372. *Ibid.*, p. 681.
373. *Ibid.*, p. 671.
374. *Id.* Lettre de Karl Marx à Friedrich Sorge, 5 novembre 1880, *MEW*, 34, p. 478.
375. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 11 avril 1881, *MEW*, 35, p. 179.
376. Sur la sympathie de Marx pour le populisme russe, voir le témoignage de Nikolai Morozov (1854-1946), qui restitue une conversation de décembre 1880 dans laquelle Marx disait être très intéressé par La Volonté du peuple et jugeait que sa « lutte contre l'autocratie lui apparaissait [...] comme une sorte de conte de fées, une histoire tirée d'un roman fantastique » (Nikolai Morozov, dans Eleanor Marx, *Reminiscences of Marx and Engels*, Moscou, Institute of Marxism-Leninism, 1957, p. 302).
377. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 11 avril 1881, *MEW*, 35, p. 179.
378. Dans *Le Replique della storia. Karl Marx tra la Rivoluzione francese e la critica della politica*, Turin, Bollati Boringheri, 1989, Bruno Bongiovanni affirme qu'« on ne doit pas donner une importance excessive à l'horizon de la politique internationale dans la trajectoire intellectuelle de Marx [...] au sujet de la Russie ». « La prise en compte de l'œuvre de Marx dans son ensemble » nous permet de déduire qu'il envisageait la suite d'événements suivante : « guerre contre la Russie, défaite militaire de la Russie, révolution (jacobine, et non socialiste) en Russie, absence (temporaire ou permanente) de gardien de la réaction en Europe, transformation socialiste de l'Europe, [...] retour de la révolution en Russie, et ensuite – mais ensuite seulement – la possibilité que l'*Obchtchina* serve dans le cadre de la transition au socialisme ». Cependant, ce que Bongiovanni appelle « les mécanismes du développement de la révolution » occupèrent une place de plus en plus faible dans les réflexions du dernier Marx. Il n'est pas certain que la révolution doive, par la force des circonstances, débiter en Europe, et gagner ensuite à la Russie, comme dans un deuxième *round*.
379. Si Bongiovanni insiste trop sur l'« irréversibilité », il a toutefois raison d'affirmer que, « en dernière analyse, la *Gemeinschaft* ne peut pas être miraculeusement transformée en socialisme sans la présence émancipatrice irréversible de la *Gesellschaft* ».
380. Cette expression fut utilisée pour la première fois en 1846, dans le contexte de la scission entre Marx et le communiste allemand Wilhelm Weitling (1808-1871). Elle fut ensuite réemployée en 1852, lors du procès de Cologne contre les communistes. Voir Maximilien Rubel, *Marx, critique du marxisme, op. cit.*, p. 26.
381. Ce terme apparut pour la première fois en 1854. Voir Georges Haupt, *Aspects of International Socialism, 1871-1914*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 2.
382. Henry Hyndman nota plus tard : « En 1880, il n'est pas exagéré de dire que Marx était pratiquement inconnu du public anglais, si ce n'est comme un dangereux défenseur de la révolution à tout prix, dont l'organisation, l'Internationale, avait été l'une de causes de l'effroyable Commune de Paris, à laquelle une personne honorable ne pouvait penser qu'avec des frissons d'horreur » (Henry Hyndman, *The Record of an Adventurous Life, op. cit.*, p. 250).
383. *Friedrich Engels' Briefwechsel mit Karl Kautsky*, Vienne, Danubia, 1955, p. 2.
384. Lettre de Friedrich Engels à Eduard Bernstein, 25 octobre 1881, *MEW*, 35, p. 230.
385. *Ibid.*, p. 229-230.
386. *Ibid.*, p. 232-233.
387. *Ibid.*, p. 233.
388. Lettre de Karl Marx à Charles Longuet, 4 janvier 1881, *MECW*, 45, p. 55.
389. *Id.*
390. Johann Most, *Kapital und Arbeit. Ein populärer Auszug aus « Das Kapital » von Marx*, Chemnitz, 1873, repris dans MEGA², II/8, p. 735-800.
391. Carlo Cafiero, « *Il Capitale » di Carlo Marx brevemente compendiato da Carlo Cafiero. Libro Primo : Sviluppo della Produzione Capitalistica*, Milan, Bignami e C., 1879.
392. Ferdinand Domela Nieuwenhuis, *Kapitaal en Arbeid*, La Haye, 1881.
393. *Ibid.*, p. 3.

394. Lettre de Karl Marx à Ferdinand Domela Nieuwenhuis, 22 février 1881, *MEW*, 35, p. 159.
395. *Ibid.*, p. 160.
396. Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 13, *op. cit.*, p. 481.
397. Lettre de Friedrich Engels à Karl Kautsky, 1^{er} février 1881, *MEW*, 35, p. 150.
398. *Id.*
399. *Id.*
400. Lettre de Karl Marx à Nikolai Danielson, 19 février 1881, *MECW*, 46, p. 61.
401. Lettre de Karl Marx à Friedrich Sorge, 15 décembre 1881, *MEW*, 35, p. 247.
402. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 7 décembre 1881, *ibid.*, p. 243.
403. Lettre de Karl Marx à Nikolai Danielson, 14 décembre 1881, *MECW*, 46, p. 161.
404. La correspondance de Marx contient quelques références à Hyndman, avant et après la fin de leurs relations, qui montrent que le premier a toujours jeté un regard critique sur le second. Le 11 avril 1881, Marx écrivit à Jenny Longuet : « Hyndman nous est tombé dessus avec son épouse, qui l'un comme l'autre prennent de la place. J'aime bien cette femme à cause sa façon brusque, peu conventionnelle et résolue de penser et de parler, mais c'est drôle de voir avec quelle admiration elle est pendue aux lèvres de son mari suffisant et bavard ! » (*MEW*, 35, p. 178). Quelques mois après leur dernier affrontement, Marx eut ce commentaire : « Ce type m'a volé de nombreuses soirées pour m'arnaquer et apprendre sans avoir à se forcer » (lettre de Karl Marx à Friedrich Sorge, 15 décembre 1881, *ibid.*, p. 248).
405. Henry Hyndman, *England for All*, New York, Barnes & Noble, 1974, p. XXXVIII.
406. Lettre de Karl Marx à Henry Hyndman, 2 juillet 1881, *MECW*, 46, p. 103. Il s'agit du brouillon de la lettre, que Marx avait conservé dans ses dossiers. Hyndman déclara qu'il avait « malheureusement détruit la plupart des lettres de Marx au moment de [leur] divergence » (Henry Hyndman, *The Record of an Adventurous Life*, *op. cit.*, p. 259-260). Le 2 juillet 1881, Jenny Marx écrivit d'Eastbourne à sa fille Laura Lafargue : « Samedi, Hyndman aux yeux incolores a reçu un coup sur la tête. Il y a peu de chance qu'il expose la lettre dans le coin de sa glace, bien qu'elle ait été rédigée avec tant d'esprit que, malgré tout son mordant, la colère y est à peine perceptible. Je crois que Maure s'est exprimé avec bonheur dans cet opus », cité dans Yvonne Kapp, *Eleanor, chronique familiale des Marx*, Paris, Éditions sociales, 1980, p. 197.
407. Lettre de Karl Marx à Henry Hyndman, 2 juillet 1881, *MECW*, 46, p. 102.
408. Lettre de Karl Marx à Friedrich Sorge, 15 décembre 1881, *MEW*, 35, p. 248.
409. *Ibid.* Après la rupture, Hyndman contacta également Engels, qui répondit : « Je serais ravi de faire votre connaissance, dès que vous aurez réglé vos comptes avec mon ami Marx, dont je vois que vous êtes maintenant prêt à le citer » (lettre de Friedrich Engels à Henry Hyndman, 31 mars 1882, *MECW*). Marx commenta : « C'est bien fait pour ce gars, si ton petit mot l'a ennuyé, d'autant qu'il s'est permis de telles libertés avec moi simplement parce qu'il comptait que, pour des "considérations de propagande", je n'oserais pas le compromettre publiquement » (lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 8 avril 1882, *MEW*, 35, p. 54).
410. Lettre de Karl Marx à Henry Hyndman, 2 juillet 1881, *MECW*, 46, p. 103.
411. Voir Émile Bottigelli, « La rupture Marx-Hyndman », *Annali dell'Istituto Giangiacomo Feltrinelli*, III, 1961.
412. Lettre de Henry Hyndman à Karl Marx, 25 février 1880, IISG Amsterdam, *Marx-Engels Papers*, C 261, C 262. La plupart des lettres de Hyndman n'ont jamais été publiées. Certaines sont citées dans Chuschichi Tsuzuki, *H. M. Hyndman and British Socialism*, Londres, Oxford University Press, 1961. La présente lettre est mentionnée p. 34.
413. Lettre de Karl Marx à Henry Hyndman, 8 décembre 1880, *MECW*, 46, p. 49.
414. *Id.*
415. Voir le témoignage de Mountstuart Elphinstone sur sa rencontre avec Marx au début de l'année 1879. L'aristocrate anglais posa une question provocatrice : « Eh bien, dis-je, supposons que votre révolution ait eu lieu et que vous ayez votre forme républicaine de gouvernement. On serait encore loin de la réalisation de vos idées propres et de celles de vos amis. Assurément, répondit-il, mais tout grand mouvement est lent. Ce ne serait qu'une

étape dans l'amélioration des choses – comme le fut votre révolution de 1688 – une simple étape sur un long chemin » (« Sir Mountstuart Elphinstone Grant Duff's Account of a Talk with Karl Marx », art. cité, p. 580).

416. John Rae, « The Socialism of Karl Marx and the Young Hegelians », *The Contemporary Review*, 40, juillet-décembre 1881, p. 587-607.

417. Lettre de Karl Marx à Friedrich Sorge, 15 décembre 1881, *MEW*, 35, p. 247-248.

418. E. Belfort Bax, « Leaders of Modern Thought XXIII : Karl Marx », *Modern Thought*, 3/2, 1881, p. 349 et 354.

419. Lettre de Karl Marx à Friedrich Sorge, 15 décembre 1881, *MEW*, 35, p. 248-249.

420. Friedrich Engels, « Préface à l'édition anglaise », *Le Capital*, *op. cit.*, p. 29.

421. Karl Marx, « Das Kapital. Zweites Buch. Der Zirkulationsprozess des Kapitals. Zu benutzende Textstellen früherer Darstellungen (Manuskript I bis IV) », *MEGA*², II/11, p. 525-548.

422. Karl Marx, « Das Kapital. Zweites Buch. Der Zirkulationsprozess des Kapitals. Erster Abschnitt (Fragmente II) », *MEGA*², II/11, p. 550-697.

423. Karl Marx, « Das Kapital. Zweites Buch. Der Zirkulationsprozess des Kapitals. (Manuskript VIII) », *MEGA*², II/11, p. 698-828.

424. Voir Teinosuke Otani, Ljudmila Vasina et Carl-Erich Vollgraf, « Einführung », *MEGA*², II/11, p. 881.

425. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 18 juillet 1877, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 13, *op. cit.*, p. 192.

426. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 25 juillet 1877, dans *ibid.*, p. 200.

427. Lettre de Karl Marx à Friedrich Sorge, 27 septembre 1877, dans *ibid.*, p. 227.

428. Il fait ici référence aux « Théories sur la plus-value ». Voir Marcello Musto, *Another Marx : Early Manuscript to the International*, Londres, Bloomsbury, 2018, p. 137-149.

429. Lettre de Karl Marx à Sigmund Schott, 3 novembre 1877, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 13, *op. cit.*, p. 237. L'expression « 3^e partie » renvoie aux études des années 1860 sur l'histoire des théories économiques. La deuxième partie est composée des écrits qu'Engels publiera plus tard comme les livres 2 et 3 du *Capital*. Il faut noter, cependant, que la manière dont Marx présente l'état de ses manuscrits à Schott ne reflète pas exactement la réalité. Carl-Erich Vollgraf, dans « Marx's Further Work on Capital after publishing Volume 1 : On the Completion of Part II of the MEGA », dans *Marx's Capital : An Unfinishable Project ?*, Leyde, Brill, 2018, a eu raison d'indiquer que des passages importants des *Théories sur la plus-value* ne contenaient pas encore « la forme pleinement élaborée de l'interprétation » de Marx, et que de nombreuses pages étaient « mal pensées, et pédantes ».

430. Lettre de Karl Marx à Sigmund Schott, 29 mars 1878, Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 13, *op. cit.*, p. 258.

431. *Ibid.*, p. 258-259 ; Voir aussi Karl Marx, IISG Amsterdam, *Marx-Engels Papers*, B 140, B 141 et B 146. Pour l'opinion de Marx au sujet de Kaufman, voir aussi la lettre de Karl Marx à Nikolai Danielson, 10 avril 1879, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 13, *op. cit.*, p. 311.

432. Lettre de Karl Marx à Thomas Allsop, 28 avril 1878, *ibid.*, p. 261.

433. Lettre de Karl Marx à Nikolai Danielson, 28 novembre 1878, *ibid.*, p. 296.

434. Lettre de Karl Marx à Friedrich Sorge, 4 avril 1876, *ibid.*, p. 72.

435. Lettre de Karl Marx à George Rivers, 24 août 1878, *ibid.*, p. 270.

436. Lettre de Karl Marx à Nikolai Danielson, 15 novembre 1878, *ibid.*, p. 295. Voir les considérations sur la Californie contenues dans la lettre de Karl Marx à Friedrich Sorge, 5 novembre 1880, *ibid.*, p. 423.

437. Voir Carl Vollgraf, « Marx's Further Work on Capital », *op. cit.*, p. 64-65.

438. Karl Marx, « Exzerpte und Notizen zur Geologie, Mineralogie und Agrikulturchemie. März bis September 1878 », *MEGA*², IV/26, p. 3 à 94.

439. *Ibid.*, p. 139 à 679.
440. Friedrich Engels, « Marx, Heinrich Carl », *MECW*, 27, p. 341.
441. Lettre d'Eleanor Marx à Carl Hirsch, 8 juin 1878, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 13, *op. cit.*, p. 459.
442. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 18 septembre 1878, *ibid.*, p. 280.
443. « Entretien avec le fondateur du socialisme moderne », *Chicago Tribune*, 5 janvier 1879, *ibid.*, p. 473.
444. *Ibid.*, p. 477.
445. *Id.*
446. *Id.*
447. *Ibid.*, p. 480.
448. *Ibid.*, p. 481, 478.
449. *Ibid.*, p. 474.
450. « Sir Mountstuart Elphinstone Grant Duff's Account of a Talk with Karl Marx », art. cité, p. 581.
451. Lettre de Karl Marx à Nikolai Danielson, 15 novembre 1878, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 13, *op. cit.*, p. 294.
452. Lettre de Karl Marx à Nikolai Danielson, 10 avril 1879, *ibid.*, p. 306.
453. *Ibid.*, p. 308.
454. *Ibid.*, p. 310.
455. *Ibid.*, p. 309.
456. *Id.*
457. Lettre de Karl Marx à Ferdinand Domela Nieuwenhuis, 27 juin 1880, *ibid.*, p. 397.
458. Lettre de Karl Marx à Nikolai Danielson, 10 avril 1879, *ibid.*, p. 308.
459. Sur le voyage de Marx à Carlsbad, voir Erwin Kisch, *Karl Marx in Karlsbad*, Berlin, Aufbau, 1953, et Marcello Musto, *Karl Marx. Biografia intellettuale e politica 1857-1883*, Turin, Einaudi, 2018, p. 153-159.
460. Lettre de Karl Marx à Nikolai Danielson, 10 avril 1879, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 13, *op. cit.*, p. 306.
461. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 19 août 1879, *ibid.*, p. 324.
462. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 25 août 1879, *ibid.*, p. 328.
463. Lettre de Karl Marx à Friedrich Sorge, 19 septembre 1879, *ibid.*, p. 360.
464. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 10 septembre 1879, *ibid.*, p. 336.
465. Lettre de Karl Marx à Nikolai Danielson, 19 septembre 1879, *ibid.*, p. 359.
466. D'après Michael Heinrich, « Capital after the MEGA : Discontinuities, Interruptions and New Beginnings », *Crisis & Critique*, 3/3, 2016, p. 92-138, Marx comprit que, « en ce qui concerne la théorie du crédit et des crises, il n'était plus possible de faire abstraction du rôle de l'État – en particulier du crédit public et des banques nationales – ni d'ignorer le rôle du commerce international, des taux de change et des flux internationaux ». Marx pensait aussi que sa connaissance des « questions technologiques, qui étaient au fondement du livre 1 du *Capital*, n'était plus suffisante, compte tenu des progrès considérables de la technique ».
467. Lettre de Friedrich Engels à Johann Philip Becker, 19 décembre 1879, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 13, *op. cit.*, p. 382.
468. Lettre de Karl Marx à Laura Lafargue, 18 décembre 1871, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 11, *op. cit.*, p. 393.
469. Lettre de Karl Marx à Maurice Lachâtre, 18 mars 1872, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 12, *op. cit.*, p. 74.
470. Lettre de Karl Marx à Nikolai Danielson, 28 mai 1872, *ibid.*, p. 132.

471. Lettre de Jenny Marx à Ludwig Kugelmann, 3 mai 1872, *ibid.*, p. 99. Voir Marcello Musto, « Introduction: The Unfinished Critique of Capital », in M. Musto (dir.), *Marx's Capital after 150 Years: Critique and Alternative to Capitalism*, Londres-New York, Routledge, 2019, p. 1-35.

472. Lettre de Jenny Marx à Ludwig et Gertrud Kugelmann, 27 juin 1872, *ibid.*, p. 147.

473. Lettre de Friedrich Engels à Ludwig Kugelmann, 1^{er} juillet 1873, *ibid.*, p. 302.

474. Lettre de Karl Marx à Friedrich Sorge, 27 septembre 1877, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 13, *op. cit.*, p. 227-228.

475. Pour une édition scientifique, voir Karl Marx, *Le Capital, Paris 1872-1875*, MEGA², II/7.

476. Karl Marx, « Avis au lecteur », dans *Le Capital*, Paris, Maurice Lachâtre et Cie, 1872, p. 348. Sur la valeur de la traduction française du *Capital*, voir Marcello Musto (dir.), *Marx and 'Le Capital': Evaluation, History, Reception*, Londres-New York, Routledge, 2022.

477. Lettre de Karl Marx à Friedrich Sorge, 27 septembre 1877, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 13, *op. cit.*, p. 228. Sur la valeur de la traduction française du *Capital*, voir Marcello Musto (dir.), *Marx and "Le Capital": Evaluation, History, Reception*, Londres-New York, Routledge, 2022.

478. Lettre de Karl Marx à Nikolai Danielson, 15 novembre 1878, *ibid.*, p. 294.

479. Lettre de Karl Marx à Nikolai Danielson, 28 novembre 1878, *ibid.*, p. 297. Pour la liste des ajouts et modifications de la traduction française qui n'ont pas été inclus dans les troisième et quatrième éditions allemandes, voir Karl Marx, *Das Kapital. Kritik der politischen Ökonomie*, t. 1, Hambourg, 1867, MEGA², II/5, p. 732-783.

480. Le travail éditorial entrepris par Engels, après la mort de son ami, pour préparer et publier les parties inachevées du *Capital*, fut extrêmement complexe. Les différents manuscrits, brouillons et fragments des livres 2 et 3, rédigés entre 1864 et 1881, représentent environ 2 350 pages de la MEGA². Engels parvint à publier le livre 2 en 1885 et le livre 3 en 1894. Il faut toutefois garder à l'esprit que ces deux volumes sont issus de la reconstruction de textes incomplets, souvent constitués de matériaux hétérogènes. Ils furent écrits à des périodes diverses et contiennent donc des versions différentes, et parfois contradictoires, de la pensée de Marx. Malgré son caractère inachevé, *Le Capital* de Marx reste une lecture indispensable pour tous ceux qui veulent, aujourd'hui, utiliser des concepts théoriques majeurs pour critiquer le mode de production capitaliste.

481. Voir par exemple la lettre de Karl Marx à Nikolai Danielson, 13 décembre 1881, *MECW*, 46, p. 161.

482. « Maure » était le surnom de Marx qui avait cours dans sa famille et parmi ses amis proches. Comme l'indiqua Engels, « jamais, dans ce cercle, on ne l'aurait appelé Marx ni Karl, mais seulement Maure, car chacun, parmi nous, avait son surnom, et là où s'arrêtaient les surnoms s'arrêtaient aussi le cercle des intimes. Maure était son surnom depuis l'université, et à la *Neue Rheinische Zeitung*, on l'appela toujours Maure. Si je l'avais appelé autrement, il aurait pensé qu'il y avait un problème à régler entre nous » (lettre de Friedrich Engels à Theodor Cuno, 29 mars 1883, *MEW*, 35, p. 466). De même, August Bebel écrivit plus tard : « Sa femme et ses enfants appelaient Marx "Maure", comme s'il n'avait pas d'autre nom. Ce surnom tenait à ce que ses cheveux et sa barbe, qui étaient d'un noir de jais, avaient pris – à l'exception de la moustache – des reflets blancs » (*Gespräche mit Marx und Engels, op. cit.*, p. 528). Quant à Bernstein, il consigna ce souvenir : « Je voulais prendre congé, mais Engels me dit : "Non, non, viens avec moi voir le Maure." "Le Maure ?", dis-je, "mais qui est-ce donc ?". "Marx, bien sûr" », répondit Engels (Eduard Bernstein, *My Years of Exile, op. cit.*, p. 154). Pour une liste complète des nombreux diminutifs en usage dans la famille Marx, voir *Les Filles de Karl Marx. Lettres inédites*, Paris, Albin Michel, 1979, p. 54-55.

483. Lettre de Friedrich Engels à Jenny Longuet, 17 juin 1881, *MEW*, 35, p. 196-197.

484. Lettre de Karl Marx à Friedrich Sorge, 20 juin 1881, *ibid.*, p. 198.

485. Lettre de Friedrich Engels à Karl Marx, 7 juillet 1881, *ibid.*, p. 5.

486. Lettre de Karl Marx à Laura Lafargue, 13 avril 1882, *ibid.*, p. 305. Dans cette lettre, Marx disait à sa fille avec quelle émotion il repensait à ses « fidèles visites quotidiennes, qui égayaient ce vieux ronchon de Old Nick ».

487. Cité dans Yvonne Kapp, *Eleanor, op. cit.*, p. 204.

488. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 22 juillet 1881, *MEW*, 35, p. 206.
489. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 27 juillet 1881, *ibid.*, p. 7.
490. La première lettre portant cette signature date de l'année de publication du *Capital*. Voir la lettre de Karl Marx à Laura Marx, 13 mai 1867, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 8, *op. cit.*, p. 381. Parmi les inepties ordurières qui ont été proférées au sujet de Marx, et qui sont parfois teintées d'antisémitisme ou de racisme, l'une des plus absurdes est la suivante : « Sa vision du monde était celle du Diable, dont il avait la malignité. Parfois, il semblait savoir qu'il œuvrait en faveur du Mal » (Robert Payne, *Marx : A Biography*, New York, Simon & Shuster, 1968, p. 317). Dans la même veine, mentionnons le grotesque *Was Marx a Satanist ?*, Glendale (CA), Diane Books, 1979, du prêtre américain Richard Wurmbrand. Marx, en ce qui le concerne, utilisait le surnom « Old Nick » par manière de plaisanterie. Le 25 septembre 1869, par exemple, il écrivit à Laura Lafargue : « Je regrette de ne pas être à la maison pour pouvoir fêter l'anniversaire de mon cher petit moineau, mais Old Nick est près de toi par la pensée. "Tu es enfermée / Dans mon cœur" » (lettre de Karl Marx à Laura Lafargue, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 10, 1869-1870, Paris, Éditions sociales, 1984, p. 172). De même, le 4 février 1871, après que Laura eut donné naissance à un fils, il écrivit à Paul Lafargue : « Embrassez le petit Schnappy de ma part et dites-lui que le vieux Nick est ravi d'avoir les deux photographies de son successeur » (lettre de Karl Marx à Paul Lafargue, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 11, *op. cit.*, p. 149).
491. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 27 juillet 1881, *MEW*, 35, p. 8.
492. Lettre de Friedrich Engels à Karl Marx, 29 juillet 1881, *ibid.*, p. 9.
493. Généreux comme toujours, Engels répondit aussitôt : « En ce qui concerne ces 30 misérables £, ne te fais pas de mauvais sang. [...] Si jamais tu avais besoin de plus, fais-le moi savoir, et je ferai un chèque d'un montant plus élevé » (lettre de Friedrich Engels à Karl Marx, 6 août 1881, *ibid.*, p. 14).
494. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 3 août 1881, *ibid.*, p. 11.
495. *ibid.*, p. 11-12. Marx ne leur donna signe de vie que quelques jours plus tard : « Je suis là depuis près de 2 semaines. Je n'ai vu ni Paris, ni aucune de mes connaissances. L'état de ma femme ne permettait ni l'un ni l'autre » (lettre de Karl Marx à Carl Hirsch, 6 août 1881, *ibid.*, p. 207).
496. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 9 août 1881, *ibid.*, p. 16.
497. Marx écrivit la même chose à Laura, à Londres : « L'état de Maman est préoccupant car elle est de plus en plus faible. Je voulais donc que nous partions, quoi qu'il adviene, à la fin de la semaine (pour pouvoir voyager par petites étapes), et je l'avais dit à la patiente. Mais elle a déjoué mes plans en donnant notre linge à laver » (lettre de Karl Marx à Laura Lafargue, 9 août 1881, *ibid.*, p. 208).
498. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 9 août 1881, *ibid.*, p. 16.
499. Yvonne Kapp suppose que le problème d'Eleanor était double : elle cherchait à rompre ses fiançailles secrètes avec Lissagaray, que la famille n'avait jamais accepté, et en même temps elle désirait ardemment faire une carrière sur scène (Yvonne Kapp, *Eleanor*, *op. cit.*).
500. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 18 août 1881, *MEW*, 35, p. 218. À Engels, il écrivit que le docteur Donkin considérait comme « un miracle qu'un tel *collapse* ne se soit pas produit plus tôt » (lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 18 août 1881, *ibid.*, p. 27).
501. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 18 août 1881, *ibid.*, p. 219.
502. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 19 août 1881, *ibid.*, p. 29.
503. Lettre de Karl Marx à Karl Kautsky, 1^{er} octobre 1881, *ibid.*, p. 226.
504. Lettre de Karl Marx à Minna Kautsky, 1^{er} octobre 1881, *ibid.*, p. 227.
505. Lettre de Karl Marx à Karl Kautsky, 1^{er} octobre 1881, *ibid.*, p. 226.
506. Paul Lafargue, *Souvenirs personnels sur Marx et Engels*, *op. cit.*, p. 25.
507. « Il est hors de question que tu quittes les enfants. Ce serait pure folie, et causerait à papa plus de soucis que ta présence ne lui apporterait de réconfort, et cela malgré tout notre désir de t'avoir avec nous », cité dans Yvonne Kapp, *Eleanor*, *op. cit.*, p. 205.

508. Lettre de Friedrich Engels à Eduard Bernstein, 25 octobre 1881, *MEW*, 35, p. 233.
509. Lettre de Friedrich Engels à Johann Philipp Becker, 4 novembre 1881, *ibid.*, p. 235.
510. Lettre de Friedrich Engels à Eduard Bernstein, 30 novembre 1881, *ibid.*, p. 237.
511. Engels jubilait : « Jamais un prolétariat ne s'est comporté de manière aussi épatante. En Angleterre, après le grand échec de 1848, ç'avait été la retombée dans l'apathie, et finalement l'acceptation de l'exploitation bourgeoise, les *trade-unions* luttant séparément pour de meilleurs salaires » (*ibid.*).
512. Cité dans Yvonne Kapp, *Eleanor*, *op. cit.*, p. 205.
513. *ibid.*, p. 206. Marx écrivit plus tard à Danielson qu'il n'avait pas été en mesure de voir sa femme pendant trois des six dernières semaines de sa vie, alors même qu'ils se trouvaient dans deux chambres contiguës (lettre de Karl Marx à Nikolai Danielson, 13 décembre 1881, *MECW*, 46, p. 160).
514. Lettre de Karl Marx à Jenny Marx, 15 décembre 1863, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 9, *op. cit.*, p. 193. Sur la vie de Jenny et sa relation avec Marx, voir Mary Gabriel, *Love and Capital : Karl and Jenny Marx and the Birth of a Revolution*, New York, Little, Brown, 2011. Autre publication récente : Angelika Limmroth, *Jenny Marx. Die Biographie*, Berlin, Dietz, 2018. Parmi les ouvrages plus anciens, signalons : Luise Dornemann, *Jenny Marx : Der Lebensweg einer Sozialistin*, Berlin, Dietz, 1971, et Heinz Frederick Peters, *Red Jenny : A Life with Karl Marx*, New York, St Martin's, 1986.
515. Lettre de Karl Marx à Jenny Marx, 21 juin 1856, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 4, 1853-1857, Paris, Éditions sociales, 1976, p. 314.
516. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 7 décembre 1881, *MEW*, 35, p. 240, cité dans Yvonne Kapp, *Eleanor*, *op. cit.*, p. 207.
517. Yvonne Kapp, *Eleanor*, *op. cit.*, p. 205.
518. *ibid.*, p. 221.
519. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 7 décembre 1881, *MEW*, 35, p. 240-241.
520. *ibid.*, p. 240.
521. Lettre de Karl Marx à Johann Philipp Becker, 10 décembre 1881, *MEW*, 35, p. 244.
522. Lettre de Karl Marx à Nikolai Danielson, 13 décembre 1881, *ibid.*, p. 245.
523. Lettre de Karl Marx à Friedrich Sorge, 15 décembre 1881, *ibid.*, p. 247.
524. Karl Marx, *Contribution à la critique de l'économie politique*, *op. cit.*, p. 63.
525. Voir Michael Krätke, « Marx and World History », *International Review of Social History*, 63/1, 2018, qui, dans sa reconstruction de ces quatre cahiers, juge que Marx concevait la naissance des États modernes comme un processus lié au « développement du commerce, de l'agriculture, des mines, de la fiscalité, et des infrastructures spatiales ». Krätke affirme aussi que Marx rédigea ces notes avec l'idée, ancienne chez lui, de « donner au mouvement socialiste un fondement solide, relevant de la science sociale, plutôt qu'une philosophie politique ».
526. Sur la vie de l'historien italien, voir Scipione Botta, *Vita privata di Carlo Botta. Raguagli domestici ed aneddotici raccolti dal suo maggior figlio*, Florence, G. Barbera, 1877.
527. Pour la biographie intellectuelle de Schlosser, voir Michael Gottlob, *Geschichtsschreibung zwischen Aufklärung und Historismus. Johannes von Müller und Friedrich Christoph Schlosser*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 1989, en particulier la partie IV.
528. Voir Bruno Kaiser, *Ex libris Karl Marx und Friedrich Engels. Schicksal und Verzeichnis einer Bibliothek*, Berlin, Dietz, 1967, p. 36-37. Voir aussi MEGA², IV/32, p. 158, et 586-587.
529. On ne trouve pas de référence à ces études dans la correspondance de Marx, et il est très difficile de les dater exactement. Les éditeurs des *Marx-Engels-Werke* ont choisi de situer ces extraits entre la fin de 1881 et de la fin de 1882, tandis que Rubel, dans sa biographie de Marx, affirme qu'elles datent sans aucun doute possible de la fin de l'année 1881. La première hypothèse est trop générale, mais la seconde ne paraît pas absolument exacte, car Marx, ayant accompli le gros du travail en 1881, semble avoir poursuivi son projet, sporadiquement, en 1882. C'est ce que laissent penser les différents types de soulignements présents dans les manuscrits, ainsi que la lettre de Karl Marx à sa fille Eleanor, en date du 23 décembre 1882. On peut donc penser que ces deux cahiers de notes

(IISG Amsterdam *Marx-Engels Papers*, B 157, B 158, B 160) appartiennent aux deux seules périodes d'activité intellectuelle de Marx dans les dix-huit derniers mois de sa vie, passés entre Londres et l'île de Wight : de l'automne 1881 au 9 février 1882, et de début octobre 1882 au 12 janvier 1883. Ce qui est certain, c'est qu'il ne travailla pas à la chronologie au cours des huit mois de 1882 qu'il passa en France, en Algérie et en Suisse.

530. Dans certains cas, le contenu des cahiers de notes diffère légèrement des dates indiquées par Engels. La seule partie à avoir été publiée représente approximativement un sixième du total des troisième et quatrième cahiers, l'essentiel des pages provenant de ce dernier carnet. Ces matériaux ont été publiés en 1953, dans une anthologie (sans références textuelles) établie par Wolfgang Harich : *Marx, Engels, Lenin, Stalin, Zur Deutschen Geschichte*, Berlin, Dietz, 1953. Huit ans plus tard, le titre changea et devint : *Karl Marx und Friedrich Engels, Über Deutschland und die deutsche Arbeiterbewegung*. Les éléments issus de la chronologie figurent dans le volume 1, *Von der Frühzeit bis zum 18. Jahrhundert*, Berlin, Dietz, 1973, p. 285-516.

531. Michael Krätke, dans « *Marx and World History* », art. cité, affirme que « Marx ne versait pas dans l'eurocentrisme. Pour lui, histoire du monde n'était nullement synonyme d'histoire de l'Europe ».

532. Voir Karl Marx, « Exzerpte aus Georg Ludwig von Maurer, *Einleitung zur Geschichte der Mark-, Hof-, Dorf- und Stadt-Verfassung und der öffentlichen Gewalt* », *MEGA*², IV/18, p. 542-559, 563-577, 589-600.

533. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 25 mars 1868, dans Karl Marx, Friedrich Engels, *Correspondance*, t. 9, *op. cit.*, p. 192-193. Sur l'étude de l'œuvre de Maurer par Marx, voir Tomonaga Tairako, « A Turning Point in Marx's Theory on Pre-Capitalist Societies – Marx's Excerpt Notebooks on Maurer in Mega IV/18 », *Hitosubashi Journal of Social Studies*, 47/1, janvier 2016, p. 1-10 ; et Kohei Saito, *Karl Marx's Ecosocialism : Capital, Nature, and the Unfinished Critique of Political Economy*, New York, Monthly Review Press, 2017, p. 264-265.

534. Michael Krätke, dans « *Marx and World History* », art. cité, affirme que pour Marx le « capitalisme moderne » commençait avec le « développement économique des cités-républiques d'Italie au XIII^e siècle ».

535. Pour Krätke, la chute de l'État mongol a « poussé Marx à réfléchir aux limites du pouvoir politique s'exerçant sur de vastes territoires ».

536. Karl Marx, IISG Amsterdam, *Marx-Engels Papers*, B 159, 113. Ce bref commentaire de Marx est reproduit dans Michael Krätke, « *Marx and World History* », art. cité, p. 114.

537. La partie de ces extraits reproduits dans le livre de Harich, en 1953, représentait pas moins de 90 pages. Voir Karl Marx et Friedrich Engels, *Über Deutschland und die deutsche Arbeiterbewegung*, *op. cit.*, p. 424-516.

538. Michael Krätke, « *Marx and World History* », art. cité, affirme que le quatrième cahier de la chronologie démontre que Marx était un « sociologue nourri d'histoire, capable de passer du développement interne de tel ou tel pays à des aspects majeurs de la politique européenne et internationale, sans jamais, cependant, perdre de vue les fondements économiques de l'ensemble ».

539. Lettre de Friedrich Engels à Karl Marx, 8 janvier 1882, *MEW*, 35, p. 32.

540. Lettre de Friedrich Engels à Ferdinand Domela Nieuwenhuis, 29 décembre 1881, *ibid.*, p. 253.

541. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 17 décembre 1881, *ibid.*, p. 251.

542. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 5 janvier 1882, *ibid.*, p. 30.

543. Lettre de Karl Marx à Laura Lafargue, 4 janvier 1882, *ibid.*, p. 256.

544. Lettre d'Eleanor Marx à Jenny Longuet, 8 janvier 1882, dans *Les Filles de Karl Marx. Lettres inédites*, *op. cit.*, p. 188-191. Sur tout cet épisode, voir Yvonne Kapp, *Eleanor*, *op. cit.*, p. 212 s. Le 4 janvier, Marx écrit à Laura : « Mon compagnon [...] ne mange quasiment rien, souffre de tics nerveux, lit et écrit toute la journée [...] et semble ne supporter ce séjour avec moi que par sens du devoir et du sacrifice » (*MEW*, 35, p. 255).

545. Voir les comptes rendus sténographiques des séances du Reichstag, *Stenographische Bericht über die Verhandlungen des Reichstags*, Berlin, 1882. Le discours de Bismarck intervenait après qu'il eut subi une défaite électorale dans les grands centres industriels d'Allemagne.

546. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 15 janvier 1882, *MEW*, 35, p. 39.

547. Lettre de Friedrich Engels à Eduard Bernstein, 25 janvier 1882, *ibid.*, p. 265. Voir aussi la lettre de Karl Marx à Piotr Lavrov, 23 janvier 1882, *ibid.*, p. 262.

548. Voir Gilbert Badia, « Marx en Algérie », dans Karl Marx, *Lettres d'Alger et de la Côte d'Azur*, Paris, Le Temps des cerises, 1997, p. 17.

549. Eleanor Marx, dans *Gespräche mit Marx und Engels*, *op. cit.*, p. 577-578.

550. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 12 janvier 1882, *MEW*, 35, p. 34-35. Sur Eleanor Marx et sa relation avec son père, outre Yvonne Kapp, *Eleanor*, *op. cit.*, voir Chushichi Tsuzuki, *The Life of Eleanor Marx, 1855-1898 : A Socialist Tragedy*, Oxford, Clarendon Press, 1967 ; Eva Weissweiler, *Tussy Marx : Das Drama der Vätertochter*, Cologne, Kiepenheuer & Witsch, 2002 ; et, plus récent, Rachel Holmes, *Eleanor Marx : A Life*, Londres, Bloomsbury, 2014.

551. Voir la lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 17 février 1882 : « Pas besoin de passeports et autres documents de ce genre. Il n'y a rien d'inscrit, hormis son nom et son prénom » (*MEW*, 35, p. 42).

552. Le voyage dans la capitale algérienne n'a pas fait l'objet d'une grande attention de la part des biographes de Marx. Même Jacques Attali, lui-même natif d'Alger, n'a dédié qu'une demi-page de son livre *Karl Marx, ou l'Esprit du monde*, Paris, Fayard, 2005 (p. 410). Marlene Vesper, *Marx in Algier*, Bonn, Pahl-Rugenstein Nachfolger, 1995, retrace avec une grande précision tous les événements dont Marx a été témoin durant sa visite à Alger. On consultera aussi avec intérêt l'anthologie établie par René Galissot, *Marxisme et Algérie*, Paris, UGE, 1976. Le roman de Hans-Jürgen Krysmanski, *Die letzte Reise des Karl Marx*, Francfort, Westend, 2014, était à l'origine conçu comme le scénario d'un film sur le séjour de Marx à Alger, jamais produit faute de moyens.

553. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 1^{er} mars 1882, *MEW*, 35, p. 44-45.

554. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, *ibid.*, p. 291.

555. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 1^{er} mars 1882, *ibid.*, p. 46.

556. Lettre de Karl Marx à Paul Lafargue, 20 mars 1882, *ibid.*, p. 293. Il ajoutait : « Il y avait cette idée fixe du soleil africain et des effets miraculeux de l'air local – idée dont je ne suis pas responsable. »

557. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 16 mars 1882, *ibid.*, p. 289-290.

558. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 27 mars 1882, *ibid.*, p. 295. Il ajoutait : « Entre nous : même si sur l'*isle of Wight* le temps n'était pas favorable, ma santé s'est améliorée au point que les gens s'en étonnaient [...]. À Londres, au contraire, la fièvre d'Engels [...] a rompu mon équilibre ; je sens bien que je ne peux plus rester ici ; d'où mon impatience de quitter Londres à tout prix ! Les gens peuvent vous tuer avec leur amour sincère ; rien n'est plus dangereux pour un convalescent. »

559. Lettre de Karl Marx à Paul Lafargue, 20 mars 1882, *ibid.*, p. 293-294.

560. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 1^{er} mars 1882, *ibid.*, p. 46.

561. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 28-31 mars 1882, *ibid.*, p. 51.

562. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 16 mars 1882, *ibid.*, p. 290.

563. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 27 mars 1882, *ibid.*, p. 296.

564. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 1^{er} mars 1882, *ibid.*, p. 44-46.

565. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 4 avril 1882, *ibid.*, p. 52.

566. Lettre de Karl Marx à Piotr Lavrov, 23 janvier 1882, *ibid.*, p. 262.

567. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 27 mars 1882, *ibid.*, p. 296. En octobre 1881, l'éditeur Otto Meissner avait demandé à Marx de faire, dans la perspective d'une réédition, les corrections et ajouts nécessaires au livre 1 de son *magnum opus*.

568. Lettre de Karl Marx à Paul Lafargue, 20 mars 1882, *ibid.*, p. 293.

569. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 6-7 avril 1882, *ibid.*, p. 298.

570. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 20 mai 1882, *ibid.*, p. 65.

571. Lettre de Paul Lafargue à Friedrich Engels, 19 juin 1882, dans Friedrich Engels, Paul et Laura Lafargue, *Correspondance*, t. 1, *op. cit.*, p. 68.

572. Voir la lettre de Friedrich Engels à Eduard Bernstein, 22-25 février 1882, *MEW*, 35, p. 285. Lafargue exagérait sûrement en écrivant : « Marx est revenu la tête pleine de l'Afrique et des Arabes ; il a mis à profit son séjour à Alger pour dévorer sa bibliothèque, il me semble qu'il a lu un nombre considérable d'ouvrages sur la condition des Arabes » (lettre de Paul Lafargue à Engels, 16 juin 1882, dans Friedrich Engels, Paul et Laura Lafargue, *Correspondance*, t. 1, *op. cit.*, p. 137). Comme le note Badia, le plus probable est que Marx n'ait pas été en mesure d'en apprendre beaucoup sur la situation sociale et politique de la colonie, même si sa correspondance témoigne de sa curiosité (*Marx en Algérie, op. cit.*, p. 13).

573. Karl Marx, « Exzerpte aus M.M. Kovalevskij », art. cité, p. 109.

574. Voir Marlene Vesper, *Marx in Algier, op. cit.*, p. 33-34, qui reproduit un passage de l'article « Les Concessions » publié dans le quotidien local.

575. Lettre de Karl Marx à Paul Lafargue, 20 mars 1882, 35, p. 292. Marx ajoutait : « On observe le même usage dans diverses régions d'Amérique du Sud. »

576. Ce total ne correspond qu'à la correspondance qui a été conservée. En réalité, Marx a écrit plus de lettres, dont plusieurs à sa fille Eleanor, mais celles-ci ont disparu au fil du temps. « Il m'écrivit de longues lettres d'Alger. J'en ai perdu beaucoup, car à sa demande je les ai envoyées à Jenny, et elle ne m'en a rendu que quelques-unes » (Eleanor Marx, dans *Gespräche mit Marx und Engels, op. cit.*, p. 578).

577. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 6-7 avril 1882, *MEW*, 35, p. 300.

578. Lettre de Karl Marx à Laura Lafargue, 13-14 avril 1882, *ibid.*, p. 308.

579. *Ibid.*

580. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 18 avril 1882, *ibid.*, p. 54.

581. *Ibid.*, p. 57-58.

582. Lettre de Karl Marx à Laura Lafargue, 13-14 avril 1882, *MEW*, 35, p. 311.

583. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 28 avril 1882, *ibid.*, p. 60.

584. Marx disait lui-même que, bien qu'il n'ait pas eu « un seul jour de repos complet » au cours des huit semaines précédant la prise de la photographie, il avait « fait encore bonne mine à mauvais jeu* » (*ibid.*). Engels fut très heureux de ce que son ami lui avait dit. « Il s'est fait photographe à Alger, écrivit-il à Bebel, et il semble à nouveau d'aplomb » (lettre de Friedrich Engels à August Bebel, 16 mai 1882, *ibid.*, p. 322). Voir Marlene Vesper, *Marx in Algier, op. cit.*, p. 130-135.

585. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 8 mai 1882, *MEW*, 35, p. 61.

586. Lettre de Karl Marx à Eleanor Marx, 28 mai 1882, *ibid.*, p. 327.

587. Voir la lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 5 juin 1882, *ibid.*, p. 69.

588. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 20 mai 1882, *ibid.*, p. 64. Marx n'en parla pas à ses filles pour ne pas les inquiéter inutilement.

589. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 8 mai 1882, *ibid.*, p. 62.

590. Lettre de Karl Marx à Eleanor Marx, 28 mai 1882, *ibid.*, p. 328.

591. *Ibid.*, p. 329. L'ingénieur anglais Joseph Jagers (1830-1892) avait trouvé le moyen de « faire sauter la banque » du Casino – non grâce à un système scientifique, mais seulement en exploitant un dysfonctionnement mécanique. En 1873, il s'aperçut qu'une des roulettes était moins équilibrée que les autres, si bien que neuf numéros y sortaient plus souvent que les autres. Il parvint à gagner 1,5 million de francs avant que le Casino prenne conscience du défaut et y remédie aisément.

592. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 5 juin 1882, *MEW*, 35, p. 68.

593. *Ibid.*, p. 69-70.

594. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 4 juin 1882, *MECW*, 46, p. 271.

595. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 9 juin 1882, *MEW*, 35, p. 70.

596. Lettre de Karl Marx à Jenny Longuet, 4 juin 1882, *MECW*, 46, p. 271.

597. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 9 juin 1882, *MEW*, p. 71.

598. *Ibid.*. Comme l'expliqua Engels, « en ce qui concerne la suite de ses *movements*, elle dépend entièrement des médecins » (lettre de Friedrich Engels à Friedrich Sorge, 20 juin 1882, *MEW*, 35, p. 332).

599. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 24 juin 1882, *ibid.*, p. 74. Sur ce temps déréglé qui l'accompagna et le perturba jusque chez sa fille, à Argenteuil, Paul Lafargue écrivit : « Les Parisiens sont au désespoir ; jamais ils n'ont vu un juin pareil ; on se croirait en Angleterre, tellement il fait laid. Marx prend le mauvais temps en patience ; il me racontait que partout [où] il arrivait, dès qu'il se mettait à la table d'hôte, une complainte générale commençait sur le temps, si beau hier, si vilain aujourd'hui. "C'est ma faute, leur répondait Marx ; je porte avec moi le mauvais temps." S'il avait vécu au moyen âge, on l'aurait brûlé comme sorcier » (lettre de Paul Lafargue à Friedrich Engels, 19 juin 1882, dans Friedrich Engels, Paul et Laura Lafargue, *Correspondance*, t. 1, *op. cit.*, p. 139).

600. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 4 juillet 1882, *MEW*, 35, p. 75.

601. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 3 août 1882, *ibid.*, p. 76 et 78.

602. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 21 août 1882, *ibid.*, p. 83. Peu après, Engels écrivit à Jenny : « Nous avons toutes les raisons de nous réjouir des progrès qu'il a fait, malgré le temps très défavorable qui l'a poursuivi impitoyablement, et trois pleurésies, dont deux étaient sévères. [...] Un peu plus de temps à Enghien ou à Cauterets pour soigner son reste de bronchite, puis une cure d'altitude dans les Alpes ou les Pyrénées devraient le remettre sur pieds et lui rendre sa capacité de travail » (lettre de Friedrich Engels à Jenny Longuet, 27 août 1882, *ibid.*, p. 354).

603. Lettre de Karl Marx à Laura Lafargue, 17 juin 1882, *ibid.*, p. 331.

604. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 24 août 1882, *ibid.*, p. 85-86.

605. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 21 août 1882, *ibid.*, p. 83.

606. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 24 août 1882, *ibid.*, p. 85.

607. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 4 septembre 1882, *ibid.*, p. 91.

608. Lettre de Friedrich Engels à Karl Marx, 12 septembre 1882, *ibid.*, p. 93.

609. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 16 septembre 1882, *ibid.*, p. 95.

610. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 28 septembre 1882, *ibid.*, p. 98.

611. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 30 septembre 1882, *ibid.*, p. 99-100.

612. Friedrich Engels, « Karl Marx's Funeral », *MECW*, 24, p. 468.

613. *Id.*

614. Lettre de Sergueï Podolinsky à Karl Marx, 30 mars 1880, IISG Amsterdam, *Marx-Engels Papers*, D3701.

615. Lettre de Sergueï Podolinsky à Karl Marx, 18 avril 1880, IISG Amsterdam, *Marx-Engels Papers*, D3701. Les deux lettres de Podolinsky à Marx ont été publiées en anglais dans Juan Martinez-Alier, *Ecological Economics : Energy, Environment and Society*, Oxford, Basil Blackwell, 1987, p. 62.

616. Sur les raisons pour lesquelles Marx s'intéressa à cet auteur, voir John Bellamy Foster et Paul Burkett, *Marx and the Earth : An Anti-Critique*, Leyde, Brill, 2016, p. 122-123. Selon eux, pour Podolinsky, « le socialisme devenait simplement l'universalisation du travail musculaire efficace, pour le bénéfice de tous ».

617. Lettre de Friedrich Engels à Karl Marx, 19 décembre 1882, *MEW*, 35, p. 135.

618. *Ibid.*, p. 135. Serge Latouche, dans son *Petit traité de la décroissance sereine* (Paris, Mille et Une Nuits, 2007), a tort d'affirmer que Podolinsky a essayé en vain de sensibiliser Marx à la critique écologique. Selon Juan Martinez-Alier, *Ecological Economics*, *op. cit.*, « la réaction d'Engels à Podolinsky [...] a certainement constitué une occasion manquée de dialogue entre marxisme et écologie ». Mais cette interprétation a été contestée par Paul Burkett et John Bellamy Foster dans « The Podolinsky Myth : An Obituary. Introduction to *Human Labour and Unity Force* de Serhei Podolinsky », *Historical Materialism*, 16/1, 2008, p. 115-116. Engels, qui avait lu une version italienne du texte de Podolinsky dans *La Plebe*, ajoute quelques éléments supplémentaires dans une lettre envoyée à Marx le 22 décembre 1882.

619. Marx avait déjà largement résumé le contenu de ce livre dans des notes de 1876. Voir Karl Marx, IISG Amsterdam, *Marx-Engels Papers*, B 130, B 131, B 132.

620. Karl Marx, RGASPI Moscou, f. 1, op. 1, d. 2940.

621. Sur les relations de Marx avec Lankester, voir Lewis S. Feuer, « The Friendship of Edwin Ray Lankester and Karl Marx : The Last Episode in Marx's Intellectual Evolution », *Journal of the History of Ideas*, 40/4, 1979, p. 633-648.

622. Lettre d'Edwin Ray Lankester, 25 décembre 1880, dans *ibid.*, p. 647.

623. Lettre de Karl Marx à Laura Lafargue, 9 octobre 1882, *MEW*, 35, p. 372.

624. Lettre de Friedrich Engels à Paul Lafargue, 30 octobre 1882, dans Friedrich Engels, Paul et Laura Lafargue, *Correspondance*, t. 1, *op. cit.*, p. 90. Deux jours plus tôt, il avait écrit à Bebel, en Allemagne : « Marx [...] est parti avant hier pour l'île de Wight [...]. Il récupère bien, et, s'il n'y a pas de nouvelle pleurésie, il sera cet automne plus solide qu'il ne l'a jamais été ces dernières années » (lettre de Friedrich Engels à August Bebel, 28 octobre 1882, *MEW*, 35, p. 381-383). Plus tard, il livra cependant une présentation beaucoup moins optimiste et plus juste de la réalité : « Marx était si fatigué de cette vie errante qu'un nouvel exil dans le sud de l'Europe aurait sans doute été aussi néfaste pour son moral que nécessaire pour son état physique. Quand le brouillard a inondé Londres, on l'a envoyé sur l'île de Wight. Il y pleuvait sans cesse. Nouveau refroidissement » (lettre de Friedrich Engels à Friedrich Sorge, 15 mars 1883, *MEW*, 35, p. 459).

625. Lettre de Karl Marx à Eleanor Marx, 10 novembre 1882, *ibid.*, p. 397.

626. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 11 novembre 1882, *ibid.*, p. 110.

627. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 8 novembre 1882, *ibid.*, p. 106, 105.

628. Lettre de Karl Marx à Eleanor Marx, 10 novembre 1882, *ibid.*, p. 398.

629. Lettre de Friedrich Engels à Karl Marx, 23 novembre 1882, *ibid.*, p. 119.

630. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 4 décembre 1882, *ibid.*, p. 132.

631. Lettre de Karl Marx à Laura Lafargue, 14 décembre 1882, *ibid.*, p. 407-408.

632. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 18 décembre 1882, *ibid.*, p. 132.

633. Lettre de Karl Marx à Laura Lafargue, 14 décembre 1882, *ibid.*, p. 407.

634. Marx évoquait la guerre de 1882, qui opposa les forces égyptiennes commandées par Ahmad Urabi (1841-1911) et les troupes du Royaume-Uni. Elle se termina par la bataille de Tell El-Kébir (13 septembre 1882), qui mit fin à ce qu'on a appelé la révolte d'Urabi, qui avait commencé en 1879 et permit aux Britanniques d'établir un protectorat en Égypte.

635. Lettre de Karl Marx à Eleanor Marx, 9 janvier 1883, *MEW*, 35, p. 422.

636. Karl Marx, IISG Amsterdam, *Marx-Engels Papers*, B 168, p. 11-18. Voir David Smith, « Accumulation and Its Discontents: Migration and Nativism in Marx's *Capital* and Late Manuscripts », art. cité, dont les commentaires sur ces notes font bien ressortir leur importance pour notre époque : « Le seul aspect de ces événements qui nous surprenne encore aujourd'hui est qu'ils se soient produits au XIX^e siècle. Cette situation égyptienne que Marx a observée et décrite était une préfiguration précoce de la globalisation de l'ère contemporaine. »

637. Voir IISG Amsterdam, *Marx-Engels Papers*, B 167.

638. Voir Andrzej Walicki, *Controversy over Capitalism*, *op. cit.*, p. 120.

639. Vasily Vorontsov, *Sud'by kapitalizma v Rossii*, Saint-Pétersbourg, 1882, p. 13-14, cité dans Andrzej Walicki, *Controversy over Capitalism*, *op. cit.*, p. 1115-1116. Il faut noter que ces passages ne figurent pas dans les pages que Marx a annotées ou soulignées. Voir Karl Marx et Friedrich Engels, *Die Bibliotheken von Karl Marx und Friedrich Engels*, *op. cit.*, p. 667. Pour une critique des limites de Vorontsov, voir Rosa Luxemburg, *L'Accumulation du Capital*, Marseille/Toulouse, Agone/Smolny, 2019.

640. Pour plus de précisions sur l'usage que Marx fit de ces livres sur la Russie, voir Karl Marx et Friedrich Engels, *Die Bibliotheken von Karl Marx und Friedrich Engels*, *op. cit.*, p. 597, 343, 463, 667, 603-604, 245-246, 186.

641. Karl Marx, « Notizen zur Reform von 1861 und der damit verbundenen Entwicklung in Russland », *MEW*, 19, p. 407-424.

642. Lettre de Karl Marx à Laura Lafargue, 14 décembre 1882, *MEW*, 35, p. 408.

643. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 11 novembre 1882, *ibid.*, p. 110.

644. Cette déclaration est reproduite dans une lettre de Friedrich Engels du 2-3 novembre 1882 à Eduard Bernstein, *MEW*, 35, p. 388 : « Ce qui est désormais connu sous le nom de “marxisme” en France, se lamentait Engels, est [...] un produit très singulier. » Il reprit cette idée sept ans plus tard, le 7 septembre 1890, dans un message à la rédaction du *Sozialdemokrat*. Voir Friedrich Engels, « Entwurf einer Antwort an die Redaktion der *Sächsischen Arbeiter-Zeitung* », *MEW*, 22, p. 68-70. On retrouve également cette idée dans deux lettres personnelles, à Conrad Schmidt, le 5 août 1890 et à Paul Lafargue le 27 août 1890. Karl Kautsky cite la phrase de manière incorrecte, en prétendant que Marx l’aurait utilisée en s’adressant à lui. Voir *Friedrich Engels’ Briefwechsel mit Karl Kautsky*, *op. cit.* De même, le traducteur russe du *Capital*, German Lopatine, écrivit dans une lettre du 20 septembre 1883 à Maryia Oshanina : « Te rappelles-tu m’avoir entendu dire que Marx lui-même n’était pas marxiste ? Engels rapporte que, lors de la lutte de Brousse, Malon & Cie. contre les autres, Marx aurait dit en riant “Tout ce que je peux dire c’est que je ne suis pas marxiste !” » Voir German Lopatin, dans *Gespräche mit Marx und Engels*, *op. cit.*, p. 583. Voir également, Maximilien Rubel, *Marx, critique du marxisme*, *op. cit.*, p. 20-22.

645. Lettre de Karl Marx à Eleanor Marx, 23 décembre 1882, *MEW*, 35, p. 418. Marx fait ici référence à la chronologie de l’histoire mondiale qu’il avait commencé à préparer à l’automne 1881.

646. Lettre de Karl Marx à James Williamson, 6 janvier 1883, *MECW*, 46, p. 419. Cette lettre, écrite en anglais, n’apparaît pas dans les volumes de la *MEW* et n’a pas encore été publiée dans la *MEGA*².

647. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 10 janvier 1883, *MEW*, 35, p. 140.

648. Lettre de Karl Marx à Eleanor Marx, 8 janvier 1883, *ibid.*, p. 420.

649. Lettre de Karl Marx à Friedrich Engels, 10 janvier 1883, *ibid.*, p. 141.

650. Lettre de Karl Marx à Eleanor Marx, 9 janvier 1883, *ibid.*, p. 421.

651. Eleanor Marx, *Reminiscences of Marx and Engels*, *op. cit.*, p. 128.

652. Lettre de Karl Marx à James Williamson, 13 janvier 1883, *MECW*, 46, p. 429.

653. Lettre de Friedrich Engels à Eduard Bernstein, 18 janvier 1883, *MEW*, 35, p. 424.

654. Lettre de Friedrich Engels à Eduard Bernstein, 8 février 1883, *ibid.*, p. 428.

655. Lettre de Friedrich Engels à Laura Lafargue, 16-17 février 1883, *ibid.*, p. 436.

656. *Id.*

657. Lettre de Friedrich Engels à Eduard Bernstein, 27 février-1^{er} mars 1883, *ibid.*, p. 445.

658. Lettre de Friedrich Engels à August Bebel, 7 mars 1883, *ibid.*, p. 451.

659. Lettre de Friedrich Engels à Laura Lafargue, 10 mars 1883, *ibid.*, p. 452.

660. D’après Helmut Dressler, *Ärzte um Karl Marx*, Berlin, Volk und Gesundheit, 1970, Engels indiqua que la cause de la mort de Marx était « une hémorragie due à un ulcère au poumon ». « On ne sait pas, écrit Dressler, si c’était également l’opinion des médecins qui s’occupaient de lui. Étant donné ses multiples significations, le concept “d’ulcère au poumon” n’est plus utilisé aujourd’hui. Mais supposons que la mort de Marx ait été causée par la diffusion d’une tuberculose pulmonaire. [...] En 1882, [...] Marx avait eu un épanchement sur son côté gauche, à la suite d’une pleurésie exsudative, qui dans 95 % des cas est de nature tuberculeuse. Il y a ainsi assez d’éléments pour faire l’hypothèse d’un hydrothorax, ou d’une accumulation de liquide, souvent associée à l’insuffisance cardiaque ou rénale. D’un autre côté, les symptômes comme la toux avec de “terribles” expectorations, des douleurs sur le côté gauche du thorax, et un mauvais état général avec des insomnies et une perte d’appétit, semblent indiquer un problème d’origine tuberculeuse » (*ibid.*, p. 145-146).

661. Lettre de Friedrich Engels à Friedrich Sorge, 15 mars 1883, *MEW*, 35, p. 460.

662. Il s’agit d’une référence à la *Lettre à Ménécée*.

663. Voir la lettre de Friedrich Engels à Wilhelm Liebknecht, 14 mars 1883, *MEW*, 35, p. 457 : « À mon avis, la mort, d’abord de sa femme, puis, au moment le plus critique, de Jenny, ont contribué à faire advenir la crise finale. »

664. Dans une lettre similaire à Bernstein, Engels écrivait : « Le mouvement continuera son chemin, mais lui manqueront les interventions calmes, opportunes et réfléchies qui lui avaient jusqu’ici épargné tant de diversions épuisantes » (lettre de Friedrich Engels à Eduard Bernstein, 14 mars 1883, *ibid.*, p. 456),

665. Lettre de Friedrich Engels à Friedrich Sorge, 15 mars 1883, *ibid.*, p. 460-461.

INDEX

Accumulation primitive [1](#)
Afrique du Sud [1](#)
Agriculture [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)
Al-Azm, sadiq Jalal [1](#)
Allemagne [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#)
Anderson Kevin [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Angleterre [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#)
Annales franco-allemandes [1](#)
Antisémitisme [1](#)
Aristote [1](#)
Association internationale des travailleurs [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#)
Australie [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Autriche [1](#)

Bachofen, Johann [1](#)
Badia, Gilbert [1](#) [2](#) [3](#)
Bakounine, Mikhail [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
Balsem, Nicolas [1](#)
Bax, Ernest Belfort [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Bebel, August [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#)
Belgique [1](#)
Bengale [1](#) [2](#) [3](#)
Bennett, Richard [1](#)
Berlin, Isaiah [1](#)
Berlin, Mur de [1](#)
Berlin, Université de [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#)
Bernstein, Eduard [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#)
Bismarck, Otto von [1](#) [2](#) [3](#)
Blanqui, Auguste [1](#) [2](#)
Bloch, Maurice [1](#) [2](#)
Bonaparte, Napoléon [1](#)
Bongiovanni, Bruno [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Botta, Carlo [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#)
Bourgeoisie [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#)
Brejnev, Leonid [1](#)

British Museum [1](#) [2](#)

Brousse, Paul [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)

Brown, Heather [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

Brown, Willard [1](#)

Bull [1](#) [2](#)

Cafiero, Carlo [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

Cahiers de notes ethnologiques [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)

Capital, Le [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#)
[36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#) [47](#) [48](#) [49](#) [50](#) [51](#) [52](#) [53](#) [54](#) [55](#) [56](#) [57](#) [58](#) [59](#) [60](#) [61](#) [62](#) [63](#) [64](#) [65](#) [66](#) [67](#) [68](#) [69](#)
[70](#) [71](#) [72](#) [73](#) [74](#) [75](#) [76](#) [77](#) [78](#) [79](#) [80](#) [81](#) [82](#) [83](#) [84](#) [85](#) [86](#) [87](#) [88](#) [89](#) [90](#) [91](#) [92](#) [93](#) [94](#) [95](#) [96](#) [97](#) [98](#) [99](#) [100](#) [101](#) [102](#)
[103](#) [104](#) [105](#) [106](#) [107](#) [108](#) [109](#) [110](#) [111](#) [112](#) [113](#) [114](#) [115](#) [116](#) [117](#) [118](#) [119](#) [120](#) [121](#) [122](#) [123](#) [124](#) [125](#) [126](#)
[127](#) [128](#) [129](#) [130](#) [131](#) [132](#) [133](#) [134](#) [135](#) [136](#) [137](#) [138](#) [139](#) [140](#) [141](#) [142](#) [143](#) [144](#) [145](#) [146](#) [147](#) [148](#) [149](#) [150](#)
[151](#) [152](#) [153](#) [154](#) [155](#) [156](#) [157](#) [158](#) [159](#) [160](#) [161](#) [162](#) [163](#) [164](#) [165](#) [166](#) [167](#) [168](#) [169](#) [170](#) [171](#) [172](#) [173](#) [174](#)
[175](#) [176](#) [177](#) [178](#) [179](#) [180](#) [181](#) [182](#) [183](#) [184](#) [185](#) [186](#) [187](#) [188](#) [189](#) [190](#) [191](#) [192](#) [193](#) [194](#) [195](#) [196](#) [197](#) [198](#)
[199](#) [200](#) [201](#) [202](#) [203](#) [204](#) [205](#) [206](#) [207](#) [208](#) [209](#) [210](#) [211](#) [212](#) [213](#) [214](#) [215](#) [216](#) [217](#) [218](#)

Capitalisme (mode de production) [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#)
[28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#) [47](#) [48](#) [49](#) [50](#) [51](#) [52](#) [53](#) [54](#) [55](#) [56](#) [57](#) [58](#) [59](#) [60](#) [61](#)
[62](#) [63](#) [64](#)

Capponi, Gino [1](#)

Casthelaz, Maurice [1](#)

Cauchy, Augustin [1](#)

Chakrabarty, Dipesh [1](#) [2](#)

Charlemagne [1](#)

Chicago Tribune [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)

Chine ; travailleurs chinois aux États-Unis [1](#)

Claeys, Gregory [1](#) [2](#)

Classe : agricole ; conflit ; conscience ; distinction ; solidarité ; lutte [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#)
[18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#) [47](#) [48](#) [49](#)

Clemenceau, Georges [1](#) [2](#)

Colins, Jean Hyppolite [1](#)

Collectivisme [1](#) [2](#) [3](#)

Colonialisme [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)

Communes, terres [1](#) [2](#) [3](#)

Commune de Paris [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)

Communisme ; transition au communisme [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#)

Compagnie des Indes britanniques [1](#)

Comyn, Marian [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)

Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel [1](#) [2](#)

Contribution à la critique de l'économie politique [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

Cook, Josephus [1](#) [2](#)

Cowen, Joseph [1](#) [2](#) [3](#)

Crédit [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Critique du Programme de Gotha [1](#) [2](#) [3](#)

Danielson, Nikolai [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#)
[34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#)

Darwin, Charles [1](#)

Democratic Federation of England [1](#) [2](#)

Démocratie ; démocratie socialiste [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

Demuth, Helene [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

Desprez, Marcel [1](#)

Deuxième Internationale [1](#) [2](#)

Deville, Gabriel [1](#)

Disraeli, Benjamin [1](#) [2](#) [3](#)

Dix-huit brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte, Le [1](#) [2](#)

Douglas, Roy [1](#) [2](#) [3](#)

Dourlen, Gustave [1](#) [2](#) [3](#)

D'Alembert, Jean [1](#)

Échange, valeur d' [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)

Éducation universelle [1](#)

Égypte [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)

Elenev, Fiodor [1](#)

Élisabeth I^{re} [1](#)

Elphinstone, Mountsuart [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)

Enquête ouvrière [1](#) [2](#) [3](#)

Espagne [1](#) [2](#) [3](#)

États-Unis [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#)

Eurocentrisme [1](#) [2](#) [3](#)

Extraits chronologiques [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Fédération des travailleurs socialistes de France [1](#) [2](#) [3](#)

Féodalisme [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

Fermé, Albert [1](#) [2](#)

Feuerbach, Ludwig [1](#)

Fourier, Charles [1](#)

France [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#)
[37](#)

Freeman, Edward [1](#)

Fritzsche, Friedrich [1](#)

Gambetta, Léon [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

Garcia Linera, Alvaro [1](#)

Genre, émancipation des femmes, égalité, oppression [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

George, Henry [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#)

Gladstone, William [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#)

Goethe, Johann Wolfgang von [1](#) [2](#) [3](#)

Gotha, Programme de [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)

Gould, Jay [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)

Grande-Bretagne [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)

Grande dépression de 1873 [1](#) [2](#)

Green, John [1](#)

Grève [1](#)

Grundrisse [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#)

Guerre civile en France, La [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Guerre de Trente ans [1](#) [2](#)

Guesde, Jules [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#)

Gustave-Adolphe [1](#)

Hartmann, Leo [1](#)

Hegel, Georg Wilhelm Friedrich [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

Heinrich, Michael [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Héritage [1](#) [2](#) [3](#)

Hermann, Ludimar [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Herr Vogt [1](#) [2](#)

Herzen, Alexander [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#)

Hirsch, Carl [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

Histoire de la diplomatie secrète au XVIII^e siècle [1](#) [2](#)

Hobsbawm, Eric [1](#) [2](#)

Hospitalier, Édouard [1](#) [2](#)

Hugo, Victor [1](#)

Hyndman, Henry [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#)

Idéologie allemande, L' [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Ignatevich, Illarion [1](#)

Inde [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#)

Indes orientales britanniques [1](#) [2](#) [3](#)

Irish National Land and League [1](#)

Irlande [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#)

Isaev, Andrei [1](#)

Italie [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

Jaggers, Joseph [1](#)

Johnston, James [1](#)

Jukes, Joseph [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

Kablukov, Nikolai [1](#)

Kapp, Yvonne [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)

Kaufman, Illarion Ignatevich [1](#) [2](#)

Kautsky, Karl [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#)

Kautsky, Minna [1](#) [2](#) [3](#)

Kearney, Dennis [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

Kerdijk, Arnoldus [1](#)

Khan, Genghis [1](#)

Khrouchtchev, Nikita [1](#)

Kibaltchitch, Nikolaï [1](#)

« Konspekt von Bakunins Buch *Staatlichkeit und Anarchie* » [1](#) [2](#)

Kovalevski, Maxim ; La propriété communale... [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#)

Krader, Lawrence [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#)

Krätke, Michael [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)

Kugelmann, Ludwig [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

Kühne, Wilhelm [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Lachâtre, Maurice [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Lafargue, Laura [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#)
[34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#)

Lafargue, Paul [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#)

Lagrange, Joseph-Louis [1](#)

Land Law Act (Irlande) [1](#)

Lankester, Edwin Ray [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)

Lassalle, Ferdinand [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Latouche, Serge [1](#) [2](#)

Lavrov, Piotr [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

Lazarus, Neil [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Leibniz, Gottfried Wilhelm [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
Lettre à la rédaction des *Otétchestvenniye Zapiski* [1](#)
« Lettre à la rédaction des *Otétchestvenniye Zapiski* » [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)
Liebknecht, Wilhelm [1](#) [2](#)
Liedman, Sven-Eric [1](#) [2](#)
Lissagaray, Prosper-Olivier [1](#) [2](#)
Longuet, Charles [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
Longuet, Jenny [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#)
[35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#)
Lopatine, German [1](#)
Lord Palmerston [1](#)
Lumpenprolétariat [1](#)
Luther, Martin [1](#)
Luxemburg, Rosa [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)

Machiavel [1](#)
Machines [1](#) [2](#) [3](#)
Maine, Henry [1](#)
Maitland Park Road [1](#) [2](#) [3](#)
Malon, Benoît [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
Manifeste du Parti communiste [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#)
Mann, Charles A. [1](#)
Manuscrits de 1844 [1](#)
Manuscrits mathématiques [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
Marxisme-léninisme [1](#)
Maurer, Georg von [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
Mazarin, cardinal [1](#)
Mehring, Franz [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Meissner, Otto [1](#) [2](#)
Mesa, José [1](#)
Meyer, Lothar [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
Mikhailovsky, Nikolai [1](#)
Mineiko, Gerard [1](#)
Misère de la philosophie [1](#) [2](#) [3](#)
Moghol, empire [1](#) [2](#)
Money, James [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
Mongol, empire [1](#) [2](#)
Moore, Samuel [1](#)
Morgan, Lewis Henry ; *La Société archaïque* [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#)
[25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#)

Morozov, Nikolai [1](#) [2](#)
Muhammad, Zahir ud-Din [1](#)
Mulhall, Michael George [1](#) [2](#)
Müllner, Amandus [1](#)
Musto, Marcello [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#)
[34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#)

Newton, Isaac [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
New-York Tribune [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)
Niebuhr, Barthold [1](#)
Nieuwenhuis, Ferdinand Domela [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#)
Notes on Indian History [1](#) [2](#) [3](#)
Nouvelle Gazette rhénane [1](#)
Nouvelle Gazette Rhénane – Revue [1](#)

Obchtchina [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#)
Offenbach, Jacques [1](#)

Pacha, Ismail [1](#) [2](#)
Parnell, Charles [1](#) [2](#)
Partage noir [1](#) [2](#) [3](#)
Parti ouvrier français [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Paysannerie russe [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Phear, John [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
Plekhanov, Gueorgui [1](#) [2](#)
Plus-value [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
Podolinsky, Sergueï [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#)
Populisme russe [1](#) [2](#) [3](#)
Préhistoire [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)
Programme du parti ouvrier [1](#) [2](#) [3](#)
Propriété collective [1](#) [2](#) [3](#)
Propriété foncière [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)
Proudhon [1](#) [2](#)

Quli Khan, Murshid [1](#) [2](#)

Racisme [1](#)
Ranke, Johannes [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
Réformisme : britannique ; français [1](#) [2](#)
Rente [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#)
Révolte des Cipayes [1](#) [2](#)
Révolution ; prolétariat ; sujet révolutionnaire ; russe [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)
Revue socialiste, La [1](#) [2](#) [3](#)
Riazanov, David [1](#)
Ricardo, David [1](#) [2](#)
Richelieu, cardinal [1](#)
Rivers, George [1](#) [2](#)
Rodbertus, Johann [1](#)
Roscoe, Henry [1](#) [2](#) [3](#)
Rota, Pietro [1](#) [2](#)
Roy, Joseph [1](#) [2](#)
Rubel, Maximilien [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#)
RUSSIE [1](#)
Russie [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#)
[37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#) [47](#) [48](#) [49](#) [50](#) [51](#) [52](#) [53](#) [54](#) [55](#) [56](#) [57](#) [58](#) [59](#) [60](#) [61](#) [62](#) [63](#) [64](#) [65](#) [66](#) [67](#) [68](#) [69](#) [70](#)
[71](#) [72](#) [73](#) [74](#) [75](#) [76](#) [77](#) [78](#) [79](#) [80](#) [81](#) [82](#) [83](#) [84](#) [85](#) [86](#) [87](#) [88](#) [89](#) [90](#) [91](#) [92](#) [93](#) [94](#) [95](#) [96](#) [97](#) [98](#)

Saint-simonisme [1](#)
Salaires [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)
Salarié, travail [1](#)
Saling, A. [1](#)
Samter, Adolph [1](#) [2](#)
Savonarole [1](#)
Sawer, Marian [1](#) [2](#)
Schäffle, Albert [1](#) [2](#) [3](#)
Schlosser, Friedrich [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#)
Schoedler, Friedrich [1](#)
Schopenhauer, Arthur [1](#)
Schorlemmer, Carl [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
Schott, Sigmund [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)
Servage [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
Sewell, Robert [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Shakespeare, William [1](#) [2](#) [3](#)
Shanin, Theodor [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#)
Sieber, Nikolai [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Sinan, Rashid ad-Din [1](#)

Skrebitzkij, Aleksandr [1](#)
Sociaal-Democratische Bond [1](#) [2](#)
Social-démocratie [1](#)
Sorge, Friedrich [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#)
[34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#)
Soulié, Frédéric [1](#)
« Speech at the Anniversary of *The People's Paper* » [1](#) [2](#)
Stakhanovisme [1](#)
Surtravail [1](#) [2](#) [3](#)
Swinton, John [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#)

Tairako, Tomonaga [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Taxes, impôts [1](#) [2](#) [3](#)
Tchernychevski [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#)
Tchitchérine [1](#)
Terre et liberté [1](#)
Théorie de la valeur [1](#)
Tkachev, Pyotr [1](#) [2](#) [3](#)
Trade union [1](#)
Travail ; coopérative ; division du ; force de travail ; processus de travail [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#)
[16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#) [34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#) [42](#) [43](#) [44](#) [45](#) [46](#) [47](#) [48](#) [49](#)
[50](#) [51](#) [52](#) [53](#) [54](#) [55](#) [56](#) [57](#) [58](#) [59](#) [60](#) [61](#) [62](#) [63](#) [64](#) [65](#) [66](#) [67](#) [68](#) [69](#) [70](#) [71](#) [72](#) [73](#) [74](#) [75](#) [76](#) [77](#) [78](#) [79](#) [80](#) [81](#) [82](#) [83](#)
[84](#) [85](#) [86](#) [87](#) [88](#) [89](#) [90](#) [91](#) [92](#) [93](#)
Travaux de Marx : anthropologie ; histoire ; intérêts littéraires ; mathématiques ; sciences naturelles [1](#) [2](#) [3](#)
Tsar Alexandre II [1](#)
Tsariste, régime [1](#) [2](#)
Tsuzuki, Chushichi [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)

Usage, Valeur d' [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#)
Utopisme [1](#) [2](#)

Valorisation [1](#) [2](#)
Venturi, Franco [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#)
Vesper, Marlene [1](#) [2](#) [3](#) [4](#)
Viereck, Louis [1](#)
Volonté du peuple, La [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#)
Vorontsov, Vasilii [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#)

Wagner, Adolph [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#)

Walicki, Andrzej [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#)

Walker, Francis [1](#)

Warnier, Jules [1](#)

Weierstrass, Karl [1](#)

Weitling, Wilhelm [1](#)

Westphalen, Jenny von [1](#) [2](#)

White, James [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)

Williamson, James [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#)

Witzschel, Benjamin [1](#) [2](#) [3](#)

Wolff, Wilhelm [1](#) [2](#)

Wurmbrand, Richard [1](#) [2](#)

Yeats, John [1](#) [2](#)

Zassoulitch, Vera [1](#) [2](#) [3](#) [4](#) [5](#) [6](#) [7](#) [8](#) [9](#) [10](#) [11](#) [12](#) [13](#) [14](#) [15](#) [16](#) [17](#) [18](#) [19](#) [20](#) [21](#) [22](#) [23](#) [24](#) [25](#) [26](#) [27](#) [28](#) [29](#) [30](#) [31](#) [32](#) [33](#)
[34](#) [35](#) [36](#) [37](#) [38](#) [39](#) [40](#) [41](#)